vous voulez que je traite le même ſujet avec l'expérience que j'ai acquiſe, & d'une maniere plus parfaite. En cauſant avec vous ſur cette matiere, il m'a ſemblé que vous aviez une opinion différente de la mienne; je crois que la connoiſſance de la Rhétorique, de l'Hiſtoire, du Droit civil, &c. eſt néceſſaire pour l'Eloquence; & vous voulez que le talent & l'habitude de parler en public, ſans aucune connoiſſance des regles, faſſent les Orateurs.

*Difficulté de l'Eloquence comparée à celle des autres Arts.*

Lorſqu'on jette les yeux ſur ces hommes célebres qui ont étonné le monde par leur génie, on eſt ſurpris de voir qu'on a beaucoup moins excellé dans l'Eloquence que dans les autres Arts. Chacun de ces Arts, même les plus nobles, offre une multitude de modeles, & celui des Orateurs en offre à peine quelques-uns.

Soit qu'on meſure le prix des talens ſur l'utilité ou ſur la gloire qu'ils procurent, ne préfere-t-on pas un habile Général à un bon Orateur? & cependant Rome n'a-t-elle pas produit un foule de grands Capitaines & très-p d'hommes éloquens?

Nous avons vu paroître au Sé

plusieurs excellens Politiques; on en voyoit encore davantage du temps de nos peres & de nos aïeux; nous parcourons au contraire trois ou quatre siecles entiers, sans y trouver un Orateur véritable, & à peine chaque génération en offre-t-elle un d'un certain mérite. Si l'on dit que la Science Militaire & la Politique ne doivent pas être rapprochées de l'Eloquence, & qu'il vaut mieux la comparer avec les autres Arts, on reconnoîtra également que chacun d'eux montre plus d'hommes distingués que l'Art Oratoire.

III. Voyez la Philosophie, qui est la source & la mere de tous les Arts; est-il possible de compter le nombre infini de grands Philosophes qu'elle a produits? d'embrasser la multitude & l'étendue de leurs travaux, la profondeur de leurs raisonnemens, & tous les secrets qu'ils ont ravis à la Nature?

Chacun sait que la Science des Mathématiques est vaste & difficile, qu'il faut une sagacité singuliere pour dissiper l'obscurité qui la couvre; cependant on cite une foule de Mathématiciens habiles; & l'on peut juger qu'avec de l'application & de la constance,

on parvient où l'on veut dans cette carriere.

Je dis la même chose de la Musique & de la Grammaire ; personne ne s'y est adonné avec zele, sans acquérir une connoissance presque parfaite de ces deux Arts.

Il me semble que le nombre des grands Poëtes est un peu moins considérable ; cependant, qu'on examine la Littérature Grecque & Latine, & si l'on y apperçoit peu de bons Poëtes, on y appercevra moins encore de bons Orateurs.

Cette disette de bons Orateurs est d'autant plus surprenante, qu'il faut étudier les autres Arts dans des sources cachées, au lieu que l'Eloquence est accessible à chacun ; elle emploie une Langue & des mouvemens connus de tout le monde : d'ailleurs, dans les autres Arts, on est plus estimé, à mesure qu'on s'éleve davantage au dessus de l'intelligence & des méditations du vulgaire ; & dans l'Art Oratoire, c'est le plus grand de tous les défauts.

IV. On ne peut pas dire que les autres Arts ont plus de disciples, ou qu'ils attirent l'esprit par des plaisirs

plus vifs & des récompenses plus belles. Sans citer la Grece, qui est le berceau des Orateurs, & Athenes, qui réclame l'invention de toutes les regles découvertes sur les moyens d'émouvoir les hommes (*a*), quel Art eut parmi nous plus de sectateurs que l'Eloquence ?

Lorsque Rome eut conquis l'Univers, & que la paix ramena le loisir & le repos, tous les jeunes gens qu'échauffoit l'amour de la gloire, se livrerent à l'Eloquence ; ils ne connurent d'abord ni art, ni méthode ; ils ne pensoient pas même qu'il pût y en avoir, & l'imagination étoit leur seul guide ; mais, dans la suite, ils entendirent les Orateurs Grecs, ils prirent des leçons des Athéniens, & ils mirent une ardeur incroyable à perfectionner le talent de la parole.

Comme l'expérience sert plus que les regles, ils se hâtoient de réduire

(*a*) Les Athéniens prétendoient qu'ils avoient créé presque tous les Arts Libéraux & Mécaniques. Justin leur attribue l'invention de l'Agriculture, de la Tisséranderie, de l'art de faire l'huile & le vin ; comme si chaque peuplade ne faisoit pas ces découvertes.

leur théorie en pratique ; & la grandeur, l'importance, & la variété des causes qui se présentoient journellement, leur donnoient sur cela beaucoup de facilité. On leur accordoit dès-lors le prix qu'on accorde aujourd'hui à notre émulation ; la fortune, la gloire, le crédit, & le pouvoir. Mille preuves attestant d'ailleurs que les Romains ont eu plus de génie que toutes les Nations de la terre (*a*), pourquoi donc avons-nous eu si peu d'hommes éloquens ? pourquoi en a-t-on vu si peu chez les différens Peuples & dans les différens siecles dont parle l'Histoire ?

*Pourquoi l'Eloquence est-elle si difficile ?*

V. Il n'est pas possible de compter la multitude de ceux qui ont cultivé l'Eloquence. Plusieurs avoient reçu de la Nature un talent distingué ; ils n'ont manqué ni de Maîtres habiles, ni de récompenses, ni d'occasions heureuses ;

(*a*) Cette assertion manque de justesse ; le Romains surpasserent toutes les Nations da la Politique & l'Art de la guerre ; mais il paroît pas que leur esprit fût plus vif & pénétrant que celui des Grecs : la Nature plutôt leur Gouvernement, leur avoit donn plus grand caractere ; ce qui vaut peut mieux, mais ce qui n'est pas la même cho

& cependant presque tous consument vainement leurs efforts : elle est donc d'une difficulté extraordinaire ?

En effet, elle exige des connoissances variées, ou bien elle dégénere en un ridicule & vain parlage. Il faut, dans la composition du Discours, choisir ses termes, & en étudier l'arrangement & la structure ; il faut posséder la théorie des passions, puisque son but est de mouvoir ces ressorts cachés que la Nature a mis dans le cœur des hommes ; un Orateur doit avoir de la grace & de l'urbanité, de l'adresse, de l'enjouement, de la délicatesse, & de la vivacité pour l'attaque & la défense.

Il doit savoir de plus l'Histoire & la Jurisprudence. Et que dire de l'action, qui embrasse les modulations de la voix, les mouvemens du corps, de la main, & du visage ? Le Théatre nous indique l'étendue de cette partie seule : quoique les Acteurs passent leur vie à se former à la déclamation, il y en a peu qui nous plaisent. Que dire de la mémoire, qui est le dépôt de nos pensées & de nos expressions, & sans laquelle tous les autres talens ne sont rien ?

Puisque l'Eloquence exige tant de

# ŒUVRE

## DE CICÉRO

*TRADUCTION NOUVEL*

---

TOME SECOND.

---

d'affaires, ne doivent rien ignorer.

La carriere paroîtroit d'une trop immenſe étendue : les Grecs eux-mêmes, qui avoient autant de loiſir que de ſavoir & de génie, donnerent des bornes aux différens Arts; un ſeul homme, chez eux, ne les embraſſoit pas tous. Ils ne diſent pas que tous les objets qui peuvent être du domaine de l'Eloquence, ſont le partage de l'Orateur; ils le circonſcrivent dans les Plaidoyers du Barreau & les délibérations publiques. Je ne franchirai pas ces limites, qu'ont poſées de concert les meilleurs eſprits.

*Bornes de l'Eloquence.*

Ne craignez pas que je vous répete cette foule de préceptes que les Maîtres nous donnoient dans notre enfance ; je vous ferai le récit de l'entretien dont je vous parlois tout à l'heure, & dans lequel des Romains célebres par leur éloquence, leur dignité, & leurs vertus, révéloient les ſecrets de l'Art Oratoire. Ce n'eſt pas que je mépriſe les leçons des Rhéteurs Grecs ; mais leurs Livres ſont connus de tout le monde ; & ce qu'ils ont dit n'ayant pas beſoin de mes commentaires (*a*), vous trouve-

*Cet Ouvrage différent des méthodes Grecques.*

---

(*a*) Il paroît que Cicéron avoit d'autres

rez bon, je penſe, que je préfere l'autorité de nos Orateurs les plus é quens, à celle des Grecs.

*Epoque de Dialogue.*

VII. A l'époque où Philippe s'e portoit contre les Patriciens, & oi Tribun Druſus, défenſeur du parti Sénat, eſſuyoit à tout moment de n velles défaites (*a*), Craſſus alla pa dans ſa maiſon de campage de Tuſcu les huit jours des Jeux Romains ( Scævola ſon beau-pere, & Antoine

raiſons de ne pas répéter les leçons des thodes Grecques: il en connoiſſoit alors la ſé reſſe, & il leur préféroit ſans doute les réflex que lui avoit inſpirées ſur l'Eloquence ſon e: rience dans l'Art Oratoire.

(*a*) Il étoit queſtion de ſavoir ſi l'Ordre Chevaliers conſerveroit le département Tribunaux, ou ſi on rendroit l'adminiſtra de la Juſtice à l'Ordre des Patriciens.

(*b*) Ces Jeux, inſtitués par Tarquin, l'an 150 de Rome, étoient magnifiques; i célébroient du 4 au 12 de Septembre : les vriers, pendant cet intervalle, ne travaille point; chacun ſe livroit au plaiſir.

(*c*) L. Craſſus, Q. Mucius Scævola, Antoine: ce ſont les trois Orateurs don parlé dans le Dialogue ſur les Orateu luſtres.

ſon intime ami, l'y accompagnerent : on vit arriver enſuite Sulpicius & Cotta (*a*), jeunes Patriciens, ſur leſquels on fondoit de grandes eſpérances dans la querelle qui diviſoit la République ; ils étoient fort attachés à Druſus, & ils aſpiroient l'un & l'autre à la charge de Tribun du Peuple ; Cotta la ſollicitoit pour la premiere élection, & Sulpicius devoit ſe mettre bientôt ſur la liſte des Candidats.

Le premier jour, ils ne parlerent que de l'objet qui les avoit raſſemblés, c'eſt-à-dire, des affaires de la République ; & j'ai ouï dire à Cotta, que ces illuſtres Conſulaires prévirent dès-lors l'orage qui nous menaçoit, & annoncerent tous les malheurs qui ont accablé Rome depuis.

Leurs triſtes réflexions ne finirent qu'à ſouper ; dès qu'on fut à table, Craſſus, qui avoit un eſprit gai, ramena le calme & la ſérénité. Leur converſation avoit eu juſqu'alors toute la gravité d'une aſſemblée du Sénat ; mais le repas

---

(*a*) Il eſt auſſi parlé de ces deux Orateurs dans le Dialogue que cite la note précédente.

eut tout l'enjouement qu'inspire la campagne.

Le lendemain, lorsque les plus âgés eurent pris assez de repos, tout le monde se réunit à la promenade; Scævola dit à Crassus : Pourquoi ne faisons-nous pas comme Socrate, dans le Phedre de Platon? Voilà un platane qui m'en rappelle le souvenir; cet arbre n'a pas moins de feuillage que celui qui plaisoit tant à ce Philosophe (*a*). Les Grecs rapportent que, couché sur l'herbe, il disoit des choses merveilleuses; vous ne trouverez pas mauvais que je suive son exemple, car il étoit plus accoutumé à la fatigue que moi.

Cela est juste, répondit Crassus, & je veux même que vous soyez assis plus commodément; il fit apporter des carreaux pour Scævola, & le reste de la

(*a*) J'ai supprimé un reste de phrase, dont la pensée est recherchée & manque de justesse. Voici la phrase entiere de l'Original *Quæ non minùs ad opacandum hunc locum p tulis est diffusa ramis, quàm ille cujus umbr secutus est Socrates; quæ mihi videtur, non t ipsâ aquulâ, quæ describitur, quàm Plato Oratione crevisse.*

compa

compagnie ſe plaça ſur des ſiéges rangés autour du platane.

VIII. Cotta nous a ſouvent répété qu'alors Craſſus, pour éloigner le ſouvenir des affaires publiques, ſe mit à parler de l'Eloquence & qu'il commença de cette maniere.

## CRASSUS.

Sulpicius & Cotta n'ont plus beſoin d'être exhortés comme des jeunes gens; il faut au contraire leur donner des éloges, puiſqu'ils ſurpaſſent les Romains de leur âge, & qu'ils ſe trouvent déjà au niveau des Orateurs les plus conſommés. Rien ne me paroît ſi beau que de régner ſur une aſſemblée par le talent de la parole, d'enchanter les eſprits, & d'entraîner à ſon gré les Auditeurs. L'Eloquence exerça toujours ſon empire chez les Peuples libres; mais elle eſt ſur-tout floriſſante dans les Républiques qui jouiſſent de la paix.

*Eloge Sulpicius Cotta, & l'Eloquen en généra*

Y a-t-il rien de comparable à ce petit nombre de mortels privilégiés, qui ſemblent poſſéder ſeuls le ſecret de la parole, que la Nature paroît avoir donné à tous les hommes! Eſt-il un

plaiſir plus doux que de prononcer ou d'entendre un Diſcours où brillent tout à la fois la richeſſe de l'expreſſion & la juſteſſe des penſées ? & quel Prince égala jamais le pouvoir d'un Orateur qui vient à bout de calmer les ſéditions, qui dicte les arrêts des Juges & les décrets du Sénat ? Eſt-il rien d'ailleurs de plus noble, de plus généreux, & de plus royal, que de protéger les foibles, de ſauver l'innocence, d'adoucir le ſort des malheureux, d'écarter les dangers qui les menacent, & enfin de maintenir l'ordre dans l'Etat ? L'homme éloquent eſt toujours armé ; il eſt toujours prêt à ſe défendre contre ſes ennemis, à fondre ſur les méchans, & à ſe venger, ſi on l'outrage.

Sans parler des ſuccès que lui offrent le Barreau, la Tribune aux Harangues, & le Sénat, connoît-on rien de plus honnête & de plus agréable dans la retraite, que les plaiſirs d'une converſation élégante & pure ? Si l'homme eſt au deſſus de la bête, parce qu'il peut converſer avec ſes ſemblables & leur communiquer ſes penſées ; chacun ne doit-il pas s'efforcer d'exceller ſur les autres hommes dans ce qui le met a

dessus de la brute (*a*) ? Enfin n'est-ce pas l'Eloquence qui est venue à bout de rassembler les Peuplades, de les asservir au joug de la société, d'adoucir le caractere sauvage des premiers hommes, & de leur imposer des Loix ?

Pour achever des éloges qui ne finiroient point, je dis que le salut de la Patrie & des individus dépend souvent d'un véritable Orateur. Jeunes Romains, qui vous livrez à l'Eloquence, poursuivez donc votre carriere ; redoublez de zele, afin que vous puissiez défendre vos amis, servir l'Etat, & vous couvrir de gloire.

S C Æ V O L A.

IX. Je n'ai pas envie de rabaisser un Art qui a fait la réputation de Lælius mon pere, & de mon gendre Crassus ; mais j'aurai peine à convenir que l'Eloquence a fondé les Etats & les a souvent conservés (*b*) ; qu'hors du Barreau, *Est ce l'Eloquence a rassembl... Peuplade...*

(*a*) Cicéron a déjà mis cette pensée dans les Partitions Oratoires : il lui arrive assez souvent de répéter les mêmes idées dans ses différens Ouvrages de Rhétorique.

(*b*) Cicéron attribue cette propriété à l'Elo-

de la Tribune, & du Sénat, l'Orateur fait encore admirer ſon élocution.

Peut-on croire que les charmes du Diſcours, plutôt que les conſeils de la raiſon, ont réuni les hommes errans au ſein des forêts & des montagnes ? & ne ſont-ce pas les ames fortes & les Sages, plutôt que les beaux parleurs, qui ont fondé les Etats & qui les ont conſervés ?

Eſt-ce par ſon beau langage, que Romulus aſſembla des Pâtres & des étrangers, qu'il conclut les mariages avec les Sabines, & qu'il repouſſa les ennemis de Rome naiſſante ? Numa, Tullius, & les autres Rois, avoient-ils le moindre talent oratoire ? & cependant n'ont-ils pas fait des inſtitutions admirables ? Chacun ſait de quelle maniere Brutus chaſſa les Tyrans ; ce fut ſon courage qui produiſit cette révolution. Après qu'il eut rendu la liberté à Rome, je vois la Sageſſe préſider à tout

quence dans un autre endroit, ſans propoſer, comme ici, des objections : mais cette aſſertion n'eſt pas vraie, ou du moins elle exige des modifications : le grand homme qui civiliſe des Sauvages, a preſque toujours des talens naturels pour l'Eloquence ; mais c'eſt ſur-tout par la ſageſſe qu'il vient à bout de fonder un Etat.

dans la République, & je n'y vois point les effets de l'Eloquence.

*Maux produits par les hommes éloquens.*

Il seroit aisé de prouver par notre Histoire & par celle des autres Nations, que les Orateurs ont fait plus de mal que de bien. Je ne citerai que les Gracques, les plus éloquens des Romains que j'aye jamais entendus, excepté Antoine & vous : leur pere (*a*), qui assurément n'étoit pas doué du talent de la parole, mais qui avoit de la sagesse & des sentimens élevés, servit utilement l'Etat en mille rencontres, & sur-tout en qualité de Censeur ; il fit incorporer les Affranchis dans les Tribus, non en prononçant devant le Peuple des Discours étudiés, mais par le respect qu'imprimoient ses avis, & presque d'un signe de tête : cette opération fut le salut de Rome, & sans elle il n'y auroit plus de République. Ses deux fils, au contraire, ces habiles Orateurs formés par l'Art & la Nature, quels désordres & quelles

---

(*a*) Le pere des deux Gracques s'appeloit *Tiberius Sempronius Gracchus* ; il étoit gendre de Scipion l'Africain : il dompta les Celtiberes & les Sardes, & fut deux fois Consul. Tite-Live en fait un grand éloge.

calamités n'ont-ils pas produits avec ce beau talent que vous appelez le maître des Etats (*a*) !

X. Sont-ce les Orateurs qui ont créé les Loix, les anciennes coutumes, & les cérémonies de la Religion ? Ont-ils établi les Auſpices auxquels nous préſidons vous & moi, Craſſus, pour le ſalut de la République ? Leur devons-nous le Droit civil, dont notre famille, qui ne fut jamais éloquente, tire ſa gloire ?

Je me ſouviens d'avoir vu Servius Galba, qui s'exprimoit divinement ; Æmilius Porcina, qui paſſoit pour éloquent ; & Carbon que vous eûtes la gloire de vaincre dans un de vos premiers Plaidoyers (*b*) ; ils ignoroient le

(*a*) Cicéron parle ſouvent des Gracques, & il les blâme quelquefois ; il déteſte leurs entrepriſes, & il dit aſſez ouvertement qu'on eu[t] raiſon de les aſſaſſiner : il parle comme un Patricien & comme un Conſulaire. La Poſtérit[é] eſt plus juſte : on convient aujourd'hui, que depuis le meurtre des Gracques, la corrupti[on] de la République alla toujours en augmenta[nt]. C'étoit une grande & belle opération, de v[ouloir] rétablir l'égalité parmi les fortunes [des] Citoyens, & d'empêcher qu'un ſeul hom[me] poſſédât plus de cinq cents arpens de terre.

(*b*) Cicéron parle de Servius Galba, de

Droit civil, les Loix & les usages de nos ancêtres. Pour ne pas recourir à des exemples si éloignés, citez-moi parmi les Orateurs d'aujourd'hui un habile Jurisconsulte, excepté vous, qui, par un goût particulier, avez appris de moi la Science des Loix, ce qui peut-être vous fait rougir.

Vous prétendez que toutes les questions sont du ressort de l'Orateur. Si l'Eloquence n'étoit pas votre domaine, j'aurois peine à souffrir cet attentat, & je me mettrois à la tête d'une infinité de gens qui vous poursuivroient en Justice, ou qui combattroient par la force vos usurpations.

Les disciples de Pythagore & de Démocrite, & les Physiciens, qui énoncent leurs idées avec noblesse & avec une sorte de grace, auroient droit de se plaindre de ce que vous envahissez leur terrein : les éleves de Socrate, & cette multitude de Philosophes dont il est le pere, vous convaincroient que vous n'avez jamais rien appris, que vous ignorez parfaitement tout ce qui regarde

---

bon, & d'Æmilius Porcina, dans le Dialogue des Orateurs illustres.

la moralité des actions, les passions, le caractere des hommes, & la conduite de la vie; & après s'être réunis pour vous livrer un assaut général, ils vous attaqueroient ensuite chacun en particulier.

Les Académiciens vous démontreroient que vous n'êtes pas bien instruit de ce que vous dites; les Stoïciens, avec leurs argumens subtils, vous envelopperoient dans leurs filets; les Péripatéticiens auroient le courage de soutenir qu'ils fournissent à l'Orateur les ornemens dont il embellit ses Discours; & qu'Aristote & Théophraste ont plus écrit sur la Rhétorique, & d'une maniere plus exacte, que tous les Rhéteurs de profession.

*...e qui est ...omaine de ...loquence.*

Je ne parle point des Mathématiciens, des Musiciens, & des Grammairiens, avec qui le talent des Orateurs n'a pas le moindre rapport. Je pense donc, Crassus, qu'il ne faut pas lui accorder un champ si vaste; ses véritables bornes sont encore assez étendues: qu'il vous suffise de donner de la vraisemblance à toutes les causes que vous soutiendre[z] au Barreau; qu'au Sénat ou sur la Tr[i]bune, votre Harangue persuade l'Au[ditoire]

toire, & qu'enfin, dans tous les cas, les Sages ſoient frappés de votre éloquence, & les ſimples de la juſteſſe de vos aſſertions. Si vôtre domaine, Craſſus, s'étend plus loin, c'eſt qu'outre le génie de l'Orateur, vous avez un eſprit qui embraſſe tous les genres.

CRASSUS.

*Bornes ſignées à l'éloquence les Philoſophes Grecs.*

XI. Je ſais que les Grecs penſent comme vous : je me ſouviens qu'en revenant de Macédoine, où j'avois été Queſteur, je vis les Savans qui rendoient alors l'Académie d'Athenes floriſſante ; je vis ſur-tout Carneades, Clitomachus, & Æſchines ; Métrodore, qui paſſoit pour l'homme du monde qui parloit le mieux ; Meneſarque, qui avoit eu votre Panætius pour maître ; & Diodore, qui avoit été diſciple de Critolaüs le Péripatéticien (*a*). D'autres Philoſophes fameux me dirent, d'un commun accord, que la conduite des Républiques n'eſt pas du domaine des Orateurs ; qu'ils ignorent les uſages an-

(*a*) Cicéron parle de ces différens Philoſophes dans ſes Ouvrages Philoſophiques.

ciens, les maximes de l'Etat, & tout ce qui appartient à la sagesse & à la raison; que leurs fonctions se réduisent au verbiage du Barreau, de la Tribune, & du Sénat.

Je ne fus jamais de leur avis; & Platon, le plus éloquent des Philosophes, qui a créé tous ces systêmes, ne m'a pas fait changer d'opinion. Pendant mon séjour à Athenes, je lus avec Carneades son Dialogue de Gorgias, & je fus bien surpris de trouver dans cet Ouvrage un grand Orateur qui se moquoit de l'Art Oratoire. Après tout, c'est ici une dispute de mots, dans laquelle les Grecs, suivant leur usage, cherchent plus à déployer leur esprit, qu'à découvrir la vérité.

ra- tre it.

Je veux que l'Art soit borné aux délibérations du Sénat, aux Harangues devant le Peuple assemblé, & aux Plaidoyers du Barreau; il faut bien que l'Orateur ait les moyens d'y réussir. Comment parlera-t-il avec succès, s'il ignore les intérêts de l'Etat, nos Loix & nos coutumes, la théorie des passions de l'homme? Oserez-vous traiter d'ignorant, celui qui réunit tant de connoissances? Si vous dites que ses fonctions

ſe réduiſent à traiter un ſujet d'une maniere élégante, préciſe, & variée; je vous demande s'il peut les remplir ſans les lumieres que vous ne lui accordez point.

Si Démocrite, comme on le dit & comme je le crois, a fait admirer la richeſſe de ſon élocution en parlant de la Phyſique; ſes penſées appartiennent à la Philoſophie, & les ornemens de ſon ſtyle à l'Art Oratoire: ſi Platon, comme j'en conviens, a traité d'une maniere preſque divine des ſujets ſi éloignés des diſputes qu'on agite dans les Gouvernemens; ſi Ariſtote, Théophraſte, & Carneades ont mis de l'éloquence & de la grace dans leurs Ecrits; ils ont pris le langage des Orateurs pour embellir les Sciences. Chryſippe, malgré ſa pénétration, a parlé des mêmes objets avec ſéchereſſe & ſans intérêt: quoiqu'il n'eût pas le talent du ſtyle, il n'en fut pas moins un grand Philoſophe.

XII. Vous voyez donc que ſi le ſtyle de quelques Philoſophes eſt ſec & dénué d'ornemens, l'élocution de pluſieurs autres eſt riche, brillante, & variée, & qu'ainſi ils empruntent les

ſecours de l'Eloquence. J'avouerai que la diction n'eſt pas la partie la plus eſſentielle aux Philoſophes, & que le Diſcours le mieux écrit eſt ridicule, s'il ne porte pas ſur des idées juſtes. En effet, y a-t-il rien de plus déraiſonnable que de belles phraſes & des expreſſions bien choiſies & bien arrangées, ſi les idées ne répondent pas à cette éclatante parure ?

L'Orateur peut s'inſtruire ſur les Sciences & ſur les matieres les plus étrangeres à ſon talent, & en parler enſuite mieux que ceux dont le devoir eſt de les connoître à fond.

Si l'on veut abſolument que le talent de l'Orateur ſe borne aux Plaidoyers du Barreau & aux Harangues du Sénat & de la Tribune, je conviendrai que l'Eloquence s'exerce particuliérement ſur ces objets ; mais, pour les bien traiter, il faut avoir des connoiſſances que les Maîtres de Rhétorique n'enſeignent point, & que peut-être ils ignorent.

Et, encore une fois, le but de l'Orateur n'eſt-il pas d'inſpirer aux hommes l'indignation, l'amour, ou la colere ; de les exciter à la clémence & à la pitié ? &, pour produire ces grands

effets, ne doit-on pas connoître parfaitement le caractere de l'homme, & les différens ressorts qui peuvent l'agiter ou l'émouvoir ?

On dit que ces connoissances appartiennent aux Philosophes (*a*); & je ne crois pas que l'Art Oratoire doive les revendiquer : mais, si nous leur accordons la théorie, on nous laissera du moins l'art de les employer. Je le répete de nouveau, c'est le propre de l'homme éloquent de parler avec noblesse & avec élégance, d'une maniere qui soit analogue au sujet, & à la portée des Auditeurs.

XIII. Vous observez que Théophraste & Aristote ont écrit sur ces matieres : prenez garde, Scævola, que cette remarque ne me soit favorable; car ces Philosophes Grecs avouent qu'ils entrent alors sur le domaine de l'Orateur; & en effet, ils donnent à leurs Ouvrages le nom de *Livres de Rhétorique*.

---

(*a*) Aristote a laissé, dans le onzieme Livre de sa Rhétorique, un petit Traité sur la maniere de remuer les passions; mais cette théorie est du ressort du Philosophe, plutôt que de celui du Rhéteur.

Quand il arrive aux Orateurs, ce qui est très-commun, de parler des Dieux immortels, de la Religion, des liens de la concorde & de l'amitié, du droit des gens, du droit des Nations en particulier, & des hommes en général; de la justice, de la générosité, de la tempérance, & des autres vertus: les Académies & les Ecoles des Philosophes s'écrient qu'on empiete sur leur terrein.

*ifférence les Orateurs & les sophes.*

Je veux bien regarder leur plainte comme fondée; je veux bien que, pour amuser leur oisiveté, ils s'occupent de ces grands intérêts dans leurs Ecoles, & qu'ils en fassent le sujet de leurs vaines disputes: mais, tandis qu'ils traitent ces matieres sans grace & avec sécheresse, l'Orateur a le secret d'en parler avec éloquence. Voilà ce que j'osois soutenir à Athenes, & devant les Philosophes les plus renommés. Notre ami Marcellus (*a*), qui seroit ici, si ses fonctions d'Edile ne l'obligeoient de présider aux Jeux qu'on célebre à Rome, me

(*a*) Ce Marcellus est le même pour qui Cicéron fit la célebre Harangue dont nous parlerons ailleurs.

sollicitoit de leur répondre : & je crus devoir satisfaire un jeune Patricien brûlant du désir de s'instruire.

Les Grecs peuvent dire, s'ils le veulent, que Lycurgue & Solon, qui d'ailleurs nous semblent devoir être mis au nombre des hommes éloquens, connoissoient mieux l'Art de la Législation, la Politique propre aux temps de paix & aux temps de guerre, tout ce qui regarde les alliances, les impôts, & les droits des Citoyens, qu'Hypérides & Démosthenes, dont l'éloquence est si parfaite ; qu'ils mettent au dessus de Galba & de Lælius votre beau-pere (*a*), si célebre par le talent de la parole, les Décemvirs (*b*) qui composerent la Loi des douze Tables ; qu'ils ajoutent, qu'en consacrant toute sa vie à l'étude d'un Art, on peut, en quelque sorte, se l'ap-

(*a*) Voyez ce qu'en dit Cicéron dans le Dialogue des Orateurs illustres.

(*b*) Les Décemvirs furent institués l'an de Rome 302 : l'Éloquence n'étoit pas encore réduite en Art ; on ne s'occupoit guere à Rome que de la Politique & de l'administration de l'Etat.

proprier : je le veux bien encore ; mais je ne cesserai de répéter, qu'un parfait Orateur doit être en état de parler sur tout, d'une maniere intéressante & variée.

XIV. Pour bien traiter les causes qui, de l'aveu de tout le monde, appartiennent à l'Eloquence, il faut souvent recourir à des Sciences qu'on dit étrangeres à l'Orateur. Si l'on veut, à l'exemple de Phormion (*a*), parler de la guerre en présence d'un Général d'armée ; ne doit-on pas connoître l'Art Militaire, & souvent la topographie des lieux ? S'il est question, dans les assemblées générales du Peuple, de donner son avis pour ou contre une Loi, ou au Sénat sur les différens points de l'Administration ; ne doit-on pas savoir la Politique ? L'art d'exciter ou de calmer les passions est l'objet principal de l'Orateur : & comment en viendrez-vous à bout, si vous n'avez pas étudié soigneu-

---

(*a*) Le Philosophe Phormion voulut prononcer devant Annibal une Harangue sur la profession des armes. On demanda au Carthaginois ce qu'il pensoit de l'éloquence de Phormion. Il répondit : *De tous les foux que j'ai vus, celui-là me paroît le plus extravagant.*

ſement tout ce qu'enſeigne la Philoſophie ſur le caractere & les mœurs des hommes ?

Sans ſavoir ſi vous l'approuverez, j'ajouterai quelque choſe de plus. La Phyſique & les Mathématiques ſont des Sciences bien éloignées de l'Art de l'Eloquence ; & cependant, ſi l'on veut en bien parler, il eſt néceſſaire de poſſéder quelques-uns des talens de l'Orateur.

Si, comme on le dit, l'Architecte Philon, après avoir conſtruit l'Arſenal d'Athenes, rendit compte de ſes travaux au Peuple, d'une maniere éloquente ; il puiſa dans l'Art Oratoire les beautés de ſon Diſcours. Si on écoutoit avec tant de plaiſir notre ami Aſclepiades, lorſqu'il parloit ſur la Médecine ; c'eſt qu'il étoit encore plus grand Orateur qu'habile Médecin. Si Antoine, que voilà, avoit à plaider pour Hermodore ſur un point de Marine ; il commenceroit par s'inſtruire du ſujet, & il en parleroit enſuite avec beaucoup de ſuccès.

Socrate a dit, & cela n'eſt pas très-vrai, qu'on parle bien des choſes qu'on ſait parfaitement : mais on peut aſſurer, avec plus de juſteſſe, qu'un homme parle toujours mal des choſes qu'il

ignore, & qu'il ne parle jamais bien de celles qu'il ſait, ſi l'Art de l'élocution lui eſt étranger.

XV. Si donc je voulois définir l'Orateur dans ſon acception la plus étendue; je dirois qu'on eſt digne de porter un nom ſi beau, lorſqu'on eſt en état de parler ſur tout, avec ſageſſe, avec élégance, & avec juſteſſe, & lorſqu'on a d'ailleurs une mémoire ſûre (*a*) & une action noble.

Si on me reproche de donner un champ trop vaſte aux fonctions de l'Orateur, je permets à chacun de le circonſcrire comme il voudra; mais je ſoutiens toujours, que, s'il s'agit de faire un Diſcours ſur les Arts étrangers au Barreau, à la Tribune, & au Sénat, les Orateurs, après avoir conſulté des hommes inſtruits, en parleront mieux que perſonne.

Que Sulpicius ait à parler de la guerre, il ira conſulter Marius; & Marius, en-

---

(*a*) Les Anciens ſoutenoient tous que la mémoire eſt une des qualités les plus eſſentielles au parfait Orateur : les Modernes ſont moins rigoureux; ou plutôt, c'eſt encore ici une diſpute de mots.

tendant ſon Diſcours, croira que l'Orateur ſait mieux que lui l'Art Militaire : qu'il ait à traiter un point de Droit, il viendra s'inſtruire auprès de vous (*a*), & il embellira tellement vos idées, qu'il paſſera pour un Juriſconſulte plus habile que Scævola.

S'il veut diſcourir ſur le vice ou la vertu, la douleur ou la mort, ſur le naturel ou les paſſions des hommes ; s'il ne connoît pas ces objets, que pourtant tout Orateur doit connoître, il prendra peut-être les leçons de Sextus Pompée (*b*), très-verſé dans la Philoſophie ; & à la fin il en parlera mieux que ſon Maître.

Comme les trois diviſions principales de la Philoſophie embraſſent l'Art de la Logique ou du raiſonnement, l'Hiſtoire & les ſecrets de la Nature, & la Morale ; on peut, par égard pour la pareſſe, diſpenſer les Orateurs des deux premieres : mais la connoiſſance de la troiſieme lui eſt abſolument néceſſaire.

---

(*a*) Craſſus répond ici à Scævola.

(*b*) Il étoit fils du grand Pompée, & Cicéron en parle ſouvent avec éloge.

Quant aux opérations & aux secr
la Nature, & à la Dialectique, i
s'en instruire au besoin, & en parl
suite d'une maniere agréable.

XVI. Aratus ne savoit pas l'
nomie (*a*), & cependant il a fait u
beau Poëme sur le Ciel & les Et
Nicandre, qui ne connoissoit pas l
culture, a publié des Géorgiques
rables (*b*). Pourquoi les Orateurs
roient-ils pas, comme les Poët
talent d'embellir des sujets qu'il
dient au moment de la composit

Le Poëte a beaucoup de rappor
l'Orateur : si la mesure du vers l
davantage, on lui permet des expr
plus hardies. Ils emploient à pe
les mêmes ornemens ; le domai
l'un & de l'autre est égalemen
bornes, & ils peuvent traiter
sorte de matieres.

Au reste, Scævola, si je dis
parfait Orateur doit être en état d

(*a*) Une partie de ce Poëme subsiste e

(*b*) Ces Géorgiques de Nicandre so
dues ; mais il nous reste de lui deux P
intitulés *Theriaca*, & *Alexipharmaca*,
Médecine.

ler ſur tout, & qu'il doit connoître particuliérement tout ce qui a rapport aux mœurs des hommes ; n'imaginez pas que j'aye la prétention d'être ce modele dont je veux donner l'idée.

Je ſuis de l'avis de Lucilius (*a*), qui avoit de l'aigreur contre vous, & qui, pour cela, me voyoit moins ſouvent qu'il ne l'auroit déſiré : ce Citoyen inſtruit & plein d'urbanité, diſoit que pour être mis au nombre des Orateurs, il faut poſſéder toutes les connoiſſances dignes d'un homme libre ; que ſi on ne trouve pas l'occaſion de les montrer dans le Diſcours, elles y jettent pourtant une ſorte d'éclat que tout le monde apperçoit.

Les joueurs de paume annoncent, par leur démarche, s'ils ſont habitués aux exercices de la lutte. Ceux qui façonnent un vaſe & une ſtatue, montrent s'ils ont appris à deſſiner ou à peindre. De même, lorſqu'un Orateur parle au Barreau, ſur la Tribune, ou au Sénat,

(*a*) C. Lucilius avoit été l'ami de Scævola ; mais ils ſe brouillerent, à cauſe d'un Plaidoyer que fit ce dernier contre Albutius, ami de Lucilius.

on voit bien si ce n'est qu'un déclamateur, ou un homme véritablement instruit.

SCÆVOLA.

XVII. Je ne lutterai plus contre vous, votre adresse est trop grande; après avoir avoué que toutes les connoissances ne sont pas du domaine de l'Orateur, je ne sais comment vous êtes venu à bout de les y faire rentrer.

Lorsque j'exerçois la Préture à Rhodes, je voulus répéter au célebre Rhéteur Apollonius, les leçons que m'avoit données Panætius; il se moqua de moi; &, méprisant la Philosophie, selon sa coutume, il la combattit par des raisons plus agréables que solides. Vous employez les mêmes armes, afin de prouver que la connoissance de tous les Arts doit servir de cortége au talent de l'Orateur.

Celui qui connoîtroit tous les Arts, & qui auroit de plus le talent de l'Eloquence, seroit, je l'avoue, un homme admirable : s'il en fut jamais de tel, ou même s'il peut y en avoir, c'est vous, Crassus, vous, qui, n'en déplaise aux autres Orateurs, ne laissez

presque plus de gloire à recueillir. Mais vous n'avez point acquis cette immensité de connoissances que vous exigez de l'Orateur; cependant vous excellez au Barreau, sur la Tribune, & dans le Sénat; & j'en conclus que votre proposition est exagérée.

CRASSUS.

Souvenez-vous qu'il n'est pas ici question de moi, mais du parfait Orateur: que pourrois-je savoir, moi, qui me suis mêlé de l'Administration, qui ai paru sur la Tribune & au Barreau, sollicité & rempli des charges, travaillé pour mes amis & pour la République, avant d'avoir pu méditer sur tous ces objets ?

*Combien les Romains avoient peu de temps pour s'instruire.*

Si vous avez de l'estime pour un homme qui, en lui supposant le talent que vous voulez bien lui accorder, a manqué du moins de loisir pour s'instruire, & de ce zele ardent qui veut tout savoir; ne devez-vous pas espérer de bien plus grands succès d'un Orateur, qui aux dons du génie réuniroit tous ces avantages ?

ANTOINE.

XVIII. Craſſus, vous défendez très-bien votre ſentiment : & ſi un Orateur avoit des connoiſſances univerſelles, je ſuis perſüadé qu'on appercevroit dans ſon Diſcours plus d'abondance & de richeſſe.

Mais il eſt difficile de devenir univerſel, ſur-tout en vivant à Rome, & au milieu des occupations dont nous ſommes accablés ; d'ailleurs il ſeroit à craindre que tant de lumieres ne fiſſent perdre à l'Orateur la maniere qui convient aux Plaidoyers & aux Harangues. Les Philoſophes que vous avez cités tout à l'heure, parlent avec élégance & avec nobleſſe, il eſt vrai, ſur la Nature & ſur la Morale ; mais leur maniere ne convient ni au Barreau, ni à la Tribune, ni au Sénat ; la parure de leur ſtyle n'eſt pas propre à l'action ; & leur langage eſt trop foible pour le tumulte de la place publique, ou le fracas des Tribunaux.

Je me ſuis aviſé fort tard de lire les Auteurs Grecs, & je n'en ai fait qu'une étude ſuperficielle ; mais, lorſque je fus envoyé Proconſul en Cilicie, le mauvais

vais temps me retint plusieurs jours à Athenes; je passai tous mes instans avec ces habiles Philosophes que vous avez nommés au commencement de cet Entretien : on répandit, je ne sais comment, parmi eux, qu'à Rome, nous parlions, vous & moi, dans les Causes les plus célebres; chacun d'eux se mit à discourir sur les fonctions de l'Orateur & l'Art de l'Eloquence.

Ménésarque & plusieurs autres disoient que nos prétendus Orateurs sont des artisans, dont la langue est agile & exercée; qu'il n'y a d'Orateur que le Sage; que l'Eloquence, ou l'Art de la Rhétorique, est une vertu; que les vertus sont égales entre elles; que si on en possede une, on les possede toutes; qu'ainsi l'homme éloquent a toutes les vertus, & que par conséquent l'Eloquent & le Sage ne différent pas l'un de l'autre (*a*). Ils discouroient ainsi sans grace,

(*a*) Il faut bien croire que les Philosophes d'Athenes soutenoient gravement ces misérables sophismes, & qu'ils embrouilloient ainsi les questions par des subtilités inintelligibles. Cicéron, malgré son goût pour la Philosophie Grecque, n'avoit pas envie d'être plus clair en

& avec une sécheresse & une obscurit
qui me déplaisoient beaucoup.

Carneades parloit d'une maniere plı
élégante & plus profonde; mais il n
découvroit pas sa façon de penser, sui
vant l'ancien usage de l'Académie, q
combat tous les systêmes sans en adoj
ter aucun : il traita néanmoins d'ign
rans, ces Rhéteurs qui se mêlent c
donner des regles sur l'Art de bie
dire; & il soutint que si un Orate
néglige de s'instruire à l'école des Phil
sophes, il ne parviendra jamais à la v
ritable Eloquence.

XIX. Quelques Athéniens beaux d
seurs, versés dans l'Administration &
Barreau, & parmi eux Ménédeme (a)
que vous avez vu chez moi à Rome
défendoit le parti contraire; il sout
noit, avec toute la vivacité de son e
prit, que la Science de l'Administr
tion est le partage de l'Orateur. Ca

---

cet endroit; & il n'étoit guere possible de traduire d'une autre maniere.

(a) Il y a eu trois Philosophes du mê
nom; Cicéron parle ici du dernier, qui naq
à Rhodes, & qui enseignoit la doctrine pé
patéticienne.

neades lui répondit par des argumens ſans nombre, que cette Science s'apprend dans les Ecrits des Philoſophes; qu'on chercheroit en vain dans ceux des Rhéteurs, ce qu'on doit établir touchant le culte des Dieux, l'éducation de la jeuneſſe, les Loix & la police, & enfin tout ce qui ſert au maintien & au bon ordre d'une République.

Apoſtrophant enſuite les Rhéteurs, il leur diſoit: » Si votre Art embraſſe les » connoiſſances les plus utiles; pour» quoi rempliſſez-vous vos Livres de » préceptes ſur la maniere de compoſer » un exorde ou une péroraiſon, & ſur » d'autres bagatelles ſemblables (c'eſt » le nom dont il ſe ſervoit); au lieu » de nous enſeigner l'art de faire des » Loix, d'adminiſtrer les Etats, & de » régler les paſſions des hommes «?

Il répétoit que les Orateurs n'ont pas ſur l'Adminiſtration les lumieres & la prudence qu'ils s'attribuent, & qu'ils ignorent les véritables moyens de parler avec ſuccès; car, ajoutoit-il, leur but eſt de paſſer auprès de l'Auditoire pour tels qu'ils veulent paroître (*a*), & de

(*a*) Ariſtote établit ce principe dans le premier Livre de ſa Rhétorique.

diriger à leur gré l'eſprit de ceux qui les écoutent. C'eſt la probité & une conduite irréprochable qui produiſent le premier effet, la Rhétorique n'y fait rien : quant au ſecond, il eſt impoſſible de perſuader ou d'entraîner la volonté des hommes, ſi l'on ne connoît les diverſes impreſſions qu'elle eſt capable de recevoir. Pour acquérir cette connoiſſance, il faut pénétrer dans le ſanctuaire de la Philoſophie, & les Rhéteurs ne paſſent jamais au delà du ſeuil.

Ménédeme tâchoit de le réfuter par des exemples, plutôt que par des raiſons ; il déclamoit les grands morceaux de Démoſthenes, afin de prouver que cet Orateur connoiſſoit tous ces moyens d'entraîner les Juges & le Peuple, qu'on dit appartenir à la Philoſophie.

XX. Carneades répliquoit : » Je conviens de l'éloquence & des lumieres » de Démoſthenes ; je n'examine pas » ſi cet Orateur les dut à ſon génie » ou aux inſtructions de Platon, dont » il fut le diſciple ; car il n'eſt point ici » queſtion des talens de Démoſthenes, » mais des préceptes des Rhéteurs.

*Si l'Eloquence eſt un Art.*

De plus, il diſoit ſouvent, dans la chaleur de la diſpute, que l'Eloquence

n'eſt point un Art, que la Nature ſeule apprend à ſolliciter une grace d'un ton ſuppliant, à parler à ſes ennemis avec menace, à expoſer les faits, à fournir des preuves à l'appui de notre opinion, à réfuter les ſentimens contraires, & enfin à employer au beſoin le langage de la plainte & de la priere; que les Orateurs ne font rien de plus; que l'habitude & l'exercice donnent enſuite de la ſagacité, de la prudence, & de la facilité pour s'énoncer. Afin de rendre ſes aſſertions plus vraiſemblables, il citoit des exemples à ſon tour.

S'il faut l'en croire, depuis Corax & Tiſias (*a*), qui ont écrit les premiers ſur l'Art, on ne trouve pas un Rhéteur qui ait jamais eu une éloquence médiocre (*b*).

(*a*) Deux Siciliens qui exerçoient la profeſſion de Rhéteur. Quintilien nous apprend que le premier fut l'intime ami du Tyran Hyeron, à peu près dans la ſoixante-ſeizieme Olympiade, ou quatre cent ſoixante-quinze ans avant la naiſſance de J. C.

(*b*) Ceci paroît exagéré; car on cite des Rhéteurs qui avoient une ſorte d'éloquence, tels que Gorgias, Protagoras, Théodore, Iſocrate, Ariſtote, Theodecte, & Theophraſte.

Il nommoit ensuite une foule d'Orateurs célebres, qui ne voulurent point apprendre ces regles, & il me mettoit de ce nombre, soit pour se moquer de moi, soit qu'il le pensât réellement : je répondis que j'étois d'accord avec lui sur l'un de ces points, c'est-à-dire que je n'avois pas appris la Rhétorique (*a*) ; mais que, pour l'autre, il se trompoit.

Il ajoutoit que les regles d'un Art doivent être certaines, évidentes, produire sûrement leur effet (*b*), & que tout est incertain en matiere d'Eloquence ; que les Orateurs ne savent pas parfaitement les choses dont ils parlent ; que d'ailleurs ils ne se proposent point

(*a*) Antoine avoit la fantaisie de paroître beaucoup moins instruit qu'il ne l'étoit : il savoit le Grec & il n'en convenoit pas ; il avoit étudié les Rhéteurs & il le nioit. Croyoit-il que le talent a plus de force & d'éclat, lorsqu'il n'est pas surchargé de regles & de connoissances?

(*b*) Ce raisonnement est un sophisme, & il y en a une multitude dans ce Dialogue. L'Eloquence seroit encore un Art, quand même ses regles ne seroient ni certaines, ni évidentes quand elles ne produiroient pas sûrement l' effet.

d'inſtruire complétement leur Auditoire, mais de lui donner des idées ſuperficiélles, & quelquefois fauſſes, ſur les matieres qu'ils traitent.

Que vous dirai-je ? Je fus preſque convaincu que l'Eloquence n'eſt pas un Art, & qu'il eſt impoſſible de parler avec ſagacité & avec abondance, ſi l'on n'a pas étudié les plus habiles Philoſophes. Carneades, qui d'ailleurs louoit beaucoup vos talens, me fit obſerver que j'écoutois ſes leçons avec docilité, & que vous ne ceſſiez pas d'argumenter contre lui.

XXI. Converti par ce Philoſophe, je ne pus m'empêcher d'écrire dans un petit Ouvrage, devenu public malgré moi, que je connoiſſois des hommes diſerts, mais pas un d'éloquent. Je donnois le nom de *diſert*, à celui qui s'exprime avec aſſez de netteté & d'eſprit pour ſatisfaire le commun des hommes; j'appelois *éloquent*, celui qui ennoblit tout par la magnificence des expreſſions & la beauté des mouvemens, & dont le génie & la mémoire forment deux ſources intariſſables, où il puiſe lorſqu'il le veut : il eſt bien difficile de parvenir à ce degré de perfection ; car

la sollicitation des emplois & le travail du Barreau nous absorbent, sans nous laisser le loisir de rien étudier ; mais enfin cette perfection n'est pas une chimere, & elle se réalisera peut-être.

En voyant les heureuses dispositions de mes Concitoyens, je ne désespere pas de rencontrer un homme qui, ayant plus de loisir & de génie que nous, s'adonne aux Lettres avec plus d'ardeur. Je me flatte qu'après avoir beaucoup écrit, après avoir lu & étudié les Rhéteurs & les Philosophes, il arrivera enfin à cette véritable Eloquence que nous cherchons. A dire le vrai, je crois que ce modele des Orateurs sera Crassus lui-même, car il en approche singuliérement ; ou bien un Romain doué du même talent, qui aura plus de temps pour s'appliquer à la lecture ou se livrer à la composition.

SULPICIUS.

Quoique nous désirassions beaucoup, Cotta & moi, de vous entendre sur cette matiere, nous ne l'espérions pas ; nous comptions bien profiter de votre conversation toujours instructive, & en-

richir notre esprit de quelques-unes de vos pensées; mais c'est un grand bonheur pour nous d'apprendre aujourd'hui les secrets de l'Art & les mysteres de l'Eloquence.

Dès mon bas âge, j'ai toujours aimé la gloire; je voulois vous ressembler, Antoine & Scævola; vous connoissez ma tendresse pour Crassus; quoique je le quitte rarement, je n'ai jamais pu rien apprendre de lui touchant l'Eloquence; je lui ai fait néanmoins de vives prieres là-dessus, & Drusus a joint ses sollicitations aux miennes. Pour vous, Antoine, vous ne m'avez pas traité avec tant de rigueur, & vous m'avez souvent fait part de vos observations.

Puisque vous avez commencé de nous instruire sur ce que nous désirons si vivement de savoir, continuez, je vous prie, à nous dire votre opinion sur toutes les parties de l'Eloquence. Si j'obtiens cette faveur, les jardins de Crassus resteront à jamais dans mon souvenir, & je préférerai toujours ce Gymnase voisin de Rome, à l'Académie & au Lycée d'Aristote (a).

(a) Le Lycée étoit un célebre Collége

CRASSUS.

XXII. Ne vaudroit-il pas mieux s'adresser à Antoine, puisqu'il est en état de vous satisfaire, & qu'il ne hait pas ces sortes d'entretiens ? Pour moi, je ne les aime point, & j'avoue, comme vous venez de me le reprocher, que j'ai souvent résisté à vos prieres ; je vous prie de ne pas m'accuser d'orgueil ou d'impolitesse : votre zele pour l'Eloquence est très-louable ; & je l'approuve d'autant plus, que vous êtes né pour y exceller ; mais je n'ai jamais traité cette matiere, & j'ignore d'ailleurs les regles de l'Art.

COTTA.

Puisque nous sommes venus à bout, Crassus, de vous faire ouvrir la bouche sur ce sujet, ce qui nous paroissoit très-difficile, ce seroit notre faute si nous vous quittions sans que vous ayez éclairci nos doutes.

---

d'Athenes, construit aux dépens du Public, où Aristote donna long-temps des leçons publiques.

CRASSUS.

Oui, ſi je puis vous ſatisfaire; car vous ne me contraindrez point à dire ce que je ne ſais pas.

COTTA.

Quel homme aura la prétention de ſavoir ce que vous ignorez, & de pouvoir ce qui vous eſt impoſſible ?

CRASSUS.

Puiſque vous me permettez de vous répondre, quand je voudrai : *Je ne ſais pas* ; ou , *Je ne ſuis point en état de vous ſatisfaire* ; propoſez-moi vos queſtions.

SULPICIUS.

Je commencerai par un chapitre dont Antoine vient de parler : croyez-vous que l'Eloquence ſoit véritablement un Art ?

CRASSUS.

Quoi donc ! vous me traitez comme un de ces Grecs babillards & oiſifs ,

mais quelquefois ſavans, à qui l'on donne un ſujet en l'air pour les faire parler. Croyez-vous que j'eſtime ce vain parlage ? Ignorez-vous que je me moque de ces effrontés, qui demandent, au milieu d'une aſſemblée nombreuſe, qu'on leur propoſe un ſujet ?

On dit que Gorgias (*a*) s'aviſa le premier de ce bel expédient ; il croyoit s'annoncer pour un grand homme, en offrant de parler, ſans préparation, ſur toute ſorte de matieres. Ces parleurs préſomptueux devinrent très-nombreux, ainſi qu'ils le ſont encore aujourd'hui ; ils ſe vantent de traiter à fond les queſtions les plus importantes & les plus neuves.

Si j'avois ſu votre goût, Sulpicius & Cotta, j'aurois amené ici l'un de ces Docteurs Grecs, qui vous enchanteroit par ſes Diſcours ; il eſt aiſé d'en trouver : le jeune M. Piſon (*b*), mon

---

(*a*) Gorgias fut Diſciple d'Empedocles & Maître d'Iſocrate ; il amaſſa de ſi grandes richeſſes dans la profeſſion de Rhéteur, qu'il fit préſent au Temple d'Apollon à Delphes, d'une groſſe ſtatue d'or maſſive.

(*b*) Cicéron parle de M. Piſon dans le Dialogue des Orateurs illuſtres.

intime ami, a un goût si vif pour l'étude, qu'il a dans sa maison le Péripatéticien Staseas (*a*) : je connois particuliérement Staseas, &, au jugement de tous les connoisseurs, c'est le premier des Rhéteurs.

SCÆVOLA.

Nous n'avons besoin ni d'un Péripatéticien, ni de Staseas ; c'est à vous, Crassus, de satisfaire ces jeunes gens ; ils ne cherchent point à entendre une leçon de l'Ecole, ou l'inutile babil d'un Sophiste Grec, ils désirent de s'instruire avec l'homme du monde le plus éloquent & le plus sage ; avec un Orateur qui, au lieu de composer de petits Livres, harangue dans les affaires les plus importantes, & qui, par ses lumieres & son talent de la parole, occupe le premier rang dans la Capitale du Monde.

Vos talens oratoires m'ont toujours paru admirables ; mais je ne crois pas que vous ayez moins de bonté que

(*a*) Staseas étoit de Naples. Voyez ce qu'en dit Cicéron au Livre *de Finibus*.

d'éloquence, & vous ne pouvez plus résister à l'empressement de deux jeunes Romains qui annoncent des dispositions heureuses.

CRASSUS.

Eh bien, il faut les contenter; je ne refuse pas de leur répondre, mais ce sera en peu de mots, selon ma coutume.

Il me paroît que l'Eloquence n'est pas véritablement un Art, ou que cet Art est peu solide; d'ailleurs, c'est une dispute de mots. Si les Arts, comme le disoit tout à l'heure Antoine, sont fondés sur des principes sûrs, évidens, & infaillibles, il me semble que la profession des Orateurs n'est pas un Art. Tous les principes qui les guident dans leurs Discours, au Sénat, au Barreau, & sur la Tribune, varient, & sont toujours subordonnés aux sentimens & au goût du Peuple.

Mais si les observations qu'on a faites dans la théorie & la pratique de l'Eloquence, ont été recueillies par des esprits justes, & classées ensuite selon le genre & l'espece, ces observations suffi-

ront peut-être pour constituer un Art ; il faut même avouer que ce sera l'opinion commune, quand elle seroit combattue par des Philosophes subtils. Que la profession de l'Orateur soit un Art ou quelque chose qui lui ressemble, cela est indifférent, pourvu qu'on en connoisse les principes, & qu'on ne néglige pas d'ailleurs d'autres moyens plus efficaces de parvenir à l'Eloquence.

ANTOINE.

XXIV. Je suis fort de votre avis : vous n'imitez pas ces Docteurs, qui renferment l'Eloquence dans les préceptes de la Rhétorique ; ni ces Philosophes, qui dédaignent les regles, comme tout à fait inutiles. Vous nous ferez plaisir à tous, de dire quels sont les autres moyens plus efficaces de parvenir à l'Eloquence.

CRASSUS.

Je répondrai, puisque je l'ai promis, à condition que vous ne divulguerez pas les bagatelles dont je vais vous entretenir : on traiteroit mon Discours de ridicule, malgré les soins que

je prendrai de ne pas parler comme un Rhéteur de profeſſion, mais comme un Sénateur, qui, ſans ignorer abſolument ce qui eſt relatif au talent de haranguer en public, eſt bien éloigné d'avoir là-deſſus des connoiſſances profondes, & qui ne traite ce ſujet que pour vous plaire.

Lorſque je briguois les ſuffrages du Peuple pour les Magiſtratures, j'avois coutume de me débarraſſer de Scævola dès que j'arrivois ſur la Place publique. Allez vous-en, lui diſois-je, je viens faire des baſſeſſes & des ſottiſes, & je crains de les faire devant vous; vous me verriez embraſſer l'un, ſourire à l'autre, & demander des voix d'un ton ſuppliant (*a*). Je ſais bien que je vais faire une ſottiſe pareille devant ce même homme qui jadis m'en impoſoit ſi fort. Y a-t-il rien de ſi ridicule que de diſcourir ſur la théorie du Langage, puiſqu'il eſt ridi-

(*a*) Il paroît que les Romains faiſoient, pour arriver aux charges, toutes les baſſeſſes que font aujourd'hui les Anglois pour être Membres du Parlement; & quand Cicéron ne le diroit pas, il eſt clair que cela doit arriver dans tous les Gouvernemens populaires.

cule de parler lorſque cela n'eſt pas abſolument néceſſaire (*a*) ?

SCÆVOLA.

Continuez, Craſſus ; je me charge de la faute, ſi c'en eſt une.

CRASSUS.

*Les dons de la Nature contribuent plus que l'Art à l'Eloquence.*

XXV. Je penſe que le talent naturel contribue ſur-tout à l'Eloquence ; & en effet, ces Rhéteurs de profeſſion, dont nous parloit Antoine, qui n'ont pu devenir éloquens, n'ignoroient point les préceptes de l'Art ; mais ils manquoient de génie : pour être Orateur, il faut avoir un eſprit ardent & fécond, une imagination mobile & brillante, une conception rapide, & une mémoire ſûre.

Ces qualités ſont un préſent des Dieux ; l'Art ne peut que les mettre en

---

(*a*) Cette maxime eſt ſévere, & digne de la gravité des Romains. Quoique ce ſoit imiter les Peintres qui écrivent au bas de leur portrait le ſujet qu'ils ont voulu traiter, je ſuis obligé d'avertir que Cicéron a ſouvent mis de l'enjouement dans ce Dialogue.

mouvement : mais, quand il pourroit les donner, n'y en a-t-il pas d'autres, telles que la liberté de l'organe de la langue, le ſon de la voix, les poumons, la force du corps, l'expreſſion du viſage, & le maintien de toute la perſonne, qu'on doit à la Nature?

L'Art, j'en conviens, peut y ajouter quelque choſe; les leçons perfectionnent les bonnes qualités, & corrigent les mauvaiſes; mais il y a des hommes dont la langue eſt ſi embarraſſée, la voix ſi diſcordante, ou la phyſionomie ſi déſagréable & l'action ſi groſſiere, qu'avec les dons les plus précieux de la Nature & les efforts les plus ſuivis, ils ne peuvent jamais s'élever au rang des Orateurs : d'autres au contraire ſont nés ſi heureuſement, que les Dieux ſemblent les avoir formés pour l'Eloquence.

C'eſt une grande & belle fonction mais un pénible fardeau, de prononc un Diſcours ſur les objets les plus i portans, & de parler ſeul au milieu d aſſemblée nombreuſe qui ſe tait écouter avec attention. Les défaut pent bien davantage que les bonr lités. Preſque tous les hommes du plaiſir dans la critique : on

qui eſt digne d'éloges, pour penſer ſeulement à ce qui n'en mérite pas.

Je ne prétends point détourner de la carriere les jeunes gens à qui la Nature n'a pas prodigué tous les dons du génie. Cœlius, qui étoit à peu près de mon âge, & d'une famille obſcure, n'eſt-il pas parvenu aux honneurs avec une éloquence médiocre, qu'il avoit acquiſe à force de travail; & Varius (*a*), malgré ſa figure hideuſe & dénuée de grace, n'a-t-il pas aujourd'hui dans Rome le crédit & l'autorité d'un habile Orateur?

XXVI. Mais comme il eſt ici queſtion d'un véritable Orateur, il faut le peindre dans ſa perfection & couvert de tous les rayons de ſa gloire. La multiplicité des Procès, la diverſité infinie des Cauſes, &, s'il faut le dire, le tumulte & la barbarie du Forum (*b*) &

---

(*a*) Voyez dans le Dialogue des Orateurs, ce que dit Cicéron de Cœlius & de Varius.

(*b*) Le Peuple s'aſſembloit dans le Forum ou la Place publique: un Citoyen montoit ſur la Tribune, & haranguoit; & cet uſage, qui produiſoit quelquefois les plus beaux morceaux

du Barreau, enfantent les plus méprisables parleurs. La nécessité & le besoin obligent de les supporter. On juge avec beaucoup de rigueur ceux qui s'adonnent aux Arts purement agréables. On ne souffre point, par exemple, les mauvais Acteurs ; mais on a plus d'indulgence pour un homme qui plaide ou qui harangue sans esprit.

Ce n'est donc pas assez pour l'Orateur qui veut exceller, de satisfaire les personnes qu'il défend ; il doit enchanter ceux qui, n'ayant point d'intérêt à la Cause qu'il plaide, le jugent librement. Si voulez savoir tout ce que je pense, je vous révélerai un secret que j'ai toujours cru devoir cacher. Les Orateurs qui parlent avec le plus de facilité, d'élégance & de perfection, me paroissent des effrontés s'ils prononcent un Discours sans crainte, ou s'ils ne sont pas troublés dans leur exorde.

*ibarras us habi- rateurs mmence- de leurs urs.*

A la vérité, il me semble impossible que cela ne soit pas : car plus on est éloquent, plus on connoît la difficulté

---

d'Eloquence, produisoit ordinairement des Discours détestables.

de l'Art, & plus on eſt inquiet ſur l'effet qu'on produira. Quant à ceux dont il ne faut rien attendre qui ſoit digne de l'Orateur ou des hommes éclairés qui l'entendent, je les traite d'impudens, lors même qu'ils éprouvent l'émotion dont je parle. Quoiqu'ils rougiſſent, ils méritent qu'on les accuſe d'audace, dès qu'ils oſent parler en public ſans talens.

Ceux qui n'éprouvent aucun embarras (& il y en a beaucoup), ſont les plus blâmables; & outre le mépris, je crois qu'on devroit leur infliger une peine. Je remarque ſouvent que vous pâliſſez, ainſi que moi, & que vous tremblez de tous vos membres pendant l'exorde. Dans ma premiere jeuneſſe, je fus ſi effrayé au commencement de mon Diſcours, que Quintus Maximus s'appercevant de mon déſordre, renvoya la Cauſe à un autre jour, & de ma vie je n'oublierai ce bienfait.

*Ici tous les Auditeurs de Craſſus approuverent ce qu'il venoit de dire, ſe parlerent bas l'un à l'autre; car rien n'égaloit ſa pudeur & ſa modeſtie,*

un Eleve a la conception lente, on lui répete plusieurs fois les mêmes choses; & pourvu qu'il les saisisse & les retienne, il devient Artiste comme celui qui a beaucoup d'esprit; il n'a pas besoin d'avoir l'organe de la langue très-libre, de trouver sans peine ses expressions, ni de posséder ces qualités accessoires, qui ne peuvent jamais être factices, telles qu'une physionomie, une figure & une voix agréables.

Mais l'Orateur doit réunir la subtilité des Dialecticiens, la profondeur des Philosophes, presque l'élocution figurée des Poëtes, la voix des plus grands Acteurs Tragiques, & le geste des meilleurs Comédiens. Il n'y a donc rien, dans la Nature, de si difficile à rencontrer qu'un parfait Orateur. Les Artistes se font estimer avec des talens médiocres; mais ici, pour obtenir l'estime, il faut réunir toutes les qualités au dernier point.

CRASSUS.

On s'applique aux Arts inférieurs avec plus de soin qu'à celui de l'Eloquence, qui est le premier de tous. Roscius me dit souvent qu'il n'a point

encore trouvé d'Eleve qui le ſatisfaſſe : pluſieurs de ceux qui viennent prendre ſes leçons, ne manquent pas de talent; mais il ne peut les ſouffrir, s'il remarque le moindre défaut. En effet, ce qui choque eſt toujours ce qu'on découvre le plus tôt & qu'on oublie le plus tard.

Pour appliquer à l'Art Oratoire les principes de cet Acteur, n'obſervez-vous pas la grace & la bienſéance de tous ſes mouvemens, l'enchantement qu'il produit ſur les ſpectateurs ? On donne depuis long-temps le nom de *Roſcius* à quiconque excelle dans ſa profeſſion, & c'eſt un beau titre de gloire. Mais ne ſuis-je pas bien effronté, d'exiger d'un Orateur de ſi grandes qualités que je ne poſſede point ? Je demande grace pour moi, & je ne ſuis point indulgent pour les autres; car je ſuis de l'avis d'Apollonius, qu'il faut écarter du Sanctuaire de l'Eloquence celui qui manque de talent ou de meſure, qu'il faut le reléguer dans une profeſſion qui ne ſoit pas au deſſus de ſes moyens.

SULPICIUS.

XXIX. Quoi donc ! conseillez-vous à Cotta & à moi de suivre la carriere des Jurisconsultes, ou l'Art Militaire (*a*) ? car nous n'espérons pas atteindre à ce degré de perfection que vous exigez d'un Orateur.

CRASSUS.

Je vous ai dit mon secret, parce que j'apperçois en vous deux des dispositions très-heureuses pour l'Eloquence. Je ne veux point décourager ceux qui ont des talens comme vous, mais effrayer ceux qui en manquent. Vous avez l'un & l'autre de l'imagination, de l'esprit, & du zele pour le travail; & quant aux qualités extérieures, sur lesquelles j'ai insisté plus que les Grecs n'ont coutume de le faire (*b*), vous êtes, Sulpicius, au dessus de tout.

---

(*a*) Les Citoyens Romains n'avoient alors que trois carrieres, l'Eloquence, le Droit civil, & l'Art Militaire.

(*b*) Les Rhéteurs Grecs n'insistent pas beau-

Je n'ai jamais connu perſonne qui eût un maintien plus décent, des geſtes plus nobles & plus agréables, une voix tout à la fois plus douce & plus forte. Ceux qui ne poſſedent pas ces avantages à un degré auſſi éminent, peuvent employer leurs moyens avec intelligence & avec adreſſe, & ſur-tout de maniere à ne pas rebuter l'Auditoire. Quoique ce dernier article ſoit eſſentiel, il n'eſt pas aiſé d'établir ſur cela des regles. Je vous parle comme un pere parle à ſes enfans, & cette familiarité rend pour moi l'entrepriſe encore plus difficile. Roſcius lui-même, qui dit ſouvent que la bienſéance eſt la qualité la plus importante, & la ſeule que l'Art ne peut enſeigner, ſeroit embarraſſé. Mais il eſt temps de changer de diſcours, & je ceſſerai, ſi vous le voulez bien, de parler de la Rhétorique.

COTTA.

Non, Craſſus : puiſqu'au lieu de nous conſeiller de ſuivre une autre profeſ-

---

coup ſur la néceſſité d'avoir une phyſionomie, une voix, une figure, un maintien, & des geſtes agréables.

ſion, vous nous engagez à perſiſter dans l'étude de l'Eloquence, daignez nous apprendre la méthode que vous employez : nous n'avons pas une ambition exceſſive ; nous ne déſirons point aller au delà de cette médiocrité où vous êtes parvenu : & comme vous avez dit que la Nature nous a donné des diſpoſitions, nous voudrions ſavoir comment nous pourrions les perfectionner.

CRASSUS.

XXX. Vous riez. Vous devez éprouver le zele & l'inquiétude qu'inſpire un violent amour ; ſans ce zele ardent, on ne fait rien de grand dans la vie, & il eſt ſur-tout néceſſaire pour acquérir la gloire des véritables Orateurs : mais il n'eſt pas beſoin de vous exciter là-deſſus ; votre empreſſement à me queſtionner, dont je me plains, annonce aſſez votre paſſion pour l'Eloquence.

Le déſir d'arriver eſt inutile, ſi l'on ne connoît pas le chemin. Puiſque vous ne m'impoſez point une tâche difficile, & que, ſans me demander les regles de l'Art Oratoire, vous voulez ſavoir quelle eſt ma méthode particuliere, je

vous dirai celle que je ſuivois dans ma jeuneſſe, lorſque j'avois le loiſir d'étudier : mais n'attendez pas de moi une théorie qui vous étonne par la profondeur ou la nouveauté des obſervations.

SULPICIUS.

Que ce jour, Cotta, eſt heureux pour nous ! j'ai employé ſans ſuccès les prieres & l'artifice, j'ai guetté vainement les occaſions d'apprendre de Craſſus lui-même, ou de Diphile, ſon Secrétaire, les regles qu'il s'eſt formées ſur l'Eloquence : enfin nos ſouhaits ſont accomplis, il va nous inſtruire de ce que nous déſirons ſavoir.

CRASSUS.

XXXI. J'ai bien peur qu'après m'avoir entendu, vous ne ſoyez pas dans l'admiration ; vous ſerez peut-être ſurpris d'avoir eu tant d'empreſſement pour ſi peu de choſe. Je vous le répete, je n'ai rien à vous dire d'extraordinaire, de ſecret, ni de nouveau ; vous ſerez trompés dons votre attente. Je commencerai par vous avouer, en galant homme, que j'ai rempli ma tête des

préceptes les plus communs & les plus rebattus.

Premiers principes de l'Art Oratoire.

J'ai appris d'abord que le but de l'Orateur est de persuader; que le Discours a pour objet une question indéfinie ou une question particuliere.

Que dans les deux genres de questions, on cherche si le fait est arrivé; quand on en convient de part & d'autre, de quelle nature il est, ou quel nom il faut lui donner; & enfin, s'il est juste ou injuste.

Que la dispute roule souvent sur l'interprétation des Loix ou des actes; qu'elle provient alors d'un équivoque, d'une contradiction, ou d'une opposition entre le sens littéral & l'intention du Législateur, ou de celui qui a composé l'écrit.

Qu'on distingue deux genres, le judiciaire & le délibératif, & un troisieme destiné à la louange des homm vertueux & à la censure des méchans que chacun de ces genres a des communs particuliers; que dans le mier, le but est de découvrir l'éq

(a) Le genre démonstratif.

dans le ſecond, l'utilité, & dans le troiſieme, de couvrir de gloire ou de honte ceux qui le méritent.

Que l'Orateur a cinq devoirs à remplir; qu'il doit imaginer ce qu'il convient de dire, enſuite mettre ſes idées en ordre, & les diſtribuer avec ſageſſe; les embellir & les orner par l'élocution; imprimer fortement ſon Diſcours dans ſa mémoire, & le débiter d'une maniere noble & agréable.

J'appris enſuite, qu'avant tout, il faut gagner les eſprits, raconter enſuite le fait; expoſer l'état de la queſtion; développer ſes moyens, réfuter ceux de l'adverſaire; & ſur la fin du Diſcours, amplifier & exagérer ce qui eſt pour nous, & combattre plus vivement ce qui nous eſt défavorable.

XXXII. Je m'inſtruiſis également ſur les moyens d'orner un Diſcours: ces moyens conſiſtent à employer une élocution pure, claire, agréable, & analogue au ſujet.

Je ſavois que l'Art a donné des regles ſur les choſes qui dépendent le plus de la Nature, telles que la mémoire & la prononciation: je goûtois même les préceptes qu'on a imaginés ſur cela, &

je m'exerçois à les mettre en pratique. La doctrine des Rhéteurs est à peu près bornée à ces différens points : j'aurois tort de dire qu'elle est inutile ; elle montre à l'Orateur quel doit être son but, & l'empêche de s'en détourner.

*Si les regles de Rhétorique sont utiles.*

Ces regles néanmoins n'ont pas formé les premiers Orateurs : on a établi les préceptes d'après les beautés qu'on a remarquées dans les Ouvrages de ces grands hommes ; ainsi l'Art est postérieur à l'Eloquence. Je ne le condamne pas néanmoins ; quoiqu'il ne soit pas absolument nécessaire pour parler avec succès, il est utile ; il convient d'en connoître la théorie.

Comme vous êtes déjà l'un & l'autre dans la carriere, vous pouvez mettre ces regles en usage dans les affaires que vous traitez ; mais ceux qui se proposent d'y entrer, doivent s'exercer par des déclamations simulées aux combats qui se livrent au Barreau.

SULPICIUS.

Quoique nous ayons appris d'ailleurs ce que vous venez de nous dire rapidement sur l'Art Oratoire, nous voudrions

vous voir entrer dans plus de détails. Nous y reviendrons tout à l'heure ; instruisez-nous pour le moment, de quelle maniere un Eleve qui se forme à l'Eloquence, peut se livrer à ces sortes d'exercices.

CRASSUS.

XXXIII. J'approuve fort l'usage où vous êtes de supposer une cause quelconque, & de la traiter avec soin, comme si elle étoit véritable : mais il ne faut pas imiter ceux qui crient à pleine gorge, sans donner de l'inflexion à leur voix, sans exercer leurs poumons : ils comptent avoir bien réussi, quand ils ont beaucoup parlé : on leur a dit qu'on vient à bout de produire de l'effet à force de déclamer, & ils prennent ces expressions à la lettre. *Des déclamations particulieres.*

Mais n'ont-ils pas ouï dire aussi, *qu'en parlant ainsi, on prend de mauvaises habitudes dont on ne se corrige plus ?* S'il est quelquefois utile, dans ces déclamations, de discourir sans être préparé, il l'est bien davantage de prendre du temps pour méditer son sujet, & de dire de bonnes choses. La meilleure méthode ( celle pourtant qu'on suit le *Dangers des déclamations.*

moins, à caufe de la peine qu'elle exige), eft d'écrire beaucoup. *La plume eft le Maître d'Eloquence le meilleur & le plus fûr.* Si un Difcours écrit l'emporte fur un Difcours feulement médité, un Difcours médité triomphe de même de celui qu'on prononce fur le champ.

Toutes les reffources de l'Art, de l'efprit, & de la raifon, fe préfentent à l'Orateur qui écrit fon Difcours, parce qu'alors il prend foin de les chercher : les penfées les plus juftes & les expreffions les plus heureufes viennent fe placer fous fa plume. Il faut des combinaifons pour donner aux périodes le nombre & l'harmonie qui conviennent non pas à la Poéfie, mais à l'Eloquence.

C'eft par ces moyens que l'Orateur excite les tranfports & les applaudiffemens de l'Auditoire : quoiqu'il fe foit exercé mille fois à ces déclamations impromptues, il ne produira jamais ces grands effets, s'il ne s'eft pas appliqué long-temps à écrire fes penfées. Celui qui fe préfente au Barreau avec cette habitude, a plufieurs avantages : ce qu'il dit fans l'avoir médité, offre la jufteffe de ce qu'il a écrit ; & s'il veut ajouter quelques morceaux à ceux qu'il a mis

ſur le papier, on a peine à remarquer de la différence entre les uns & les autres. Ainſi qu'une galere dont la chiourme ceſſe de ramer, vogue encore par l'impreſſion qu'elle a reçue; le Diſcours continue à marcher du même train, en vertu d'une impulſion antérieure.

Dans ma premiere jeuneſſe, je m'appliquai à un exercice pratiqué par Carbon (*a*), qui devint depuis mon ennemi; je liſois avec attention un morceau de vers ou de proſe; &, lorſque j'en étois bien pénétré, je tâchois de l'exprimer en d'autres termes: mais je m'apperçus bientôt que Gracchus, ſi je prenois ſes Oraiſons, & Ennius, ſi je prenois ſes Poéſies, avoient choiſi les expreſſions les plus élégantes & les meilleures; je manquois mon but en employant les mêmes mots, & il étoit dangereux d'en chercher d'autres, puiſque je ne pouvois en trouver que de moins bons. *Exercic pour ſe forı à l'Eloqu ce.*

Je m'aviſai enſuite de traduire les grands Orateurs de la Grece, & ce travail me fut utile; je prenois l'habitude

(*a*) Voyez l'article de C. Carbon, dans le Dialogue des Orateurs illuſtres.

de me servir des termes les plus nobles; & l'analogie de l'Original me fournissoit des expressions heureuses, quoiqu'elles fussent nouvelles dans notre Langue.

*faut imiles Ac-s.*

Tout ce qui regarde la voix, la force des poumons, & la volubilité de la langue, dépend moins de l'Art que de l'exercice. Il est nécessaire de bien choisir les Orateurs que nous voulons imiter, & d'étudier en outre la maniere de déclamer des Acteurs, afin de contracter de bonnes habitudes.

*ultiver sa oire.*

La mémoire demande à être cultivée, en apprenant par cœur, le plus qu'il est possible, nos Ouvrages & ceux des autres. Je ne blâme point ces stratagêmes imaginés pour se faire une mémoire artificielle; je veux bien qu'on emploie ces signes & ces images qui servent à mieux imprimer le souvenir des choses (*a*). Après ces exercices secrets, on peut se montrer au grand jour, accoutumer son éloquence au bruit & à l'action, & enfin entrer dans le

(*a*) Le troisieme Livre à Herennius contient la plupart des préceptes qu'ont imaginés les Rhéteurs sur cet objet.

champ de bataille, pour y déployer réellement toutes ſes forces.

On doit auſſi lire les Poëtes, ſavoir l'Hiſtoire, parcourir tous les bons Auteurs, les louer, les blâmer, ou les expliquer; chercher à ſoutenir indifféremment les deux partis dans la diſpute, & à dire tout ce qu'un ſujet offre de vraiſemblable.

Ajoutez-y la connoiſſance de l'Antiquité, du Droit civil, des Loix, de la diſcipline Romaine, des uſages du Sénat, des droits des Alliés, des Traités publics, & des différens intérêts de l'Empire; enfin, étudiez ce qui donne des graces à l'eſprit, & prenez un ton d'urbanité & d'enjouement qui ſe répande ſur tout le Diſcours. Je viens de vous apprendre tout ce que je ſais; ſi vous aviez interrogé le premier venu, il vous en auroit dit peut-être autant.

XXXV. *Après que Craſſus eut ceſſé de parler, tout le monde ſe tut; &, quoiqu'il eût répondu aux queſtions qu'on lui avoit faites, l'Aſſemblée auroit déſiré qu'il ſe fût étendu davantage. Scævola dit alors à Cotta:*

SCÆVOLA.

Quoi donc, vous gardez le ſilence ! n'avez-vous plus rien à demander à Craſſus ?

COTTA.

Je penſe aux queſtions que je dois faire. Les réflexions de Craſſus ſe ſont ſuivies avec tant de rapidité, que j'en ai ſenti la juſteſſe ſans en appercevoir tout le mérite. Je reſſemble à un homme qui eſt entré dans une maiſon magnifique, dont les meubles, les tableaux, & l'argenterie, ſont couverts : Craſſus n'a pas montré les tréſors de ſon eſprit dans tout leur éclat ; il les a ſeulement laiſſé paroître au travers d'un voile. Je vois bien qu'il poſſede les talens les plus rares ; mais je ne les connois pas entiérement.

SCÆVOLA.

Faites donc ce que vous feriez dans cette maiſon dont vous venez de parler : ſi vous aviez envie d'en voir les meubles précieux, vous engageriez le maître du logis à les découvrir ; & ſurtout vous ne craindriez pas de lui de-

mander cette grace, s'il étoit votre ami; priez Craſſus d'étaler à nos yeux les richeſſes que nous avons ſeulement entrevues, & de les ranger par ordre, afin que nous les admirions plus à notre aiſe.

COTTA.

Nous n'oſerions lui demander cette grace, ni Sulpicius, ni moi; nous craignons de l'importuner; il a toujours dédaigné ces ſortes d'entretiens, & il ne ſe ſouciera peut-être pas de nous donner des leçons ſur les premiers élémens qu'on nous enſeigne au ſortir de l'enfance. Sollicitez pour nous, Scævola, & obtenez de Craſſus qu'il nous développe ce qu'il vient de dire en trop peu de mots.

SCÆVOLA.

Je ſouhaitois pour vous, plus encore que pour moi, qu'il entrât dans ces détails: ſi j'aime à l'entendre ſur cette matiere, j'ai plus de plaiſir encore lorſqu'il prononce des Diſcours, qui doivent être des modeles pour nous tous. Cependant, Craſſus, puiſque nous avons du loiſir, je vous prie en mon nom,

comme au nom de ces jeunes gens, d'achever l'édifice dont vous venez de nous montrer les deſſins. Je ſuis charmé de votre plan, & je ne croyois pas qu'il fût poſſible d'en imaginer un ſi beau.

CRASSUS.

XXXVI. Je ſuis très-ſurpris de vous voir ſi empreſſé ; je ne ſuis pas inſtruit comme un Rhéteur de profeſſion ; & quand je ſaurois parfaitement les choſes que vous me demandez, elles ne ſont pas dignes de l'attention d'un homme auſſi éclairé que vous.

SCÆVOLA.

Vous croyez que les premiers élémens de la Rhétorique méritent à peine l'attention de ces jeunes gens. Soit ; mais n'avez-vous pas dit que l'Orateur doit connoître la Morale, la Philoſophie, l'Art d'exciter & de calmer les paſſions, l'Hiſtoire, l'Antiquité, les principes de l'Adminiſtration de notre République, & enfin le Droit civil ? Il faut que je m'inſtruiſe moi-même ſur tous ces grands objets. Je ſavois bien que vous poſſédiez ces connoiſſances variées ; mais j'igno-

rois qu'un Orateur fût obligé de les réunir.

CRASSUS.

Pour ne point parler ici d'une infinité d'autres connoiſſances, celle du Droit civil eſt néceſſaire : donnera-t-on le nom d'*Orateurs* à ces ignorans dont la ſottiſe occupa & fit rire le grand Scævola (*a*) pendant pluſieurs heures, quoiqu'il ſe rendît aux Comices, & qu'il fût vivement affligé de voir les intérêts des Citoyens confiés à de pareils Avocats ? à cet Hypſacus, qui, plaidant contre un tuteur, s'expoſoit à perdre la cauſe du pupille, en demandant plus que ne le permettoit la Loi des douze Tables ? à cet Octavius, qui, parlant pour le tuteur, avertiſſoit Hypſacus de ſon erreur, au lieu d'en profiter (*b*) ?

(*a*) Un des ancêtres de l'Interlocuteur Scævola; il fut le Juriſconſulte le plus habile de ſon temps.

(*b*) Les Romains puniſſoient un tuteur qui avoit mal adminiſtré les biens d'un pupille ; mais ſi l'Avocat du pupille demandoit une réparation & une amende plus fortes que ne le

Loin de les mettre au nombre des Orateurs, ils me semblent indignes d'entrer au Barreau; & je me souviens que Mucius Scævola étoit du même avis. Cependant ils parloient avec facilité, & même avec éloquence; mais ils ne savoient pas le Droit civil, & ils commettoient des fautes grossieres.

XXXVII. N'avons-nous pas été témoins, il y a peu de jours, d'une sottise pareille? Tandis que nous servions d'Assesseurs à notre ami Pompée, Préteur de la Ville, un Avocat, à qui on accorde du talent, vint demander le paiement d'une somme qui n'étoit pas encore due : si le débiteur eût prouvé ensuite qu'on l'avoit traduit en Justice pour une somme dont l'échéance n'étoit pas arrivée, le créancier auroit été condamné à une forte amende, & il auroit perdu à jamais le droit de réclamer sa créance (*a*).

---

vouloit la Loi des douze Tables, on le déboutoit de sa demande; & le tuteur, malgré ses prévarications, gagnoit son procès.

(*a*) Suivant les Loix Romaines, un créancier qui demandoit au mois de Juillet ce qui

Y a-t-il rien de plus honteux que de s'établir pour le défenseur des Citoyens, le protecteur des foibles, & le vengeur des innocens ; & de faire sur des choses si simples, des bévues qui excitent la compassion ou le mépris ?

Le riche Crassus, notre parent, célebre par ses richesses & son esprit, mérite des éloges, pour avoir dit à Scævola, son frere, qu'il ne réussiroit jamais dans le Droit civil, s'il ne se livroit pas à l'Eloquence ; que pour lui, il ne s'étoit pas montré au Barreau avant d'avoir étudié nos Loix.

Et M. Caton ne réunissoit-il pas toute l'éloquence & l'instruction sur le Droit civil qu'on pouvoit avoir de son temps ? Je tremble néanmoins en énonçant ces idées ; car je vois devant moi un homme qui me paroît le premier des Orateurs, & qui a toujours méprisé l'étude du Droit civil : mais je ne dé-

---

n'étoit dû qu'au mois d'Août, étoit condamné à une amende considérable, aux frais de la procédure, & il ne pouvoit plus se servir des priviléges accordés aux créanciers. Cette Loi se retrouve encore dans les Pandectes, l. 44, *de Exceptionibus*.

guiserai point mes sentimens, puisque vous voulez les savoir ; & je ne négligerai rien pour vous les faire adopter.

*y a eu biles O- urs sans nnoissan- lu Droit*

XXXVIII. Je mets Antoine à part : comme il a une sagacité incroyable & presque divine, il peut, sans la connoissance du Droit, défendre toutes les causes avec succès ; mais, excepté lui, je ne craindrai pas d'accuser de présomption & de témérité ceux qui négligent cette étude.

N'est-ce pas le comble de l'effronterie, que de se présenter tous les jours devant les Tribunaux des Préteurs, d'y parler dans les Causes les plus importantes, sur des questions de Droit plutôt que de fait ? de traiter devant les Centumvirs (*a*), des prescriptions, des tutelles, des droits de parenté, de tout ce qui regarde les atterrissemens, les servitudes, les partages des terres, les

(*a*) C'étoient des Juges au nombre de cent cinq. Il y avoit à Rome trente-cinq Tribus, & on en choisissoit trois dans chacune : on leur donna le nom de *Centumvirs*, comme s'ils n'avoient été que cent. Les Préteurs leur renvoyoient une multitude d'affaires. Du temps de Pline le Jeune, leur nombre alla jusqu'à cent quatre-vingt.

domaines de la ville ou de la campagne, les esclaves & les personnes libres que l'impuissance de payer met sous l'autorité absolue de leurs créanciers, les matieres testamentaires, & une multitude d'autres objets, sans connoître parfaitement les Loix qui fixent notre propriété, notre qualité d'Etranger ou de Citoyen, d'homme libre ou d'esclave?

C'est un orgueil ridicule, de s'avouer incapable de mener les plus petits navires, & de vouloir diriger les bâtimens de la premiere force. Confierai-je une Cause importante à un homme qui ne peut passer la moindre convention pour lui ou pour ses Cliens, sans se laisser surprendre? Il vaudroit mieux laisser au milieu du Pont-Euxin, la conduite du vaisseau des Argonautes au Pilote dont l'ignorance a fait périr un esquif dans le port.

S'il est vrai, comme on n'en sauroit douter, qu'il se présente des questions de Droit civil dans presque toutes les Causes, que penserons-nous d'un Avocat qui ose s'en charger sans connoître les Loix? Que dira-t-il, si on lui confie une affaire comme celle-ci? On apprend

à un pere la mort de ſon fils, ſoldat, & le fait n'eſt pas vrai; il inſtitue un autre héritier, & meurt. Le fils vient réclamer la ſucceſſion. Comment ſe tirera-t-il de cette queſtion? Un fils peut-il être privé des biens paternels, ſans être *nommément* exhérédé dans le teſtament de ſon pere?

XXXIX. Dans la Cauſe que les Centumvirs ont jugée entre les Marcellus & les Claudius, au ſujet de l'héritage d'un fils d'Affranchi, la famille des Marcellus réclamoit la ſucceſſion par droit de ſouche, & celle des Clodius par droit de patronage (*a*). N'a-t-il pas fallu diſcuter complétement ces deux différens droits (*b*)?

N'a-t-on pas traité une affaire auſſi épineuſe devant les mêmes Centumvirs? Un étranger qui étoit en exil à

(*a*) On entend ici par droit de patronage, le droit qu'un Maître conſervoit ſur la ſucceſſion de ſon Affranchi.

(*b*) Il eſt très-difficile d'expliquer ſur quoi rouloit ce Procès; &, après avoir profité des lumieres des Commentateurs, nous craignons de n'avoir pas rendu d'une maniere bien préciſe l'état de la queſtion.

Rome, y mourut ſans faire de teſtament : il s'étoit attaché à un Citoyen qui lui ſervoit pour ainſi dire de Patron : ce Citoyen réclama l'héritage, en qualité de Patron adoptif. Son défenſeur fut obligé d'éclaircir ce droit obſcur & inconnu juſqu'alors (*a*).

La Cauſe de Sergius Aurata, que j'ai plaidée derniérement contre Antoine, rouloit ſur un point de Droit : Marius Gratidianus revendit à Aurata une maiſon qu'il avoit achetée de lui quelques années auparavant : elle étoit chargée d'une ſervitude dont Gratidianus ne fit pas mention dans le contrat. Je prétendis qu'il auroit dû en avertir ; & Antoine, qui le défendoit, ſoutint que cela n'étoit pas néceſſaire, puiſqu'Aurata devoit le ſavoir (*b*).

Notre ami Bucculeius, qui n'eſt point ſot, & qui ſe croit fort habile, s'eſt mépris dans un cas preſque ſemblable, quoiqu'il ait étudié le Droit.

---

(*a*) L'Original donne à ce droit le nom de *Jus applicationis.*

(*b*) Cicéron parle plus au long de ce Procès dans le troiſieme Livre des Offices.

Il vendit une maiſon à Fuſius, dont il garantit le jour & la vue pour l'avenir, d'une maniere indéfinie. L'acheteur lui-même ayant bâti, quelque temps après, dans un endroit éloigné de la ville, mais apperçu de cette maiſon, appela Bucculeius en Juſtice ; il prétendit que ce nouveau bâtiment lui déroboit une petite partie de l'horizon, & changeoit ſa vue.

Eſt-il beſoin de parler de cette Cauſe de M. Curius & de Coponius, qu'on plaidoit ces jours derniers devant les Centumvirs, & qui attira un ſi grand concours ? Q. Scævola, mon Collegue, l'homme du monde qui ſait le mieux le Droit civil, qui a le plus de ſagacité & d'éloquence, le plus grand Orateur d'entre les Juriſconſultes, & le plus grand Juriſconſulte d'entre les Orateurs, ſoutenoit qu'un homme inſtitué pour héritier, au défaut d'un enfant qui n'eſt point venu au monde, n'a aucun droit à la ſucceſſion (*a*). Je prétendis que le teſtateur avoit voulu inſtituer Curius

(*a*) Cicéron a déjà parlé de ce teſtament & de ces Plaidoyers dans le Dialogue des Orateurs illuſtres. J'y renvoie le Lecteur.

pour ſon héritier, quand même il ne naîtroit pas de poſthume. Nous fûmes obligés d'alléguer l'un & l'autre des autorités, & des preuves tirées des maximes les plus inconnues de la Juriſprudence.

XL. Les cauſes de cette eſpece arrivent fréquemment, & je me borne aux exemples que je viens de citer. Une affaire capitale forme ſouvent un point de Droit; témoin C. Mancinus, perſonnage Conſulaire, très-recommandable par ſa naiſſance & par ſes qualités. Le Sénat refuſa de ratifier ſon traité avec les Numantins; il alla ſe remettre à la diſcrétion de ſes vainqueurs (*a*): mais les Numantins n'ayant pas voulu le recevoir, il revint à Rome; & comme il ſe diſpoſoit à prendre place au Sénat, le Tribun Rutilius lui ordonna de ſortir : on lui ſoutint que, d'après une tradition an-

(*a*) Ayant livré bataille aux Numantins, contre le ſentiment des Augures, il fut fait priſonnier, ſon camp fut pillé, & il ſe vit contraint de ſigner un traité de paix déſavantageux à la République.

cienne, un homme vendu par son pere ou par le Peuple, ou livré par un Hérault, a perdu ses droits de Citoyen.

L'Etat, la liberté, & la vie civile d'un Consulaire étoient compromis; & peut-il y avoir une cause plus importante? Il ne s'agissoit pas de prouver un délit douteux, mais de connoître les dispositions de la Loi; & pour la traiter, ne falloit-il pas avoir de grandes connoissances sur notre Droit civil? Il s'éleva jadis une autre question du même genre, mais d'un ordre inférieur: Un homme avoit reçu le jour chez nos Alliés; il étoit devenu esclave parmi nous; il recouvra sa liberté; & s'en retourna dans sa patrie: on demandoit si on pouvoit le rétablir dans sa qualité de Citoyen, par le droit de retour qui le rendoit à ses compatriotes.

Lorsqu'il s'agit de la liberté, le plus précieux de tous les biens, le nœud de l'affaire n'est-il pas presque toujours un point de Droit? Par exemple: Un esclave qui, de l'aveu de son Maître, a dit son nom & l'état de ses biens lors du dénombrement des Censeurs, est-il libre dès ce moment, ou ne l'est-il qu'à

l'inſtant où les luſtrations ſont achevées (*a*) ?

Nos peres furent témoins d'une autre affaire, où l'Orateur eut beſoin de connoître tous les détails du Droit civil : Un homme abandonna ſa femme groſſe en Eſpagne, & revint à Rome, où il en épouſa une autre, ſans avoir répudié la premiere. Il mourut, laiſſant un fils de chacune, & ſans teſter. La cauſe étoit grave ; il falloit décider du ſort de la ſeconde épouſe & de ſon fils : cette malheureuſe femme alloit paſſer pour concubine, & ſon fils pour bâtard, ſi l'on jugeoit que de ſecondes noces ne ſuffiſent pas pour diſſoudre un premier mariage, qu'il eſt néceſſaire d'accomplir toutes les formalités du divorce.

Encore une fois, quand on ignore les Loix de ſon pays, n'eſt-il pas honteux de ſe préſenter dans la place pu-

---

(*a*) Les Cenſeurs faiſoient de temps en temps le dénombrement des hommes libres. Chaque Citoyen ſe préſentoit d'abord, diſoit ſon nom & l'état de ſes biens ; & lorſque tout le monde étoit inſcrit, on commençoit des luſtrations religieuſes. La liberté de l'eſclave qui alloit au Cens pour la premiere fois, étoit-elle imparfaite juſqu'à la fin de ces luſtrations religieuſes ?

blique, la tête haute, & suivi d'une longue foule de cliens; de se montrer au Barreau, comme pour offrir à tous les Citoyens sa protection, ses conseils, & ses lumieres?

*Le Droit facile à apprendre.*

XLI. Je viens de montrer l'effronterie d'une pareille conduite; exerçons aussi nos vengeances sur la paresse qu'elle annonce. Si le Droit étoit difficile, il faudroit surmonter tous les obstacles pour l'apprendre, puisqu'on peut en tirer de si grands avantages; mais, ce que je n'oserois pas dire devant Scævola, s'il ne l'avouoit lui-même, il n'y a point d'Art dont la connoissance soit plus aisée.

Cette opinion n'est pas générale, parce que les Anciens qui possédoient cette Science, en ont fait un mystere, pour avoir plus de crédit, & que les premiers Traités, tels que ceux de Flavius, sur les *Actions* (a), manquent d'ordre

(a) Ce Flavius étoit le fils d'un Affranchi, qui, pour rendre service aux Romains, vint à bout de surprendre aux Jurisconsultes qu'il fréquentoit, des notes, des remarques, & des observations sur la plupart des Loix: il les publia ensuite; & quoique cette compilation n'offrît qu'un chaos indigeste, la reconnoissance

& de méthode. Perſonne n'a encore eu le courage d'y en mettre. Pour réduire des obſervations en Art, il ne ſuffit pas de bien connoître le ſujet qu'on traite ; il faut encore avoir le talent de compoſer une théorie. Je m'apperçois qu'en voulant être précis, je deviens obſcur ; je vais tâcher de parler plus clairement.

XLII. Les obſervations qui compoſent aujourd'hui la théorie des Arts, étoient jadis éparſes & diſperſées : on ſavoit bien qu'il y a dans la Muſique des meſures, des tons, & des modes ; dans la Géométrie, des eſpaces, des grandeurs, des lignes, & des figures ; que l'Aſtronomie traite du mouvement des cieux, du lever & du coucher des aſtres ; que la Littérature agréable embraſſe la Poéſie, l'Hiſtoire, la valeur des mots, & l'harmonie qu'on peut en tirer ; que l'invention, la diſtribution des parties, l'élocution, la mémoire, & l'action, appartiennent à la Rhétorique : mais on manquoit de principes généraux, & on n'avoit point raſſemblé les regles ſur ces objets.

---

de la Nation le nomma Tribun du Peuple, enſuite Sénateur, & Edile Curule.

Il a donc fallu mettre de la liaiſon dans ces connoiſſances vagues & indéterminées, les aſſujettir à une méthode, & fixer les bornes des différens Arts.

*La Juriſprudence n'étoit pas réduite en Art à l'époque de ce Dialogue.*

Comme le Droit civil, dont il eſt ici queſtion, maintient les propriétés, & éclaire ſur les points fixés par la Loi, je ſéparerois d'abord les genres (*a*), en les réduiſant à un petit nombre (vous ſavez ce qu'on entend par genres & par eſpeces); j'éclaircirois enſuite par des définitions les genres & les eſpeces. Il n'eſt point néceſſaire de vous dire que la définition eſt un expoſé concis, mais parfait, de la choſe que nous voulons définir.

J'en donnerois ici des exemples, ſi je parlois à des hommes moins éclairés. Soit que je travaille moi-même à réduire la Juriſprudence en Art, comme je me propoſe de le faire dès que j'en aurai le loiſir; ſoit qu'un autre l'entreprenne pendant ma vie ou après ma mort; ſi on diviſe le Droit en un petit nombre de genres, & chacun de ces genres en différentes eſpeces; ſi on y

(*a*) Cicéron parle des différens genres de Droit civil dans ſes Topiques.

ajoute des définitions exactes : vous aurez un Art très-étendu, mais clair, & facile à apprendre.

XLIII. En attendant, il faut s'instruire, comme on peut, du Droit civil, & rassembler soi-même des traits de lumieres épars de côté & d'autre. Cette Science est plus aisée qu'on ne croit. Aculéon, mon ami, ne la possede-t-il pas si parfaitement, qu'on n'ose mettre personne au dessus de lui ? A la vérité, c'est un homme de beaucoup d'esprit ; mais il n'a aucune connoissance des autres Arts.

L'expérience nous instruit de tout ce qui regarde le Droit ; on l'apprend tous les jours, & dans la conversation, & au Barreau ; il n'est pas besoin de lire un grand nombre de volumes : plusieurs Auteurs en parlent ; mais ils disent à peu près la même chose ; & quelquefois les différens Traités du même Ecrivain offrent à peine de légers changemens de mots.

L'agrément & le charme de cette étude en diminuent encore la difficulté : bien des gens ont peine à le croire ; mais il est vrai que la Jurisprudence est agréable. Les Loix civiles, les douze Tables,

les Livres des Pontifes, donnent à ceux qui aiment à s'instruire, des lumieres sur l'Antiquité, sur la Langue, & la maniere de vivre de nos ancêtres. Si vous avez du goût pour la Politique & l'Administration, Sciences qui, selon Scævola, ne sont pas du ressort de l'Orateur; ne les trouvez-vous pas dans les douze Tables dont nous venons de parler? Si la Philosophie a pour vous des attraits, je dirai hardiment que le Droit civil en est la source.

Les Loix n'inspirent-elles pas l'amour de la vertu? Puisqu'on y voit la gloire & les récompenses décernées aux actions délicates ou utiles au Public; & le crime & la mauvaise foi punis par l'amende, l'ignominie, la prison, le fouet, l'exil, & la mort: elles nous apprennent, non par la voie lente des disputes, mais par l'empire de l'autorité, à modérer nos désirs & dompter nos passions, à veiller sur nos propriétés, & à ne point usurper ou envier celles des autres.

*de la douze*

XLIV. Je ne craindrai pas d'énoncer ma pensée, dût-elle déchaîner contre moi une foule d'ennemis; je préfere le petit Livre des douze Tables à tous les

volumes des Philosophes : il est plus imposant & plus utile.

Tous les hommes chérissent leur Patrie : le sage Ulysse refusa l'immortalité, pour retourner sur le misérable rocher d'Itaque ; & quel amour ne devons-nous pas avoir pour Rome, la Capitale du monde, le séjour de la vertu, de la grandeur, & de la majesté ? Ne devons-nous pas étudier avec empressement l'esprit de sa constitution, ses coutumes, & sa discipline ? & nos ancêtres ont-ils été moins habiles à établir de bonnes Loix, qu'à conquérir des Provinces ?

L'étude du Droit civil vous procurera d'autres plaisirs ; vous y observerez que la sagesse de nos aïeux fut supérieure à celle de toutes les autres Nations ; que nos Loix sont préférables à celles de Solon, de Dracon, & de Lycurgue. On a peine à croire combien la Jurisprudence des autres Peuples est remplie de désordres ; elle excite le rire du mépris : il est sûr ( & je le répete souvent en conversation ), que la Législation des Grecs n'égala jamais celle des Romains. Voilà les raisons qui m'ont porté à dire, Scævola, que la Science du

*Loix de Rome comparées à celles des Législateurs Grecs.*

Droit eſt néceſſaire à un parfait Orateur.

*[H]onneurs [que] procure [la c]onnoiſſan[ce] du Droit [ci]vil.*

XLV. Tout le monde ne remarque-t-il pas combien cette Science procure d'honneurs & de crédit ? Ce n'eſt pas ici comme dans la Grece, où, pour un foible ſalaire, des Praticiens avilis (*a*) prêtent à un Orateur leurs lumieres ſur le Droit civil ; à Rome, les perſonnages les plus illuſtres & les plus qualifiés s'appliquent à cette étude ; ceux qui avoient acquis une grande célébrité par leur génie, en ont acquis davantage en exerçant la profeſſion de Juriſconſultes.

Eſt-il quelque choſe de plus propre à honorer la vieilleſſe, que l'interprétation des Loix ? J'ai étudié le Droit de bonne heure, pour en faire uſage au Barreau, mais ſur-tout pour la gloire de mes dernieres années. Mes forces commencent à s'affoiblir ; & lorſqu'elles ſeront éteintes, je veux empêcher par là que ma maiſon ne devienne déſerte Après avoir rempli les charges publ[i]ques, y a-t-il rien de plus beau que [de] pouvoir, ſur la fin de ſa carriere,

(*a*) On peut voir ce que Quintilien [dit de] ces Praticiens.

vanter, comme Apollon dans Ennius, qu'on eſt le conſeil, ſinon des Princes & des Nations, au moins de ſes Concitoyens, & qu'on ſert de lumiere & de guide à tous ceux qui en ont beſoin ?

Un Juriſconſulte habile eſt l'Oracle de toute une République. J'en atteſte Mutius Scævola, qui eſt ici préſent; quoique malade & avancé en âge, ſes portiques ſont remplis chaque jour d'une multitude de Romains, même de ceux du premier rang, qui viennent le conſulter.

XLVI. Il eſt inutile d'ajouter que l'Orateur doit connoître de plus le Droit politique & les intérêts de l'Etat, les grandes révolutions ſurvenues dans l'Empire de Rome & dans les autres Nations. S'il eſt obligé de recourir aux Loix civiles, lorſqu'il plaide en faveur des particuliers, quand il traite une cauſe publique, quand il parle ſur la Tribune & au Sénat; il a beſoin de citer les anciens uſages, le Droit public, & les principes de l'Adminiſtration.

Nous ne parlons pas ici d'un Déclamateur, ni d'un Praticien chicaneur, mais d'un Orateur excellent, qui

ſemble avoir reçu du Ciel le don de la parole ; qui fait dire que l'Eloquence dont ſe ſervent les hommes, a été découverte par les Dieux ; qu'on révere & qu'on craint, comme s'il portoit un caducée (*a*) ; qui dévoue les criminels à la haine publique, & à la rigueur des ſupplices ; qui fait triompher l'innocence accuſée ; qui maîtriſe une Nation entiere, ranime ſon courage, la détourne de l'erreur, la remplit d'indignation ou de clémence ; & qui enfin, dans toutes les occaſions, excite ou calme les paſſions des Auditeurs.

Vous croyez que les Rhéteurs qui ont écrit ſur l'Art, ont développé tous ces ſecrets, ou que je ſuis en état de le faire ; vous vous trompez ; vous oubliez l'étendue du ſujet & mon ignorance : vous m'avez contraint à vous indiquer les ſources & la route qui y conduit ; mais je n'ai pas prétendu vous ſervir de guide juſqu'au but ; cela ſeroit trop long, & d'ailleurs inutile ; je me con-

(*a*) Les Ambaſſadeurs Romains portoient une baguette dorée, où étoient entrelacés deux ſerpens ; elle rendoit leur perſonne ſacrée, & elle inſpiroit la vénération & la crainte.

tente de vous le montrer du doigt.

SCÆVOLA.

XLVII. Je crois qu'il n'en faut pas davantage pour aiguillonner ces jeunes gens, s'ils aiment leur profeſſion. On dit que Socrate terminoit ſes leçons, lorſqu'il avoit excité dans l'ame de ſes Diſciples le déſir de connoître & de pratiquer la vertu : dès qu'il les voyoit convaincus que la probité eſt préférable à tout, le reſte lui ſembloit aiſé : de même, Sulpicius & Cotta, ſi vous chériſſez l'Eloquence, vous y arriverez facilement par le chemin que Craſſus vient de vous ouvrir.

SULPICIUS.

Il nous a fait un grand plaiſir ; mais nous demandons quelque choſe de plus, & nous voudrions connoître en détail ces regles qu'il ne mépriſe point, & qu'il dit avoir étudiées. Ainſi, Craſſus, nous vous prions de mettre le comble à vos bontés & à nos déſirs, en nous apprenant les moyens d'atteindre à l'Eloquence.

CRASSUS.

Je vous ai déjà dit que je n'aime point à parler de ces objets, & que ces discussions ne me sont pas familieres : si j'ai répondu à vos premieres questions, c'étoit pour vous garder plus long-temps chez moi ; adressons-nous à Antoine ; il a composé un Traité sur l'Eloquence, qu'il nous disoit tantôt être devenu public malgré lui ; prions-le de nous instruire des mysteres & des secrets de l'Art.

SULPICIUS.

J'y consens d'autant plus volontiers, que les sentimens d'Antoine sont aussi les vôtres.

CRASSUS.

Antoine, puisque Sulpicius & Cotta nous persécutent & nous imposent cette tâche sans avoir égard à notre vieillesse, je vous prie de leur accorder ce qu'ils demandent.

ANTOINE.

LXVIII. Je vois bien que je ne puis échapper ; cependant on me demande

des détails que j'ignore ; d'ailleurs je n'ai point l'habitude de ces discussions ; & on va m'obliger à parler après Crassus, désavantage que j'ai soin d'éviter dans les Discours publics.

Si vous me permettez d'être simple ici comme dans mes actions, j'entrerai dans la lice avec assurance ; je ne parlerai point de l'Art des Rhéteurs, je ne l'ai point appris ; mais de la méthode que je me suis faite : je ne sais que par l'expérience & la pratique ce que j'ai mis dans ce petit Ouvrage dont vous rappelez le souvenir ; & si je ne contente pas des hommes aussi éclairés que vous, n'oubliez pas que vous me demandez ce que j'ignore, & tenez-moi compte de mon sacrifice.

C R A S S U S.

Entrez en matiere ; je suis bien sûr que nous ne nous repentirons pas de vous avoir pressé.

A N T O I N E.

Il faut, avant tout, déterminer le point de la question, pour ne pas perdre son temps en paroles inutiles. Si on demandoit quelles sont les fonctions

*Du g*
*Capitain*

d'un Général d'armée, je traiterois d'abord de ce qui regarde la constitution des troupes, les campemens, les convois, les batailles, les signaux, les munitions, les siéges, les piéges qu'on doit tendre & ceux qu'on doit éviter, & les autres choses qui appartiennent à l'Art Militaire, & je finirois par donner le titre de parfait Général, à celui qui a toutes ces connoissances, & qui sait les mettre en pratique ; je citerois l'exemple de Scipion, Fabius, Epaminondas, & Annibal.

*: l'Homme d'Etat.* S'il étoit question de l'homme d'Etat, j'appellerois de ce nom le Citoyen éclairé qui connoît les moyens de rendre une République florissante, & qui les emploie avec succès ; tels furent Lentulus, Gracchus le pere, Metellus, Scipion l'Africain, Lælius, & une multitude d'autres, Romains ou étrangers.

*Du Jurisconsulte.* Si l'on vouloit savoir quelles qualités forment le Jurisconsulte, je répondrois qu'il doit connoître les Loix & la Coutume, être en état de répondre à ceux qui le consultent, & de les diriger dans la vie civile ; je citerois Ælius, Manilius, & Scævola.

*Du Gram-* XLIX. Quant aux Arts inférieurs, s'il

s'agit d'expoſer les qualités que doivent avoir le Muſicien, le Grammairien (*a*), & le Poëte ; je déterminerois de même l'étendue de chacune de ces profeſſions.

*mairien, du Poëte, du Muſicien.*

Quoique le domaine de la Philoſophie ſemble s'étendre ſur tout, ſi je voulois en donner une idée plus préciſe, je dirois que le Philoſophe étudie la Nature, & les principes de toutes les choſes divines & humaines, qu'il s'adonne à la théorie & à la pratique de la Morale.

*Du Philoſophe.*

Pour en venir à l'Orateur, qui fait la matiere de cet entretien, je ne penſe pas, comme Craſſus, qu'il doit avoir des connoiſſances univerſelles ; je crois qu'il ſuffit, pour en mériter le nom, de pouvoir, au Barreau, ſur la Tribune, & au Sénat, faire un Diſcours dont le ſtyle ſoit agréable, & les idées convaincantes ; j'exige de plus qu'il ait de la voix, qu'il ſache déclamer, & que ſon débit ne ſoit pas dépourvu de graces.

*Définition de l'Orateur.*

Craſſus n'a pas défini l'Orateur

*Définition de Craſſus combattue.*

---

(*a*) Chez les Anciens, le terme de *Grammairien* n'avoit pas la ſignification qu'on lui donne aujourd'hui.

d'après les bornes de l'Art, mais d'après l'étendue de ſes talens, qui ſont infinis : il a fait entrer le gouvernement des Etats dans le domaine de l'Eloquence ; & vous ne devez pas, Scævola, lui paſſer cet article, vous dont le Sénat a ſouvent adopté l'avis ſur les affaires les plus graves, quoique vous l'euſſiez donné d'une maniere conciſe, & ſans employer les richeſſes de l'élocution. Si M. Scaurus, le plus grand de nos Politiques, qui eſt à une campagne peu éloignée, ſavoit que Craſſus veut lui ravir ſa gloire, en l'appropriant à l'Orateur, il viendroit ici lui-même, & d'un ſeul de ſes regards il nous fermeroit la bouche. A la vérité, ſes Diſcours ne ſont pas à dédaigner du côté de l'Art ; mais il eſt moins recommandable par le talent de la parole, que par la ſageſſe de ſes vûes.

L'homme qui eſt tout à la fois un Sénateur habile & un grand homme d'Etat, n'eſt pas pour cela un bon Orateur. Si un autre réunit le talent de l'Adminiſtration & celui de l'Eloquenc cette premiere qualité ne lui vient p de la ſeconde ; ce ſont des talens d vers. Caton, Metellus, Scipion,

Lælius, qui possédoient l'une & l'autre, gouvernoient la République, & enchantoient les hommes avec deux Arts séparés.

L. La Nature, la Loi, ou la Coutume, n'ordonnent pas au même homme de s'appliquer à un seul Art. Périclès, le plus grand Orateur de son siecle, gouverna quarante ans sa Patrie. Si P. Crassus (*a*) fut le plus éloquent des Romains & le Jurisconsulte le plus éclairé, il ne s'ensuit pas que l'Art de l'Eloquence, & celui du Jurisconsulte & de l'Administrateur aient du rapport entre eux.

Quand on excelle dans un Art, & qu'on en apprend un second ; si l'on veut que ce dernier fasse partie de celui qu'on savoit déjà, il faudra dire que la paume & le jeu des dames (*b*) appartiennent au Droit civil, parce que le

---

(*a*) P. Crassus, dont parle Cicéron dans le Dialogue des Orateurs illustres, étoit parent de Crassus, l'un des Interlocuteurs de ce Dialogue.

(*b*) Le jeu dont parle ici Cicéron, étoit composé de douze pieces, comme le jeu des dames Françoises; mais nous n'en connoissons pas les regles.

Juriſconſulte Scævola devint habile dans ces deux jeux ; que la Poéſie & la Phyſique ne forment qu'un ſeul Art, parce que le Phyſicien Empédocles a fait un bel Ouvrage en vers. Le Philoſophe lui-même, qui veut ſe mêler de tous les Arts, comme s'ils étoient de ſon empire, n'oſe pas avancer que la Géométrie & la Muſique en ſont réellement, quoique, de l'aveu de tout le monde, Platon poſſédât l'une & l'autre.

Donnez tous les autres Arts pour cortége à celui de l'Orateur ; mais ne les placez pas dans ſon domaine. Il ne faut pas que ſes Plaidoyers ou ſes Harangues aient de la ſéchereſſe & de la ſtérilité ; on doit y remarquer une variété agréable, des connoiſſances étendues, une ſoupleſſe qui eſt le réſultat de l'inſtruction : il eſt donc obligé d'examiner beaucoup de choſes, de lire une multitude d'Ouvrages, de faire de longues méditations, & de paroître inſtruit ſur tout ; mais dites qu'il s'approprie ces richeſſes étrangeres, afin de produire plus d'effet.

LI. Au reſte, Craſſus, je n'ai point été ébranlé par ce morceau pathétique où

vous ſouteniez, à l'exemple des Philoſophes, que l'Orateur, dont le principal devoir eſt d'émouvoir ou de calmer les paſſions, ne peut arriver à ſon but, ſans connoître à fond les ſecrets de la Nature, le caractere des hommes, & la différence des mœurs & des eſprits. Nous voyons des hommes de génie, qui, ayant du loiſir, conſument à cette étude toutes les années de leur vie. Loin de mépriſer l'étendue de leurs lumieres & l'ardeur de leur zele, je les admire : pour nous, dont les affaires de la République abſorbent tous les momens, je crois qu'il nous ſuffit de ſavoir ſur la Morale & la nature des paſſions, ce que l'expérience journaliere nous en apprend.

Citez-moi un Orateur habile, qui, voulant exciter l'indignation dans l'ame d'un Juge, ait été embarraſſé, parce qu'il ne ſavoit pas ſi la colere eſt un bouillonnement du ſang, ou un mouvement de vengeance (*a*). Il en eſt de

(*a*) Les Philoſophes définiſſoient la colere de bien des manieres : on n'en cite que deux ici. La ſeconde eſt celle que donne Cicéron dans la troiſieme Tuſculane, & la premiere eſt d'Ariſtote.

même des autres paſſions qu'on ſe propoſe d'éveiller; en parle-t-on dans les Ouvrages Oratoires comme dans les Livres de Philoſophie? Parmi les Philoſophes, les uns diſent que c'eſt un crime d'émouvoir ainſi les eſprits; & les moins ſéveres ne ſouffrent pas qu'on les agite avec trop de violence.

Tout ce qui eſt mal, ſuivant l'opinion commune, devient encore plus odieux ſous les pinceaux de l'Orateur; il exagere de même la beauté de ce qui paroît déſirable à tout le monde; mais il ſe garde bien de paſſer pour trop ſage parmi des foux, qui ſe moqueroient de lui: il cherche à déployer ſa raiſon & ſon talent; mais il a ſoin de ne pas montrer une ſupériorité qui bleſſeroit ſes Auditeurs.

Son but eſt de convaincre les eſprits, & de s'inſinuer dans les cœurs; mais il n'emploie pas la méthode des Philoſophes; il n'examine point ſi les biens du corps ou ceux de l'ame, ſi la volupté ou la vertu, rendent l'homme heureux; ſi ces choſes ſont incompatibles; s'il y a quelque choſe de certain; ſi l'on peut avoir des idées claires & préciſes.

Toutes ces queſtions, & une foule

d'autres pareilles, ſont intéreſſantes, ſi vous le voulez; mais l'Orateur ne s'amuſe pas à les diſcuter ; il lui ſuffit d'avoir de la ſagacité, de l'expérience, & de l'adreſſe ; il examine quels ſont les opinions, les ſentimens de ſes concitoyens, ou de ceux qu'il veut perſuader, ce qu'ils attendent de lui ; & il ſe conforme à leur goût.

LII. Il eſt obligé de connoître les inclinations diverſes que produiſent l'âge, le rang & la naiſſance, & ce qui doit réuſſir auprès des hommes qui l'écoutent. Quant aux ſyſtêmes des Philoſophes, qu'il les réſerve pour ſes méditations particulieres, & pour les délaſſemens de la campagne : s'il veut parler de la juſtice & de la bonne foi, il ne doit pas imiter Platon, qui établit des regles propres à une République imaginaire, au lieu de meſurer ſes Diſcours ſur le caractere & la dépravation de ſon ſiecle.

Si c'eſt pour l'Orateur un devoir de toujours parler en Philoſophe, pourquoi, Craſſus, vous qui êtes le Citoyen de Rome le plus recommandable & le plus illuſtre, diſiez-vous, au milieu d'une grande aſſemblée du Peuple : *Affranchiſſez-nous de tant de mal-*

*heurs ; ne nous livrez pas à la bouche cruelle de ces monstres, qui ne peuvent se rassasier de notre sang ; ne souffrez pas que nous dépendions de personne, si ce n'est de vous, qui êtes les Maîtres & les Souverains de l'Etat* (a) ! Je ne releve pas le terme de *malheurs*, quoique, suivant les Philosophes, il n'y en ait point pour l'homme vertueux ; je ne releve pas *la bouche cruelle, &c.* quoiqu'une injustice ne fasse pas rigoureusement de mal au Sage : mais comment avez-vous osé parler de votre dépendance, ainsi que de celle du Sénat, dont vous défendiez alors les intérêts ?

La Philosophie vous passera-t-elle

---

(a) L'Ordre Equestre ayant obtenu le département des Tribunaux, les Sénateurs se plaignirent, à tort ou à raison, que les Chevaliers prononçoient contre eux des sentences injustes ; ils demanderent au Peuple que le droit de juger fût partagé entre l'Ordre Equestre & celui des Patriciens. Les plus célebres Orateurs monterent sur la Tribune dans cette occasion ; & le passage qu'on vient de citer, est tiré du Discours que prononça Crassus en faveur du Sénat. Ce morceau, déclamé avec véhémence, manqua d'exciter une sédition au milieu du Forum.

cette expreſſion? Avez-vous oublié que la vertu eſt toujours libre, qu'elle l'eſt juſque dans les priſons & les fers de la captivité? Vous ajoutâtes que le Sénat doit dépendre du Peuple. Le Philoſophe le plus lâche & le plus énervé, celui qui eſt le plus diſpoſé à faire conſiſter le bonheur dans les plaiſirs du corps, conviendra-t-il que le Sénat, à qui le Peuple a remis le ſoin de ſa conduite, eſt aſſujetti à ce même Peuple?

LIII. Auſſi, tandis que j'admirois ce morceau, Rutilius Rufus, dévoué à la Philoſophie, y trouvoit de la baſſeſſe & du crime. Ce même Rutilius, ſe ſouvenant d'avoir jadis entendu Sergius Galba qui répondoit à Scribonius ſon accuſateur, le blâmoit extrêmement d'avoir imploré la commiſération publique, après ce Diſcours vigoureux de Caton, qu'on lit encore dans ſes Origines; il lui reprochoit d'avoir pris entre ſes bras le fils de C. Sulpitius Gallus ſon parent, afin d'émouvoir le Peuple par le ſouvenir du pere & la vue de cet enfant (a); d'avoir recommandé ſes deux fils à la

*Les mouvemens pathétiques blâmés par quelques Romains.*

(a) Cicéron rappelle ce trait avec éloge dans le Dialogue ſur les Orateurs illuſtres.

protection publique ; comme s'il eût fait un testament militaire, & nommé l'Etat tuteur de ces orphelins. Galba avoit contre lui la haine de la Nation, & cependant il échappa au supplice. Caton dit (*a*) qu'on alloit le condamner à mort, s'il n'eût pas versé des larmes, & employé ce trait d'éloquence dont on vient de parler. Malgré ce succès, l'austere Rutilius l'accusoit de bassesse ; il valoit mieux, suivant lui, souffrir l'exil ou la mort.

Ce Censeur rigide, le modele de la vertu, régla sa conduite d'après cette opinion. Ayant été accusé (*b*), il ne parut point en suppliant devant ses Juges, & il ne permit pas à ses défenseurs de répandre aucun ornement sur la vérité. Cotta son neveu, & Q. Mucius, qui parlerent en sa faveur, furent obligés de faire un Discours très-simple (*c*).

Vous voulez, Crassus, que l'Orateur aille puiser dans les trésors de la Philo-

(*a*) Dans ses Origines.

(*b*) Il fut accusé de péculat.

(*c*) Cicéron parle encore de cette affaire dans le Dialogue sur les Orateurs illustres.

phie ; mais si vous aviez été chargé de cette Cause, n'auriez-vous pas pris le ton d'un Orateur, plutôt que celui d'un Philosophe ? Votre éloquence auroit triomphé des scélérats dignes du supplice, qui accusoient Rutilius. On vit succomber le plus vertueux des Romains, parce qu'on plaida pour lui comme on l'auroit fait dans la République de Platon. Les Orateurs s'interdirent les exclamations, la plainte, les gémissemens ; ils n'implorerent point, ils n'apostropherent point la République, enfin ils n'oserent pas même frapper du pied, sans doute pour ne point déplaire aux Stoïciens.

LIV. Le Consulaire Rutilius imita Socrate, le plus sage des mortels, qui, se voyant cité devant les Tribunaux pour un crime capital, s'y présenta, non comme un suppliant & un accusé, mais comme un Maître qui venoit donner des leçons à ses Juges. Il lut l'Apologie que l'Orateur Lysias lui offrit, & qu'il lui conseilloit d'apprendre par cœur ; il donna des éloges à l'Ouvrage ; mais, ajouta-t-il : » Je ne porterois pas » des souliers brodés, quand ils con- » viendroient à mes pieds ; votre Dis-

» cours est éloquent, il n'est ni assez » mâle ni assez austere pour un Phi» losophe «. Aussi fut-il condamné, même par le dernier Arrêt, qui fixoit la nature du châtiment. Vous savez que les Loix d'Athenes déclaroient, par un premier Jugement, si l'accusé étoit innocent ou coupable, & qu'en certaines occasions un second Arrêt déterminoit la peine.

Les Juges, avant de prononcer, ordonnoient au coupable de déclarer la peine dont il se croyoit digne : Socrate répondit qu'il méritoit toute sorte d'honneurs & de récompenses, qu'on devoit le nourrir dans le Prytanée (*a*), aux dépens du Public, ce qui étoit la derniere marque de distinction qu'on pouvoit recevoir chez les Grecs.

Les Juges furent si irrités de sa réponse, qu'ils condamnerent à mort le

(*a*) Il y avoit à Athenes & dans toutes les grandes villes de la Grece, un vaste édifice, destiné à l'assemblée des Prytanes & à d'autres usages : on y logeoit, par exemple, & on y entretenoit, aux dépens de l'Etat, ceux qui avoient rendu des services importans à la République.

plus innocent des hommes (*a*). Quoique nos regrets ſoient déſormais inutiles, je voudrois qu'il eût employé tous ſes talens à ſon Apologie : & comment ſouffrir ces Philoſophes, qui, ayant vu Socrate payer de ſa vie ſon opiniâtreté à ne pas recourir à l'Eloquence, veulent néanmoins qu'on faſſe des Ouvrages oratoires d'après leurs principes ! Je n'examine pas ſi leur méthode eſt plus conforme à la Nature, & plus vraie ; je dis ſeulement qu'elle ne produit aucun effet.

LV. Je ne comprenois pas pourquoi vous exigez des Orateurs une connoiſſance profonde du Droit civil ; je le vois maintenant : vous avez voulu plaire à Scævola, dont la douceur nous charme tous. Comme ſon Art eſt ſimple & ſans ornement, vous en avez peint l'utilité avec beaucoup d'énergie : d'ailleurs, vous avez chez vous un Maître de Juriſprudence ; vous vous êtes beaucoup appli-

(*a*) Il paroît que la conduite de Socrate, d'ailleurs ſi noble & ſi belle, contribua beaucoup à ſa condamnation. On n'a pas aſſez remarqué cette idée de l'Orateur Romain.

qué à cette étude; & vous exagérez ses avantages, afin qu'on ne vous accuse pas d'avoir perdu votre temps.

Je ne suis point l'ennemi de cet Art; donnez-lui toute l'importance que vous voudrez, j'y consens; j'avoue qu'il s'étend fort loin, qu'il a rapport à un grand nombre de personnes; qu'il fut toujours honoré dans Rome, & que nos plus illustres Citoyens le cultivent; mais prenez garde, Crassus, de diminuer son mérite, en le revêtant d'une parure étrangere.

Si vous disiez qu'il faut être Jurisconsulte pour mériter le nom d'*Orateur*, & Orateur pour mériter celui de *Jurisconsulte*, vous mettriez les deux Arts sur le même niveau; mais vous avouez que sans le talent de l'Eloquence on peut être Jurisconsulte, & qu'on ne peut être Orateur sans être Jurisconsulte; dans ce cas, que reste-t-il au Jurisconsulte? Il ne sera donc plus qu'un Praticien adroit & rusé, qui saura intenter des actions, dicter des formules, &, en chicanant sur les expressions des autres, tellement mesurer les siennes, qu'on ne puisse jamais le surprendre: vous avilissez cet Art, en le pla-

çant à la ſuite de l'Orateur qui daigne s'en ſervir (*a*).

LVI. Vous accuſez d'impudence ces Orateurs, qui traitent de grands objets ſans même connoître les petits, qui oſent agiter dans leurs Diſcours les queſtions les plus importantes du Droit public, ſans l'avoir jamais étudié ; il eſt aiſé de vous répondre. Quoiqu'un Avocat ignore quels doivent être préciſément les termes d'un contrat de mariage (*b*), n'eſt-il donc pas en état de défendre la Cauſe d'une femme qui a ſigné ce contrat ? Je n'ai pas oublié votre comparaiſon des vaiſſeaux ; celui, diſiez-vous, qui ne ſait pas en manœuvrer un petit, n'eſt pas capable d'en manœuvrer un grand : cela peut être ; mais il n'en eſt pas de même ici ; & celui qui

(*a*) J'ai cru devoir faire ici un changement à l'Original.

(*b*) Le contrat de mariage dont parle ici l'Original, s'appeloit *coëmptio* : la femme qui paſſoit ſous la puiſſance du mari, d'après ce contrat, n'étoit pas matrone, mais elle pouvoit hériter de ſon époux, comme un de ſes enfans. Nous avons expliqué ailleurs combien il y avoit de différens mariages chez les Romains.

ne connoît pas tous les termes de
formule d'un partage, peut cependai
plaider avec succès une affaire où il et
question de partage.

Vous avez ajouté que les Causes les plus importantes, portées devant les Décemvirs, sont fondées sur le Droit civil. Je le veux : mais il n'y en a point qu'un homme éloquent ne puisse traiter, sans être habile Jurisconsulte ; & en effet, dans celle de Curius, que vous avez plaidée depuis peu ; dans celle de Hostilius Mancinus, ou de l'enfant qui étoit né d'une seconde femme avant que son pere eût répudié la premiere, n'y avoit-il pas la plus grande division entre les Savans, qui tous citoient des Loix ? A quoi servoit-il alors d'être un profond Jurisconsulte, puisque les Orateurs les plus éloquens devoient triompher, & non ceux qui connoissoient le mieux le Droit civil ?

Lorsque Crassus sollicitoit la charge d'Edile, Sergius Galba l'accompagnoit ; j'ai ouï dire qu'un paysan, abordant le premier, le pria de donner son avis sur une affaire. Crassus, après l'avoir entendu, fit une réponse plus conforme aux Loix qu'aux désirs du Client : celui-

ci se retiroit fort triste ; & Galba, qui l'apperçut, lui demanda le sujet de son chagrin : le paysan raconta son affaire & la décision de Crassus. Je vois, s'écria Galba, que Crassus étoit distrait lorsqu'il a décidé de cette maniere.

Il s'approcha de Crassus, & le prit par la main, en lui disant : Comment avez-vous pu faire une pareille réponse ? Crassus, qui savoit très-bien la Jurisprudence, se mit à prouver que son opinion étoit fondée, & même incontestable. Galba, de son côté, défendit la sienne ; il eut recours à l'analogie, & prit éloquemment le parti de l'équité contre la rigueur du Droit. Crassus, qui parloit bien, mais qui n'avoit pas le talent de Galba, se trouvant confondu, cita des autorités ; il répondit qu'il avoit tiré son avis des Ouvrages de P. Mucius son frere, & des Commentaires de Sextius Ælius : il finit par avouer que le sentiment de Galba étoit plus juste, & qu'il étoit disposé à y souscrire.

LVII. Les affaires où la Loi prononce clairement, ne deviennent guere la matiere d'un Procès. S'avise-t-on de réclamer une succession en vertu d'un testa-

ment fait par un homme qui n'avoit point de fils alors, mais qui en a eu un depuis ? tout le monde avoue que le testament devient nul par la naissance de ce fils. Il est donc permis à l'Orateur d'ignorer cette partie du Droit sur laquelle on ne dispute point, & chacun conviendra que c'est la plus grande.

Les plus savans Jurisconsultes n'étant pas d'accord sur le reste, il n'est pas difficile à l'Orateur de trouver une autorité, & d'emprunter aux Doctes des traits qu'il lancera avec toute la vigueur de son éloquence. J'en demande pardon à Scævola; mais, Crassus, pour défendre Curius, vous ne citâtes point les Ouvrages & les décisions de votre oncle; vous fîtes valoir l'équité & le respect qu'on a pour les testamens & les dernieres volontés des Citoyens.

Je vous entendis toutes les fois que vous parlâtes dans cette affaire; vos Discours étoient pleins de sel & de raison; pour vous moquer de la subtilité de nos Jurisconsultes, vous dites que cette maxime de Scævola, *Il faut naître avant de mourir*, étoit vraiment admirable. En citant une multitude d'expressions tirées des Loix, des Sénatus-Consultes,

& de la converſation ordinaire, vous obſervâtes, d'une maniere ingénieuſe & plaiſante, qu'il en réſulteroit mille abſurdités, ſi l'on ſuivoit le ſens littéral & non pas l'intention. Vos Plaidoyers furent agréables & enjoués; je ſais bien de quel uſage vous fut dans cette occaſion le talent de la parole; mais je ne vois pas à quoi vous ſervit la connoiſſance du Droit civil.

Mutius lui-même, qui eſt un ſi zélé partiſan de la Juriſprudence, & qui en cela défend, pour ainſi dire, ſon patrimoine (*a*), recourut-il au Droit civil, pour trouver des moyens dans la Cauſe qu'il plaida contre vous? Cita-t-il une ſeule Loi? Dit-il quelque choſe qui ne fût pas connu de tout le monde? Il inſiſta ſeulement ſur la néceſſité de s'en tenir aux Ecrits. Les jeunes gens qui déclament chez leurs Maîtres, ne ſuivent pas une méthode différente; l'un prend le parti de l'équité & de la juſtice naturelle, & l'autre celui du ſens littéral.

---

(*a*) Les lumieres ſur la Juriſprudence ſe tranſmettoient depuis long-temps de pere en fils dans la famille des Mucius.

Dans la Cause du soldat (*a*), si vous aviez plaidé pour l'héritier ou pour le fils, auriez-vous plus compté sur les *Actions* rédigées par Hostilius (*b*), que sur votre éloquence ? Si l'on vous eût chargé de défendre l'héritier collatéral, vous auriez généralisé la question, & dit qu'elle intéressoit tous les testamens : si, au contraire, vous aviez parlé en faveur du soldat, vous auriez, par une figure qui vous est ordinaire, ranimé la cendre du pere ; vous l'auriez dépeint au milieu de l'assemblée, embrassant son fils, le baignant de larmes, & le recommandant aux Centumvirs ; vous auriez, je crois, attendri les pierres ; vous auriez arraché des pleurs aux êtres insensibles ; enfin vous auriez fait oublier que cette sentence, *Réglez-*

(*a*) Il étoit question de ce pere, qui, ayant reçu une fausse nouvelle de la mort de son fils, soldat, institua héritier un de ses collatéraux.

(*b*) Lorsque les Romains commencerent à écrire sur la Jurisprudence, ils donnerent à leurs Ouvrages le nom d'*Actions*, comme pour exprimer qu'ils écrivoient sur les choses qui étoient la matiere d'une action ou d'un Procès.

*vous sur les termes d'un Acte* (*a*), se trouve dans la Loi des douze Tables, supérieure, selon vous, à toutes les Bibliotheques du monde.

LVIII. Vous accusez de paresse nos jeunes gens qui n'apprennent pas cet Art, dont la connoissance vous paroît si facile. D'abord nos Jurisconsultes, si fiers de leurs lumieres, ne conviennent pas de cette facilité : je vous demande à vous-même, si la Jurisprudence est si aisée ; vous disiez tout à l'heure, qu'elle n'est pas encore réduite en Art ; mais qu'elle peut l'être un jour, si on veut en classer les regles. Vous ajoutez qu'elle est très-agreable ; tout le monde vous abandonnera ce plaisir ; &, si on nous laisse maîtres de notre choix, nous aimons mieux lire le Télamon de Pacuvius (*b*), que le Traité de Manlius sur les contrats de vente.

---

(*a*) Cicéron dit : *Uti Lingua nuncupasset* ; mais Sextus Pompeius cite ce passage de cette maniere : *Uti Lingua nuncupasset, ita Jus esto.*

(*b*) Pacuvius étoit fils du Poëte Ennius. Ses Tragédies, & sur-tout le Télamon, dont on parle ici, eurent du succès. Suivant Quintilien, il mourut à quatre-vingt-dix ans. On trouve son épitaphe dans Aulu-Gelle, l. I, ch. 24.

L'amour de la Patrie, ajoutez-vous, doit nous donner le désir de connoître tout ce qu'ont établi nos ancêtres : mais ne voyez-vous pas que les vieilles Loix sont tombées en désuétude, ou que des Loix plus récentes les ont abolies ? Quant à l'influence morale que vous accordez à l'étude des Loix, & au tableau des peines & des récompenses décernées à la vertu & au vice, j'ai toujours pensé que la vertu (si on peut l'inspirer aux hommes (*a*)) s'inspire par la persuasion & l'exemple, plutôt que par les menaces & la force. Il n'est pas besoin d'être Jurisconsulte, pour savoir qu'il est honnête de s'abstenir du mal.

Vous avez la bonté de convenir que, de tous les Orateurs ignorans sur le Droit, je suis le seul qui puisse plaider toutes sortes de Causes : je vous avoue que je ne l'ai point appris ; &, quoiqu'on m'ait chargé de beaucoup d'affaires, je n'ai jamais eu sujet de m'en repentir.

(*a*) Les anciens Philosophes disputoient beaucoup, pour savoir si l'on étoit vertueux par l'instinct de la Nature ; si les soins des hommes pouvoient y contribuer, & s'il falloit pour cela une grace des Dieux.

Il y a bien de la différence entre posséder un Art à fond, ou savoir ce que l'usage journalier nous en apprend. Nous allons voir souvent nos campagnes & nos domaines, dans des vûes d'intérêt ou de plaisir. Le plus stupide d'entre nous a examiné la maniere d'ensemencer les terres, & l'époque où l'on doit faire la moisson & émonder les arbres & les vignes. Si je veux visiter mes champs, ou donner des ordres à mes Fermiers, serai-je obligé de lire auparavant l'*Agriculture* de Magon le Carthaginois (*a*) ? N'oserai-je pas me fier aux connoissances superficielles que j'ai acquises ? Il en est de même du Droit civil ; les charges publiques, la conversation du Forum (*b*), & les Plai-

(*a*) Magon écrivit, en carthaginois, vingt-huit Livres sur l'Agriculture. Caton d'Utique les traduisit d'abord en grec, &, en vertu d'un Sénatus-Consulte, ils furent ensuite traduits en latin. On en voit encore aujourd'hui une copie dans la Bibliotheque du Vatican à Rome.

(*b*) Tous les Citoyens de Rome, même les plus qualifiés, se rassembloient au *Forum*, ou a la place publique, vers le milieu du jour. Il ne faut pas s'étonner que les anciens Auteurs

doyers que nous avons occaſion de prononcer, nous donnent aſſez de lumieres, pour avoir une idée des Loix & des uſages de notre Patrie.

Si l'on nous charge d'une affaire obſcure, eſt-il donc bien difficile de conſulter Scævola ? & même les Parties ne nous donnent pas cette peine ; car elles nous apportent toujours l'avis des Juriſconſultes. Lorſqu'il s'agit d'une queſtion de fait, lorſqu'il faut régler des limites ſans que les Juges aient deſcendu ſur les lieux, ou examiner la teneur d'un contrat & les exceptions qu'on oppoſe ; nous ſommes forcés de lire des pieces embrouillées & très-épineuſes ; craindrons-nous de ne pouvoir pas également nous inſtruire, au beſoin, des Loix civiles ?

LIX. Je ne prétends pas qu'il ſoit inutile à l'Orateur de ſavoir le Droit : il doit régner dans ſes Diſcours une ſi grande variété, qu'il n'aura jamais trop de connoiſſances : mais celles qui ſont abſolument néceſſaires, ſont ſi étendues, ſi difficiles, & ſi multipliées,

parlent ſi ſouvent de ce Forum, & des connoiſſances qu'on y acquéroit.

que je ne me foucie pas de le voir employer fon temps à d'autres études.

Si les Orateurs avoient le talent de Rofcius pour l'action, fans doute ils en profiteroient ; & cependant perfonne ne leur confeillera d'étudier la Pantomime avec autant de foin que les Comédiens. Eft-il rien de plus néceffaire qu'une belle voix à l'homme qui parle en public ? Mais je ne lui dirai pas d'imiter ces Acteurs Grecs, qui s'accoutument plufieurs années à déclamer affis, & qui, les jours où ils doivent monter fur la fcene, exercent leur voix pendant qu'ils font au lit, & la font defcendre du ton le plus aigu jufqu'au ton le plus grave : il laifferoit condamner fes Cliens, avant d'avoir acquis affez de perfection fur cet article.

Si, malgré le poids qu'ajoute à l'Eloquence une belle déclamation, il ne faut pas employer trop de temps à fe former le gefte & la voix ; fi nous fommes obligés de mefurer cet exercice fur le loifir que nous laiffent nos occupations journalieres : à plus forte raifon ne devons-nous pas donner trop de momens à l'étude du Droit civil ; car la

Juriſprudence s'apprend ſans Maître, & preſque ſans réflexion. D'ailleurs on ne peut pas, au beſoin, emprunter la voix & le geſte d'un autre; au lieu que, dans l'occaſion, on peut, ſur un point de Droit, recourir aux Livres & aux Juriſconſultes.

Auſſi les Orateurs Grecs avoient-ils toujours auprès d'eux de pauvres Praticiens (*a*), dont ils prenoient les lumieres. Les plus illuſtres des Romains s'appliquent au Droit, & notre coutume eſt plus raiſonnable : l'autorité de ces Juriſconſultes donne une nouvelle force aux Loix. Mais, ſi l'Orateur devoit ſavoir le Droit civil, les Grecs n'auroient pas établi l'uſage dont je viens de parler.

LX. Selon vous, la connoiſſance du Droit *empêche les vieillards de ſe trouver ſeuls ſur la fin de leur carriere.* On peut en dire autant des richeſſes; & nous n'examinons pas ici ſi ces lumieres

(*a*) Ces Praticiens qui éclairoient les Orateurs, étoient de miſérables Clercs dont on ne faiſoit aucun cas. Les Grecs mettoient le talent de faire une phraſe, fort au deſſus de l'érudition la plus étendue.

ſont utiles, mais ſi elles ſont néceſſaires à l'Orateur. Roſcius, cité ſouvent dans cet entretien, dit qu'en avançant en âge, il aura ſoin de ralentir le jeu de la flûte (*a*), & déclamera ſes vers d'une maniere plus lente & plus douce. Si, malgré la contrainte & la meſure de la Poéſie, il a découvert cet expédient pour ſes dernieres années; n'eſt-il pas facile aux Orateurs qui vieilliſſent, d'adoucir leur voix, & de ſe former une nouvelle maniere, au lieu de quitter entiérement le Barreau?

Vous n'ignorez pas, Craſſus, qu'il y a différentes manieres de prononcer un Diſcours; je ne ſais même ſi ce n'eſt pas vous qui le prémier nous avez appris ce ſecret; car, depuis quelque temps, votre déclamation eſt plus lente & plus douce; & le ton calme & grave que vous prenez aujourd'hui, ne ſe fait pas moins admirer que la véhémence & la force par leſquelles vous brilliez jadis.

---

(*a*) Il eſt difficile de dire ſi la déclamation des Acteurs comiques étoit ſoutenue par une flûte, comme celle des Acteurs Tragiques. Je renvoie aux Diſſertations qu'on a faites ſur cette matiere.

Plusieurs Orateurs, tels que Scipion & Lælius, eurent toujours un ton modéré, & ne s'abandonnerent dans aucun temps aux éclats de voix de Sergius Galba.

Si vous ne pouvez suivre cette méthode, ou si elle ne vous plaît point; pensez-vous que la maison d'un grand homme, d'un Citoyen recommandable comme vous, sera déserte, dès que les Plaideurs ne la rempliront pas? Je suis bien éloigné de le croire; &, au lieu de fonder la consolation de votre vieillesse sur cette multitude de Cliens qui viendroient vous consulter, vous devriez, ainsi que moi, fonder votre bonheur sur la solitude. Il me semble que dans les derniers momens de la vie, rien n'est si doux que le repos.

Quant à l'Histoire, aux principes de l'Administration & de la Politique, à l'Antiquité, & à l'art de citer des exemples à propos, je puis recourir, dans le besoin, aux lumieres de mon ami Longin, dont la complaisance égale l'érudition. Je ne m'oppose point à ce que les jeunes Orateurs lisent des Livres sur toute sorte de matieres, prennent des leçons sur toutes les

Sciences ; mais je ne crois pas qu'ils aient d'ailleurs assez de temps pour se livrer aux différens exercices que vous leur imposez.

En effet, vous voulez qu'ils s'habituent à faire un Discours im-promptu sur le premier sujet qu'on leur présente ; à donner de la profondeur & de la justesse à leurs pensées ; à travailler chaque jour leur style, qui, ainsi que vous l'avez dit, imprime à l'Eloquence le dernier trait de perfection ; à comparer leurs Ouvrages avec ceux des autres ; à dire sur le champ ce qu'il y a de bon & de mauvais dans une Harangue ou un Plaidoyer, & à soutenir leur opinion avec toute la fécondité & la grace d'un Orateur. Tout cela n'est pas un petit travail, & il faut avoir l'imagination bien souple, & la mémoire bien exercée.

LXI. Mais, ce qui me paroît effrayant, & plus propre à nous décourager qu'à exciter notre émulation, vous voulez que chaque Orateur soit un Roscius ; vous ajoutez, relativement au geste, qu'on observe moins les beautés que les défauts.

Si l'on vous en croit, on est plus

Voilà, Craſſus, de quelle maniere je penſe qu'il faut exhorter les jeunes gens au travail : quant à cette érudition immenſe que vous poſſédez, & que vous avez appriſe en étudiant tous les Arts, je ne la crois pas néceſſaire à l'Orateur.

LXII. *Après qu'Antoine eut ceſſé de parler, Sulpicius & Cotta ne ſavoient ſi ſon opinion étoit mieux fondée que celle de Craſſus : Craſſus dit alors :*

CRASSUS.

En reſtreignant les qualités de l'Orateur, vous en faites, Antoine, une eſpece de mercenaire : je ne ſais pas ſi vous penſez ce que vous nous avez dit ; peut-être vouliez-vous nous donner une nouvelle preuve du talent admirable que vous avez pour réfuter tout ce qu'il vous plaît (*a*). Ceux qui cultivent l'Éloquence,

périodes à quatre membres ; que dans les périodes à quatre membres, les deux dernieres ſe prononcent d'un ton moins ſoutenu & plus bas, & qu'ainſi dans la période entiere, il y a deux élévations & deux abaiſſemens de voix.

(*a*) Quoique Cicéron ne diſe pas ici s'il avoit

quence, doivent savoir combattre une opinion avec autant de succès que vous; & on voit bien que vous avez étudié les Philosophes, & sur-tout les Scepticiens.

Il vous semble que j'ai donné trop d'étendue aux devoirs de l'Orateur; mais j'ai cru qu'il ne s'agissoit pas seulement ici d'un Avocat, dont tous les talens se réduisent à parler au Barreau, & à faire un Plaidoyer; que vous vous formiez de l'Orateur une idée plus grande; & que, sur-tout dans notre République, l'homme qui se destine à l'Art de la parole, doit posséder toutes les qualités capables de rehausser son éloquence. Comme vous assignez des bornes moins étendues à ses fonctions, il vous sera plus facile de les développer, ainsi que les regles qu'il doit suivre: mais il me paroît qu'il est temps de finir cet Entretien, & de laisser reposer Scævola, en attendant que la chaleur se passe, & qu'il prenne le chemin de sa maison

---

sur l'Orateur les idées de Crassus ou celles d'Antoine, on voit, par le traité de l'Orateur, & même par le Préambule du Dialogue suivant, qu'il étoit du systême du premier.

de campagne ; allons auſſi nous repoſer nous-mêmes, car nous en avons beſoin.

*Tout le monde goûta cet avis. Je ſuis fâché, dit Scævola, d'avoir promis à Lælius de me rendre auprès de lui ; j'entendrois Antoine avec un grand plaiſir ; car, ajouta-t-il, en ſouriant, au moment où il ſe levoit, ſon mépris pour notre Droit civil m'a fait moins de peine, que l'aveu de ſon ignorance ne m'a cauſé de plaiſir.*

*Fin du premier Dialogue.*



# LES TROIS DIALOGUES DE L'ORATEUR.

*Adressés à Quintus, frere de Cicéron.*

## SOMMAIRE DU SECOND DIALOGUE.

COMME *Antoine excelloit plus dans la composition que dans les ornemens du Discours, il expose ici les regles de l'invention & de la disposition du sujet; il développe tout ce qui peut séduire ou émouvoir les Juges. Après avoir parcouru les trois genres, le judiciaire, le délibératif, & le démonstratif, il enseigne la méthode d'envisager les*

*ſujets ſous un point de vue général. On y trouve d'aſſez longs détails ſur les plaiſanteries & les jeux de mots. Céſar, qui aſſiſte à ce ſecond Entretien, avec ſon frere Catulus, étoit célebre par ſes bons mots, & par le talent de plaiſanter; & il rend compte des réflexions qu'il a faites, ou de ce qu'il a appris ſur cette partie de l'Art. Antoine traite enſuite de la mémoire artificielle.*





# LES TROIS DIALOGUES DE L'ORATEUR,

*Adressés à Quintus, frere de Cicéron.*

## SECOND DIALOGUE.

### CICÉRON.

I. SI vous vous ſouvenez de notre jeuneſſe, mon frere, chacun diſoit alors que Craſſus n'avoit rien appris depuis ſon éducation, & que M. Antoine étoit tout à fait ignorant : pluſieurs de ceux mêmes qui croyoient ces propos exagérés, nous les répétoient, afin de modérer notre goût trop vif pour l'inſtruc-

tion : ils nous avertissoient que ces deux hommes, étant parvenus presque sans rien savoir, à une si haute sagesse, & à une éloquence si merveilleuse, il n'étoit pas nécessaire de travailler avec tant d'ardeur, & que mon pere pouvoit se dispenser de tant de soins à notre égard.

Nous combattions par des témoignages domestiques ce bruit sur l'ignorance de Crassus & d'Antoine, &, à l'exemple des enfans, nous citions mon pere, C. Aculéon notre allié, & L. Cicéron notre oncle. En effet, Aculéon, l'intime ami de Crassus, L. Cicéron, qui mourut en Cilicie, où il étoit allé avec Antoine, & mon pere, nous parloient souvent des études & des connoissances de Crassus : d'ailleurs, comme nous apprenions des choses qui étoient de son goût, & qu'il voyoit beaucoup nos Maîtres, nous observions, malgré notre jeunesse, qu'il parloit le grec comme sa Langue naturelle ; & ses entretiens & ses questions aux Savans qui nous instruisoient, sembloient annoncer que rien ne lui étoit inconnu.

Pour ce qui regarde Antoine, il étudia, ainsi que nous le disoit notre oncle,

ſous les hommes les plus éclairés d'Athenes & de Rhodes ; & moi-même, autant que la timidité (*a*) de mon âge le permettoit, je le priai ſouvent de m'éclaircir des queſtions difficiles. Ces remarques ne ſont pas nouvelles pour vous; car, dès ce temps-là, je vous avertis, après avoir entendu pluſieurs de ſes Diſcours, qu'il n'ignoroit aucune des choſes relatives aux Arts dont j'avois quelques connoiſſances.

Voici le ſyſtême de ces deux grands Orateurs : Craſſus, afin de mettre en tout les Romains au deſſus des Grecs, vouloit qu'on crût, non pas qu'il fût dénué de connoiſſances, mais qu'il les mépriſoit (*b*) ; Antoine s'imagina qu'il

(*a*) Il y a dans l'Original *pudor ætatis meæ.* Suivant les Commentateurs, les goûts contre nature étant fort communs chez les Anciens, Cicéron dit qu'il alloit conſulter Antoine auſſi ſouvent qu'il le pouvoit, ſans faire parler le Public ſur ces entrevues : j'ai cru ſimplement que Cicéron parloit de la timidité de ſon âge.

(*b*) Dans le Dialogue précédent, Craſſus veut qu'un Orateur ſache tout ; & il n'eſt pas aiſé d'accorder avec ce paſſage les aſſertions qu'on lui a prêtées.

persuaderoit mieux le Peuple, & qu'il réussiroit davantage auprès de lui, s'il passoit pour ignorer les Arts mensongers des Docteurs; ils comptoient tous les deux avoir plus de crédit, l'un en faisant profession de ne pas estimer les Grecs, & l'autre, de ne pas les connoître. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner leur systême; il suffira d'assurer que jamais personne n'excella dans l'Eloquence, sans avoir étudié l'Art, & enrichi son esprit des connoissances de la Philosophie (*a*).

II. Presque tous les autres Arts n'ont pas besoin de leçons étrangeres; mais celui de l'Orateur, qui consiste à discourir avec justesse & avec éloquence,

---

(*a*) Les idées, dans ce Dialogue, comme dans tous les Ouvrages de cette forme, manquent assez souvent de précision; Cicéron dit ici que personne n'excella jamais dans l'Eloquence, *sine dicendi doctrina*, *sed* NE SINE OMNI QUIDEM SAPIENTIA: entend-il par ces derniers mots, *sans les connoissances de la Philosophie*, ainsi que le disent quelques Commentateurs? ou bien parle-t-il de la connoissance de tous les Arts dont s'est occupé l'esprit humain, que Crassus semble exiger de l'Orateur, dans le Dialogue précédent?

n'a point de bornes déterminées. Celui qui le professe doit parler de tout avec succès, ou renoncer à la gloire qu'il ambitionne.

J'avoue qu'à Rome & dans la Grece, où l'on mettoit un grand prix aux connoissances, plusieurs ont acquis la réputation d'habiles Orateurs, sans avoir des lumieres si étendues (*a*); mais je répete de nouveau, que, sans beaucoup d'instruction, on n'a jamais pu devenir aussi éloquent que Crassus & Antoine.

En me décidant à écrire l'Entretien qu'ils eurent autrefois sur cette matiere, j'ai voulu prouver qu'on a tort de répéter que le premier n'avoit pas beaucoup de connoissances, & que le second étoit tout à fait ignorant; conserver, si j'étois capable de les rendre, les belles choses qu'ils dirent alors sur l'Art Oratoire, & enfin soutenir leur renommée, qui semble s'éteindre.

(*a*) Il faut encore dire ici que l'Original n'est pas d'une extrême précision : il y a dans le texte, *sine summa omnium rerum scientia.* Ne croiroit-on pas qu'il est ici question de ces connoissances universelles que Pic de la Mirandole se piquoit d'avoir, lorsqu'il soutenoit des Theses *de omni scibili ?*

Je ne me ferois peut-être pas dévoué à ce travail, si nous pouvions les juger d'après leurs propres Ecrits; mais le peu d'Ouvrages qui nous reste de l'un, a été composé dans sa jeunesse, & nous n'avons presque rien de l'autre. J'ai cru devoir rendre cet hommage à ces deux grands hommes, & éterniser leur gloire, s'il m'étoit possible.

J'espere ramener les esprits; car je ne parle pas ici de l'éloquence de Servius Galba & de Caius Carbon, dont je pourrois dire tout ce que je voudrois, sans être réfuté par personne : cet Ecrit sera lu par ceux mêmes qui ont connu Antoine & Crassus, & je persuaderai ceux qui n'ont jamais vu ces deux illustres Romains.

III. Au reste, mon cher & respectable Quintus, je ne vous présente pas ici un de ces Traités de Rhétorique dont la forme vous paroît barbare (*a*).

(*a*) On ne peut guere douter qu'il ne parle de toutes ces méthodes Grecques & Latines, où les regles de l'Art sont présentées avec séchereſſe : les Livres de l'Invention, les Topiques, les Partitions Oratoires, sont presque de ce genre, & on sait d'ailleurs qu'il n'en fait pas de cas.

Je ſais qu'il n'y a rien de ſi délicat & de ſi orné que votre eſprit & vos Diſcours. Si vous ne parlez pas en public, c'eſt que vous êtes plus ſage que moi, comme vous le répetez ſouvent ; c'eſt parce que votre timidité égale celle d'Iſocrate, ou enfin, comme vous le dites en badinant, parce que c'eſt aſſez d'un Orateur dans une famille, & même dans toute une ville. Si nous voyons des Ouvrages ſur la Rhétorique, que leur ſécchereſſe expoſe à la riſée publique, je ne penſe pas que vous rangiez celui-ci dans la même claſſe.

En effet, cet Entretien de Craſſus & d'Antoine, que je vais vous rapporter, me paroît contenir tout ce que la méditation, le travail, la lecture, & l'uſage, peuvent apprendre. Vous en jugerez, Quintus, vous qui poſſédez la théorie de l'Eloquence, & qui avez adopté mes idées ſur la pratique. Je n'étendrai pas davantage cet avant-propos ; &, afin de me débarraſſer plus tôt du lourd fardeau dont je me ſuis chargé, je vais faire parler mes Interlocuteurs.

Le premier Entretien que je vous ai

rapporté, se termina sur la fin du jour : le lendemain, on vit arriver, dès le grand matin, Q. Catulus & C. Julius (*a*) son frere. Crassus étoit encore au lit, & Sulpicius assis à son chevet ; Antoine & Cotta se promenoient sous les portiques. Dès que Crassus apprit leur arrivée, il se leva. Tout le monde s'attendoit à des nouvelles intéressantes, & peut-être fâcheuses. Après les premiers complimens, Crassus leur dit :

CRASSUS.

Pourquoi donc arrivez-vous si matin ? Y a-t-il quelque chose de nouveau ?

CATULUS.

Rien du tout. Vous savez qu'on célebre actuellement les Jeux publics, & nous venons vous voir : au reste, appelez-nous importuns, ou comme il vous plaira. César (*b*) me dit hier au soir, qu'il

(*a*) Cicéron parle de ces deux Orateurs dans le Dialogue des Orateurs illustres.

(*b*) Ce César est le C. Julius dont on vient de parler. La famille des Jules portoit le surnom de *César*.

avoit rencontré Scævola venant d'ici, &, qu'à l'exemple des Grecs, vous aviez eu avec Antoine un entretien admirable ſur l'Eloquence. Je regrettois d'autant plus de l'avoir manqué, que je n'ai jamais pu vous déterminer à cauſer ſur ces matieres.

Mon frere ayant appris de Scævola, que vous acheveriez cet Entretien aujourd'hui, m'a obligé de le ſuivre. Je déſire beaucoup de vous entendre; mais je crains de vous importuner. Si vous trouvez notre démarche trop hardie, reprochez-la à Céſar; ſi vous n'y voyez qu'une nouvelle preuve de notre attachement pour vous, tenez-en compte à lui & à moi.

CRASSUS.

IV. Toutes les fois que vous viendrez ici, je ſerai toujours charmé de vous voir, mes chers amis; mais, je l'avoue, je voudrois que vous euſſiez d'autres motifs : je ne fus jamais ſi peu content de moi qu'hier, non que j'aye commis une faute dont je me repente, mais parce que je me ſuis rendu avec trop de facilité aux déſirs de ces jeunes

néceſſaires. Ces jeunes gens nous ont ſéduits hier, & nous avons commis une ſemblable ſottiſe.

CATULUS.

V. Mais les Grecs qui acquirent dans leur Patrie la célébrité & la gloire que vous avez obtenues dans la vôtre, Craſſus, & que nous ambitionnons tous, ne reſſembloient point à ces babillards ennuyeux, qui parloient à tout propos; dans leurs momens de loiſir, ils ne craignoient pas de ſe livrer à des entretiens & des diſcuſſions ſur les Arts.

C'eſt ſans doute de l'ineptie & de la ſottiſe, de n'avoir aucun égard aux lieux, aux temps, ni aux perſonnes; mais ne trouvez-vous pas cet endroit commode? La galerie où nous nous promenons, cette ſalle d'exercice, ces ſiéges placés de diſtance en diſtance, ne vous rappellent-ils pas les Gymnaſes des Grecs & leurs converſations littéraires? Direz-vous que le moment n'eſt pas favorable? Nous avons aujourd'hui du loiſir, ce qui nous arrive rarement; enfin, avez-vous à parler devant des Auditeurs qui dédaignent ces entretiens?

Vous ſavez que nous ne ferions aucun cas de la vie, ſans les plaiſirs que procure l'étude des Lettres.

CRASSUS.

Je ne ſuis pas de votre avis, Catulus; je crois que dans la Grece, comme ici, on a pratiqué ces galeries, ces ſalles d'exercice, & ces ſiéges, pour s'y promener & s'y divertir, & non pour y diſputer. On vit des Gymnaſes pluſieurs ſiecles avant que les Philoſophes commençaſſent à y diſcourir; & aujourd'hui même, qu'ils les occupent tous, l'aſſemblée aime mieux regarder un combat ou un jeu de diſque, que d'entendre une leçon de Philoſophie. Dès qu'on apperçoit un Lutteur qui ſe prépare à l'action, le Philoſophe parle en vain des choſes les plus importantes & les plus ſublimes, on le laiſſe au milieu de ſon Diſcours, & chacun préfere ainſi un léger plaiſir à des connoiſſances qui vous paroiſſent ineſtimables. J'avoue que nous avons du loiſir : mais nous ſommes à la campagne pour nous délaſſer, & non pour faire quelque choſe de pénible.

VI. J'ai ſouvent ouï raconter à mon beau-pere, que Lælius & Scipion redevenoient enfans, dès qu'ils pouvoient s'échapper de Rome & jouir de la liberté de la campagne. Scævola dit que ces illuſtres perſonnages s'amuſoient à ramaſſer des coquilles ſur les bords de la mer, & qu'ils ſe livroient aux jeux les plus puérils.

Lorſque nous venons nous délaſſer ici des ſoins & des travaux de la ville, nous reſſemblons aux oiſeaux, qui, après avoir travaillé quelque temps à la conſtruction de leurs nids, voltigent de côté & d'autre pour prendre du repos & s'égayer.

En défendant la Cauſe de Curius (*a*), je diſois à Scævola : » S'il ſe gliſſe des nullités dans tous les teſtamens qui ne ſeront pas dirigés par vous, tous les Citoyens iront vous prier de dicter les leurs; & alors, quand pourrez-vous travailler pour la République ? quand pourrez-vous vaquer à vos affaires & à celles de vos amis ? Sur-tout *quand*

*Néceſſité du repos.*

(*a*) On a déjà parlé de ce Procès. Craſſus réclamoit un héritage, en faveur de Curius, contre des agnats.

» *pourrez-vous goûter le repos ? car ce*
» *n'est point être libre, que de n'avoir*
» *pas quelquefois la liberté de ne rien*
» *faire* «. Je persiste, Catulus, dans la même opinion, & dès que je suis à la campagne, j'interromps toute espece de travail.

Vous avez ajouté que la vie vous seroit ennuyeuse sans l'étude : cette réflexion m'éloigne de la dispute, au lieu de m'en inspirer le goût. Lucilius (*a*), connu par ses lumieres & par les graces de son esprit, avoit coutume de dire : *Je désire que mes Ouvrages ne soient lus, ni par les hommes très-éclairés, ni par les ignorans : les seconds n'y entendroient rien, & les premiers y verroient plus de choses que je ne voudrois.* Il a écrit, d'après le même principe : *Je ne me soucie pas de lire Persius, j'aime mieux Decimus* (*b*). Celui-ci étoit instruit; mais ses connoissances

(*a*) C. Lucilius fut le premier Poëte Latin qui réussit dans le genre de la Satire. Il mourut à Naples, & on lui fit de magnifiques funérailles, aux dépens du Public.

(*b*) Cicéron parle de ces deux Orateurs dans le Dialogue des Orateurs illustres.

n'approchoient pas de celles de Perſius. Je penſe de même ; ſi j'avois à diſcourir ſur les Lettres ( qui ſont le charme de votre vie ), je ne voudrois pas parler devant des Auditeurs dépourvus de lumieres, & moins encore devant vous ; car il vaut mieux n'être pas entendu que d'être critiqué.

CÉSAR.

VII. Il eſt heureux pour moi d'être venu ici ; car, tout en refuſant de diſcourir ſur l'Eloquence, vous diſcourez d'une maniere infiniment agréable : mais n'empêchons pas Antoine de s'acquitter de ſa promeſſe, puiſque c'eſt à ſon tour de parler, & que Sulpicius & Cotta ſont très-impatiens.

CRASSUS.

Je ne ſouffrirai point qu'Antoine diſe un mot, & moi-même je n'ouvrirai pas la bouche, ſi vous ne m'accordez.....

CATULUS.

Quoi donc ?

CRASSUS.

La grace de paſſer ici la nuit.

CÉSAR.

Mon frere hésite ; je réponds pour tous deux ; nous coucherons ici ; & dès que vous promettez de nous satisfaire, je vous aurois prié moi-même de nous donner un asile jusqu'à demain.

CATULUS.

Je n'ai plus à délibérer, puisque je n'ai pas dit chez moi que je reviendrois aujourd'hui, & que César, chez qui je devois aller, s'engage si facilement & sans demander mon avis.

*Antoine, voyant que tout le monde jetoit les yeux sur lui, s'écria :*

ANTOINE.

Ecoutez donc, écoutez avec attention, un homme qui a fréquenté les Académies, qui connoît fort bien la Langue des Grecs & leur Littérature. Je parlerai avec d'autant plus de confiance, que j'ai pour auditeur Catulus, qui, de l'aveu de tout le monde, parle avec beaucoup de pureté & d'élégance la Langue Romaine, & même la Grecque.

Je ſerai obligé de prendre un ton de Docteur, pour vous expoſer mes idées ſur l'Eloquence (*a*). Je vais donc vous enſeigner, mes chers diſciples, ce que je n'ai jamais appris. Vous ne pouvez vous empêcher de rire, mais je vous dis la vérité.

Il me ſemble que l'Eloquence exige beaucoup de génie & de talent, & que l'Art y contribue fort peu. Un Art porte en effet ſur des choſes qu'on connoît avec certitude ; mais toutes les matieres que traite l'Orateur, ſont problématiques, & ſont fondées ſur l'opinion : nous parlons devant des ignorans, & ſouvent de ce que nous ne ſavons pas : ceux qui nous écoutent prononcent d'une maniere contraire dans des affaires ſemblables, & il nous arrive de ſoutenir des Cauſes abſolument oppoſées. Si Craſſus plaide contre moi, l'un de nous deux dit des fauſſetés ; & ſi, après avoir pris un parti dans une

(*a*) Ce paſſage eſt très-difficile, & les Commentateurs ſe gardent bien de l'éclaircir. Je l'ai traduit de la maniere qui m'a paru la plus juſte; j'ai tâché ſur-tout de rendre l'intention d'Antoine.

Cauſe, nous en prenons un contraire dans une Cauſe pareille, nous combattons la vérité au moins une fois. L'Eloquence eſt donc appuyée de temps en temps ſur le menſonge ; elle porte rarement ſur des choſes connues d'une maniere certaine ; elle cherche à flatter les erreurs & les opinions des hommes : elle eſt donc peu eſtimable. Je vous dirai néanmoins de quelle maniere on peut y atteindre, ſi vous croyez que mon ſentiment mérite la peine d'être écouté.

CATULUS.

VIII. Nous faiſons un grand cas de votre opinion, & nous déſirons d'autant plus de la connoître, que vous ne cherchez pas à nous ſéduire : votre début eſt digne d'éloges ; vous nous dites, avec beaucoup de franchiſe & de ſimplicité, ce que vous croyez vrai.

ANTOINE.

Si j'ai dit que l'Eloquence ne demande pas beaucoup d'Art, j'avoue qu'on peut établir quelques préceptes ſur la maniere de s'inſinuer dans l'eſprit des hommes,

& de maîtriser leur opinion. Si l'on veut que des regles forment un Art, j'y consens. Parmi les Orateurs, les uns parlent sans ordre & sans méthode; d'autres, plus exercés, font des Discours adroits; & on peut, en les étudiant, observer pourquoi ils ont plus ou moins de succès. Si on avoit ainsi étudié tout ce qui regarde l'Orateur, ce Recueil d'observations seroit un Art, ou du moins quelque chose qui en approcheroit.

Je voudrois pouvoir vous apprendre à trouver les beautés que j'apperçois tous les jours dans les Discours prononcés au Sénat, sur la Tribune & au Barreau. Je vais l'essayer; je vous avertis auparavant, que quand même l'Eloquence ne seroit pas un Art, il n'y a rien de plus illustre qu'un parfait Orateur: il regne toujours dans les Etats libres qui jouissent de la tranquillité; & y a-t-il d'ailleurs rien de plus agréable, & de plus propre à charmer les oreilles, que le talent de bien dire?

Le chant le plus harmonieux est-il comparable à un Discours oratoire déclamé avec grace & sans effort? Une période bien cadencée n'est-elle pas au

dessus

deſſus des vers lès mieux faits (*a*) ? L'Acteur le plus habile donne-t-il autant de plaiſir par l'imitation de la vérité, qu'un Orateur par la vérité elle-même ? Y a-t-il rien de plus ingénieux & qui annonce plus de ſagacité, que des penſées délicates ? Une belle idée, revêtue de tous les charmes de l'expreſſion, n'eſt-elle pas le plus noble ouvrage de l'eſprit humain ? & y a-t-il dans les chef-d'œuvres des Arts, rien de plus achevé qu'une Harangue où l'on trouve tous les ornemens & toutes les beautés dont elle eſt ſuſceptible ?

IX. L'empire de l'Orateur eſt immenſe : au Sénat, il opine, d'une maniere pleine de dignité, ſur les affaires les plus importantes ; il arrête le Peuple qui ſe porte à la ſédition, ou il le tire

(*a*) Cicéron parle toujours de la Poéſie, comme d'un Art très-inférieur à l'Eloquence. Si l'opinion qu'il avance peut être conteſtée, on peut auſſi la défendre ; il croyoit que le travail & les combinaiſons d'une grande période ſont au deſſus du travail & de la combinaiſon d'un vers, & qu'en ſe bornant au metre & au nombre des mots, il ne faut peut-être pas moins d'efforts pour compoſer un morceau oratoire, qu'un morceau de Poéſie.

de ſon engourdiſſement ; il protege l'innocence, & fait ſuccomber les criminels dans leurs propres piéges ; il excite les hommes à la vertu, & les détourne du vice ; il dévoue à l'exécration les méchans, & il couvre de gloire les gens de bien ; enfin il met un frein aux paſſions, & il conſole les malheureux.

L'Hiſtoire, qui recueille les événemens de l'Univers, reproduit ſous nos yeux les ſiecles paſſés, & nous ſert de flambeau dans la carriere de la vie : n'eſt-ce pas de l'Orateur qu'elle emprunte tout ſon éclat ?

Si on me cite un autre Art, qui donne des regles ſur la compoſition & le choix des mots ; qui enſeigne la méthode de créer un Diſcours & de l'embellir par des figures ; de trouver des preuves & des penſées analogues au ſujet ; d'en former un tableau où il y ait de l'ordre : je dirai qu'on attribue à cet Art une étendue qu'il n'a pas (*a*),

(*a*) Antoine réfute ici les anciens Philoſophes, qui mépriſoient l'Eloquence & la Rhétorique, & qui vouloient trouver dans leur Art toutes les méthodes & les regles propres au talent de la parole.

ou qu'il a le même but que la Rhétorique.

Toutes ces découvertes appartiennent à la Rhétorique : si des Philosophes ou des Naturalistes ont eu le talent de la parole, c'est qu'ils étoient Orateurs en même temps. L'Orateur parle très-bien des autres Sciences, comme nous le disoit hier Crassus ; mais chacun a son domaine, & on ne doit pas en confondre les limites.

Si un Agriculteur, un Médecin, ou un Peintre, parlent ou écrivent avec éloquence sur l'Agriculture, la Médecine & la Peinture ; les beautés de leur style n'appartiennent pas à ces trois Arts : sans savoir les principes de la Rhétorique, la Nature leur a donné le talent de la parole & de la composition. Les différens Arts peuvent remplir leur but sans éloquence : si les Artistes ont ce mérite de plus, c'est une nouvelle gloire qu'ils empruntent à l'Orateur.

CATULUS.

X. Il ne faudroit pas vous interrompre, Antoine, & je vous demande pardon si je vous arrête ; mais, à l'exemple

de ce perſonnage d'une Comédie de Plaute (*a*), je ne puis me contenir ; je ſuis obligé de m'écrier, que vous célébrez à merveille la puiſſance & la gloire de l'Orateur : ce que vous nous dites de l'Eloquence eſt très-éloquent ; & c'eſt ainſi qu'on doit en faire le panégyrique. Je conviens avec vous, que ſi les autres Artiſtes emploient l'Eloquence, ils ſe ſervent d'un moyen propre à l'Art Oratoire.

CRASSUS.

Il faut avouer, Antoine, que la nuit vous a bien changé ; vous êtes devenu plus traitable : hier, vous faiſiez de l'Orateur une eſpece de forçat ou de manœuvre, qui travailloit à ſon métier, ſans en connoître les regles & ſans rien ſavoir.

ANTOINE.

Hier, je voulois combattre votre opinion, afin de vous enlever vos diſ-

---

(*a*) La Piece de Plaute, à laquelle Antoine fait alluſion ici, s'appelle le *Trinummus*. Un Valet, enchanté de la brillante déclamation d'un Perſonnage, s'écrie que les autres Acteurs ne doivent pas prétendre à la palme.

ciples ; mais aujourd'hui, que Catulus & César m'écoutent, je dois moins songer à vous vaincre, qu'à vous exposer mon sentiment. Puisque tous les Citoyens ont les yeux fixés sur l'Orateur, voyons quels sont ses devoirs & ses fonctions. Crassus, dans les réponses qu'il nous fit hier, & que Catulus & César n'entendirent point, nous dit en peu de mots les regles imaginées par les Rhéteurs Grecs ; il nous communiqua ainsi le résultat de ses lectures, plutôt que ses principes.

Il établit d'abord que les questions traitées par l'Eloquence, sont de deux especes ; les unes indéfinies & universelles, & les autres particulieres. Il donnoit le nom de *question indéfinie*, à celle qui se propose d'une maniere générale ; lorsqu'on demande, par exemple, si l'éloquence & les honneurs sont des choses désirables. La question particuliere détermine l'objet & les personnes ; telles sont les affaires qu'on porte devant les Tribunaux, ou qu'on agite dans les délibérations publiques.

Quant à ce troisieme genre de questions, dont Crassus a dit un mot, d'après Aristote, qui a jeté beaucoup de

jour ſur ces matieres, je ne vois pas qu'il ſoit néceſſaire.

CATULUS.

Quel eſt ce troiſieme genre ? N'eſt-ce pas le genre du Panégyrique ou de l'Eloge ?

ANTOINE.

XI. Celui-là même ; & je me ſouviens d'avoir entendu, avec un extrême plaiſir, ainſi que toute l'Aſſemblée, un Diſcours de ce genre ; l'éloge que vous fîtes de votre mere Popilia, la premiere des femmes Romaines, à qui, ſi je ne me trompe, l'on ait décerné un pareil honneur (*a*).

Si je ne fais pas un genre particulier du Panégyrique, c'eſt que les regles

(*a*) Selon Plutarque, dans la Vie de Camille, long-temps avant Popilia, on avoit prononcé les Eloges funebres de quelques Dames Romaines, qui avoient donné leurs bijoux pour accomplir un vœu fait en l'honneur d'Apollon. On peut concilier ces deux Auteurs, en diſant que l'uſage de louer ſur la Tribune toutes les femmes de qualité, même celles qui n'avoient jamais rien fait d'éclatant hors de leur ménage, commença à Popilia.

des deux autres genres suffisent à celui-ci; d'ailleurs il n'est pas nécessaire d'indiquer ce qui est digne de louange. Crassus, pendant sa Censure, commença de cette maniere une Harangue contre son Collegue (*a*) : » Je verrai sans peine » qu'on me surpasse dans tout ce qui » dépend de la Nature & de la Fortune ; mais je ne puis souffrir qu'on » l'emporte sur moi dans ce qui dépend » des hommes «.

D'après ce principe, l'Orateur qui veut parler des avantages de la Fortune, tels que l'extraction, les alliances, les richesses, la santé, la beauté, la force du corps, l'esprit, doit dire que son Héros en a bien usé ; qu'il en a supporté la privation avec sagesse, ou qu'il les a perdus sans s'affliger vivement : il doit passer ensuite aux actes de générosité, de courage, de justice, de grandeur, de piété, de reconnoissance & d'humanité, & ne rien oublier de tout ce qui annonce la vertu. Ces regles sont simples, & elles se présentent à tous

(*a*) Ce Collegue de Crassus étoit C. Domitius Ænobarbus, bisaïeul de l'Empereur Néron.

ceux qui entreprennent un Eloge ou une Censure publics.

CATULUS.

Pourquoi donc n'admettez-vous pas ce troisieme genre, qu'on a appelé *démonstratif*, puisqu'il existe ? Il ne faut pas le supprimer, parce que les regles en sont faciles.

ANTOINE.

Je ne veux pas que toutes les especes de Discours, prononcées quelquefois par les Orateurs, soient assujetties à des regles particulieres, comme si l'on ne pouvoit ouvrir la bouche en public, sans observer une longue suite de préceptes.

On est obligé de rendre témoignage, & ce devoir est souvent épineux ; je l'ai reconnu par moi-même, lorsque je déposai contre S. Titius, Citoyen séditieux & forcené ; je fus contraint de développer la conduite que j'avois tenue pendant mon Consulat, & d'exposer tout ce que ce Tribun avoit entrepris contre le bien public. Cette

narration employa beaucoup de temps : on me fit une multitude de remarques, & je répondis à tout. Lorsqu'on traite de l'Eloquence, est-il donc nécessaire de donner des regles sur la maniere de déposer en Justice ?

CATULUS.

Non, sans doute.

ANTOINE.

S'il faut, comme il arrive souvent, rendre compte d'un ordre donné par un Général d'armée, ou d'un ordre envoyé par le Sénat à un Général, à un Roi, ou à une Nation, on doit s'exprimer avec soin : mais est-il besoin pour cela d'en faire aussi un genre, & de donner des préceptes particuliers ?

CATULUS.

Non. Un homme de talent n'est point embarrassé dans ces occasions ; &, avec des connoissances générales sur l'Art Oratoire, il s'en tire avec succès.

ANTOINE.

Ces connoissances générales lui suf-

fisent aussi pour composer une multitude d'autres morceaux, qui n'entrent pas proprement dans la division de l'Art Oratoire : tels sont les reproches, les exhortations, les consolations (*a*) ; quoique tous ces morceaux exigent les ornemens dont on embellit une Harangue, il est inutile de donner là-dessus des regles particulieres.

CATULUS.

Je suis tout à fait de votre avis.

ANTOINE.

Mais, que pensez-vous de l'Histoire ? Croyez-vous qu'on ait besoin de grands talens pour l'écrire, & que l'Orateur seul doive s'en charger ?

CATULUS.

Pour l'écrire comme les Grecs, il faut être un grand Orateur ; mais pour

---

(*a*) On trouve dans les Lettres de Cicéron, & dans une multitude d'Ouvrages qui ne sont pas des Harangues, des morceaux de reproche, d'exhortation, de consolation. Le texte parle de ces morceaux.

l'écrire comme nos Romains, on n'a pas besoin d'éloquence, il suffit de n'être pas menteur.

ANTOINE.

Ne méprisez pas tant nos Compatriotes : les Grecs commencerent à écrire l'Histoire de la même maniere ; leurs premiers Historiens ne valent pas mieux que Caton, Fabius Pictor, & Pison (*a*).

Nos Histoires ne furent d'abord que de simples Annales. Depuis la fondation de Rome jusqu'à Publius Mutius (*b*), les Souverains Pontifes mettoient par écrit les événemens de chaque année, afin d'en conserver le souvenir. Le Public alloit chez eux lire ces notes ; elles

Pon
fusli

(*a*) Les premiers Historiens Grecs, qui ressembloient à Caton, Fabius Pictor, & Pison, ne valoient guere mieux que nos Gazetiers : leurs Annales n'offroient pas le moindre trait d'éloquence. Caton écrivit les *Origines des Villes d'Italie*, dont il nous reste un seul fragment ; C. Pison fit des Commentaires, dont parle Pline ; & Fabius Pictor, des Annales qui se conserverent long-temps.

(*b*) Publius Mutius Scævola fut Souverain Pontife l'an de Rome 580.

forment ce que nous appelons aujourd'hui *les Grandes Annales*.

Plusieurs Ecrivains ont suivi cette maniere trop simple; ils citent les époques, les lieux, les personnages, & les faits, sans jamais embellir leur narration. Tels furent, dans la Grece, Phérécydes (*a*), Hellanicus (*b*), & Acusilas (*c*); & à Rome, Caton, Pison, & Fabius Pictor: ils ignoroient les secrets de la composition, & l'art de travailler le style, qu'on connoît depuis peu de temps parmi nous; ils n'ambitionnoient d'autre mérite que celui de la précision & de la

(*a*) Il y a eu chez les Grecs trois Ecrivains du nom de *Phérécydes*. Celui dont on parle ici, semble avoir été de l'Isle de Léros. Suivant Suidas, il fit l'Histoire de sa Patrie, celle d'Iphigénie, & il composa d'autres Ouvrages Historiques.

(*b*) Deux Historiens porterent le nom de *Hellanicus*; le premier étoit de Milet, & l'autre de Mytilene: c'est de celui-ci dont parle Cicéron; il vivoit au temps d'Euripide & de Sophocle.

(*c*) Acusilas, d'Argos, est, dit-on, le plus ancien des Annalistes Grecs; il composa des Généalogies, d'après des tables d'airain trouvées dans les ruines d'une de ses maisons.

clarté. Le vertueux Antipater (*a*), intime ami de Craſſus, prit un ton plus élevé & plus noble ; tous les autres Hiſtoriens racontent les faits ſans aucune élégance.

CATULUS.

XIII. Cela eſt vrai ; & Antipater lui-même, quoiqu'il ſurpaſſe ſes prédéceſſeurs, n'a connu ni les ſecrets de l'élocution, ni l'art de répandre par-tout de l'intérêt. Peu verſé dans la Littérature, & doué de peu de talent pour l'Eloquence, ſa maniere laiſſe bien des choſes à déſirer.

ANTOINE.

*Pourquoi l'Art de l'Hiſtoire fut connu ſi tard à Rome.*

Il ne faut pas s'étonner ſi l'Art de l'Hiſtoire eſt encore dans l'enfance parmi nous ; les Romains ne s'appliquent à l'Eloquence que pour briller ſur la Tribune, au Sénat, & au Barreau ; au lieu que chez les Grecs on a vu de très-grands Orateurs, qui, ſans parler

---

(*a*) Cicéron parle, dans le Dialogue des Orateurs illuſtres, de Cœlius Antipater, qui fit une Hiſtoire de la Guerre Punique.

en public, employoient leurs talens à composer des Ouvrages, & sur-tout à
*Hérodote.* écrire l'Histoire. Hérodote, qui, le premier, a répandu de l'agrément dans les Annales (*a*), ne semble pas avoir jamais prononcé de Discours, ni de Plaidoyers; il a tant d'élégance, qu'il me charme, quoique je sache peu le grec.

*De Thucydide.* Thucydide, qui vint après lui, surpassa, à ce qu'il me semble, tous les Historiens Grecs, par l'art de sa composition: il a de la fécondité, & le nombre de ses pensées égale presque celui de ses mots: son style est si exact & si concis, qu'on ne sauroit dire laquelle de son expression ou de sa pensée mérite plus d'éloges. Quoiqu'il ait exercé des charges dans sa Patrie, il ne paroît pas qu'il ait jamais plaidé; il composa son Histoire dans sa retraite, lorsqu'il fut envoyé en exil, ainsi que les plus illustres de ses Compatriotes.

*Philistus.* On vit ensuite Philiste de Syracuse,

(*a*) Cicéron dit ailleurs combien Hérodote, & même Thucydide, connoissoient peu les secrets de l'élocution, & l'art du nombre & de la période: Hérodote vivoit à peu près l'an de Rome 310.

qui vivoit dans la familiarité la plus étroite avec Denys le Tyran ; il s'adonna uniquement à l'Histoire, & il me semble qu'il choisit Thucydide pour son modele.

*Théopompe & Ephore.*

Deux excellens esprits sortirent bientôt de l'Ecole des Rhéteurs, Théopompe (*a*) & Ephore, Disciples d'Isocrate : ils ne plaiderent ni l'un ni l'autre ; ils nous ont donné plusieurs Histoires.

XIV. La Philosophie a fourni aussi deux Historiens, Xénophon & Callisthenes : le premier, Disciple de Socrate ; & l'autre, Disciple d'Aristote, & compagnon d'Alexandre. La maniere de Callisthenes est presque oratoire (*b*). Xénophon a moins de véhémence & d'impétuosité, mais il est plus agréable & plus doux.

(*a*) Théopompe étoit de l'Isle de Chios. Toutes ses Histoires sont perdues ; elles étoient, dit-on, exactes, mais remplies d'aigreur. Ephore mourut dans la cent treizieme Olympiade, vers l'an 352 avant J. C. Il étoit de Cumes en Eolie : ses Histoires sont aussi perdues.

(*b*) On sait qu'Alexandre fit mourir Callisthenes, dont les Ouvrages Historiques ne sont pas arrivés jusqu'à nous.

Timée (*a*), le dernier des Hiſtoriens Grecs, eut, autant que je puis en juger, plus de connoiſſances, & il offre plus de penſées & de figures que ſes prédéceſſeurs : ſon ſtyle eſt d'ailleurs travaillé & éloquent : il n'avoit aucun uſage du Barreau.

CÉSAR.

Que vous en ſemble, Catulus ? Peut-on dire encore qu'Antoine ne ſait pas le grec ? Il nous a cité un grand nombre d'Hiſtoriens ; & ne les juge-t-il pas en habile connoiſſeur ?

CATULUS.

Je ſuis de votre avis ; je m'étonnois qu'Antoine eût autant d'éloquence ſans connoître la Littérature Grecque ; mais ma ſurpriſe vient de ceſſer.

ANTOINE.

Si je lis les Hiſtoriens & les Orateurs

(*a*) Timée écrivit une Hiſtoire générale de Sicile, & une Hiſtoire de Syrie, qui ne ſubſiſtent plus.

Grecs, ce n'eſt pas pour me perfectionner dans l'Art Oratoire ; c'eſt pour m'amuſer, lorſque je n'ai rien à faire. Mais, il le faut avouer, quand on ſe promene au ſoleil, on ſe hâle & on change de teint, quoiqu'on n'en ait pas envie : de même ces lectures qui m'occupent dans ma maiſon de campagne de Miſene, car à Rome je n'en ai pas le loiſir, changent un peu mon ſtyle & mes Diſcours. Afin que vous n'ayez pas une trop bonne opinion de moi, je vous dirai que mon intelligence des Auteurs Grecs ſe borne à ce qu'ils ont voulu faire comprendre au vulgaire.

Lorſque je tombe ſur les Livres de ces Philoſophes, dont Craſſus & Catulus font tant de cas, le titre, qui annonce ordinairement des ſujets connus, tels que la vertu, la juſtice, l'honnêteté, le plaiſir, me ſéduit, & je les parcours ; mais je n'y entends abſolument rien, parce qu'ils ſont remplis de diſcuſſions ſubtiles & épineuſes. Quant aux Poëtes, je les regarde comme des hommes qui eſſayent de parler une Langue ſurnaturelle, & je ne cherche pas même à les comprendre ; je me contente des Hiſtoriens, des Orateurs, &

des autres Ecrivains, qui, en s'exprimant d'une maniere claire, veulent bien permettre à des hommes aussi peu savans que moi, d'avoir part à leur familiarité. Je reviens à mon sujet.

XV. N'est-il pas évident que l'Histoire exige tous les talens de l'Orateur? Je ne sais si aucun autre Ouvrage a besoin d'autant d'éloquence, & d'un style aussi varié & aussi rapide. Je ne vois pas néanmoins que les Rhéteurs aient jamais donné des préceptes particuliers sur ce genre (*a*); le sens commun en dicte les regles. Tout le monde ne sait-il pas que le premier devoir de l'Historien est de ne dire aucun mensonge, & de ne déguiser aucune vérité; d'être inaccessible à la prévention & à la haine? Ce sont-là les fondemens de l'Ouvrage: pour élever ensuite l'édifice, il faut ranger les faits, & y répandre le charme de l'élocution. L'ordre des faits veut qu'on suive celui des temps, & qu'on y ajoute la description des

(*a*) Depuis le siecle de Cicéron, on a perfectionné la théorie de tous les Arts, & on a fait des Ouvrages entiers sur les regles de l'Histoire.

pays dont on parle. Dans les grands événemens qui méritent d'être transmis à la postérité, on doit rapporter les causes & les circonstances qui les accompagnerent; découvrir si le hasard, la témérité ou la prudence y ont contribué, & peindre enfin les mœurs & le caractere des hommes qu'on produit sur la scene.

Quant à l'art de la composition & au style, la marche du discours doit être noble, égale, & soutenue : la diction, douce & polie, sans aucun de ces traits qu'on emploie au Barreau. Encore une fois, les Rhéteurs ne donnent pas de préceptes sur ces devoirs si étendus & si importans.

Ils se contentent, ainsi que Crassus, de diviser l'Art Oratoire en deux genres *(a)*, & la carriere qu'ils nous ouvrent est immense; l'un embrasse les questions particulieres : les délibérations qui se font au Sénat ou sur la Tribune,

---

(*a*) Antoine bouleverse un peu ici les divisions des Rhéteurs; peut-être le fait-il à dessein, pour soutenir cet air d'ignorance qu'il affecte. Ce n'est pas la peine de rétablir dans toute leur exactitude les divisions des Rhéteurs.

les Plaidoyers, &, si vous voulez, les Panégyriques, sont du premier genre: l'autre roule sur des questions indéfinies ou générales; & les Rhéteurs qui en parlent ne semblent pas en connoître la nature & l'étendue.

Si toutes les questions, dont le temps & les personnes ne sont pas déterminés, sont du domaine de l'Orateur, il faudra qu'il discoure sur la grandeur du Soleil & la figure de la Terre; sur ce qui a rapport aux Mathématiques & à la Musique; & enfin sur tous les objets possibles.

XVI. Si on étend son empire sur les questions relatives au bien & au mal; à ce qu'il faut désirer ou fuir; à ce qui est honnête ou mal-honnête, utile ou inutile; à la justice, la continence, la prudence, la grandeur d'ame, la générosité, la piété, l'amitié, la bonne foi; aux devoirs de Citoyens, & à toutes les vertus en général; aux intérêts & à l'administration de la République & des Empires; à la Morale & à l'Art de la guerre: il est nécessaire de se restreindre dans des bornes étroites.

A la vérité il est obligé de traiter des usages & des réglemens civils; de l'ad-

miniſtration & des intérêts de la République; du caractere & des mœurs des hommes, non en Philoſophe qui diſcute toutes les queſtions, mais en Orateur ſage & éclairé. Il en parle, comme les Légiſlateurs & les Fondateurs des Empires, d'une maniere ſimple & brillante, ſans y mêler la ſéchereſſe, l'analyſe & les réflexions ſubtiles de l'école.

Afin que vous ne ſoyez point ſurpris ſi je ne vous enſeigne pas de méthodes particulieres pour traiter chacun de ces ſujets, j'établis en principe, qu'après avoir donné, dans les Arts, des regles ſur les choſes les plus difficiles, il eſt inutile d'en donner ſur tout. L'Eleve à qui on apprit à peindre un homme quelconque, le peindra avec l'âge & la figure qu'on voudra; & s'il réuſſit à peindre un bœuf ou un lion, il peindra tous les autres animaux. Il n'y a point d'Art dont les préceptes embraſſent tous les détails. Quand on en ſait les grands principes, le reſte va de lui-même.

Appliquons cette idée à l'Eloquence: dès qu'une fois on eſt capable de parler avec ſuccès des intérêts de la République & des individus; dès qu'on poſ-

ſede le talent d'entraîner les Juges, on ne trouve plus de difficulté à compoſer les différentes eſpeces de Diſcours. Quand Polyclete faiſoit ſon Hercule, il n'étoit point embarraſſé de rendre la peau du lion & de l'hydre, quoiqu'il n'eût jamais appris à ſculpter ces objets.

CATULUS.

XVII. Il me ſemble que vous diſtinguez parfaitement les choſes dont l'Orateur doit s'inſtruire, & celles dont il peut parler ſans les avoir appriſes d'une maniere directe. Vous réduiſez à deux genres les diſcours qu'un Orateur a occaſion de faire : quant aux autres, qui ſont innombrables, vous voulez qu'il en juge par analogie, & que l'exercice & l'habitude les lui apprennent. Mais en vous bornant à nous donner les regles de ces deux genres, prenez garde de nous enſeigner la maniere de ſculpter l'hydre & la peau du lion, & d'omettre ce qu'il y a de plus difficile, je veux dire l'Hercule. Les queſtions générales & univerſelles ne me paroiſſent pas moins embarraſſantes à traiter, que les queſtions particulieres; & il me ſem-

ble moins aiſé de parler de la nature des Dieux, que d'un procès.

ANTOINE.

Je ſuis perſuadé du contraire ; mon opinion n'eſt pas fondée ſur la théorie, mais, ce qui eſt plus déciſif, elle eſt fondée ſur l'expérience. Les Diſcours qu'on ne prononce pas au Barreau, croyez-moi, ſont un jeu pour un homme qui a du talent, de l'habitude, & de la délicateſſe, ou qui connoît la Littérature ; mais c'eſt une grande entrepriſe, & peut-être le plus noble effort de l'eſprit humain, de compoſer un excellent Plaidoyer, au milieu de la chaleur du combat. On juge alors l'Orateur d'après ſes triomphes ou ſes défaites ; il eſt obligé tout à la fois d'attaquer un ennemi armé & de ſe défendre ; il a ſouvent affaire à un Juge irrité ou prévenu, ſon ennemi, ou l'ami de l'adverſaire ; il eſt obligé de l'inſtruire ou le détromper, de l'adoucir ou l'exciter, de dominer ſon eſprit par la force de la parole, de transformer ſa haine en amour, & ſon amour en haine ; enfin de le mouvoir comme par un reſ-

ſort, & de lui inſpirer de la joie, de la triſteſſe, de la ſévérité ou de la clémence.

Il faut alors employer les penſées & les expreſſions les plus ſolides & les plus fortes; il faut avoir en outre une action variée, véhémente, & pathétique. L'Orateur aſſez habile pour produire ces grands effets, peut ſe comparer à Phidias, qui, après avoir achevé la ſtatue de Minerve (*a*), n'étoit pas en peine de ſculpter de moindres figures ſur le bouclier de la Déeſſe.

CATULUS.

XVIII. Plus vous étendez les devoirs de l'Orateur, & plus je déſire ſavoir par quels moyens on peut les remplir. Je ne ſuis plus en âge de mettre en pratique les regles que je vous demande. J'ai toujours ſuivi dans mes Diſcours une méthode contraire; je n'ai jamais eu le projet de maîtriſer de force l'eſprit des Juges; je les ai toujours laiſſés

(*a*) Cette ſtatue de Minerve, dont parlent ſi ſouvent les Auteurs anciens, étoit d'ivoire: tous les amateurs des Arts faiſoient le voyage d'Athenes pour la voir.

prononcer

prononcer d'une maniere tranquille & réfléchie ; je cherche donc à m'instruire, uniquement pour satisfaire ma curiosité.

Je ne m'adresse point à un de ces Docteurs Grecs, qui ennuient avec leurs préceptes vulgaires & rebattus, & qui discourent sur l'Eloquence, sans avoir jamais vu le Barreau, ni assisté à une Plaidoirie ; ils ressemblent au Péripatéticien qui eut l'effronterie de parler de la guerre devant Annibal. Ce Général s'étant retiré, pendant son exil (*a*) à Ephese, auprès d'Antiochus, on le pressa d'entendre un Philosophe célebre ; il y consentit. Phormion, c'étoit le nom du Philosophe, pérora long-temps sur les devoirs d'un Général d'armée & sur l'Art Militaire : les Auditeurs enchantés demanderent au Carthaginois ce qu'il en pensoit : Annibal répondit, avec plus de franchise que de politesse : J'ai vu bien des foux en ma vie, mais je

(*a*) L'exil dont parle ici Cicéron, fut volontaire. Annibal, sans attendre sa condamnation, se retira de lui-même à Ephese, dès qu'il vit tous ses Concitoyens indisposés contre lui.

n'en ai pas vu d'auſſi extravagans que Phormion.

Je trouve qu'il ne fit point mal de répondre de la ſorte : ce Sophiſte babillard n'avoit jamais vu ni camps ni ennemis rangés en bataille ; il n'avoit eu aucune part à l'adminiſtration : & n'étoit-ce pas le comble de l'impudence, de vouloir donner des leçons à un grand Capitaine, qui avoit diſputé long-temps l'Empire de la Terre au Peuple vainqueur de toutes les Nations ? Encore une fois, tous ceux qui, ſans expérience, ſe mêlent d'enſeigner la Rhétorique, reſſemblent à ce Phormion dont je viens de parler. S'ils ſont moins ridicules, c'eſt qu'ils entreprennent ſeulement d'inſtruire la Jeuneſſe, & qu'ils ne s'aviſent pas d'endoctriner des hommes conſommés dans l'Art, tels qu'Antoine, par exemple.

ANTOINE.

XIX. Je vous aſſure que j'ai rencontré bien des Phormion en ma vie. Tous ces Docteurs Grecs ne nous regardent-ils pas comme des gens qui n'entendent rien à l'Eloquence ? Je ſuis néanmoins

pour eux plus indulgent que vous ; je les souffre sans me fâcher ; car s'ils disent quelque chose d'utile, je suis bien aise de le savoir ; & s'ils disent des sottises, je me console de n'avoir pas perdu mon temps à les apprendre. Je ne les traite pas avec autant de dureté qu'Annibal traita le Péripatéticien ; mais j'avoue que toute leur science est fort ridicule.

Ils divisent les matieres traitées par l'Orateur, en deux genres ; ils donnent au premier le nom de *cause*, & à l'autre celui de *question* : ils entendent par *cause*, toutes les discussions particulieres ; & par *question*, toutes les discussions générales & indéfinies ; ils établissent des préceptes sur le premier genre, sans dire un mot du second.

Ils réduisent ensuite les fonctions de l'Orateur, à cinq ; il faut, disent-ils, inventer ce qu'on veut dire, mettre en ordre ce qu'on a inventé, l'embellir ensuite par l'expression & par des figures, le graver dans sa mémoire, & enfin le débiter. Voilà certes un grand mystere. Est-il donc nécessaire d'enseigner aux hommes qu'il est impossible de parler avec succès, si l'on ne sait pas ce qu'on veut dire, en quels termes, en quel temps

& dans quel ordre on doit l'énoncer, & si l'on n'a pas une mémoire sûre? Je ne blâme point ces divisions; mais je prétends qu'elles sautent aux yeux de tout le monde, ainsi que les cinq, six ou sept (*a*) parties de l'oraison.

Commencez, vous disent-ils, par captiver l'attention de l'Auditeur, par le disposer favorablement, & le rendre docile; exposez ensuite les faits d'une maniere vraisemblable, précise, & nette; réduisez la question à son véritable point; apportez vos preuves, & réfutez celles de l'Adversaire. Quelques-uns de ces Docteurs vous recommandent après cela de passer à la conclusion & à la péroraison; &, selon d'autres, avant de conclure, il est à propos de faire une espece de digression, où l'on mette les ornemens & l'impétuosité dont la cause est susceptible.

(*a*) Quelques-uns des Rhéteurs Grecs admettent quatre parties d'oraison; l'exorde, la narration, la confirmation, & la péroraison; d'autres divisent la troisieme en deux, en y ajoutant la réfutation; & plusieurs ont voulu y joindre la digression, qu'on doit placer avant la fin & l'énoncé de la Sentence qu'on attend des Juges.

Je ne désapprouve pas non plus cette division, quoiqu'elle paroisse manquer d'exactitude & de justesse. Les regles qu'ils approprient à l'exorde & à la narration, doivent s'appliquer à toutes les parties du discours.

En effet, il est bien plus aisé, dans le cours d'un Plaidoyer ou d'une Harangue, de se concilier la bienveillance des Juges, que dans un moment où ils ignorent la nature de la cause; il est bien plus aisé aussi de les rendre dociles lorsqu'on les instruit, qu'à l'instant où l'on promet de les instruire : quant à l'attention, on ne l'obtient pas dès les premieres phrases, il faut sans cesse la tenir en haleine.

Ils disent que la narration doit avoir de la vraisemblance, de la clarté, & de la précision, & ils n'ont pas tort; mais ils veulent que ces trois qualités conviennent plus à cette partie du Discours qu'à toutes les autres, & ils se trompent. D'ailleurs, croire que la Rhétorique ressemble à la Dialectique & à la Jurisprudence, où, comme Crassus l'observoit hier, on divise par les genres & les especes, sans rien oublier & sans rien mettre de superflu, & où l'on donne

des définitions si exactes qu'on ne peut ajouter ni retrancher un seul mot, c'est s'abuser extrêmement.

Si le Droit civil, & les autres Sciences, sont susceptibles de cette précision rigoureuse, il n'en est pas de même, suivant moi, de l'Art Oratoire, dont le champ est trop étendu. Ceux qui pensent là-dessus d'une autre maniere, peuvent s'adresser aux Rhéteurs de profession; ils trouveront des divisions, des définitions, des principes, & des regles sur tout : de plus nous sommes inondés de livres qui traitent de ces matieres (*a*). Mais qu'ils ne perdent pas de vue le but de l'Eloquence. L'Orateur doit combattre réellement : il ne s'arme pas pour de vains exercices de parade. Il y a bien de la différence entre une véritable bataille & un carrousel; entre l'Ecole & le Barreau. Cependant, comme l'Art de l'Escrime sert au Gladiateur ainsi qu'au Soldat; de même un Orateur qui a reçu de la Nature, de la présence

(*a*) Antoine ne doit parler ici que des Ouvrages des Rhéteurs Grecs; car Cicéron fut presque le premier qui écrivit sur l'Art de l'Eloquence à Rome.

d'esprit, de la vivacité & de la pénétration, est plus invincible, lorsqu'il a d'ailleurs l'adresse & la facilité que donne l'Art.

XX. Si j'avois à former un Orateur, j'examinerois d'abord l'étendue de ses talens; s'il est instruit dans la Littérature; s'il a lu beaucoup; s'il a profité dans la conversation des lumieres des autres; s'il a d'ailleurs appris les regles dont on vient de parler: je le mettrois à l'épreuve, afin de connoître son attitude, sa voix, sa prononciation, & la force de ses poumons. Si je m'apperçois qu'il peut monter aux premiers rangs, je l'exhorterai & même je le conjurerai de se jeter dans la carriere; tant je suis persuadé qu'un homme qui réunit l'Eloquence à la probité, fait la gloire d'une Nation! Si j'observe que, malgré tous ses efforts, il ne s'élevera jamais au dessus de la médiocrité, je lui laisserai suivre ses goûts sans lui rien dire: mais, s'il n'a aucune espece de talent, si je ne crois pas qu'il puisse réussir, je l'avertirai de renoncer à ses projets, & de suivre une autre profession.

Il faut donc encourager ceux dont on espere de grands succès, & ne point dis-

ſuader ceux qui en promettent de médiocres : le génie des premiers ſemble les approcher de la Divinité ; les ſeconds, qui n'annoncent ni des triomphes ni des revers éclatans, ſubiſſent la deſtinée du commun des hommes : ceux qui n'ont aucune diſpoſition, qui ſe livrent à un vain babil, ſans connoître les regles de la bienſéance & du goût, ſont, ainſi que vous l'avez dit en parlant d'un Déclamateur, des inſenſés, qui aſſemblent à ſon de trompe une multitude de témoins, afin de rendre leur folie publique.

Je vais parler à celui qui mérite d'être encouragé ; je vais l'inſtruire des leçons que m'a données l'expérience, & lui ſervir de guide pour le conduire au but, où je ſuis arrivé ſans être guidé par perſonne (*a*).

XXI. La premiere fois, Catulus, que j'entendis notre ami Sulpicius, que vous voyez ici, il étoit très-jeune, & il plaidoit une petite Cauſe : ſa voix,

---

(*a*) C'eſt imiter les Commentateurs, que de faire remarquer les endroits où il regne du badinage & de la plaiſanterie. Antoine prononce en riant ces dernieres paroles.

ſon port, ſes geſtes, tout annonçoit un homme né pour l'Eloquence. Son Diſcours fut impétueux & rapide, comme ſon eſprit; ſon ſtyle étoit plein de mouvement & de chaleur; j'y remarquai un certain luxe d'expreſſions analogue à ſon âge, & qui ne me déplut point. Je veux que le génie ait, dans la jeuneſſe, une fécondité exceſſive : il eſt plus aiſé d'émonder les ceps qui pouſſent trop, que de donner de la vigueur à ceux qui produiſent de foibles rameaux; & j'augure bien des premiers eſſais qui péchent par la ſurabondance des idées & des expreſſions. Les eſprits mûrs de trop bonne heure ne produiſent pas long-temps.

Dès que j'eus deviné ſes talens, je l'exhortai à prendre le Barreau pour ſon Ecole, & à y choiſir le modele qu'il voudroit; je l'avertis que, s'il m'en croyoit, il préféreroit Craſſus à tous les autres. Il me répondit qu'il ſuivroit mon avis; & il ajouta, par forme de compliment, que je ſerois auſſi l'un de ſes Maîtres. Un an après, il accuſa Norbanus (*a*), dont je fus le défenſeur; &

(*a*) Norbanus, Tribun du Peuple, ayant

vous n'imagineriez jamais combien il s'étoit perfectionné : son caractere le portoit à la maniere grande & noble de Crassus ; mais il n'auroit pas fait des progrès si rapides, si, comme il a coutume de le dire, il ne se fût appliqué soigneusement à imiter ce célebre Orateur.

XXII. Voici donc quelle est ma méthode : Je recommande sur toutes choses à mes Disciples, de choisir un modele, & d'étudier avec attention ses bonnes qualités ; de s'exercer ensuite à l'imiter, non comme ces malheureux copistes, tels que j'en ai vu plusieurs, qui se bornent à rendre les beautés faciles, & souvent les défauts.

Rien n'est plus aisé que de copier l'habillement, le port, & la démarche d'un homme ; ce n'est pas une merveille d'imiter des imperfections : Fusius, par exemple, après avoir perdu la voix,

---

prononcé une Harangue séditieuse contre Servilius Cæpion, qui venoit de remporter une victoire signalée sur les Cimbres, il le fit dépouiller du commandement de l'armée & envoyer en exil. Sulpicius le dénonça ensuite comme un homme qui troubloit l'Etat par ses Discours forcenés.

trouble encore la République par ses cris furieux ; & , sans atteindre à la vigueur de Fimbria (*a*), il ne lui ressemble que par les contorsions de la bouche & la grossiéreté de sa prononciation. Il a choisi un mauvais modele, & il n'en a pris que les défauts.

Je le répete donc ; si l'on veut réussir, il est nécessaire de trouver d'abord un excellent modele, & d'étudier ensuite ce qu'il a de plus parfait. Pourquoi remarque-t-on, presque dans chaque âge, une maniere différente ? Il n'est pas aisé de vérifier cette observation chez les Orateurs Latins, qui ont laissé peu d'Ecrits ; mais les Ouvrages des Grecs nous annoncent le goût & l'esprit dominans de chaque siecle.

Periclès, Alcibiade, & Thucydide leur contemporain, les plus anciens de ceux que nous connoissons, ont de l'esprit, de la précision, & de la finesse ; ils ont moins d'abondance dans l'expression que dans les idées : leur maniere ne seroit point uniforme, s'ils n'avoient pas tous suivi le même modele.

---

(*a*) Voyez le Dialogue des Orateurs illustres, sur Fusius & Fimbria.

Lyſias, Critias, & Théramene, vinrent après eux : le premier a laiſſé beaucoup d'Ouvrages ; il y en a peu du ſecond ; & nous ne connoiſſons le troiſieme que par tradition : ils avoient encore la touche nerveuſe de Périclès ; mais leur ſtyle étoit plus riche.

On voit enſuite Iſocrate, cet illuſtre Rhéteur, dont l'Ecole, ſemblable au cheval de Troie, paroît n'avoir porté que des Héros. Tous ſes Diſciples ne ſuivirent pas la carriere du Barreau ; pluſieurs s'adonnerent à l'Eloquence,
XXIII. ſans jamais parler en public. Tels furent les Théopompes, les Ephores, les Philiſtes, & les Naucrates, qui, avec un tour d'eſprit différent, avoient tous la même maniere. Ceux qui prononcerent des Plaidoyers ou des Harangues, tels que Démoſthenes, Hypérides, Lycurgue, Æſchines, Dinarque, & une multitude d'autres, ne déployerent pas un égal mérite ; mais leur ton, qui eſt celui de la vérité, ſe reſſemble ; & il s'eſt conſervé auſſi long-temps qu'ils ont eu des imitateurs.

Le temps effaça peu à peu la trace de leurs ſuccès ; l'Eloquence devint plus foible & plus molle : c'eſt l'époque où

brillerent Démocharès, fils d'une sœur de Démosthenes; Demetrius de Phalere, qui, à mon avis, surpasse en élégance tous ceux de son siecle, & qui leur servit de modele. Si l'on veut descendre jusqu'à nous, on trouvera qu'il y a toujours eu un Orateur célebre, dont les autres essayerent d'approcher. Toute l'Asie imite actuellement Meneclès & Hiéroclès, que j'ai entendus.

Cette imitation d'un bon modele exige beaucoup d'exercice : on doit surtout écrire long-temps, afin de former son style : si notre ami Sulpicius suivoit ma méthode, ses Discours seroient plus nerveux : on y remarque, comme dans les champs trop fertiles, une surabondance qu'il faut réprimer.

SULPICIUS.

Vous me donnez un bon conseil, & je le reçois avec plaisir; mais je ne pense pas, Antoine, que vous ayez jamais pris la peine de beaucoup écrire.

ANTOINE.

Croyez-vous donc que je ne vous exposerai point les regles dont je n'ai

pas fait uſage ? On m'accuſe de ne point tenir de regiſtre pour mes affaires domeſtiques (*a*). A juger de l'état de ma maiſon, il paroît qu'on ſe trompe ; & le ſtyle de mes Ouvrages peut vous apprendre ſi je ne m'exerce point à l'Art d'écrire.

On voit, à la vérité, des hommes qui n'imitent perſonne, & qui ſuivent leur caractere, ſans adopter d'autre guide que leur génie : je puis, Céſar & Cotta, vous citer pour exemples ; l'un de vous a des graces piquantes qu'on ne trouve point chez nos Orateurs, & la maniere de l'autre eſt pleine de délicateſſe & d'eſprit. Curion (*b*), qui eſt de votre âge, ne veut pas non plus s'aſſervir à un modele, quoique ſon pere

(*a*) A Rome, tous les peres de famille tenoient un regiſtre exact de leurs dépenſes, de leurs acquiſitions, & de ce qui ſe paſſoit chez eux. Les Oraiſons de Cicéron parlent ſouvent de cet uſage : on y voit combien il étoit étendu, & combien il étoit dangereux d'y manquer.

(*b*) Il n'eſt pas beſoin de répéter que le Dialogue des Orateurs illuſtres parle de tous les Orateurs cités dans les autres Ouvrages de Cicéron.

ait été le plus éloquent de ses contemporains ; le choix, l'abondance, & la dignité de ses expressions l'ont rendu original. Je m'en apperçus bien, lorsqu'il plaida contre moi l'affaire de Cossus (*a*), devant les Centumvirs ; il déploya toutes les ressources d'un esprit fécond, & toutes les qualités d'un habile Orateur.

XXIV. Amenons enfin notre Disciple au milieu de l'arene, & sur-tout dans celle du Barreau, qui présente le plus de difficulté. On rira peut-être du précepte que je vais vous donner, car il n'a rien de remarquable ; &, sans être un Rhéteur, tout homme doué du sens commun pourroit en dire autant. Je recommande d'abord à l'Orateur d'étudier avec soin, & de connoître à fond les Causes qu'il veut traiter.

Les Maîtres de l'Ecole ne prennent pas la peine de donner cet avis, parce qu'on exerce les jeunes gens sur des sujets très-faciles, tels que celui-ci : La Loi défend aux étrangers de monter sur

---

(*a*) Aulu-Gelle croit qu'il s'agissoit d'une substitution faite en faveur d'un cadet, au préjudice des enfans de l'aîné.

les murailles de la ville ; un étranger y a monté, & il eſt venu à bout de repouſſer les ennemis : on l'accuſe en Juſtice. . . . Il n'eſt pas mal-aiſé de connoître la queſtion dans toute ſon étendue. Les autres n'étant pas plus embrouillées, il n'y a point d'inconvénient à négliger mon précepte : mais, au Barreau, il faut étudier long-temps les actes, les preuves, & les dépoſitions des témoins ; les pactes, les contrats, les ſtipulations, la filiation, & les droits des Parties ; les lignes d'affinité, les Décrets des Tribunaux, les réponſes des Juriſconſultes ; enfin, les mœurs & la conduite de ceux qui ſont intéreſſés à l'affaire : ſi l'on ne prend pas ce ſoin, on perd une multitude de Cauſes, ſurtout les Cauſes entre particuliers, qui ſont ordinairement les plus obſcures.

Pluſieurs Avocats, afin de perſuader qu'ils ſont employés dans tous les Tribunaux, & qu'ils n'ont pas un moment de repos, plaident des affaires ſans les connoître : ils ſont coupables de pareſſe, puiſqu'ils ne rempliſſent pas le premier de leurs devoirs ; ou d'infidélité, puiſqu'ils manquent à leurs promeſſes : de plus, il eſt impoſſible de bien parler

ſur des choſes qu'on ignore, & on dira qu'ils n'ont point de talent; reproche qu'ils s'attireront par leur zele mal entendu.

Quant à moi, je me fais inſtruire par mon Client; je lui parle tête à tête, afin qu'il s'explique avec plus de liberté; je lui objecte les raiſons de l'Adverſaire, afin qu'il m'expoſe tout ce qu'il peut ſavoir d'utile à ſa Cauſe. Dès qu'il s'eſt retiré, je me mets tour à tour à la place des Juges, de la Partie adverſe, & de l'homme que je vais défendre; j'examine ſans partialité les différentes preuves; j'inſiſte ſur celles qui ſont favorables, & j'omets celles qui pourroient nuire au lieu d'être utiles.

C'eſt ainſi que je me diſpoſe à plaider; je n'imite point ces Orateurs, qui, ſe repoſant ſur leur eſprit, parlent en public ſans avoir beaucoup médité leur Cauſe. Je crois qu'ils auroient plus de ſuccès, s'ils ſuivoient mon exemple.

Lorſque je ſuis bien inſtruit de l'affaire, je recherche quelle eſt la nature & le point eſſenciel de la Cauſe, Qu'il s'agiſſe d'une accuſation & d'un délit, d'un Procès ſur un héritage, d'une délibération ſur l'utilité ou les déſavan-

tages d'une guerre, d'un éloge ou d'un panégyrique, de l'examen philosophique d'un point de Morale; on peut dire, en général, qu'il est toujours question d'un fait, ou présent, ou passé, ou à venir.

XXV. Un accusé se défend presque toujours en niant les faits. Il doit surtout les nier, s'il s'agit d'un crime de péculat & de concussion, d'un empoisonnement, ou d'un assassinat. Si l'on est accusé de brigue, il est difficile de dire que les présens donnés n'ont pas eu pour but d'obtenir les suffrages. Ces Causes roulent sur des actions passées, & forment le premier genre.

La plupart des délibérations ont rapport à l'avenir; car on ne délibere guere sur une chose présente ou passée.

Souvent il s'agit de connoître, non la vérité d'un fait, mais la qualité morale d'une action; la défense de L. Opimius devant le Peuple, par le Consul Carbon, peut servir d'exemple: Il ne désavoua point le meurtre de Caius Gracchus; mais il soutint qu'on l'avoit tué justement, & pour sauver la Patrie. Telle fut aussi la réponse de Scipion l'Africain à ce même Carbon, qui, en

l'interrogeant sur la mort de Tiberius Gracchus, établissoit des principes différens de ceux qu'il avoit établis autrefois. Scipion déclara qu'on avoit bien fait de le poignarder : *Et vous-même, Carbon*, ajouta-t-il, *si vous n'aviez pas changé de maximes depuis que vous êtes Tribun du Peuple, vous trouveriez ce moyen décisif.* On se justifie sur ces sortes de faits, en disant qu'ils étoient permis ou nécessaires, ou qu'ils sont arrivés par hasard, ou par imprudence.

La Cause est de la même espece, lorsqu'on examine le nom qu'il faut donner à une action. Ce fut sur cela que je disputai si vivement, en plaidant pour Norbanus ; je convenois avec Sulpicius de la plupart des faits qu'il alléguoit ; mais je soutenois que ce n'étoient point des crimes de *lèse-Majesté* ; & j'expliquai à quels délits la Loi Apuleia applique ce mot.

Plusieurs Rhéteurs veulent qu'alors on commence par une définition claire & précise du mot qui forme la difficulté. Cette regle me semble puérile. Lorsqu'on demande, dans les Ecoles, ce que c'est qu'un Art, ce que c'est qu'une Loi, ou ce qui constitue une Ré-

publique; il faut donner une définition qui soit de la derniere précision & de la derniere exactitude : mais le cas est ici différent.

Sulpicius ne s'embarrassa pas plus que moi de ce précepte; nous développâmes l'un & l'autre, avec le plus de fécondité que nous le pûmes, ce qui constitue le crime de lèse-Majesté. Si l'Orateur essayoit de donner une définition très-précise, l'Adversaire ne manqueroit pas de profiter de cette mal-adresse, en y reprenant quelques mots. Une pareille méthode annonce l'Ecole & un homme peu versé dans l'Art : d'ailleurs, elle ne fait point d'impression sur l'esprit des Juges, parce qu'elle est trop rapide pour être saisie.

XXVI. Quand on examine la qualité d'une chose, la difficulté consiste souvent dans la maniere d'interpréter un Ecrit équivoque. L'ambiguité provient de la contradiction qui se trouve entre le sens littéral & l'intention de celui qui a composé l'Ecrit : alors on l'éclaircit, en suppléant à la lettre. Elle provient aussi de deux Ecrits ou de deux Loix contraires l'un à l'autre; & on l'éclaircit de la même maniere, c'est-

à-dire, en ſuppléant à celle des deux Loix que nous adoptons. Toutes les Cauſes qui roulent ſur un Ecrit équivoque, peuvent donc ſe réduire à un ſeul genre. A la vérité, il y a bien des eſpeces d'ambiguités : les Dialecticiens les connoiſſent mieux que les Orateurs ; mais nous ne devons pas les ignorer. L'omiſſion d'un ou de pluſieurs mots en eſt la ſource ordinaire.

Les Rhéteurs ont tort également de ne pas rapporter au même genre les Cauſes où il s'agit d'interpréter un Ecrit, & celles où l'on recherche quelle eſt la qualité d'une choſe ; car, dès qu'on examine l'interprétation que l'on doit donner à un Ecrit, ce n'eſt pas un point de fait, mais une diſpute ſur la qualité du fait (*a*).

Toutes les Cauſes peuvent donc ſe réduire à trois genres ; les queſtions de

(*a*) Ce paſſage eſt aſſez difficile, & les Commentateurs me paroiſſent ſe tromper. Antoine veut réduire les diviſions & les ſous-diviſions des Rhéteurs ; & je crois avoir rendu le ſens d'une maniere juſte. Au reſte, cette analyſe reſſemble un peu à celle des Philoſophes & des Rhéteurs Grecs, dont on ſe moque ſouvent dans ces Dialogues.

fait, qui embraſſent le préſent, le paſſé, ou l'avenir; les queſtions ſur la maniere dont on doit qualifier le fait; & enfin les queſtions où l'on examine d'après quelle Loi ou quel Ecrit on doit le juger (*a*). Les Rhéteurs Grecs font un genre particulier des Cauſes où l'on diſcute ſi une telle choſe eſt juſte; mais il ne differe pas du ſecond.

XXVII. Je reviens à ma méthode. Après avoir reconnu de quel genre eſt la Cauſe que je veux traiter, j'examine avant tout quel eſt le nœud de la queſtion, & à quel point il faut rapporter mes moyens: j'étudie enſuite deux choſes avec attention; la maniere de prévenir l'Aſſemblée en ma faveur & en faveur de mon Client, & celle de perſuader les Auditeurs ou les Juges.

Ainſi toutes les regles ſur l'Eloquence peuvent ſe réduire à trois; l'Orateur doit prouver la vérité de ce qu'il ſoutient, ſe concilier la bienveillance de ceux qui l'écoutent, & entraîner leur opinion.

---

(*a*) Antoine pouvoit même les réduire à deux, & ne faire qu'un ſeul genre du ſecond & du troiſieme.

Il y a deux ſortes de preuves ; les unes que préſente la Cauſe, ſans qu'on ſe donne la peine de les imaginer ; tels que les actes par écrit, les dépoſitions des témoins, les conventions, les Loix, les Décrets du Sénat, & les Arrêts des Tribunaux ; les déciſions des Juriſconſultes, &c. ; les autres dépendent de la ſagacité & des talens de l'Orateur. Un eſprit ordinaire ſuffit pour faire valoir les premieres & les expoſer dans tout leur jour ; mais on eſt obligé de créer les ſecondes.

Les Rhéteurs qui diviſent les Cauſes en plus de genres (*a*) que nous, aſſignent à chaque genre des preuves particulieres. Cette méthode peut être utile aux jeunes gens, à qui on donne ainſi ſur chaque affaire des moyens plauſibles ; mais c'eſt avoir l'eſprit borné, que de ſuivre les ruiſſeaux ſans remonter aux ſources ; &,

---

(*a*) Les anciens Rhéteurs portent juſqu'à ſept ou huit les genres de Cauſes qu'Antoine réduit à trois ; ils diſtinguent les Cauſes conjecturales, les juridiciaires, celles qui ont rapport à la définition de la choſe, celles qui appartiennent au Barreau, au Sénat ; les démonſtratives, ou celles qui ont rapport aux éloges & aux cenſures publics, &c.

à notre âge & avec notre expérience, nous devons nous élever plus haut, & déduire nos raiſons des véritables principes.

Il faut d'abord que l'Orateur approfondiſſe d'une maniere générale les affaires dont il ſe charge, afin d'abréger ſes travaux ſur d'autres Cauſes pareilles. On parle tous les jours au Barreau pour ou contre la valeur des actes, pour ou contre les dépoſitions des témoins & les tortures : on apprend ainſi une multitude de lieux communs; & vous devez, Sulpicius & Cotta, vous en compoſer un fonds que vous ne manquiez jamais de trouver au beſoin.

Il ſeroit trop long d'expliquer les méthodes d'affoiblir ou de fortifier les preuves tirées d'un acte, de la dépoſition d'un témoin, ou de la torture : cela demande peu de talent, mais une grande habitude de la Plaidoirie; il faut un peu plus de connoiſſance de l'Art, pour préſenter ſa Cauſe avec les ornemens dont elle eſt ſuſceptible.

Les preuves qu'invente l'Orateur, ne ſont pas difficiles à trouver; mais la difficulté conſiſte à les embellir par l'Eloquence. Dans toutes les Cauſes, il faut

d'abord

d'abord étudier ce qu'on veut dire, & ensuite la maniere dont on le dira. Pour remplir le premier devoir, il semble qu'on ait besoin des secours de l'Art; mais le sens commun ordinaire suffit. C'est par les ornemens, la richesse, & la variété du Discours, qu'un Orateur montre son génie & sa puissance.

XXVIII. Puisqu'il ne vous plaît pas de m'en dispenser, je traiterai, le mieux qu'il me sera possible, de ce premier devoir; vous jugerez avec combien peu de succès. Quand j'aurai indiqué les moyens de se concilier les esprits, de les instruire, & de les émouvoir, Crassus voudra bien vous enseigner la maniere d'embellir le Discours; en effet, c'est lui qui a introduit le charme de l'élocution parmi nous, qui a perfectionné l'Art du style, & qui en a montré tous les secrets.

Je vous dirai, Catulus, sans craindre de passer pour flatteur, que j'ai entendu avec assiduité tous les Orateurs Grecs & Latins de notre temps, & qu'aucun d'eux ne m'a offert la richesse de style qu'on trouve dans Crassus. Les Discours qu'on prononce devant moi, vous le savez, restent fidélement dans ma mé-

moire ; & d'après l'attention que m'accordent des hommes aussi éclairés que vous, j'ai lieu de croire que mon avis doit être compté pour quelque chose.

Vous trouverez bon, je pense, qu'après avoir créé, pour ainsi dire, l'Orateur, après lui avoir donné la premiere nourriture, je le remette entre les mains de Crassus, qui achevera de le former & de le polir.

CRASSUS.

Antoine, faites l'éducation en entier ; & voyez si un bon pere, sur-tout lorsqu'il est riche comme vous, ne donne pas à ses enfans l'habillement & la parure qui dépendent de lui : du côté de la richesse, de la force, & du talent, en un mot, que vous manque-t-il ? Vous avez prouvé souvent qu'il ne vous manque rien : dans une péroraison, vous ne craignîtes point d'amener au milieu de l'Assemblée un Personnage Consulaire, de déchirer la robe de ce vieillard, & de montrer les cicatrices des blessures qu'il avoit reçues en commandant les armées (*a*) : dans votre

(*a*) Dans une accusation de péculat intentée contre Aquilius, Antoine, par son éloquence,

Plaidoyer contre Sulpicius, en faveur d'un homme turbulent & d'un séditieux (*a*), vous osâtes faire l'apologie des séditions, & démontrer, de la maniere la plus éloquente & la plus noble, que toutes les révoltes du Peuple ne sont pas punissables, qu'il y en a de salutaires à la République; celles, par exemple, qui accompagnerent l'expulsion des Rois & l'établissement des Tribuns; que celle de Norbanus, produite par la douleur des Citoyens & la haine publique contre Cæpion, n'étoit point criminelle, & n'avoit pu être réprimée.

Pouvoit-on traiter une matiere si délicate & si neuve, sans avoir une éloquence admirable & un empire extrême

---

le fit absoudre. Cicéron, dans la septieme Verrine, parle plus au long des mouvemens oratoires auxquels se livra Antoine dans la défense d'Aquilius.

(*a*) Il est ici question de Norbanus, qui excita une révolte contre Cæpion, parce que ce Proconsul avoit laissé tailler son armée en pieces, & piller son camp par les Cimbres: quatre-vingt mille Romains étoient restés sur la place.

ſur les eſprits ? Que dirai-je des mouvemens pathétiques que vous employâtes pour exciter la pitié des Juges en faveur de Manlius (*a*) & de Quintus Rex (*b*), & d'un nombre infini d'autres Ouvrages, où, de l'aveu de tout le monde, brilient une ſagacité merveilleuſe, & où l'on apperçoit d'ailleurs les autres qualités que vous voulez bien trouver en moi ?

CATULUS.

XXIX. Quoique votre éloquence, Antoine & Craſſus, ne ſoit pas du même genre, vous parlez tous les deux d'une maniere parfaite, & c'eſt ce qui m'étonne ; vous réuniſſez les dons de la Nature & les lumieres que fournit l'étude de l'Art. Ainſi, Craſſus, vous

(*a*) Manlius commandoit l'armée Romaine avec Cæpion, lorſqu'elle fut maſſacrée par les Cimbres ; & il fut traduit en Juſtice, ainſi que ſon Collegue, pour rendre compte de ſa conduite.

(*b*) Q. Martius Rex fut Conſul avec M. Caton le Neveu. On ne ſait pas ce qu'on lui reprochoit : les Hiſtoriens diſent qu'il attaqua les Samiens ; peut-être fut-il repouſſé.

ne refuserez pas de nous enseigner ce qu'Antoine passera sous silence : quant à vous, Antoine, si vous n'épuisez point la matiere, nous savons bien que vous le pourriez, & nous croirons que vous voulez nous procurer le plaisir d'entendre Crassus.

CRASSUS.

Je vous conseille, Antoine, d'omettre les lieux communs dont on tire les argumens; car ces jeunes gens ne se soucient point de les connoître. Vous en parleriez, il est vrai, d'une maniere neuve & brillante; mais ce sont des choses communes & faciles; dites-nous plutôt quelles sont les sources où vous puisez les beautés divines qu'on apperçoit dans vos Discours.

ANTOINE.

J'y consens : mais, si je ne vous refuse rien, j'espere aussi obtenir de vous ce que j'en attends. Voici tout le secret de ma méthode, que vous venez de traiter de *divine*.

Le but de l'Orateur est de mettre l'Auditoire dans ses intérêts, de l'ins-

truire, & de l'émouvoir. Pour réussir dans le premier objet, il faut de la douceur; il faut de la sagacité pour le second, & de l'énergie ou du pathétique pour le troisieme. Le point qui regarde l'exposé & la défense de la Cause, paroît comprendre les deux autres, & réunir tout ce qui a rapport à l'invention; ainsi j'en parlerai d'abord, mais en peu de mots. Les observations que j'ai faites & qui s'offrent maintenant à mon esprit, ne sont pas en grand nombre.

XXX. Je me conforme volontiers au sage conseil de Crassus; je ne m'arrêterai pas à ces lieux communs éternels que les Maîtres de Rhétorique enseignent aux enfans; remontons aux principes d'où découlent les moyens propres à tous les Plaidoyers & à toutes les Harangues. Lorsque nous avons à écrire un mot, il n'est pas besoin de songer aux lettres dont il est composé; & il n'est pas non plus nécessaire, quand nous avons à plaider une Cause, de chercher dans notre esprit toutes les preuves dont elle est susceptible. Dès qu'on a de l'habitude, elles se présentent d'elles-mêmes, comme les lettres de

l'alphabet, s'il s'agit de faire une phrase.

Ces lieux communs qu'enseignent les Rhéteurs, ont un autre défaut; un Orateur expérimenté est le seul qui sache les employer à propos. L'expérience ne s'acquiert qu'avec le temps, ou bien par des méditations, & une grande assiduité aux Discours qui se prononcent en public. Vous me citez un homme très-instruit, doué d'une grande sagacité pour l'invention, & même d'une prononciation très-belle; s'il ignore les usages, les institutions, & l'Histoire de la République; s'il ne connoît pas les mœurs & le caractere de ses Concitoyens, ces lieux communs où l'on puise des argumens, lui seront bien inutiles. Pour les manier avec succès, il faut avoir un génie cultivé : un champ mis plusieurs fois en labour, produit de meilleurs fruits qu'une terre absolument neuve. La culture dont je parle ici, consiste dans l'habitude de plaider, d'entendre les bons Orateurs, de lire leurs Ouvrages, & de former son style par la composition.

Commencez donc par observer la nature de la Cause; il est toujours fa-

cile de la connoître : voyez s'il s'agit de l'existence d'un fait, de sa qualité, & du nom qu'il mérite ; ensuite, sans toutes les combinaisons qu'enseignent les Rhéteurs, le bon sens naturel vous indiquera le point essenciel. Si l'on en croit les Docteurs, il faut, pour le découvrir, s'y prendre de cette maniere: Opimius a tué Gracchus. Opimius dit qu'il a pris les armes en vertu d'un Sénatus-Consulte, & pour sauver la République ; mais Decius soutient que ces raisons ne justifient pas le meurtre de Gracchus. Il est donc question de savoir si Opimius a pu, en vertu d'un Sénatus-Consulte, & dans la vûe de conserver l'Etat, tuer Gracchus. En bonne foi, tout cela n'est-il pas évident ? &, pour s'en appercevoir, a-t-on besoin de regles ? La difficulté consiste à trouver les raisons dont l'accusateur & l'accusé doivent se servir.

XXXI. Remarquez ici la méprise grossiere de ces Maîtres de Rhétorique chez qui nous envoyons nos enfans : ce n'est pas que leur méprise importe beaucoup à l'Eloquence ; mais il faut dévoiler l'ineptie de ces hommes, qui pa-

roiſſent ſi éclairés : ils diviſent les Cauſes en deux genres ; l'un qui embraſſe les queſtions générales, & l'autre, dont la perſonne & le temps ſont déterminés ; & ils ne voient pas que toutes les Cauſes ſe réduiſent à une queſtion générale. En effet, dans celle dont je parlois tout à l'heure, les preuves de l'Orateur ſont indépendantes de la perſonne d'Opimius & de celle de Decius : car, le meurtre étant défendu par les Loix, on veut ſavoir s'il faut punir celui qui a tué un Citoyen, en vertu d'un Sénatus-Conſulte, & pour le ſalut de la Patrie ; & ce raiſonnement peut s'appliquer à tous les cas où il s'agit de la qualité morale d'une action.

Il s'applique même à celles où il s'agit d'un fait. Quand on recherche ſi P. Decius (*a*) a reçu de l'argent contre les Loix, on doit généraliſer les moyens d'accuſation & de défenſe : ſi l'on reproche à Decius de s'être livré à des dépenſes exceſſives, il faut s'étendre ſur le vice de prodigalité ; ſi on lui reproche

(*a*) Cicéron parle de ce Decius dans les Partitions Oratoires.

d'avoir voulu envahir le bien d'autrui, il faut s'étendre sur la passion de l'avarice ; s'il est accusé de sédition, il faut parler des mauvais Citoyens & des hommes turbulens ; si l'on récuse ou combat des témoignages, il faut parler des témoins en général. Celui qui s'est chargé de la défense de Decius, est contraint de suivre la même méthode, & de ramener le cas particulier à une hypothese générale.

Ceux dont l'esprit manque d'étendue, croiront peut-être qu'il y a réellement plusieurs genres de Causes ; mais il est certain que si le nombre des cas & des délits particuliers est immense, les principes d'où découlent les moyens d'accusation & de défense sont fort bornés.

XXXII. Quand on dispute, non sur l'existence du fait, mais sur sa qualité, si la multiplicité des genres se compte par celle des coupables, elle sera sans fin, & l'Orateur ne pourra se retrouver au milieu de cette confusion ; mais si on la compte par les choses en elles-mêmes, elle sera peu considérable, & on la déterminera sans difficulté. Si vous voulez faire un genre absolument séparé

de la Cause de Mancinus (*a*), il se présentera une Cause nouvelle, toutes les fois que les ennemis ne recevront pas un homme livré par le Héraut du Peuple Romain : mais dès qu'on l'envisage d'un point de vue plus général, dès qu'on la ramene à cette forme : Un Citoyen livré par le Héraut de la République, & renvoyé par l'ennemi, peut-il jouir du droit de retour (*b*) ? dans la question ainsi réduite, le nom de Mancinus est indifférent à la Cause, & il ne change rien à la nature des preuves, ni aux ornemens dont l'Orateur les embellit.

Le tableau des bonnes qualités & des vices des Cliens n'est pas moins étranger à la question ; & même alors le Discours devient général. Les Rhéteurs qui font de chaque Cause un genre particulier, méritent d'être réfutés ; & si je m'arrête si long-temps sur cet ob-

(*a*) On a parlé de cette Cause dans le premier Dialogue.

(*b*) On a expliqué, dans le premier Dialogue, ce que les Romains entendoient par le droit de *postliminium*, ou droit de retour.

jet, ce n'eſt pas uniquement dans le deſſein de les contredire.

On ne plaide aucune affaire ſans y nommer les Parties, & ſans fixer l'époque ; mais cela ne ſuffit pas pour déterminer la nature de la Cauſe ; elle eſt déterminée par la queſtion générale que préſentent tous les cas particuliers. Comme je me borne ici aux réflexions que j'ai faites, ſans vous rappeler les leçons que j'ai puiſées dans les Ecoles ou dans les Livres, n'attendez pas de moi de longs détails. Que les Docteurs aient imaginé une méthode bonne ou mauvaiſe, je ne m'amuſerai point à diſputer contre eux ; j'ai voulu ſeulement vous avertir, qu'avec tout leur loiſir, les Rhéteurs Grecs ſe ſont trompés ſur la ſeule choſe qu'ils pouvoient découvrir ſans l'uſage du Barreau ; je veux dire ſur la diviſion des genres auxquels les Cauſes ſe réduiſent.

Encore une fois, cette mépriſe de leur part m'eſt indifférente ; elle ne l'eſt pas également pour vous, Sulpicius & Cotta, &, s'ils ne ſe trompent point, on ſurchargera votre eſprit d'une multitude de principes. En effet, ſi le nom des perſonnes détermine la nature des

Causes, il faudra compter autant de genres que d'accusés traduits devant les Tribunaux; mais si on ramene les Causes à des questions générales, on les réduira tellement, qu'elles pourront toutes être présentes à l'esprit d'un Orateur attentif & doué d'une bonne mémoire.

Crassus, dans la Cause de Marcus Curius, suivit-il la marche de nos Docteurs? Il prouva, d'une maniere heureuse, que Curius, ou tout autre à sa place, devoit hériter de Coponius, quoiqu'il n'y eût pas eu de posthume. Le nom de Curius & celui de Coponius ne fournissoient pas en eux-mêmes de moyens à l'Orateur: la question étoit générale, le Testateur ayant fait cette disposition: *Si j'ai un fils, & s'il meurt avant l'âge de puberté, &c. un tel sera mon héritier.* Il n'étoit point né de fils au Testateur, & il s'agissoit de savoir si l'héritier institué, au cas que le fils posthume mourût, pouvoit recueillir cette succession. Pour traiter des questions générales, on emploie donc des raisons applicables à tous les lieux & à tous les temps, & le nom des personnes n'y change rien.

XXXIII. Les Juriſconſultes nous jettent ici dans le même embarras que les Rhéteurs, & ils nous dégoûtent de leur ſcience. Caton (*a*) & Brutus (*b*) ne manquent pas de citer dans leurs Ouvrages le nom des hommes & même des femmes qui ont demandé leur avis : ils ſemblent dire que le nom de la perſonne détermine le nœud de l'affaire & le point de la conſultation. En accablant notre eſprit par cette multitude infinie de cas, ils ont voulu, je penſe, nous rebuter, &, en nous ôtant l'eſpoir d'apprendre le Droit, nous faire perdre le déſir de l'étudier. Craſſus nous débarraſſera un jour de ces inutilités ; il généraliſera les queſtions, & il les ramenera à un petit nombre de claſſes ; car, ſi vous ne le ſavez pas, Catulus, il nous

---

(*a*) M. Caton, fils de Cenſorinus, laiſſa pluſieurs Livres ſur le Droit civil, & fut le premier de ſa famille qui écrivit ſur la Juriſprudence. M. Caton, chef de la branche Porcia, & pluſieurs de ſes fils, écrivirent auſſi ſur le Droit : on ignore duquel parle Cicéron.

(*b*) Ce Brutus laiſſa ſept Livres ſur la Juriſprudence : Cicéron en parle dans l'Oraiſon pour Cluentius.

promit hier de se livrer à ce travail, & de réduire en Art la Jurisprudence.

CATULUS.

Ce travail sera facile à Crassus, qui sait le Droit autant qu'on peut le savoir, & qui a de plus des qualités dont ses Maîtres de Jurisprudence étoient dépourvus ; il traitera son sujet avec exactitude, & il aura le talent de l'embellir.

ANTOINE.

Crassus nous apprendra toutes ces choses, lorsqu'il quittera les affaires pour jouir du repos.

CATULUS.

Il m'a dit souvent qu'il vouloit renoncer à la Plaidoirie & à toute espece de travail ; mais je lui réponds qu'il n'en aura jamais le courage : il ne pourra voir tant de Citoyens implorer vainement son secours ; Rome seroit affligée, si un Orateur qui fait sa gloire, se condamnoit à un éternel silence.

ANTOINE.

Si Catulus ne se trompe pas, nous

passerons notre vie, Crassus & moi, à tourner la meule comme des esclaves (*a*), & nous laisserons à Scævola, ou à ces autres mortels heureux qui jouissent du repos, le soin de publier une Théorie de la Jurisprudence.

CRASSUS.

Poursuivez vos leçons; & soyez sûr que je saurai bien, quand je le voudrai, rompre les liens de ma servitude.

ANTOINE.

XXXIV. Je disois que les différentes affaires du Barreau peuvent se réduire à un petit nombre de genres, quoiqu'elles embrassent une variété infinie de personnes & de circonstances; & que le plus grand travail, pour ceux qui sui-

---

(*a*) Le mot de *pistrinum*, qui signifie le moulin auquel travailloient les esclaves, revient souvent, dans les Livres des Anciens, pour désigner un ouvrage de forçat. Peut-être les Romains ne connoissoient-ils pas les moulins à eau & les moulins à vent; ou, s'il y en avoit parmi eux, les moulins à bras, dont on parle ici, servoient à quelque manufacture.

vent la carriere oratoire, eſt de connoître ſur chacun de ces genres les principes généraux de défenſe les plus ingénieux & les plus ſolides. Des idées bien choiſies amenent ſans peine des expreſſions agréables; car l'expreſſion me paroît toujours aſſez ornée, dès qu'elle ſort du fond du ſujet.

Vous n'oubliez pas que je vous rend compte de mes opinions, & que je puis me tromper, en vous diſant la vérité telle que je la conçois. Il ſuffit, lorſqu'on ſe préſente au Barreau, d'avoir ces connoiſſances générales; & quand on vous charge d'une Cauſe, il n'eſt pas néceſſaire d'aller chercher des raiſons dans tous ces lieux communs particuliers, dont parlent les Rhéteurs. Si vous avez l'habitude du Barreau, ſi vous examinez votre ſujet avec attention, vous les découvrirez ſans peine; je vous conſeille ſeulement d'étudier les lieux communs les plus eſſenciels. Vous donnerez, ſi vous voulez, à ces ſources, le nom d'*Art* ou d'*Obſervations* (*a*): elles four-

(*a*) Ariſtote prétend que ces lieux communs forment un Art. C'eſt diſputer ſur les mots. Les Rhéteurs veulent qu'on apprenne une mul-

nissent les différentes preuves dont on fait usage ; & dès qu'on en connoît toute l'étendue, ce qui peut servir à la Cause se présente à l'esprit.

Pour consommer l'œuvre de l'invention, il faut de la méthode, de l'application, & de la sagacité. La sagacité joue sans doute ici le premier rôle ; mais le travail a souvent le pouvoir d'agrandir les esprits médiocres, ou de donner de la pénétration à ceux qui semblent en manquer.

*Effets de l'application.*

L'application est utile en tout, mais particuliérement lorsqu'il s'agit de traiter une affaire au Barreau ; c'est sur elle qu'on doit compter le plus : il ne faut jamais la négliger, car les grands efforts sont toujours couronnés par des succès : c'est elle qui fait connoître une Cause dans toute son étendue, qui ne laisse rien échapper de ce qui regarde l'Adversaire ; qui recueille ses preuves, & même ses ex-

titude immense de lieux communs particuliers : Antoine dit qu'il suffit de connoître les sources générales, auxquelles on peut donner, si l'on veut, le nom de *lieux communs généraux* ; & il ajoute que ces sources générales sont en très-petit nombre.

preſſions ; qui obſerve juſqu'aux mouvemens de ſon viſage, pour mieux découvrir le fond de ſes penſées. La prudence preſcrit ici d'obſerver d'une maniere adroite, afin qu'on ne ſoit pas apperçu. C'eſt encore l'application qui porte l'eſprit ſur beaucoup d'autres choſes dont je parlerai bientôt ; qui attache l'Orateur au point eſſenciel ; qui l'avertit de profiter de tout ; qui ſoutient ſa mémoire, & qui lui donne de la voix & des forces. Ce ſont-là de précieux avantages.

Ainſi, la méthode dont je vous entretenois tout à l'heure, indique ſeulement les lieux communs où l'on va puiſer des raiſons. La ſagacité apperçoit ces moyens ; & c'eſt avec le travail & l'application, qu'on en tire tout le parti poſſible.

Ne remarquons-nous pas de la fécondité & de l'abondance dans les Diſcours des Philoſophes, qui traitent le premier ſujet qu'on leur propoſe, & qui néanmoins, comme Catulus le ſait mieux que moi, dédaignent toutes les regles de Rhétorique ?

CATULUS.

XXXVI. Cela eſt vrai ; quoique la plupart des Philoſophes dédaignent les préceptes & les méthodes des Rhéteurs, ils ſont prêts à diſcourir ſur toutes ſortes de matieres. Ariſtote, que j'admire le plus, a établi néanmoins des lieux communs, où les Philoſophes, dans leurs diſputes, & les Orateurs, dans leurs Harangues, peuvent puiſer des raiſons. J'obſerve que vous avez à peu près les idées de ce grand homme ; ſoit que votre génie, qui reſſemble au ſien, les ait découvertes ; ſoit que vous ayez lu ſes Livres, ce qui me paroît plus vraiſemblable : en effet, vous connoiſſez mieux les Auteurs Grecs que nous ne l'imaginions.

ANTOINE.

A vous dire vrai, il m'a toujours ſemblé que l'Orateur feroit plus d'impreſſion ſur le Peuple, s'il annonçoit peu de connoiſſance de l'Art, & ſurtout de la Littérature Grecque ; mais, d'un autre côté, j'ai penſé que ne pas prêter l'oreille à ces Grecs, qui promet-

tent des découvertes nouvelles sur l'Art de bien vivre & de bien parler, c'est imiter les brutes; que si l'on n'ose les écouter publiquement, de peur d'avoir moins de crédit parmi ses Concitoyens, il faut assister à leurs leçons en cachette: je me suis conduit d'après cette maxime; & si je n'ai point approfondi leur doctrine, je la connois superficiellement.

CATULUS.

XXXVII. Vous ne vous êtes donc approché de la Philosophie qu'en tremblant? vous la redoutiez comme on redoute un écueil dangereux; nos ancêtres néanmoins ne l'ont jamais méprisée; & l'Italie étoit pleine de Pythagoriciens, lorsque la Grande Grece étoit florissante. On dit que Numa, l'un de nos Rois, fut de cette secte; mais Numa fut antérieur à Pythagore; & ce Monarque doit nous paroître plus admirable encore, puisqu'il a policé Rome, deux siecles avant que le nom de *Rome* fût parvenu aux oreilles des Grecs. Notre République n'a jamais eu de Citoyens plus illustres, ni plus recommandables par leur intégrité &

la délicatesse de leur esprit, que Scipion, Lælius, & Furius : ils avoient toujours auprès d'eux des Grecs éclairés.

Ils m'ont dit souvent que les meilleures têtes de Rome furent bon gré aux Athéniens, d'avoir envoyé pour Ambassadeurs auprès du Sénat, les trois premiers Philosophes de leur temps, Carnéades, Critolaüs, & Diogene. Scipion, Lælius, & Furius, suivirent avec assiduité les leçons de ces Etrangers, & ils ne furent pas les seuls. Après des autorités si imposantes, je suis étonné, Antoine, qu'à l'exemple de Zethus, dans une des Pieces de Pacuvius, vous déclariez la guerre à la Philosophie.

ANTOINE.

Ce n'est pas mon projet ; car je ressemble à Neoptolome, dont parle Ennius, *j'aime à philosopher un peu, & je ne puis souffrir de ne point philosopher du tout.* Voici mon opinion, que vous connoissez assez : Je ne blâme point l'étude des Grecs, pourvu qu'on ne la pousse pas trop loin ; mais je crois que ces connoissances étrangeres prévien-

nent le Peuple & les Juges contre l'Orateur ; qu'elles le font ſoupçonner d'artifice, & diminuent l'impreſſion que produiroient ſes Diſcours.

XXXVIII. Ce Diogene, l'un des trois Philoſophes qui vinrent en ambaſſade à Rome, apprenoit à diſcourir ſur toutes ſortes de ſujets, & à diſcerner les choſes vraies d'avec les choſes fauſſes; ou, comme diſent les Grecs, il enſeignoit la Dialectique. Cet Art, ſi toutefois c'en eſt un, ne donnoit pas de méthode pour trouver des raiſonnemens, mais ſeulement pour en appercevoir les défauts ou la juſteſſe.

Les Dialecticiens cherchent à découvrir la vérité ou la fauſſeté, la préciſion ou l'inexactitude de toutes les propoſitions, ſimples ou compoſées, affirmatives ou négatives; mais ils s'embarraſſent dans leurs ſubtilités, &, à force d'analyſer leur ſujet, ils trouvent des objections qu'ils ne peuvent réſoudre, & ils détruiſent ce qu'ils avoient bien établi.

Ce Philoſophe Stoïcien ne nous eſt ainſi d'aucun ſecours ; au lieu de nous enſeigner les ſecrets de l'invention, il les embrouille davantage, par des

difficultés qu'il dit insolubles ; & sa maniere est d'ailleurs si seche & si désagréable, que les Orateurs ne pourroient employer ses preuves, quand même il en fourniroit de bonnes. Il faut que leurs Discours plaisent à l'oreille du Peuple, qu'ils enchantent & séduisent l'esprit ; & les raisons dont ils se servent ne doivent pas être proportionnées aux lumieres des Savans, mais à celles de la multitude.

Ainsi ne nous chargeons point la mémoire de préceptes qui n'apprennent pas à trouver des preuves, & qui d'ailleurs sont trop minutieux. Critolaüs (*a*), qui vint aussi à Rome en ambassade avec Diogene, seroit peut-être un meilleur guide pour les Orateurs : il suivoit la secte d'Aristote, dont les idées vous semblent se rapprocher des miennes. J'ai lu la Rhétorique de ce Philosophe, & l'Ouvrage qu'il a composé sur l'Elo-

(*a*) Diogene étoit de la secte des Stoïciens, qui n'enseignoient point la *Topique*, ou l'Art de trouver des argumens ; & Critolaüs étoit de la secte des Péripatéticiens, qui mettoient un grand prix à cet Art. Antoine veut dire que la secte des Péripatéticiens est plus favorable à l'Eloquence.

quence

quence des Ecrivains antérieurs à son siecle (*a*) ; il me paroît bien supérieur à tous ces Rhéteurs de profession, qui ne savent que les regles de leur Métier, Quoiqu'il méprisât l'Art Oratoire, il en a pénétré les secrets avec la même sagacité de génie qu'il a pénétré la Nature. Ces prétendus Maîtres de l'Art de bien parler, qui dédaignoient les autres connoissances, ont analysé leur sujet sous toutes les formes : on voit qu'ils l'ont étudié plus long-temps ; mais ils montrent bien moins de pénétration.

Les Orateurs peuvent souhaiter de donner à leurs Discours la véhémence & la variété de Carneades. Ce Philosophe prouvoit, d'une maniere démonstrative, tout ce qu'il entreprenoit de défendre, & il n'a jamais combattu une opinion sans triompher. Il ne faut pas demander d'aussi grands effets à nos Rhéteurs.

XXXIX. Si j'avois à former à l'Eloquence un Eleve absolument neuf, je

(*a*) Cet Ouvrage est perdu. Les Commentateurs croient qu'il est ici question des douze Livres auxquels il donna le nom d'*Atacton* ; il en reste des fragmens dans Théodecte.

le mettrois entre les mains des Rhéteurs de profeſſion, qui battent nuit & jour le même fer ſur leur enclume, & qui, ſemblables aux nourrices, donnent à leurs Écoliers les morceaux tout découpés. Mais s'il étoit queſtion d'un jeune homme qui fût déjà inſtruit, qui eût de l'expérience, & qui annonçât de la ſagacité, je ne l'arrêterois point à ces petits ruiſſeaux, & je le menerois à la ſource du fleuve. Je lui ferois connoître les lieux où l'on puiſe tous les genres de preuves, & je lui en donnerois une explication très-préciſe & très-nette.

Peut-on être embarraſſé pour ſes moyens, quand on ſait que toutes les preuves ou les réfutations ſe tirent de la nature de la Cauſe ou de ſes circonſtances extérieures? On déduit ſes moyens de la nature de la Cauſe, lorſqu'on examine la choſe en gros ou ſeulement en détail; l'étymologie du mot qu'elle porte, ou tout ce qui offre avec elle des rapports intimes: il n'eſt pas néceſſaire de dire ce qu'on entend par les circonſtances extérieures.

Quand on examine la choſe en gros, il faut donner une définition générale;

par exemple, si la majesté de l'Empire consiste dans la grandeur & la dignité de la République, on commet un crime de leze-Majesté, en livrant une armée aux ennemis de l'Etat, & non pas en livrant au Peuple Romain un coupable convaincu de trahison.

Si on examine la chose en détail, on fait l'énumération de ses parties; ainsi on dit : Il falloit obéir au Sénat pour sauver la Patrie, ou s'adresser à un autre Conseil, ou agir de son propre mouvement. Il y auroit eu de l'orgueil de s'adresser à un autre Conseil, & de l'arrogance d'agir de son propre mouvement; on devoit donc obéir au Sénat.

Quand on s'arrête à l'étymologie du mot, on dit, comme Carbon, *Si Consul est qui consulit Patriæ.* ( Si le Consul est obligé de pourvoir à tout ce qui est avantageux à la Patrie (*a*), ) Opimius s'est-il écarté de son devoir en tuant Gracchus ?

---

(*a*) Il n'est pas possible de faire sentir en françois la justesse de cet exemple. Le mot de *Consul*, chez les Romains, venoit de *consulere*, qui signifie *pourvoir à l'utilité.* Ce terme seul annonçoit que ses fonctions étoient de veiller aux intérêts de la Patrie.

Quand on veut tirer des argumens de ce qui a rapport à l'affaire, on examine tout ce qui offre des liaifons avec la matiere qu'on traite; les genres, les efpeces, les analogies, les différences, les contraires, les conféquens, les chofes antérieures & celles qui répugnent, les indices, les caufes, les effets, les rapports du plus grand au moindre, de l'égal à l'égal, du moindre au plus grand (*a*).

XL. Les preuves tirées des objets qui ont des liaifons avec la caufe, fe déduifent de cette maniere : fi l'on doit donner des éloges à la piété, peut-on refufer ce tribut d'hommages à Q. Metellus, en qui vous voyez une douleur fi pieufe ?

Voici des argumens tirés du genre & de l'efpece : Si les Magiftrats doivent toujours être foumis au Peuple Romain, pourquoi accufer Norbanus, qui, pen-

(*a*) Cicéron a déjà parlé de tous ces lieux communs dans les Topiques, les Partitions Oratoires, & les Livres de l'Invention; il ne fait ici qu'en diminuer le nombre. S'il répete des détails auffi fecs, il a foin de n'en dire qu'un mot. Au refte, ces analyfes paroiffent plus conformes au goût de Cicéron qu'à celui d'Antoine.

dant ſon Tribunat, s'eſt conformé aux volontés de la République? Si tous ceux qui rendent des ſervices à la Patrie nous doivent être chers, il faut ſurtout chérir ces grands Capitaines, qui, par leur conduite, leur ſageſſe, & leur valeur, maintiennent la dignité de l'Empire, & qui expoſent leur vie pour le ſalut de l'Etat.

Voulez-vous des argumens tirés des analogies & des différences? écoutez: Si les animaux ont de la tendreſſe pour leurs petits, quelle doit être notre tendreſſe pour nos enfans? — Si les Barbares vivent ſans ſonger au lendemain, nous devons former des projets qui embraſſent toute l'étendue de l'avenir. En déduiſant ſes raiſons des analogies ou des différences, on cite ſouvent les actions, les propos, les événemens de la vie des autres hommes, lorſque ce rapprochement peut être favorable à la Cauſe.

Les argumens tirés des contraires & des conſéquens ſe déduiſent de cette maniere: Si Tiberius Gracchus agiſſoit en méchant Citoyen; Opimius, qui l'a tué, s'eſt conduit en Citoyen rempli de zele pour la Patrie. -- Si on vous a trouvé

ſeul avec une épée ſanglante ſur le lieu où s'eſt commis le meurtre ; ſi d'ailleurs perſonne n'avoit intérêt de commettre cet aſſaſſinat ; ſi vous avez toujours donné des preuves d'audace, lorſqu'il eſt queſtion d'un crime : peut-on douter que vous ne ſoyez le coupable ? . . . . . . . . :

Quand on a recours aux indices tirés des choſes concomitantes, des choſes antérieures, & de celles qui répugnent, on donne à ſes raiſons la force que leur donna autrefois Craſſus dans ſa jeuneſſe ; il adreſſoit la parole à Carbon : » Vous n'aurez-pas, diſoit-il, la réputation d'un homme de bien, pour » avoir défendu Opimius (*a*) ; il eſt » clair que vous parliez contre votre » penſée, & que vous aviez des vûes » particulieres, car on vous entendit ſou» vent déplorer la mort de Gracchus » dans vos Harangues ; car vous avez » été complice de celle de Scipion ;

(*a*) Après le meurtre des Gracques, les jeunes Patriciens qui parloient en public, donnoient des éloges à Opimius qui avoit tué Tiberius, & ſon action paſſoit pour celle d'un bon Citoyen.

» car vous avez proposé une Loi si » dangereuse pendant votre Tribu- » nat (*a*) ; car vous avez toujours été » d'un parti contraire à celui des bons » Citoyens «.

Quand on tire ses preuves des causes & des effets, on les présente de cette façon : — Si vous voulez détruire l'avarice, détruisez le luxe qui en est la source. — Si le trésor public est le nerf de la guerre, s'il contribue à la splendeur de l'Etat durant la paix, ne refusons point de payer des impôts.

Enfin voici des preuves tirées des rapports du moindre au plus grand, du plus grand au moindre, & de l'égal à l'égal : — Si la bonne renommée est préférable aux richesses, & si on désire les richesses avec tant d'ardeur ; avec quelle ardeur ne faut-il pas désirer une bonne renommée ? — S'il supporte avec tant de douleur la mort de cette femme qu'il connoissoit à peine ; combien il

(*a*) Carbon parut regretter vivement Gracchus ; &, pendant son Tribunat, il fit passer une Loi qui ordonnoit de poursuivre comme criminel, quiconque tueroit un Citoyen, même pour les intérêts de la Patrie.

seroit affligé s'il avoit eu de l'amour pour elle, & combien il me regrettera, moi qui suis son pere (a)? — Le crime est le même, soit qu'on donne, soit qu'on prenne de l'argent contre les Loix de la République.

Quant aux raisons tirées des circonstances extérieures, on les énonce à peu près sous cette forme : — Cela est vrai, car Lutatius l'atteste. Cela est faux, car le résultat de l'information l'a prouvé. Cette conséquence est nécessaire, la lecture des actes va le démontrer : — J'ai déja parlé de ce genre de preuves, & je n'insiste pas davantage; je traite cette matiere le plus briévement qu'il est possible.

XLI. Si je voulois indiquer un trésor, il me suffiroit de marquer, par des signes reconnoissables, l'endroit où il se trouve; je conseillerois ensuite d'y aller fouiller, & on le découvriroit sans beau-

---

(a) L'Original cite ces vers de Térence :

*Hic parvæ consuetudinis*
*Causâ hujus mortem fert tam familiariter,*
*Quid si ipse amasset? quid mihi hic faciet patri!*

C'est Simon qui parle ainsi, (dans l'Andrienne) de Pamphile, à l'occasion de la mort de Chrysis.

coup de peine; je me contente de même d'indiquer les lieux communs qui recelent les preuves : le reste dépend de votre travail.

On n'a pas besoin d'un grand art pour trouver les raisons propres à chaque Cause. L'esprit le plus borné ne s'y méprend pas. D'ailleurs je n ai point entrepris de m'ériger en Maître de Rhétorique, mais seulement d'exposer ma méthode à des hommes très-habiles.

Si la tête de l'Orateur est remplie de ces lieux communs, s'il les sait assez pour qu'ils se présentent d'eux-mêmes sur chaque affaire; il donnera toujours les meilleures raisons dans ses Plaidoyers & ses Harangues. S'il est intéressant, s'il paroît véridique, s'il possede & maîtrise les esprits de ses Auditeurs; il ne lui manquera rien.

Ainsi ce n'est pas tout d'avoir imaginé ce qu'on veut dire; l'Orateur doit traiter habilement son sujet. Il doit d'abord jeter de la variété dans son Discours, afin de cacher l'art qu'il emploie, & empêcher que l'uniformité ne rebute l'Auditoire : il doit énoncer ses propositions, en donner la preuve, en

tirer une conclusion directe, ou bien laisser ce soin à ceux qui l'écoutent; il est obligé quelquefois de ne pas présenter ses assertions d'une maniere précise, mais de les envelopper dans ses preuves. Si l'on veut faire usage d'une comparaison, il faut commencer par en montrer la justesse, à moins qu'elle ne soit évidente, & enfin groupper les résultats des preuves, de façon que l'esprit, sans pouvoir les compter, demeure convaincu de leur exactitude.

XLII. Je traite toutes ces matieres comme un demi-Savant; mais vous êtes très-éclairés, & vos lumieres doivent suppléer aux miennes: d'ailleurs j'en parle à la hâte, pour arriver à un article plus essenciel & moins aisé. Rien n'est si grand ni si difficile que de prévenir l'Assemblée en sa faveur, que de maîtriser les esprits au point qu'ils se laissent conduire aveuglément, plutôt que par réflexion & avec connoissance de cause. Les hommes se déterminent & prennent des résolutions par un sentiment de haine ou d'amour, de bienveillance ou de colere, de douleur ou de joie, d'espérance ou de crainte, enfin par un mou-

vement de paſſion, plutôt que par un ſentiment de la vérité & de la juſtice des Loix. Je vais donc vous entretenir des moyens d'entraîner les Auditeurs, ſi vous n'avez pas d'autres choſes à me demander.

CATULUS.

Un moment. Il me ſemble, Antoine, qu'avant d'en venir là, vous devez, pour remplir vos promeſſes, nous apprendre quel ordre vous ſuivez dans la compoſition de votre Diſcours & l'arrangement de vos preuves, point ſur lequel vous me paroiſſez toujours divin.

ANTOINE.

Oui, ſans doute, mon talent eſt divin. Sans votre remarque néanmoins, cet article ne ſe ſeroit pas préſenté à mon eſprit; & ſi je ſemble réuſſir, il faut avouer que c'eſt un effet de l'habitude de parler en public, ou plutôt du haſard.

J'oubliois cet arrangement du Diſcours, comme on paſſe devant des perſonnes inconnues ſans leur parler. Cet ordre contribue néanmoins beaucoup

au succès ; mais je pense qu'il n'est pas encore temps d'y venir. Si je faisois dépendre des raisons & des preuves les grands effets de l'Orateur, ce seroit ici le lieu de traiter ce qui regarde l'ordonnance d'une Harangue ou d'un Plaidoyer ; mais j'ai dit qu'ils dépendent de trois choses (*a*), & je ne vous ai encore exposé mon sentiment que sur la premiere. Quand j'aurai parcouru les deux autres, je répondrai à la question que vous me faites.

XLIII. Si les mœurs, la vie & les actions de l'Orateur & de son Client n'ont rien que d'estimable ; le tableau de leur conduite est fort propre à gagner les esprits. L'Adversaire, dont les Juges ont mauvaise opinion, se trouve dans une position bien désavantageuse pour captiver la bienveillance. Il est plus aisé d'exagérer de bonnes qualités, que de les feindre quand on ne les a pas. La douceur de la voix, une physionomie agréable, de la modestie, l'aménité

(*a*) Ces trois choses sont d'instruire les Auditeurs, d'enchanter & de séduire leur esprit, & d'entraîner leur jugement, ou de les émouvoir.

des expreſſions, ſéduiſent toujours. Si on eſt engagé dans une conteſtation trop vive, il faut laiſſer entrevoir que c'eſt malgré ſoi. Il eſt bien utile encore de montrer un caractere facile, diſpoſé à la générosité, à la bonté, à la piété, à la reconnoiſſance; de prouver qu'on eſt exempt de cupidité, ou de toute autre paſſion groſſiere; qu'on a de la probité, & de la droiture; qu'on n'eſt ni aigre, ni opiniâtre, ni chicaneur. Si la perſonne qu'on attaque a ces défauts, on ne doit pas manquer d'en tirer parti.

Ces maximes ſont bonnes, ſur-tout pour les Cauſes où l'on ne ſauroit enflammer l'eſprit des Juges par des mouvemens impétueux & pathétiques; car la véhémence n'eſt pas toujours convenable, & alors on réuſſit mieux avec un ton inſinuant & doux.

Il arrive ſouvent qu'on obtient des ſuccès, moins par la ſolidité des preuves, qu'en peignant ſes Cliens comme des hommes juſtes & integres, pieux, réſervés, & ſouffrant les injures avec patience : cet éloge peut ſe faire dans l'exorde, la narration ou la péroraiſon. On cherche auſſi dans les Diſcours de

résistent avec intrépidité, & finit par subjuguer tout l'Auditoire.

XLV. Voilà les secrets que Crassus me demandoit tout à l'heure avec instance. Il disoit, en se moquant de moi sans doute, que j'excelle dans cette partie de l'Art Oratoire, que je suis divin, que mes Plaidoyers pour Aquilius, Norbanus & quelques autres, en ont donné des preuves éclatantes. C'est vous, Crassus, qui, sur ce point, devez servir de modele; vous déployez tant de vigueur, vous connoissez si bien l'art des grands mouvemens, que je ne vous entends jamais parler en public sans être transporté; vos yeux, votre physionomie, votre action, le moindre de vos gestes, tout en vous est pathétique: il sort de votre bouche un torrent d'expressions majestueuses, & de pensées neuves, justes & fortes, qui n'ont rien de l'éclat emprunté & de la fausse parure des jeunes gens; &, pour tout dire en un mot, on voit que votre ame éprouve tous les sentimens qu'elle communique à ses Auditeurs.

Il n'est pas possible que l'indignation, la haine ou la crainte s'empare de

l'Auditoire, qu'il verse des larmes & soit ému par la pitié, si vous ne paroissez bien pénétré vous-même de tous ces mouvemens : si votre affliction n'est que simulée, si vous vous contentez de jouer la Comédie, vous avez besoin de bien plus d'art. Je ne sais ce qui arrive aux autres ; quant à moi, pour ne pas déguiser la vérité à mes sages amis, j'éprouve au fond de l'ame tous les sentimens que je m'efforce de produire.

Il est mal aisé, je le dis encore, d'exciter l'indignation du Juge, s'il ne s'apperçoit pas que je suis réellement indigné ; de lui inspirer de la haine pour mon ennemi, s'il ne remarque pas en moi une haine véritable ; de le remplir de commisération & de pitié, si mes pensées, mes expressions, le son de ma voix, ma physionomie, & mes larmes n'attestent pas ma douleur. Comme les matieres les plus combustibles ont besoin d'être approchées du feu pour s'embraser, ainsi les hommes les plus disposés à l'émotion ont besoin d'être enflammés par l'Orateur.

XLVI. Ne croyez pas qu'il soit bien difficile de se mettre en colere, de s'af-

fliger, d'éprouver à chaque inſtant une multitude de paſſions différentes, ſur des choſes qui nous ſont étrangeres : tel eſt l'empire de l'Eloquence , que l'Orateur n'a pas beſoin de feindre qu'il eſt ému ; lorſqu'il débite un morceau pathétique, il eſt plus agité lui-même qu'aucun de ſes Auditeurs.

Faut-il s'étonner que nous ſoyons véritablement émus en prononçant une Harangue ou un plaidoyer, puiſque l'affaire intéreſſe nos Amis ou nos Cliens, & que nous rempliſſons la plus noble des fonctions, au milieu d'une Aſſemblée nombreuſe du Peuple, du Sénat, ou du Barreau ? Il n'y va pas ſeulement de notre gloire, ce qui ſeroit peu de choſe ( quoiqu'on ne doive pas la négliger ); notre fidélité, notre devoir & notre zele ſe trouvent compromis ; & pour mériter la réputation d'homme de bien, il faut s'intéreſſer vivement à la Cauſe des perſonnes avec leſquelles nous ſommes le moins liés.

Je le répete , ne ſoyons pas ſurpris de voir l'Orateur profondément agité. Y a-t-il rien de plus fabuleux que les Pieces du Théatre ? & cependant ne voyons-nous pas, à travers

le masque, les yeux de l'Acteur enflammés d'une colere réelle, lorsqu'il prononce ces vers :

Oses-tu sans ton frere entrer à Salamine ?
N'appréhendes-tu pas les regards paternels ?

A ce mot de *regard*, la colere de Télamon, qui pleure son fils, ne se peint-elle pas d'une maniere terrible ? & n'est-il pas attendri, lorsqu'ensuite il fond en larmes, & dit, avec des sanglots entrecoupés : *Tu pénetres de douleur, tu réduis au désespoir, tu livres aux horreurs du trépas un vieillard qui ne conserve plus de fils ; tu as vu sans pitié la mort d'un frere, & d'un neveu remis sous ta tutelle* (*a*) ! Si le Comé-

(*a*) Voici les vers de l'Original :

*Segregare abs te ausus ; aut sine illo Salaminâ ingredi ?*
*Neque paternum adspectum & veritus ?*
*Quem ætate exactâ indigem*
*Liberum lacerasti, orbasti, extinxisti, neque fratris necis,*
*Neque gnati ejus parvi, qui tibi in tutelam traditus est ?*

Ils sont tirés du *Teucer* de Pacuvius. C'est le

dien ne peut jouer ce rôle ſans être ému ; penſez-vous que Pacuvius, Auteur de la Tragédie, ait compoſé ſon Ouvrage ſans attendriſſement ? Cela me paroît impoſſible. J'ai ſouvent ouï dire, &, ſi j'en crois les Savans, Platon & Démocrite aſſurent dans leurs Ecrits, que, pour être bon Poëte, il faut avoir des momens de délire & de tranſport.

XLVII. Je n'avois point à raconter les vieilles aventures & les malheurs imaginaires des Héros de la Fable, je ne jouois pas un perſonnage ſimulé dans la Cauſe d'Aquilius ; il s'agiſſoit bien réellement d'empêcher ſon exil, & ſoyez ſûrs que j'étois vivement ému en prononçant la péroraiſon de mon Diſcours. Je voulois exciter la compaſſion des Juges ; mais je ne voyois pas ſans pitié cet illuſtre Romain, jadis Empereur & Conſul, qui avoit reçu dans le Capitole les honneurs du triomphe, abattu alors par la conſternation & le chagrin, expoſé au plus grand des périls. L'Auditoire fondit en larmes, lorſque, prenant par la

---

vieux Télamon qui parle ainſi à Teucer, après qu'Ajax ſe fut tué lui-même.

main ce malheureux vieillard, & qu'emporté par ma vive douleur, je déchirai sa robe & montrai les cicatrices de ses blessures. Marius, qui étoit au nombre des Juges, versoit des pleurs, & rendoit la scene plus touchante; je l'apostrophai à diverses reprises, en lui recommandant son Collegue, & une Cause qui intéressoit tous les Généraux: tandis que j'invoquois les Dieux & les hommes, les Citoyens & les Alliés, je répandis moi-même un torrent de larmes, & je poussai de longs sanglots.

L'Art, que je ne connois point, n'entra pour rien dans ce mouvement, & puisque vous l'avez jugé digne d'être cité, je vous déclare que loin d'offrir quelque chose de pathétique, il auroit paru ridicule, si je n'avois pas été pénétré de mon sujet.

Vous voulez que je m'érige en Maître, Sulpicius; & je vous donne pour regle de vous mettre véritablement en colere, de vous affliger, & de verser des pleurs dans vos Discours. Mais vous n'avez pas besoin de cette leçon, vous dont les cris & les mouvemens pathétiques enflammerent tellement les es-

prits contre Norbanus, que j'osois à peine essayer d'éteindre l'incendie. Tout vous étoit favorable; vous dénonciez des violences & des insultes faites à Cæpion; vous vous plaigniez des pierres qu'on lui avoit jetées, & de la cruauté des Tribuns: la position de cet infortuné étoit digne de pitié; vous aviez d'ailleurs un vaste champ pour l'Eloquence, car Æmilius, le premier du Sénat & de la Ville, avoit été frappé d'un coup de pierre dans l'émeute, & on avoit entraîné hors du Temple Cotta & Didius, qui défendoient la Loi de Carbon.

XLVIII. De plus, il étoit beau à un homme de votre âge de déplorer tous ces maux au nom de la République; & moi, après avoir été Censeur, je ne pouvois, sans faire murmurer, défendre un homme qui venoit d'exciter une sédition, & de maltraiter un personnage Consulaire. Les Juges étoient des Citoyens zélés; des gens de bien remplissoient l'Assemblée; & quoique je parlasse en faveur de mon Questeur, je pouvois à peine espérer qu'on excuseroit ma démarche. Vous dirai-je que cette fois j'employai l'artifice? Voici le plan que je suivis,

vous l'appellerez du nom qu'il vous plaira.

Je fis un tableau de toutes les séditions qu'on a vues dans Rome depuis sa fondation, de leurs désordres & de leurs dangers; & je finis par dire que les révoltes sont une calamité, mais qu'il y en a eu de justes & presque de nécessaires. J'ajoutai, comme Crassus a bien voulu le rappeler tout à l'heure, que, sans une division entre la Noblesse & les Plébéiens, il n'auroit pas été possible de chasser les Rois, de créer les Tribuns, de restreindre, par des Plébiscites, l'autorité des Patriciens, ni d'établir l'appel au Peuple, qui est la sauve-garde de nos libertés; que si ces émeutes ont été salutaires, il ne falloit pas accuser Norbanus d'un crime capital, pour avoir soulevé quelques-uns de ses Concitoyens; que si jamais il y a eu de révolte permise, celle-ci devoit l'être sur-tout: alors je peignis, avec le plus d'énergie qu'il me fut possible, la fuite de Cæpion, & je déplorai la perte de l'armée (*a*). Je ranimai ainsi la douleur

---

(*a*) On a expliqué plus haut le sujet de cette affaire.

de ceux qui pleuroient leurs parens ou leurs amis ; & comme les Chevaliers devoient prononcer dans cette Cauſe, je les indiſpoſai de plus en plus contre Cæpion, qu'ils haïſſoient déjà.

Lorſque j'eus affermi de cette maniere la baſe de mes moyens ; lorſque j'eus gagné la bienveillance du Peuple en mêlant ſes droits à ma Cauſe, & diſpoſé favorablement l'eſprit des Juges en peignant les ſuites funeſtes de la perte de l'armée, la douleur des Romains qui redemandoient à Cæpion leurs parens ou leurs amis, la haine que méritoit ce perſonnage : je changeai de ton. Après ces morceaux véhémens & énergiques, je pris un langage tranquille & calme : j'obſervai que Norbanus avoit été mon Collegue dans l'exercice des Charges publiques ; que je devois, ſelon les idées de nos ancêtres, le chérir comme mes enfans ; que ma réputation & mon bonheur ſe trouvoient compromis, & qu'ayant défendu avec ſuccès des accuſés que je ne connoiſſois en aucune maniere, ce ſeroit pour moi le plus amer des chagrins, & le plus humiliant des revers, de ne pas ſauver mon ami.

Je

Je ſuppliai les Juges d'excuſer un zele ſi raiſonnable & ſi pieux, en conſidération de mon âge, de mes dignités, & de mes ſervices; je leur dis que juſqu'alors je les avois implorés dans mes Plaidoyers en faveur de mes Cliens, ſans jamais parler de moi. Je traitai briévement les détails juridiques que préſentoit cette affaire, tout ce qui avoit rapport à la Loi Apuleia (*a*) & aux crimes qui méritent le nom de lèſe-Majeſté. Je me bornai à émouvoir les Juges ſur le ſort de mon Client; point dont les Rhéteurs diſent ſi peu de choſe : je cherchai ſur-tout à rendre Cæpion haïſſable, & à donner une bonne opinion de ma droiture & de mon zele : enfin, Sulpicius, je remportai la victoire, & vous perdîtes votre Cauſe, moins par la ſolidité de mes raiſons, que par les mouvemens pathétiques dont j'entremêlai mon Diſcours.

SULPICIUS.

L. Vous dites la vérité; je fus vaincu

(*a*) Nous renvoyons le Lecteur à ce que nous en avons dit ailleurs.

au moment où je me croyois sûr du triomphe : j'avois enflammé les esprits contre Norbanus, ainsi que vous venez de le dire ; mais, ô Dieux immortels, que votre exorde fut beau ! avec quelle adresse vous peignîtes vos craintes & votre embarras ! & que vous sûtes bien vous rendre l'Auditoire favorable, en insistant sur votre amitié pour Norbanus, seul moyen de vous justifier !

J'espérois que tous vos propos aboutiroient seulement à vous faire pardonner la défense d'un mauvais Citoyen ; mais bientôt vous allâtes plus loin : quoique l'Assemblée ne s'apperçût pas encore de votre plan, je commençois à craindre que vous ne traitassiez la sédition de Norbanus de légitime ; qu'afin de disculper votre ami, vous ne la rejetassiez sur le Peuple Romain. Vous n'oubliâtes rien pour rendre Cæpion odieux ; vous entremêlâtes, avec beaucoup d'adresse, les sentimens de haine, d'indignation, & de pitié. Après avoir traité le fond de l'affaire sous ce point de vue, vous parvîntes à détruire les dépositions de Scaurus & de tous mes témoins, sans les réfuter d'une maniere directe. Votre Discours est un modele,

& on n'a pas besoin d'autres regles. Puisque vous venez de nous exposer votre marché, nous ne demandons plus quels sont les préceptes des Rhéteurs sur cette matiere.

ANTOINE.

Si vous le trouvez bon, je vous dirai maintenant quelles sont les choses auxquelles je m'applique le plus dans mon Discours : une longue expérience & la pratique des grandes affaires, m'ont appris comment on parvient à émouvoir les hommes.

LI. J'examine d'abord si la Cause est susceptible de ces grands mouvemens ; car il ne faut pas les employer, si l'affaire ne le mérite pas, ou si les Auditeurs sont tellement prévenus qu'il n'y ait plus moyen de les fléchir. On s'attire la risée ou le mépris, en faisant des morceaux pathétiques sur des bagatelles, ou en essayant d'emporter de vive force ce qu'il n'est pas possible d'ébranler.

*Moyens d'exciter la bienveillance.*

La bienveillance, la haine, l'indignation, l'envie, la pitié, l'espoir, la crainte, le plaisir, & la peine, sont les sentimens qu'il importe le plus d'ex-

citer dans l'ame des Juges ou de ceux qui nous écoutent. On s'apperçoit qu'un Orateur captive la bienveillance, lorſqu'il paroît ſoutenir une Cauſe avantageuſe à l'Aſſemblée, lorſqu'il a l'air de défendre des gens de bien, ou du moins des Hommes qui rendent des ſervices au Public. Il acquiert ainſi l'eſtime & l'attachement : mais n'oubliez pas que l'eſpoir d'un avantage futur eſt plus puiſſant ſur les eſprits, que le ſouvenir d'un bienfait paſſé.

Il faut montrer, s'il eſt poſſible, la nobleſſe & l'importance de la Cauſe que vous défendez ; prouver que votre Client s'eſt oublié lui-même, & n'a rien fait pour ſes intérêts. Une entrepriſe utile ſeulement à celui qui la forme, excite l'envie ; & il ſuffit de montrer du déſintéreſſement, pour que tout le monde vous ſoit favorable. Cependant il y a des meſures à garder dans l'éloge de ceux que nous voulons rendre l'objet de l'amour public ; & en parlant trop de leur mérite, on doit craindre d'éveiller la jalouſie.

*Moyens d'exciter l'indignation.* On attire l'indignation ſur ſon Adverſaire, & on l'écarte de ſon Client de la même maniere ; & ces mêmes reſ-

ſorts ſervent de plus à produire la colere & à la calmer. En effet, on indiſpoſe les Auditeurs, ſi on montre que la Cauſe peut avoir des ſuites fâcheuſes pour eux, ou bien, qu'elle ne leur procurera point les avantages dont on les flatte. Quand on exagere ce qui s'eſt fait contre la République, contre des hommes de bien, ou contre ceux qui méritoient le moins un pareil traitement; ſi on n'allume pas une haine forte, on excite toujours un ſentiment qui n'eſt guere éloigné de l'averſion & de l'envie.

On excite la crainte, en prouvant aux Juges que la Cauſe les expoſe à des périls, ou qu'elle entraîne des dangers pour l'Etat. La crainte que produiſent les dangers perſonnels, fait plus d'impreſſion; &, s'il s'agit d'un péril commun, il faut s'attacher ſur-tout à le rendre particulier.

LII. L'Orateur excite l'eſpérance, le plaiſir, & la peine, avec les mêmes moyens. Je ne crois pas qu'il y ait une impreſſion plus durable & plus profonde que celle de l'envie; & il ne faut peut-être pas moins d'efforts pour la détruire que pour l'exciter. L'homme envie principalement ſes égaux ou ſes inférieurs

qui s'élevent, tandis que sa condition ne change pas : il est quelquefois jaloux de ses supérieurs, sur-tout s'ils ont de la hauteur, & s'ils abusent de leur grandeur & de leur fortune pour commettre des injustices. Est-il question d'exciter l'envie dans l'ame de l'Auditeur ? dites que cette élévation n'est point l'effet de la vertu ; que ce mortel si fier a obtenu des titres par des bassesses & des actions mal-honnêtes ; ou, s'il a des qualités, que son arrogance surpasse son mérite.

Pour calmer l'envie, dites, au contraire, que si cet homme, devenu l'objet de l'envie, a obtenu des places & des honneurs, il les a mérités par son travail & les dangers qu'il a courus ; qu'en lui accordant ces faveurs, on s'est proposé l'avantage des autres, plutôt que le sien ; que, malgré ses belles actions, il ne s'enorgueillit point de ses titres ; qu'il n'y trouve pas de charmes, & qu'il est prêt à y renoncer : comme la plupart des hommes sont envieux, & qu'une fortune brillante ne manque jamais de faire des jaloux, il faut surtout montrer qu'elle ne procure pas le bonheur, ainsi qu'on le croit, & peindre

les chagrins & les maux qui l'accompagnent toujours.

Quant à la pitié, on ne manque jamais d'émouvoir les hommes, si le tableau de l'infortune leur retrace les maux qu'ils ont soufferts, & ceux qu'ils redoutent ; si le spectacle de la misere des autres les ramene sur eux-mêmes. Tous les malheurs sont touchans, lorsqu'on en parle d'une maniere pathétique ; mais rien n'excite davantage la compassion, que la vertu malheureuse & opprimée. Les morceaux où l'on veut gagner la bienveillance, doivent être doux & paisibles, ainsi que je l'ai déjà dit plus d'une fois : ceux où l'on entreprend d'agiter les cœurs & de fléchir les esprits, doivent être véhémens & passionnés.

*Moyens d'exciter la pitié.*

LIII. Il est difficile de bien saisir ces deux tons ; car la douceur qui captive la bienveillance, doit influer sur l'impétuosité qui bouleverse l'ame des Juges ; & la force, à son tour, doit quelquefois animer la douceur. Le Discours qui produit le plus d'effet, est celui dont la vigueur des pensées & des mouvemens est tempérée par l'aménité de l'Orateur, & dont les graces aimables laiss-

ſent entrevoir pourtant un caractere ferme.

Il ne faut pas ſauter bruſquement à l'un ou l'autre de ces tons; car ces moyens ne naiſſent pas du fond de la Cauſe : l'Auditoire veut ſavoir, avant tout, de quoi il s'agit; il eſt donc néceſſaire d'y arriver inſenſiblement. Si c'eſt preſque toujours une faute de ſe livrer à un mouvement paſſionné dès l'entrée du Diſcours, c'en eſt une auſſi d'abandonner ce mouvement, ſans le pouſſer juſqu'au bout.

Après l'expoſition d'une preuve, vous paſſez à une ſeconde, & de celle-là à une troiſieme : on ne traite pas ainſi les paſſions, & on n'excite point la haine, l'envie, & la pitié, dès les premiers traits qu'on emploie pour cela. La raiſon adopte ou rejette ſur le champ les preuves qu'on lui donne; elles produiſent ainſi leur effet tout de ſuite : l'émotion de l'ame, au contraire, ne dépend point des lumieres de l'eſprit; c'eſt le réſultat d'un long morceau, où l'on a répandu de la richeſſe, de la variété, & du mouvement. L'Orateur qui parle avec briéveté, & dont le ton ne s'éleve jamais au deſſus de la douceur, peut donc inſ-

truire les Juges ; mais il ne ſauroit les agiter, ce qui eſt pourtant ſon principal objet.

On voit aſſez que les mêmes lieux communs ſervent pour & contre : on réfute les preuves en combattant les principes ou les fauſſes conſéquences de l'Adverſaire, ou bien on lui oppoſe des argumens qui ſont plus ſolides, ou du moins qui le ſont autant. Quant aux mouvemens oratoires par leſquels il a captivé la bienveillance ou excité les paſſions, on cherche à détruire, par des mouvemens contraires, l'effet qu'il a produit ; on tâche d'indiſpoſer les Juges qu'il a prévenus en ſa faveur ; de ſubſtituer la compaſſion au ſentiment de l'envie.

*De la raillerie, de la plaiſanterie, & des bons mots.*

LIV. Un Diſcours aſſaiſonné de railleries, de plaiſanteries, & de bons mots, eſt agréable & ſouvent utile. Quand même il y auroit des regles ſûres touchant les autres parties de la Rhétorique, on ne pourroit pas en donner ſur celle-ci : vous y excellez, Céſar ; & je vous demande ſi ce que je dis n'eſt pas vrai ; ou, ſi vous croyez que cette matiere ſoit ſuſceptible de pré-

ceptes invariables, c'eſt à vous de nous les enſeigner.

CÉSAR.

J'ai toujours penſé qu'un homme dont l'eſprit eſt cultivé, trouve des choſes agréables & plaiſantes ſur chaque ſujet, mais qu'il ne peut en expliquer la théorie. J'ai rencontré des Livres Grecs (*a*) ſur les moyens de réjouir une aſſemblée & de la faire rire; je comptois y apprendre quelque choſe : ils m'ont offert des traits pleins de ſel, imaginés par les Siciliens (*b*), les Rhodiens, les Byſantins, & ſur-tout les habitans d'Athenes; mais tous ceux qui ont voulu réduire la plaiſanterie en Art, prennent ſi mal le ton de l'enjouement, que, s'ils donnent envie de rire, c'eſt de leur ſottiſe.

Je ſuis donc perſuadé que cette partie de la Rhétorique eſt au deſſus des re-

---

(*a*) Diogene de Laërce nous apprend que Théophraſte, par exemple, avoit écrit un Ouvrage ſur cette matiere.

(*b*) Plutarque nous a conſervé, dans ſes Apophtegmes, des bons mots des Sciciliens, des Byſantins, des Athéniens, &c.

gles. On excite le rire par une ſuite de railleries jetées dans tout le Diſcours, ou par des traits plus courts, qu'on appelle *bons mots* : ceux-ci ſont des éclairs rapides, qui ne ſont pas ſoumis aux combinaiſons de la penſée ; & les hommes les plus ſpirituels ne pouvant ſaiſir le ton d'une raillerie ſoutenue, ces qualités ſont une faveur de la Nature, qui a donné à l'Orateur quelques-uns des talens du Comédien, un ſon de voix & une phyſionomie propres à amuſer. Au reſte, notre Langue les a déſignés par des noms qui ne ſont guere impoſans ; &, en effet, c'eſt peu de choſe que d'exciter le rire (*a*).

Je penſe d'ailleurs comme vous, Antoine ; la plaiſanterie & les bons mots ſont ſouvent utiles ; mais ce n'eſt

---

(*a*) Pour entendre ce paſſage de Cicéron, il faut ſavoir que les deux mots *cavillatio* & *dicacitas*, que nous avons traduits par *raillerie* & *bon mot*, ſignifient rigoureuſement un badinage qui a quelque choſe de puéril. Sans pouvoir déſigner la nuance & le ſens précis de ces deux mots, il me ſemble que *dicacitas* ſignifioit, chez les Romains, un babil qui amuſe ; & *cavillatio*, le badinage de nos goguenards & de nos perſifleurs.

point l'Art qui les inſpire : toutes les regles du monde n'auroient pas dicté la repartie heureuſe de mon frere (*a*) au Conſul Philippe. Philippe lui demanda pourquoi il *aboyoit* ; Catulus répondit : *C'eſt que je vois un voleur.* Ne doit-on pas dire la même choſe de Craſſus, qui plaida d'une maniere ſi enjouée & ſi plaiſante contre Mucius, devant les Centumvirs, & en faveur de Cn. Planeus, que Brutus accuſoit en Juſtice ?

L'éloge que vous faites de moi appartient, de l'aveu de tout le monde, à Craſſus ; il excelle preſque ſeul dans les plaiſanteries ſoutenues, ou dans les bons mots qui paſſent comme des éclairs. Son Plaidoyer contre Scævola, en faveur de Curius, fut enjoué d'un bout à l'autre, mais ſans aucun de ces traits perçans qui ſe gravent dans la mémoire (*b*). Il reſpectoit ainſi la dignité de ſon Adverſaire, ſans compromettre la ſienne, ce qui eſt très-diffi-

---

(*a*) Catulus, frere de Céſar, qui parle ici.

(*b*) Cicéron en parle dans ſon Dialogue des Orateurs illuſtres.

cile aux esprits plaisans. En effet, dès qu'un bon mot se présente à leur imagination, ils le disent, & ils n'ont égard ni aux circonstances, ni aux personnes. Quelques-uns d'entre eux s'appliquent d'une maniere assez gaie ce passage d'Ennius : *Le Sage éteindroit plutôt un charbon allumé dans sa bouche, que d'étouffer les* BONS MOTS *qui se présentent à son esprit* (a).

LV. Mais si Crassus eut la force de se contenir en faveur de Scævola, & s'il égaya son sujet sans jeter du mépris sur ce respectable Citoyen, il attaqua de l'une & de l'autre maniere Brutus, qu'il n'aimoit pas, & qu'il ne craignoit point de dévouer à la risée publique.

Combien il fit rire à l'occasion de ces bains que Brutus venoit de vendre, & du patrimoine qu'il avoit dissipé! il l'accabla de mille traits perçans : Brutus voulut dire, *se sine causâ desudare* ; &

(a) Ennius dit : *Flammam à Sapiente faciliùs ore in ardente opprimi, quàm* BONA DICTA *teneat.* Ce passage signifie, que le Sage éteindroit plutôt un charbon allumé dans sa bouche, que d'étouffer un propos vertueux qui se présente à son esprit. Les plaisans dont parle Cicéron, traduisoient *bona dicta* par *bons mots*.

Craſſus lui répondit : *Il ne faut pas s'en étonner, puiſque vous ſortez de vos bains* (*a*); il le déconcerta par beaucoup d'autres pareils. Les plaiſanteries ſoutenues ne furent pas moins agréables. Brutus s'aviſa de prendre deux Lecteurs, & de faire lire au premier la Harangue de Craſſus, pour la colonie de Narbonne; & au ſecond le Diſcours en faveur de la Loi Servilia, & il eſſaya d'y montrer des contradictions. Craſſus ſe vengea d'une maniere heureuſe : il prit trois Lecteurs, & il les chargea de lire les trois Livres du pere de Brutus (*b*).

---

(*a*) On eſt obligé de convenir que ce prétendu bon mot mérite à peine d'être cité : il avoit un peu plus de ſel & de nobleſſe pour les Romains que pour nous; mais il n'en eſt guere meilleur. Le terme de *deſudare*, qu'employa Brutus, ſignifie *ſuer*, & éprouver une émotion fatigante; Craſſus l'entend dans le premier ſens, & fait ainſi une mauvaiſe alluſion à ces Bains que Brutus venoit de vendre. Voici le paſſage de l'Original, qu'il n'étoit pas poſſible de rendre, non plus que beaucoup d'autres de la même eſpece : *Quem ille diceret ſe ſine causâ deſudare; minimè verò, inquit, modò exiſti de balneis.*

(*b*) Le Juriſconſulte Caius cite, dans les

Après ce passage du premier Livre : » Comme nous nous trouvions dans ma » maison de Priverne «. Vous l'entendez, dit Crassus, votre pere dépose qu'il vous a laissé un domaine situé à Priverne. A la suite de ce passage du second Livre : » Nous étions à ma mai- » son d'Albe, mon fils & moi «. Ce sage vieillard, s'écria-t-il, savoit bien que son fils dissiperoit tout ; il craignoit d'être accusé un jour de ne lui avoir rien laissé. Après ce passage du troisieme Li- » vre : Nous nous arrêtâmes, mon fils » Marcus & moi, dans ma maison de » Tibur «. Crassus continua : *Où sont ces domaines que votre pere vous a laissés, comme il l'assure dans des Ecrits publics ? S'il eût composé un quatrieme Livre, & si la pudeur lui eût permis de se baigner avec vous, il n'auroit pas manqué de parler de ces bains que vous avez vendus.*

On doit l'avouer, Brutus fut aussi confondu par ces plaisanteries, que par les mouvemens plus impétueux auxquels se livra Crassus, en voyant le

---

Pandectes *de Origine Juris*, ces trois Livres du pere de Brutus.

convoi de Junia (*a*) paſſer devant le Prétoire. O Dieux immortels ! combien ſon langage fut énergique, & que ſes apoſtrophes furent rapides & imprévues ! Il attacha ſes regards & ſes geſtes ſur Brutus, &, montant ſa voix au ton de la nobleſſe, il s'écria : » Brutus, » que pourra dire Junia à ces Romains » illuſtres dont les images accom- » pagnent ſon cercueil ? Que racontera- » t-elle à votre pere & à vos aïeux ? A » Lucius Brutus, qui affranchit Rome » de la domination des Rois ? Oſera- » t-elle parler de vos actions ? & avez- » vous une ſeule vertu dont elle puiſſe » les entretenir ? Leur apprendra-t-elle » que vous cherchez à augmenter votre » patrimoine ? Mais ce ſoin eſt indigne » d'un Citoyen noble ; & quand la » naiſſance ne vous interdiroit pas cette » avidité, il ne vous reſte plus rien, » vos débauches ont tout diſſipé. Dira- » t-elle que vous vous livrez à l'étude de » la Juriſprudence ? Les ſuccès de votre » pere devroient vous y engager ; mais » vous connoiſſez ſi mal nos Loix, » qu'en vendant une maiſon, vous n'en

(*a*) Junia étoit l'aïeule de Brutus.

» avez point excepté les meubles ; vous
» ne vous êtes pas même réſervé ce
» ſiége d'où votre pere rendoit ſes
» Oracles. Dira-t-elle que vous vous
» inſtruiſez dans l'Art de la guerre ?
» vous n'avez jamais vu d'armée. Dira-
» t-elle que vous cultivez l'Eloquence ?
» vous n'avez aucune des qualités de
» l'Orateur : vous faites cependant un
» honteux trafic de vos Diſcours ; &
» vous venez d'épuiſer, dans une accu-
» ſation calomnieuſe, votre foible voix,
» & votre talent plus foible encore
» pour la parole. Oſez-vous lever
» les yeux ſur ces dépoſitaires des
» Loix ? Comment avez-vous l'au-
» dace de vous montrer dans le Sanc-
» tuaire de la Juſtice, ſur la Place pu-
» blique, & dans les rues de Rome ?
» Comment ne vous cachez-vous pas
» de honte, à la vue de ce corps qu'on
» porte au bûcher, & de ces ſimulacres
» qui ſuivent le convoi ? Penſez-vous,
» ſans rougir, à vos ancêtres, puiſque,
» bien loin d'imiter leurs exemples, il
» ne vous reſte pas un réduit pour y en-
» taſſer leurs portraits « ?

LVI. Ces morceaux de ſatire ſont vigoureux & pathétiques ; il en a

d'autres d'un ton plus ſimple & plus gai. Le Diſcours qu'il prononça derniérement contre ſon Collegue, dans la charge de Cenſeur, en offre beaucoup d'exemples. Vous vous le rappelez, ſans doute ; il n'y eut jamais d'Aſſemblée plus nombreuſe, & jamais on ne fit une Harangue ſi noble & ſi pleine de grace & d'enjouement. Je le répete, je conviens avec vous, Antoine, que la plaiſanterie eſt ſouvent utile, & qu'on ne peut la ſoumettre à des regles; mais je ſuis ſurpris que vous vantiez mes foibles moyens ſur cette matiere, & que vous ne décerniez pas la palme à Craſſus, car il la mérite ici comme dans tout le reſte.

ANTOINE.

Je l'aurois fait, ſi je n'étois un peu jaloux de Craſſus : quoique le talent de la plaiſanterie ne ſoit pas trop digne d'envie, je ne puis ſouffrir que l'homme le plus exact & le plus ſévere, ſoit en même temps le plus agréable & le plus enjoué. Lui ſeul a réuni ces deux qualités qui paroiſſent incompatibles, & il m'inſpire de l'envie.

Vous ſouriez, Craſſus ; je vous dis la vérité. Pour revenir à vous, Céſar, vous penſez que l'on ne peut établir des regles ſur la plaiſanterie ; mais vous avez fait des réflexions qui, au premier coup-d'œil, ſemblent être des préceptes. N'ávez-vous pas dit qu'il y a des meſures à garder, qu'il faut avoir égard aux perſonnes, aux choſes, & au temps, de peur de s'avilir en manquant à la bienſéance ? Craſſus ne commet jamais de faute ſur cela. Dans le fait, nous n'avons pas beſoin de ces regles, car elles ſont dictées par le ſens commun ; mais nous déſirons ſavoir en quelle occaſion il faut employer la plaiſanterie ; il me ſemble que lorſqu'il y a lieu de couvrir ſon Adverſaire de ridicule, ou de peindre un Témoin, comme un homme inconſidéré, avide, & léger, on doit examiner ſi l'Auditeur prête volontiers l'oreille à ce badinage.

Les reparties ſont toujours mieux reçues que la premiere attaque, parce qu'elles annoncent plus de vivacité, & que la défenſe eſt excuſable ; il ſemble que nous n'aurions pas employé de traits piquans, ſi l'on ne nous avoit provoqués. Craſſus l'avoit été dans cette

Cause, où il dit des choses si plaisantes; d'ailleurs Domitius, son Adversaire, jouissant de beaucoup de considération & de crédit, il crut devoir affoiblir ses objections par des railleries, plutôt que les combattre directement par des preuves.

SULPICIUS.

LVII. Quoi donc! parce que César reconnoît Crassus pour son maître dans la plaisanterie, souffrirons-nous qu'il se dispense de nous communiquer ses remarques? On sait que cette étude l'occupe beaucoup, & il peut d'autant moins se refuser de nous en expliquer la nature & l'origine, qu'il convient des avantages qu'elle procure à l'Orateur.

CÉSAR.

Mais si je pense comme Antoine, que la plaisanterie ne forme point un Art?

CRASSUS.

Je suis de votre avis, César: tout ce qu'Antoine vient de dire sur le talent de la parole, ne forme point un Art; ce sont, comme il l'a remarqué,

de ſimples obſervations (*a*). Si ces obſervations ſeules rendoient les hommes éloquens, tout le monde pourroit l'être. En effet, ces obſervations ſont à la portée de chacun, &, à force de travail, un eſprit ordinaire viendroit à bout de les ſavoir. Voici, ſuivant moi, quels ſont les avantages des préceptes; ils ne donnent pas le talent de l'invention, mais, dans les traits que nous fourniſſent le génie, l'expérience, ou l'étude, ils nous ſervent à diſcerner le bon du mauvais, & ils nous indiquent le but auquel nous devons atteindre. Ainſi, Céſar, je joins mes prieres à celles de nos amis, & je vous demande en grace de nous dire les obſervations que vous avez faites ſur la plaiſanterie, afin que dans cette conférence ſi exacte, on n'oublie rien de tout ce qui eſt du reſſort de l'Orateur.

(*a*) C'eſt ici une diſpute de mots, étayée par des ſophiſmes, comme dans pluſieurs endroits de ces Dialogues. Les regles de la Muſique ne ſont autre choſe que des obſervations faites ſur la nature de l'Art & ſur l'effet qu'il produit.

CÉSAR.

Vous voulez, pour employer une expreſſion populaire, que je paye mon écot; j'y conſens, de peur de vous fournir un prétexte de m'imiter ſi je me taiſois. Je ſais bien que je vais tomber dans le ridicule de ceux qui jouent la Comédie devant Roſcius. Je parlerai donc de la plaiſanterie devant Craſſus, c'eſt-à-dire que je donnerai des leçons à mon Maître; & quel Maître! vous ne l'ignorez pas: Catulus, après l'avoir entendu, vouloit qu'on *nourrît les autres Orateurs de foin* (*a*).

CRASSUS.

Catulus ſe moquoit de moi; car il parle ſi bien lui-même, qu'il mérite d'être nourri d'ambroiſie. Mais entrez en matiere, Céſar, afin qu'il reſte du

---

(*a*) Ces expreſſions, *nourrir de foin ou d'ambroiſie*, ſont recherchées, & nous les jugeons aujourd'hui de mauvais goût; mais le ſyſtême de traduction le plus raiſonnable, eſt celui qui préſente le ſens littéral, au lieu d'employer des périphraſes.

temps pour ce qu'Antoine doit encore nous dire.

ANTOINE.

Il me reste peu de choses à vous apprendre ; mais comme je suis fatigué du chemin que j'ai déjà fait, je serai bien aise de me reposer dans le Discours de César, ainsi qu'un voyageur se repose dans un bon gîte (*a*).

CÉSAR.

LVIII. Vous ne serez pas trop content du gîte, & à peine y serez-vous entrés, que je vous obligerai de vous remettre en route. Quoi qu'il en soit, je vais vous dire briévement les réflexions que j'ai faites sur la plaisanterie. *Observations sur l'Art de la plaisanterie.*

On doit examiner cinq choses touchant le rire ; la premiere, quelle est sa nature ; la seconde, ce qui le produit ; la troisieme, s'il convient à l'Ora-

---

(*a*) Le Texte dit : *Sed tamen defessus jam labore atque itinere disputationis, requiescam in Cæsaris Sermone, quasi in aliquo peropportuno diversorio.*

teur de l'exciter ; la quatrieme, dans quelles bornes il faut ſe contenir ; & enfin, combien il y a de ſortes de plaiſanteries.

*Quelle eſt la nature du rire.* Quant à la premiere, je laiſſe à Démocrite le ſoin d'étudier en quoi conſiſte le rire, de quelle maniere & en quel lieu il ſe forme ; comment il éclate tout d'un coup, ſans qu'on puiſſe le retenir, & comment il agite les flancs, la bouche, les veines, les joues, & les yeux. Ces queſtions ſont étrangeres à notre entretien ; & quand elles ne le ſeroient pas, je ne rougirois point de les ignorer, puiſque les Philoſophes qui ont la prétention de nous inſtruire là-deſſus, n'en ſavent peut-être pas plus que moi.

*Quelle eſt la cauſe morale du rire.* Une difformité ou un défaut bizarre eſt toujours la cauſe du rire ; car l'unique moyen, ou du moins le moyen le plus puiſſant de l'exciter dans les autres, eſt de leur offrir une choſe difforme, & de la peindre d'une maniere agréable.

*S'il convient à l'Orateur de l'exciter.* Sans doute l'Orateur doit employer quelquefois cette reſſource, car les Auditeurs ſont diſpoſés à la bienveillance pour celui qui leur inſpire de la gaieté, & tout le

le monde admire les traits ſpirituels & plaiſans, principalement dans les reparties. D'ailleurs c'eſt un moyen de déconcerter l'Adverſaire, de l'embarraſſer, de l'affoiblir, de l'intimider, & de le confondre; l'Orateur annonce qu'il a l'eſprit cultivé & poli, & enfin, ce qui eſt plus eſſenciel, il diſſipe la ſévérité des Juges, & il détourne, par la raillerie, des choſes odieuſes qu'il eſt ſouvent difficile de détruire par des raiſonnemens.

Il faut examiner avec ſoin la meſure qu'on doit garder dans la plaiſanterie: d'abord on ne rit point d'une méchanceté atroce, ou d'un grand malheur; ce n'eſt point aſſez d'expoſer des ſcélérats à la riſée publique, on veut quelque choſe de plus; & l'on n'eſt pas bien aiſe de voir inſulter des malheureux, à moins qu'ils ne conſervent trop de fierté dans leur infortune. Il eſt néceſſaire ſur-tout d'épargner ceux qui ſont chéris des Juges & des Auditeurs. *Quelles ſont les bornes de la plaiſanterie?*

LIX. Les ſujets les plus propres à la plaiſanterie, ſont ceux qui n'excitent ni une grande horreur ni une extrême pitié: l'Orateur peut s'amuſer des vices & des ridicules des hommes qui ne

ſont pas chéris du Public, ou tombés dans la derniere miſere, ou dont les crimes ne méritent point l'échafaud ; & il fait rire, s'il manie ſon ſujet avec adreſſe & avec eſprit.

La difformité corporelle fournit auſſi à la raillerie ; mais ici, comme dans toutes les choſes du monde, on ne doit jamais manquer de meſure : pour ne pas imiter les farceurs & les bouffons, il faut éviter les plaiſanteries outrées & ſans graces. Vous me comprendrez mieux, lorſque j'aurai parlé des genres divers de plaiſanteries.

*Différentes ſortes de plaiſanteries.*

Il y en a deux, l'un qui conſiſte dans la choſe, & l'autre dans l'expreſſion : les contes & les allégories qu'on imagine, ſont du premier genre. Ainſi, Craſſus, lorſque vous plaidâtes contre Memmius (*a*), après avoir dit que Largius s'étoit brouillé avec Memmius, au ſujet d'une maîtreſſe, & que celui-ci le mordit au bras ; vous ajoutâtes que

(*a*) Il y eut deux Romains de ce nom ; ils furent tous deux accuſateurs violens, & ils firent condamner à mort pluſieurs Citoyens ; pour peindre le caractere mordant de Memmius, Craſſus ſe permet d'imaginer l'Hiſtoire de Terracine, ce qui eſt un peu étrange.

le lendemain toutes les murailles de Terracine furent couvertes d'inſcriptions, où l'on voyoit deux *M M*, une *L* & une *M*; & que, ne ſachant pas ce qu'elles ſignifioient, un vieillard vous les expliqua de la ſorte : *Memmius Mordant, Largius Mordu* (*a*).

Vous jugez combien ces railleries, fondées ſur un conte de pure imagination ou ſur un conte vrai, ſont plaiſantes, agréables, & oratoires : mais, dans ce dernier cas, il eſt à propos de l'entremêler de petits menſonges. Pour donner à la plaiſanterie toute ſa force, on doit tracer ſi naturellement les mœurs & le caractere de celui qu'on dévoue à la riſée publique, & prendre ſi bien ſon air & ſon ton, que les Auditeurs croient le voir & l'entendre lui-même.

C'eſt encore une plaiſanterie du premier genre, de copier des ridicules : ainſi Craſſus, en s'écriant, *Par votre no-*

---

(*a*) Il y a dans l'Original trois *L L L* & deux *M M*, avec cette explication, *Lacerat Lacertum Largii, Mordax Memmius.* Il a fallu changer ce paſſage, pour le rendre intelligible en françois.

*blesse, par votre famille,* imita la voix suppliante & le geste de son Adversaire, & fit rire toute l'Assemblée; & lorsqu'ajoutant *par vos statues*, il étendit les bras, de la même maniere que celui dont il se moquoit, les éclats de rire devinrent plus forts. Ainsi, quand Roscius dit, dans la Comédie;

C'est pour vous, Antiphon, que je plante ces arbres,

sa voix est si tremblante, & son maintien si mal assuré, qu'on croit voir la vieillesse elle-même.

Ces plaisanteries exigent beaucoup de précautions; il faut prendre garde de copier des choses mal-honnêtes, ou d'y mettre de la charge, de peur de ressembler aux Farceurs qui représentent des Mimes. L'Orateur doit se livrer à ces imitations ridicules, comme à la dérobée; laisser travailler l'imagination des Auditeurs; ne pas tout offrir à leurs yeux; enfin, respecter la modestie & la pudeur, & éviter les tableaux & les expressions obscenes.

La plaisanterie qu'on tire de la chose, est donc de deux especes; on traduit en ridicule les mœurs, le caractere, & les

actions des hommes ; ou bien on les dévoue à la risée, en copiant leur ton & leurs manieres.

*Du seco genre de pl santerie, de la plaisa terie d'ex pression.*

La plaisanterie d'expression consiste en des mots ou des traits perçans ; mais, comme dans le premier genre, l'Orateur ne doit pas ressembler aux Farceurs & aux Mimes ; les mauvaises pointes des Bouffons lui sont interdites dans celui-ci. Il y a bien de la différence entre Crassus, Catulus, &c. qui plaisantent avec goût, ou Granius (*a*) que vous connoissez beaucoup, & Vargula qui est mon ami. Ces deux derniers, & sur-tout Granius, réussissent par leurs bons mots, mais ils n'ont aucun égard aux circonstances ; au lieu que les Orateurs dont nous venons de parler, gardent l'à-propos, & savent se contenir.

On produisit dans une Cause un témoin fort petit : Philippe, qui plaidoit, ayant demandé la permission de l'interroger, le Rapporteur dit : Je vous l'accorde, *modò breviter* : Vous n'aurez pas à vous plaindre, répliqua Philippe,

(*a*) Cicéron parle de Granius dans le Dialogue des Orateurs illustres.

*perpusillùm interrogabo* (*a*). La réponse étoit plaisante ; mais L. Aurifex, Juge de l'affaire, étant encore plus petit que le témoin, la risée retomba sur lui ; & l'Orateur avoit tort. Voici donc un principe général : rejetez les traits les plus heureux, lorsqu'ils blessent ceux que vous ne voulez pas attaquer.

C'est le défaut d'Appius, qui a des prétentions à la plaisanterie, & qui en fait quelquefois de bonnes. Il dit un jour à C. Sextius mon ami (vous savez qu'il étoit borgne) : *Je souperai chez vous, car je vois qu'il y a place pour un* : il vouloit parler de l'œil qui lui manquoit. Cette grossiéreté bouffonne étoit d'autant plus mauvaise, que Sextius ne l'avoit point provoqué, & qu'elle pouvoit s'appliquer à tous les borgnes. On ne rit guere des bons mots qui paroissent étudiés : la repartie de Sextius fut excellente : *Si vous voulez souper avec moi, commencez par laver vos mains* (*b*).

---

(*a*) Il n'est pas possible de rendre en françois ce jeu de mots, qui a peu de mérite.

(*b*) Appius avoit la réputation de souiller ses mains par des rapines & des impudicités.

L'Orateur garde donc de la mesure & de la modération ; il est maître de sa langue, il dit rarement des bons mots, & voilà ce qui le distingue des Bouffons : s'il se sert de la plaisanterie, c'est moins pour exciter le rire, que pour faire valoir sa Cause ; au lieu que ceux-ci passent les journées entieres à débiter de mauvaises pointes, ou à se livrer à des imitations burlesques, sans autre motif que d'amuser.

*Differ[illegible] entre les [illegible]ritables p[illegible] sans & bouffons.*

Sempronius, sollicitant une Magistrature avec son frere, se jeta au cou (*a*) de Vargula, qui lui dit : *Petit garçon, pourquoi voulez-vous chasser les mouches ?* Vargula n'avoit d'autre objet que de faire rire. C'est, à mon avis, un but trop frivole. La prudence & la noblesse du caractere indiquent l'à-propos : je désirerois de vous donner des regles là-dessus ; mais il n'y en a d'autres que la Nature.

LXI. Pour récapituler ce que je viens de dire, les plaisanteries se tirent de la

(*a*) Lorsque les Candidats sollicitoient les suffrages, chez les Romains, ils se jetoient au cou des Electeurs, & ils faisoient mille bassesses, comme en Angleterre.

chose en elle-même, ou de l'expression; & celles qui réunissent l'une & l'autre qualité, ont le plus de succès.

Les lieux communs qui fournissent des plaisanteries, fournissent des pensées nobles & sérieuses, selon la tournure & le sens que l'on donne aux choses : ainsi, les mêmes expressions peuvent faire l'éloge d'un serviteur fidele, ou se moquer d'un autre qui ne l'est pas. Je citerai pour exemple le mot de Néron (*a*), qui disoit d'un Esclave voleur: *C'est le seul de ma maison pour lequel il n'y a rien de scellé ni de fermé.* On ne s'exprimeroit pas d'une maniere différente, s'il s'agissoit de louer un Esclave fidele.

Je ne suis point embarrassé de prouver mon assertion. S. Carvilius, qui boitoit beaucoup des suites d'une blessure qu'il avoit reçue à la guerre, craignant de paroître en public, sa mere lui dit : » Mon fils, pourquoi crains-tu de te » montrer en public, toi qui ne saurois » faire un pas sans rappeler le souvenir » de tes vertus « ? Voilà une pensée sé-

(*a*) Ce Néron avoit été Consul.

rieuse & noble. Et Glaucia, disant de Calvius, qui boitoit aussi : *Ubi est vetus illud ? num claudicas ? at hic claudicat* (a), faisoit une plaisanterie sur l'inconstance (b) de Calvius.

Les équivoques sont aussi fort heureuses, & on peut les tourner en plaisanteries, ou les prendre au sérieux. Voici un exemple de ces dernieres : La couronne de fleurs que portoit Scipion l'Africain dans un repas, se dérangeoit, & il y mettoit souvent la main : » Ne soyez pas étonné, lui dit » Licinius Varus, si cette couronne » se remue ; *votre tête est trop gran-» de* «. L'éloge étoit bien placé. Voulez-vous un second exemple ? Cal-

---

(a) Ce passage est très-difficile ; & les Commentateurs qui essaient de l'expliquer, ne le rendent pas clair. Il suffit de dire que le mot *claudicare* signifie également *boiter*, *chanceler*, *être inconstant*.

(b) Cicéron cite deux autres calembours qui lui paroissent plaisans, sur les mots de *nævius* & d'*ignavius*, & sur ceux de *conveniri* & de *circumveniri* ; mais ils ne valent pas la peine d'être traduits.

vus, entendant un mauvais Orateur, dit : *Satis eſt quod dixit* (a).

Obſervez que tout ce qui fait rire n'eſt pas de la véritable plaiſanterie. Peut-on entendre ou voir Sannio ſans rire ? mais c'eſt ſa bouche, ſon viſage, le maintien groteſque avec lequel il imite ceux qu'il tourne en ridicule, ſa voix, & toute ſa perſonne, qui produiſent cet effet ; il emploie des moyens qui conviennent plus au Bouffon qu'à l'Orateur.

*Eſpeces de plaiſanteries interdites à l'Orateur.*

LXII. Il y a différentes eſpeces de plaiſanteries que l'Orateur doit éviter, quoiqu'elles faſſent beaucoup rire ; d'abord, celles dont on vient de parler, qui ſont du domaine des Bouffons, & qui imitent des hommes chagrins & ſuperſtitieux à l'excès, fanfarons, inſenſés, &c. c'eſt nous avilir que d'en jouer le rôle ; nous pouvons les accabler de notre mépris par des traits de ſatire.

Il ne nous convient pas non plus de contrefaire les gens ridicules, à moins

---

(a) L'équivoque roule ſur ce que les mots *ſatis eſt* ſignifient également : Ce mauvais Orateur a aſſez parlé, ou bien il parle aſſez bien.

que ce ne ſoit en paſſant, & à la dérobée.

Les grimaces ſont également indignes de nous.

Enfin, les plaiſanteries obſcenes, qu'on ne doit pas même ſouffrir dans les feſtins, ſont déplacées au Barreau.

L'Orateur peut d'ailleurs, s'il garde l'à-propos, faire uſage de toutes les autres manieres de plaiſanter, ſoit qu'elles dépendent de l'expreſſion, ſoit qu'elles dépendent du fond des choſes. Ces dernieres ſont celles dont on peut changer les termes ſans détruire la plaiſanterie, au lieu que le ſel des autres conſiſte ſeulement dans les mots.

Les équivoques ſont de ce genre; mais il eſt rare qu'elles faſſent beaucoup rire : ſi elles ſont heureuſes, on les trouve ſpirituelles, plutôt que plaiſantes. Je citerai pour exemple le mot de Veſpa Terentius, ſur Titius, qui aimoit beaucoup la paume, & qu'on accuſoit de mutiler, pendant la nuit, les Statues ſacrées, dont il emportoit les débris. Ses camarades, ſe plaignant de ce qu'il n'arrivoit point : » Il faut l'excuſer,

» dit Vespa, *il a un bras cassé* (a) «.

Les diseurs de bons mots excellent sur-tout en ce genre; mais les autres plaisanteries excitent plus des rires: on aime à entendre une équivoque, comme je l'ai dit, parce qu'il y a de l'esprit à saisir toutes les significations d'un mot, & à lui donner un sens éloigné de celui qu'il a dans l'usage ordinaire. Si l'on veut qu'elle fasse beaucoup rire, il faut qu'elle soit jointe à d'autres circonstances, dont je vais parler.

LXIII. La méprise est la premiere de ces circonstances. La méprise est

(a) L'équivoque est plus complette dans l'Original; on lit *brachium fregisse*, ce qui signifie également, qu'il s'est cassé un bras, ou qu'il a cassé les bras d'une statue. En traduisant *il a un bras cassé*, j'ai voulu dire, il possede un bras cassé. Il n'étoit pas possible de rendre le passage d'une autre maniere. Cicéron, à la suite de cet exemple, cite un autre mot de Scipion l'Africain, rapporté dans les Satires de Lucilius. Les Commentateurs avouent qu'ils n'ont pu en deviner le sens. Il seroit difficile de faire plus d'efforts que ces laborieux Scholiastes, & le passage n'en vaut pas la peine. Cicéron cite une troisieme équivoque sur le mot *sextantis*, qui est un très-médiocre calembour.

quelquefois agréable, & si une équivoque s'y trouve jointe, elle en a plus de sel : tel est le trait de ce Romain, dans Nævius, qui ayant rencontré un débiteur qu'on livroit à son créancier, demanda avec l'air de la commisération, pour combien ce débiteur étoit réduit en servitude ? Après qu'on lui eut répondu, *Pour mille écus*, s'il eût dit seulement, *Vous pouvez continuer*, l'équivoque n'auroit pas été bien merveilleuse ; mais il dit : *Je n'ajoute rien, vous pouvez continuer* (a), & la méprise des conducteurs, qui comptoient sur la délivrance du débiteur, la rendit très-plaisante.

L'équivoque est heureuse, lorsqu'on se sert du mot de l'Adversaire, & qu'on lui renvoie, comme fit Catulus à l'Orateur Philippe (b), le trait qu'il avoit lancé contre nous.

---

(a) Les mots de l'Original, *nihil addo*, ou *je n'ajoute rien*, signifient également, je n'ai plus rien à vous demander, & je ne puis rien ajouter aux ressources de ce débiteur.

(b) On a déjà cité ce trait plus haut : *Pourquoi aboyez-vous*, disoit Philippe ? *Pourquoi j'aboie*, répondit Catulus, *c'est que je vois un voleur.*

Comme il y a bien des ſortes d'équivoques, il faut les choiſir avec diſcernement, & éviter celles qui paroîtroient froides & étudiées; malgré cette précaution, l'homme de goût en trouvera de véritablement agréables.

La figure que les Grecs appellent paranomaſie, & qui conſiſte à changer une lettre du mot, rend auſſi les équivoques plus plaiſantes.

Je citerai Caton, qui appeloit Marcus Fulvius *Mobilior*, au lieu de *Nobilior* (*a*), & qui ayant dit dans une autre occaſion, *eamus deambulatum*, *qu'y a-t-il beſoin*, lui répondit-on, *de la ſyllabe* DE *? ambulatum* ſuffit; *quid opus fuit* TE, répliqua-t-il (*b*).

(*a*) Marcus Fulvius, ſurnommé *Nobilior*, qui vainquit les Abraciens, fut enſuite accuſé d'avoir exercé des concuſſions criantes envers ces Peuples. On lui reprochoit en outre d'avoir mené avec lui à l'armée le Poëte Ennius, ce qui étoit une choſe nouvelle. Caton, qui harangua contre lui, lui donna, à cette occaſion, le ſurnom de *Mobilior*, au lieu de celui de *Nobilior*, pour annoncer la légéreté de ſon caractere. Je ſuis obligé de répéter ici que les Modernes déſapprouveroient ce trait, ainſi que la plupart des autres cités par Cicéron.

(*b*) Il n'eſt pas poſſible de traduire ce miſé-

L'analyse d'un mot offre encore des traits plaisans ; permettez-moi de citer ce que je dis un jour : que Nummius le Changeur avoit pris son nom au Champ de Mars, comme jadis Neoptoleme avoit pris le sien au siége de Troie (*a*).

---

rable jeu de mots. Cicéron cite un troisieme exemple du même Caton, qui, se voyant cité en Justice presque tous les mois, dit à un de ses accusateurs : Y a-t-il quelqu'un de plus corrompu que vous, qui êtes *adversus & aversus impudicus*, c'est-à-dire, *qui vous livrez à la débauche de toutes les manieres, même aux impudicités contre nature.*

(*a*) Pyrrhus, fils d'Achille, fut appelé *Neoptoleme* ( mot grec qui signifie littéralement *d'une peau nouvelle* ) dans le camp des Grecs, parce qu'il étoit jeune. Pour entendre le jeu de mots de César, il faut dire qu'un Candidat déposoit chez les Banquiers une somme d'argent destinée aux Tribus qui lui donneroient leurs suffrages dans les élections. Ces Banquiers alloient avertir les Tribus, que si elles vouloient donner leur voix à un tel, elles auroient une telle somme d'argent. Quoique cet usage fût universel, il paroît qu'on méprisoit les Banquiers chargés de la négociation. César disoit que ce Nummius avoit pris son nom des *nummis*, des écus qu'il promettoit ou qu'il distribuoit dans le Champ de Mars.

LXIV. Un vers inféré en entier, ou avec des altérations, dans le difcours, n'eft pas fans agrément. Statius fit rire toute l'Affemblée, en appliquant à Scaurus, qui s'emportoit felon fa coutume, ce vers d'un Poëte comique :

*St, tacete, quid hoc clamoris ! quibus nec mater nec pater,*
*Tantâ confidentiâ eftis ? Auferte iftam enim fuperbiam* (a).

Dans votre Plaidoyer pour ce Romain, que le vieux Cœlius accufoit d'avoir reçu de l'argent contre la Loi, vous citâtes avec autant de fuccès le vers de Terence, dans Phormion :

*Sentin' fenem effe tactum triginta minis* (b) ?

---

(a) L'application de Stace étoit un peu forcée ; le Poëte a dit : *Silence, quel tumulte ! Vous qui ne favez pas le nom de ceux dont vous avez reçu le jour, pourquoi tant d'effronterie ? Modérez cet orgueil, ou nommez votre pere.* M. Æmilius Scaurus n'étoit pas bâtard, il étoit même Patricien, mais fi pauvre, qu'il faifoit le commerce du charbon.

(b) Le vieux Cœlius difoit qu'il avoit chargé fon fils ( qui étoit un débauché ) de porter cet

On emploie auſſi des proverbes plaiſans. Vous connoiſſez le trait de Scipion : cet Orateur haranguant contre Aſellus, qui ſe vantoit d'avoir parcouru dans ſes campagnes toutes les Provinces de la République, cita ce proverbe : *Agas Aſellum*, &c. (*a*).

Je n'oublierai pas les plaiſanteries où l'on s'attache à la lettre d'une phraſe ou d'un mot, & non pas au ſens ; elles ſont très-familieres aux Acteurs qui jouent dans les Mimes : En voici des exemples. Quelqu'un vous dit derniérement, Craſſus, Je ne veux pas être importun, puis-je aller vous voir avant le jour ? *Vous ne ſerez point*

argent au Client d'Antoine. Antoine ſoutenoit que ſon Client ne l'avoit point reçu, & que vraiſemblablement le fils de Cœlius l'avoit dépenſé, & il dit, à cette occaſion : *Vous voyez que ce pauvre vieillard en eſt pour ſes trente mines.*

(*a*) Voici la traduction du proverbe : *Vous avez beau chaſſer un âne, il ne courra jamais.* Quelques Commentateurs diſent qu'il étoit probablement conçu en latin de cette maniere : *Agas Aſellum, curſum non docebitur.* Cicéron l'applique ici à un Romain nommé *Aſellus.*

*importun*, lui répondîtes-vous. *Vous donnerez donc ordre qu'on vous éveille*, répliqua-t-il? Vous ajoutâtes alors: *Vous disiez tout à l'heure que vous ne seriez point importun.*

Un Héraut annonçant qu'on venoit d'élever à la dignité de Consul, Acidinus (dont le prénom & le surnom étoit L. Manlius), *dic de L. Manlio*, lui cria Maluginensis: *Je crois*, lui répondit le Héraut, *que c'est un honnête homme & un excellent Citoyen* (a).

La réponse de Caton le Censeur à Porcius Nasica, qui lui disoit: *N'avez-vous pas une femme selon vos désirs?* n'est pas moins plaisante: Caton lui répondit, dans les mêmes termes: *Elle n'est pas selon vos désirs* (b). Vous re-

---

(a) Cette méprise, plaisante ou non, vient de ce que les expressions *dic de L. Manlio*, signifient également, *dites*, *L. Manlius Acidinus*, & *dites ce que vous pensez de L. Manlius*. Le Héraut, ne comprenant pas ce qu'on lui crioit, prit ces trois mots dans le dernier sens, & répondit: *Je crois que L. Manlius est un honnête homme & un excellent Citoyen.*

(b) Caton le Censeur avoit épousé une femme beaucoup plus jeune que lui, & d'une naissance inférieure à la sienne: on s'en moquoit à Rome.

marquerez que ces ſortes de reparties ſont froides, ſi elles ne trompent pas notre attente, car ce qui eſt prévu ne fait pas rire.

LXV. L'allégorie, la métaphore, & la figure appelée correction, offrent d'autres plaiſanteries, tirées de l'expreſſion. Ecoutez un exemple de la premiere : Pinarius Ruſca propoſoit une Loi, qui fixoit à un certain âge l'entrée dans les Magiſtratures : » *Dites-moi,* » lui dit Servilius, *ſi je ne ſuis point* » *de votre avis, me traiterez-vous com-* » *me les autres, & m'accablerez-vous* » *d'injures* « ? *Vous recueillerez,* lui répliqua Pinarius, *ce que vous aurez ſemé.*

Les Corinthiens promettoient à Scipion de lui ériger une ſtatue à côté de celles de leurs Généraux d'armée : *Je n'aime pas*, leur répondit-il, *les*

---

Porcius Naſica étoit ſans doute au nombre des railleurs, & c'eſt pour cela que Caton lui fit cette froide plaiſanterie. Il y a une faute dans l'édition de Barbou ; on lit : *Non hercule ex mei animi ſententiâ*, au lieu de *Nôn hercule ex tui animi ſententiâ.* La réponſe n'eſt pas meilleure dans l'Original que dans la Traduction.

*ſtatues en eſcadron.* Voilà un mot plaiſant, tiré d'une métaphore.

Craſſus plaidoit un jour devant Perpenna, contre Helvius Lamia qui étoit fort laid, & qui l'interrompoit à chaque phraſe : *Ecoutons*, s'écria-t-il, *ce bel enfant.* L'Aſſemblée s'étant miſe à rire : *Je n'ai pu*, répondit Lamia, *me former les traits du viſage ; mais j'ai pu me former l'eſprit.* Craſſus reprit alors : *Il faut donc prêter l'oreille à ce Bel-Eſprit*, ce qui augmenta les rires.

Je l'ai déjà obſervé, les mêmes lieux communs fourniſſent des penſées ſérieuſes & des idées plaiſantes. Je ne citerai ici que l'antitheſe, l'une des figures dont les Orateurs embelliſſent leurs Diſcours. Sergius Galba, ſe voyant accuſé par le Tribun Scribonius Libo, & voulant choiſir ſes Juges parmi ſes amis & ſes compagnons de table, ſon accuſateur lui dit : *Quand ſortiras-tu des lits où tu ſatisfais ta gourmandiſe ?* Il lui répondit : *Quand tu ſortiras des lits de nos Citoyens, où tu ſatisfais ton goût pour l'adultere* (*a*).

---

(*a*) Cicéron ajoute un autre mot de Glaucia

LXVI. Il n'eſt pas néceſſaire de m'étendre davantage ſur les plaiſanteries tirées de l'expreſſion ; celles qu'on tire des choſes en elles-mêmes, ſont plus nombreuſes ; & elles font rire davantage, lorſqu'on y place un conte à propos, comme je l'ai déjà dit. Mais elles ſont auſſi plus difficiles ; car on doit y trouver de la reſſemblance, & il faut qu'elles produiſent ſous les yeux des Spectateurs un ſpectacle ridicule. Je ne puis en citer de meilleur exemple que celui de Craſſus, plaidant contre Memmius : je vous en ai parlé plus haut. Les apologues ſont du même genre.

---

à Metellus. Metellus venoit d'être accuſé en Juſtice, & tous ſes Cliens s'aſſembloient chez lui, à Tibur, pour le défendre ; Glaucia lui dit : *Villam in Tiburte habes cortem in Palatio.* Il y avoit dans les maiſons de campagne des Romains, une cour ou deux, qu'on appeloit *cors*, où l'on mettoit le fumier, les volailles, les inſtrumens aratoires. On donnoit le même nom de *cour*, *cors*, à cette foule de Cliens qui rempliſſoit le Palais des Nobles Romains. Glaucia lui reprochoit de faire de la cour de ſa maiſon de campagne, *la cour d'un Palais*. On a peine à retrouver ici l'antitheſe & la plaiſanterie qu'y voit Céſar.

L'Hiſtoire fournit quelquefois des reparties ſatiriques & plaiſantes : Sextus Titius s'aviſa de dire : » *Je ſuis Caſ-* » *ſandre*, je prédis l'avenir, & on ne » me croit point «. *Oui*, lui répondit Antoine, *vous êtes Caſſandre, & je puis nommer vos Ajax Oileus* (*a*).

Il y a des comparaiſons plaiſantes ; elles offrent un rapport malin, ou une image gaie. Par exemple, Gallus accuſant Magius d'avoir reçu de très-grandes ſommes d'argent, Scaurus répondit que l'inculpation n'étoit pas vraie, & que Magius étoit pauvre. *Vous ne ſaiſiſſez point ma penſée*, reprit Gallus ; *je ne prétends pas que Magius ait conſervé cet argent ; il a fait comme un homme nud qui cueille des noix, & qui ne peut les emporter que dans ſon ventre.* Le mot du vieux Marcus Cicéron, *Il en eſt des Romains comme des Eſclaves de Syrie, celui qui ſait le mieux le grec eſt le plus méchant*, eſt du même genre.

---

(*a*) Caſſandre, fille de Priam, prédiſoit l'avenir. Ajax Oileus lui fit violence dans le Temple de Minerve. Virgile plaça ce trait d'Hiſtoire dans l'Enéide, l. II & l. I. Sextus Titius étoit un débauché dont on citoit les amans.

On rit beaucoup des images où l'on emploie un modele connu de difformité. Je dis un jour à Helcius Mancia : » J'offrirai votre portrait (*a*) à l'Assem- » blée «. » Faites-le voir «, répondit-il. Alors je montrai du doigt, dans le bouclier de Marius, un Gaulois qui tiroit une langue énorme, & qui avoit les joues enflées. Tout le monde éclata de rire, & trouva la ressemblance parfaite. Une autre fois je dis à Tertius Pinarius, qui tordoit le menton en parlant : *Vous acheverez votre Discours, quand vous aurez cassé la noix que vous avez dans la bouche.*

Il y a des hyperboles qui ne sont pas moins plaisantes, telles que celles-ci : Crassus disoit de Memmius : » Il me » paroît si grand, qu'en passant sous » l'arc de Fabius, il sera obligé de baiss- » ser la tête «. — Scipion, s'emportant contre Metellus, s'écria : » Si votre » mere accouche d'un cinquieme en- » fant, ce sera sans doute d'un âne » parfait (*b*) «.

(*a*) Cesar ne parloit alors que du tableau des mœurs d'Helcius Mancia.

(*b*) Ce mot est détestable, & n'a rien de plaisant.

D'autres plaiſanteries conſiſtent dans un mot qui révele un ſentiment caché. P. Cornelius, homme très-avide, mais habile Général, remercioit Fabricius, qui lui avoit donné ſa voix pour le Conſulat, dans un temps où Rome ſoutenoit une guerre dangereuſe : *Ne me remerciez pas*, lui dit celui-ci; *j'ai mieux aimé être pillé, que vendu comme un captif.* — Aſelle ſe plaignoit que le dernier luſtre avoit été malheureux : *Ne vous en étonnez point*, lui répondit Scipion, *puiſque Memmius, mon Collegue, qui a terminé ce luſtre & immolé le taureau, vous a rétabli dans le rang dont vous aviez été chaſſé avec raiſon.* Il vouloit dire que Memmius, en le rétabliſſant, avoit commis un crime, dont les Dieux ſe vengeoient par des calamités publiques.

LXVII. L'ironie, cachée dans le Diſcours ſous un air ſérieux, excite le rire. La tête de Caius Gracchus fut miſe à prix, comme vous ſavez, & Septumuleius, qui l'apporta, obtint la récompenſe promiſe. Scævola partit, peu de temps après, pour l'Aſie, en qualité de Proconſul, & il dit à Septumuleius, qui le prioit de lui donner

la

la place de Préfet des Légions: *Vous ne ſavez pas ce que vous demandez, & vous n'entendez pas vos intérêts ; il y a tant de mauvais Citoyens à Rome, & tant de têtes à mettre à prix, que vous ne tarderez point à vous enrichir, ſi vous y demeurez.*

Fannius dit (*a*) que Scipion l'Africain étoit très-porté à l'ironie. Ceux qui connoiſſent l'Antiquité mieux que moi, nous apprennent que Socrate excelloit en ce point, & qu'il y mettoit plus de graces & de politeſſe que perſonne. Cette ſorte de raillerie eſt agréable & piquante; on peut s'y livrer ſans compromettre la nobleſſe de ſon caractere, & elle trouve ſa place dans le commerce de la vie, ainſi que dans les Diſcours Oratoires.

Tout ce que je viens de dire ſur la plaiſanterie, eſt applicable aux converſations, ainſi qu'aux Plaidoyers du Barreau. L'Ouvrage de Caton, d'où j'ai tiré pluſieurs exemples, rapporte une phraſe de Publicius, qui me paroît très-juſte : il diſoit de Memmius,

(*a*) Dans ſes Annales.

homme très-enjoué : *Il eſt agréable dans tous les momens.* L'aimable gaieté, & un enjouement délicat, ſont bien reçus dans preſque tous les inſtans de la vie.

Il me reſte à vous parler de quelques autres eſpeces de plaiſanteries : j'en diſtingue une qui approche de l'ironie, dont je vous entretenois tout à l'heure : elle conſiſte à donner un nom honnête à des actions dignes de blâme. Scipion caſſa, pendant ſa Cenſure, un Centurion, qui, ne s'étant pas trouvé à une bataille, diſoit, pour ſon excuſe, qu'il étoit demeuré dans le camp, afin de le garder. *Je n'aime pas*, lui répondit Scipion, *ceux qui font une ſi bonne garde.*

Il y a auſſi beaucoup de ſel à répéter ce qu'on nous dit, & à tirer des propres expreſſions de l'Adverſaire, un argument contre lui. La ville de Tarente fut priſe par les ennemis. Livius Salinator, qui en étoit le Gouverneur, défendit la citadelle, & fit pluſieurs belles actions. Quelque temps après, Maximus reprit Tarente ; Salinator, qui commandoit dans la citadelle, lui fournit des ſecours, & lui dit : » Souvenez-» vous que j'ai contribué à la repriſe de » Tarente «. *Je ne puis l'oublier*, lui

répondit Maximus; *car, si vous ne l'eussiez pas laissé prendre, je ne l'aurois jamais reprise.*

D'autres plaisanteries qui appartiennent aux Comiques, peuvent être employées par les Orateurs, telles que celles-ci :

*L'insensé! dès qu'il eut fait sa fortune, il eut la sottise de mourir.*

*Quel est ce monstre? — C'est ma femme. — Tu lui ressembles fort; je la croyois ta sœur.*

*Tant qu'il a porté de l'eau il n'est pas mort* (a).

LXVIII. Ces plaisanteries ne sont pas difficiles; les naïvetés, & les mots simples qui ont du sel, le sont davantage. Je citerai le propos de Mancia, lorsqu'il apprit, Antoine, que le Censeur Duronius vous appeloit en Justice: *Enfin*, vous dit-il, *le temps est venu*,

(a) C'est un vers de Comédie appliqué à un riche parvenu, qui mourut au milieu de son opulence;

*Quamdiù ad aquas fuit, nunquam mortuus est.*

*& vous pourrez vous occuper de vos propres affaires.*

Ces réflexions ingénues, faites par des gens d'esprit, excitent le rire; & l'on trouve encore plaisantes les réponses où nous paroissons ne pas entendre ce que nous entendons réellement. Par exemple : » Que pensez-vous, disoit un mari » en fureur, de ceux qu'on surprend en » adultere «? *Je pense*, répondit Pontidius, *qu'ils n'ont pas eu l'adresse de se sauver.*

Voulez-vous un trait de mon invention? Metellus, faisant une levée de soldats, m'avoit mis du nombre : je lui parlai de la maladie de mes yeux, & je le priai de m'effacer sur le rôle : ». Vous ne voyez donc rien «, me dit-il? *Pardonnez-moi*, lui répondis-je; *je vois, de la porte Esquiline, votre maison de campagne* (a). — Voici un troisieme exemple. Scipion, arrivant chez Ennius, la servante du Poëte répondit que son maître étoit sorti : il reconnut qu'on ne vouloit pas le laisser entrer. Peu

(a) Il reprochoit par là à Metellus le luxe & le faste de ses maisons de campagne, dont les immenses bâtimens se voyoient des portes de Rome.

de temps après, Ennius alla le voir : comme il demandoit à la porte si le maître du logis y étoit ; » Il est sorti « , cria Scipion lui-même. » Vous vous moquez, » dit Ennius ; je connois votre voix «. *Vous êtes un effronté*, répliqua Scipion ; *je vous ai fait dernièrement une visite ; j'ai cru, sur la parole de votre servante, que vous étiez absent, & vous ne voulez pas croire la même chose sur la mienne.*

Il n'est pas moins agréable de faire rire aux dépens de celui qui se moque de nous. Egilius sembloit se livrer à la mollesse, quoiqu'il ne s'y livrât point ; Opimius, personnage Consulaire, qui avoit passé sa jeunesse dans les débauches les plus désordonnées, lui dit : » Ma petite Egilie, quand viendras-tu » chez moi, avec ta quenouille & ton » fuseau « ? *Je n'oserois y aller*, lui répondit Egilius, *ma mere m'a défendu de voir les femmes qui jouissent d'une mauvaise réputation.*

LXIX. Les reparties qui cachent une plaisanterie, font de l'impression. Un Sicilien gémissoit de ce que sa femme s'étoit pendue à un figuier : *De grace*, lui répondit son ami, *donnez-*

*moi des plants de cet arbre.* Voici un exemple à peu près d'un même genre. Un mauvais Orateur, qui croyoit avoir fait le Difcours le plus pathétique, difoit à Catulus : » Ne trouvez-vous pas » que je fuis venu à bout, dans ma » péroraifon, d'exciter la pitié « ? *Oui, fans doute*, lui répondit-il, *vous l'avez excitée dans l'ame des plus infenfibles.*

Les mots de dépit & d'humeur me font beaucoup rire ; fi c'eft un homme chagrin qui les dit, je trouve fon caractere plaifant ; & fi c'eft un trait de fatire, j'en ris encore. Ce paffage de Nævius me femble plein de fel.

Pourquoi pleurez-vous, mon pere ? *Veux-tu que je chante ? je fuis condamné.*

La patience & le fang-froid font rire avec des réponfes tout à fait contraires à celle-là. Un Crocheteur, qui portoit une armoire, crioit : » Prenez garde «, après avoir bleffé Caton : *Portes-tu encore quelque autre chofe*, lui dit le Stoïcien ?

On fait rire lorfqu'on releve, d'une maniere piquante, l'ignorance & le défaut de capacité. Scipion, Préteur de

Sicile, logeant chez un homme des plus qualifiés du pays, donna son Hôte pour Avocat à un Plaideur : *Je vous demande en grace*, lui dit celui-ci, *de le nommer Avocat de mon Adversaire, & de ne point me donner de défenseur.*

On fait rire en expliquant une chose d'une maniere fausse, mais ingénieuse & gaie. Æmilius Scaurus, & Rutilius, demanderent le Consulat en même temps : le premier obtint les voix, & non content de son triomphe, il accusa son rival d'avoir corrompu les suffrages ; il surprit quelques-uns de ses Registres où se trouvoient ces quatre lettres *A. F. P. R.*, & il voulut en tirer une preuve de brigue. Rutilius les expliquoit d'une maniere assez simple (*a*). Canius, Chevalier Romain, son défenseur, dit qu'elles ne devoient point être prises dans le sens que leur donnoit son Client, ni dans celui que leur donnoit son Adversaire ; qu'elles

(*a*) Scaurus disoit que ces quatre lettres signifioient *Actum fide P. Rutilii* (Ceci a été fait à l'instigation de P. Rutilius). Rutilius leur donnoit cette explication : *Ante factum, post relatum* (Cet article n'a été inséré qu'après coup).

signifioient, *Æmilius fecit, plectitur Rutilius ; c'est Æmilius qui a corrompu les suffrages , & Rutilius en est la victime.*

On fait rire lorsqu'on a l'air de tout accorder à son Adversaire, pour le dépouiller ensuite de tout. En voici un exemple : *Il ne manque* RIEN *à cet homme, que la fortune & la vertu.*

On fait rire en reprenant quelqu'un d'un air familier & malin, comme s'il tomboit dans une erreur. Granius avoit gagné un Procès, malgré le témoignage de ses Registres, qui attestoient sa friponnerie, & il disoit avec confiance : » Mes Registres prouvent mon honnê» teté, puisque j'ai gagné ma Cause «. *Vous vous trompez*, lui dit Albius, *on a jugé contre vos Registres.*

Il y a des avis donnés d'une maniere amicale, qui approchent de cette plaisanterie. Par exemple : Un mauvais Avocat s'étoit enroué en plaidant : » Je vous conseille, lui dit Granius, de » boire de l'eau froide, dès que vous » serez chez vous «. Mais, lui répondit l'Avocat, » je perdrai ma voix « ; *Il vaut mieux*, reprit Granius, *que vous perdiez la voix, que de faire*

*perdre le Procès à tous vos Cliens.*

On fait rire lorſqu'on dit à quelqu'un une malice fournie par les circonſtances. Scaurus, qu'on blâmoit beaucoup d'avoir pris poſſeſſion des biens de Phrygius Pompeius, ſans un teſtament qui le nommât héritier, plaidoit un jour pour Beſtia; un convoi paſſa devant les portes du Tribunal, & Memmius lui dit : *Voilà un mort qu'on mene à la ſépulture; voyez, Scaurus, ſi vous ne pourriez pas vous approprier ſon héritage.*

Mais de toutes les plaiſanteries, celles qui excitent la ſurpriſe, & qui ſont très-imprévues, font le plus d'effet. Je pourrois en citer une infinité d'exemples; je me borne à quatre. On diſcutoit dans le Sénat, ſur les moyens d'empêcher la déprédation des terres publiques, & de maintenir la Loi Thoria en vigueur : on prouvoit que Lucilius faiſoit paître ſes beſtiaux dans ces terres : » Vous » vous trompez, dit Appius, qui d'a» bord eut l'air de le défendre, ces » troupeaux ne ſont point à Lucilius; » ils n'ont point de maîtres; rentrés » dans l'état de nature, ils exercent » leurs dégâts par-tout où ils veulent «.

Scipion Nasica avoit eu part à l'assassinat de Tibere Gracchus : Flaccus, qui le dénonça, lui proposoit Mutius Scævola pour Juge : » Je le récuse, dit » Scipion, c'est un homme inique «. Toute l'Assemblée ayant murmuré de ce propos, contre le plus integre des Romains ; » Je le récuse, Peres Cons» crits, ajouta-t-il, non comme un » homme inique à mon égard, mais à » l'égard de tout le peuple (*a*) «.

Crassus me fournit un trait de ce genre fort agréable. Silus déposoit, sur la foi d'un autre, des faits très-désa-

(*a*) Cette réponse n'a rien qui fasse rire ; il y a dans l'Original, *EJERO, INIQUUS EST : quum esset admurmuratum, AT, inquit, P. C. NON EGO MIHI ILLUM INIQUUM EJERO, VERUM OMNIBUS.* Mucius Scævola étoit Consul, lorsque Tibere Gracchus, tout puissant sur l'esprit du Peuple, formoit des attroupemens qui inquiétoient la Noblesse. Scævola, qu'on exhortoit à prendre les armes, & à maintenir par la force la tranquillité publique, dit qu'il ne se livreroit point à cette violence. Nasica, dans sa réponse, rappelle cette opiniâtreté, qu'il traite d'injuste envers la République : mais ce reproche n'est point gai ; & la fin de la réponse, à laquelle on ne s'attendoit point, n'est pas plus plaisante.

vantageux à Piſon : » Ne ſe pourroit-
» il pas, lui dit Craſſus, que l'auteur
» de ces propos les eût tenus dans un
» moment de colere « ? Silus convint
que la remarque étoit juſte. » Ne pour-
» riez - vous pas avoir mal entendu,
» continua Craſſus « ? Silus avoua de
nouveau que cela ſe pouvoit : » Enfin,
» ajouta Craſſus, n'eſt-il pas poſſible
» que réellement vous n'ayez point en-
» tendu ce que vous venez de nous
» dire « ? Comme on ne s'attendoit
pas à cette derniere réflexion, tout le
monde rit.

Nævius eſt plein de ces traits plaiſans : écoutez un mot très-connu de lui.

Sage comme vous l'êtes, ſi vous avez froid.... vous tremblerez (a).

LXXI. On fait rire ſouvent en accordant aux autres ce qu'ils nous refuſent. Par exemple : Un homme de

(a) L'Original eſt d'une préciſion qu'on ne peut pas rendre : *Sapiens, ſi algebis, tremes.* Comme les Sages ſe vantoient d'avoir des remedes à tout, il ſemble que le Poëte va indiquer le remede des Sages contre le froid ; il dit, pour ſe moquer d'eux, qu'ils tremblent comme les autres lorſqu'ils ont froid.

basse extraction reprochoit à Lælius de déroger à la dignité de ses ancêtres : *Vous ne dérogez pas à la dignité des vôtres*, lui répondit Lælius.

On fait rire si l'on applique malignement un proverbe populaire. Cincius proposoit une Loi qui défendoit de plaider pour de l'argent; Cento, Orateur avide, lui dit d'un ton dédaigneux: » Cincius, que proposez-vous « ? *Je propose*, répondit Cincius, *une Loi qui vous ordonne d'acheter ce que vous voulez faire servir sur votre table.*

Il y a quelquefois du sel à souhaiter une chose impossible. Par exemple : Lepidus, assis sur le gazon, & regardant ceux qui s'exerçoient à la course, disoit: *Je voudrois bien qu'on donnât le nom de travail à ce que je fais actuellement.*

Les réponses froides & tranquilles qui sont vraies, sans résoudre la questions, font rire. Le Censeur Lepidus, ayant dégradé le Chevalier M. Antistius, les amis du jeune homme se plaignirent hautement de cette rigueur: ils s'écrioient; que pourra dire Antistius, lorsque son pere lui demandera : » Pourquoi avez-vous reçu cette flétris-» sure, vous que tout le monde jugeoit

modeste, prudent & vertueux «? *Il dira*, répondit Lepidus lentement & avec froideur, *que je ne suis pas de l'opinion commune* (*a*).

Les Grecs citent beaucoup d'autres mots plaisans, tirés des imprécations, des exclamations, & des menaces; je n'en parle pas, car je crains d'avoir déjà trop sous-divisé les genres.

Les plaisanteries d'expression sont en effet très-bornées, & on les trouve plus spirituelles que gaies. Celles qu'on tire du fond des choses, offrent à la vérité une variété infinie d'especes, mais un très-petit nombre de genres. Les principaux consistent à tromper l'attente des Auditeurs, à peindre des ridicules, à les rendre plus difformes, en les rapprochant d'un autre objet comique, à employer l'ironie, à dire finement &

(*a*) César vient de donner des exemples de vingt-deux especes de plaisanteries, ou de mots qui font rire. Il pouvoit les généraliser davantage, & en diminuer le nombre, & surtout approfondir un peu plus la matiere qu'il traitoit. Les tournures de ces citations sont presque toujours les mêmes dans l'Original, & il y regne une grande monotonie.

avec malice des naïvetés, & à relever les sottises d'une maniere piquante.

Celui qui veut plaisanter avec grace, doit étudier ces principes, & même s'habituer à saisir & à rendre tous les ridicules. Si l'on a, comme Crassus, une physionomie grave & sérieuse, ce qu'on dit paroît avoir plus de sel, & fait rire davantage.

Mais il est temps, Antoine, que vous acheviez votre course : vous pensez avoir découvert un endroit fort propre à vous délasser; & il vous est arrivé comme à ces voyageurs, qui veulent s'arrêter sur les côtes de Gaëte, dans ces lieux marécageux (a), où tout est désagréable & mal-sain.

ANTOINE.

Il m'est arrivé tout le contraire. J'ai bien du plaisir à vous entendre; vous m'avez instruit, & je me livrerai à la plaisanterie plus hardiment, puisque vous venez de m'apprendre que les Fabrices, les Scipions, les Maximes, les

(a) Les marais Pontins.

Catons & les Lépides n'ont pas dédaigné ce badinage.

Vous voulez que je continue, mais je vous ai dit sur l'Eloquence à peu près tout ce que je savois ; c'est à vous de donner à mes observations l'exactitude & la profondeur qui leur manquent. Ce que je vais ajouter est plus facile, & même je pourrois le supprimer, car cette suite est un corollaire de mes premieres remarques.

LXXII. Après avoir envisagé une affaire sous toutes les faces ; après avoir découvert ce qui pourra me fournir des preuves & des mouvemens oratoires, j'examine quel est le côté favorable & le côté foible de ma Cause ; elles ont presque toutes ces deux côtés, & il importe d'en bien saisir la nuance.

Voici donc ma méthode : je m'attache au côté favorable, je l'embellis, je l'exagere, je ne m'écarte pas de ce point ; si j'ai l'air de discuter le côté foible, je m'en occupe peu ; je l'atténue, & je le fais disparoître sous l'amas de mes raisons & de mes stratagêmes. Quand la Cause a besoin de preuves, j'insiste sur les meilleures : si le succès dépend sur-tout de l'impression que

je produirai ſur les Juges, je m'applique tout entier à les émouvoir, & à exciter leurs paſſions.

Si je trouve plus de difficulté à convaincre les eſprits par mes preuves, qu'à détruire celles de l'Adverſaire ; je m'attache à cette réfutation, & je lance tous les traits de mon Diſcours ſur la tête de l'ennemi. S'il m'eſt plus facile d'alléguer des raiſons, que de détruire les ſiennes; j'ai ſoin de détourner l'eſprit des Juges, & de le fixer ſur mes moyens.

Enfin je me ſuis fait deux regles qui paroiſſent fort aiſées (car celles qui préſentent des difficultés ſeroient au deſſus de moi); d'abord, ſi l'Adverſaire donne une raiſon ſur laquelle on ne peut guere chicaner, je prends le parti de n'y point répondre du tout. On ſe moquera peut-être de cet expédient, parce que chacun eſt le maître de l'employer; mais j'expoſe ma méthode, & non celle des autres, & j'avoue que ſi on me preſſe vivement, j'eſquive les coups, ſans jeter ni cacher mes armes. Je conſerve dans mon Diſcours un air d'aſſurance & de grandeur, & j'imite ceux qui combattent en pre-

nant la fuite : en un mot, je tâche de montrer que si j'ai changé de poste, c'est moins pour éviter l'ennemi, que pour occuper un lieu plus avantageux.

Voici ma seconde regle : Je prends un soin extrême de ne rien dire qui soit contraire à ma Cause ; je songe plus à ne pas l'affoiblir, qu'à contribuer directement à son succès. L'Orateur doit, il est vrai, se proposer en même temps ces deux fins ; mais il est plus honteux de nuire à son Client, que de ne pas lui procurer la victoire.

LXXIII. Pourquoi donc parlez-vous à l'oreille de César, Catulus ? Vous moquez-vous de mon observation, comme vous êtes en droit de le faire ?

CATULUS.

Nous en sommes bien éloignés, mais César a envie de vous dire quelque chose.

ANTOINE.

Il me fera plaisir, soit qu'il veuille me proposer une question, soit qu'il veuille me réfuter.

CÉSAR.

Vous êtes de tous les Orateurs celui qui se couvre davantage pour n'être pas entamé, jamais vous n'avez rien dit qui fît tort à vos Cliens ; & j'ai toujours eu de vous cette opinion. Crassus donnoit un jour, en public, de grands éloges à votre éloquence ; j'observerai que, parmi vos brillantes qualités, il ne falloit pas oublier votre sagesse ; que vous dites toujours ce qu'il convient, & que vous ne dites jamais ce qu'il est à propos de taire. Il me répondit qu'il y a de la noirceur & de la perfidie à dire des choses nuisibles à son Client ; que l'Orateur est coupable de tomber dans cette faute, sans mériter d'éloges s'il l'évite : apprenez-moi donc, Antoine, pourquoi vous mettez plus d'importance à ce devoir.

ANTOINE.

LXXIV. Volontiers. N'oubliez pas, mes chers amis, que je ne parle point du parfait Orateur, mais de ma méthode, & des petites regles que je me suis formées. La réponse de Crassus est celle d'un grand homme, & d'une

ame élevée. Il regarde comme des monſtres les Orateurs qui nuiſent à leur Cauſe, & il ne peut imaginer qu'il y en ait.

Il juge des autres par lui-même. Sa ſagacité merveilleuſe le trompe; il croit que cette faute groſſiere eſt toujours volontaire; il s'agit ici des eſprits communs, & non des talens diſtingués. Un Savant alla, dit-on, trouver Thémiſtocle, & propoſa de lui enſeigner l'Art de la mémoire, dont on commençoit à parler. Le Général Athénien lui demanda quel eſt le but de cet Art; le Docteur (*a*) ayant répondu qu'il apprend à ſe ſouvenir de tout, Thémiſtocle s'écria : » Vous me feriez bien plus » de plaiſir de m'apprendre l'Art d'ou- » blier les choſes dont je voudrois ne » pas me ſouvenir «.

Cette réponſe prouve que Thémiſtocle avoit une excellente mémoire; & qu'il n'oublioit rien de ce qu'il avoit appris une fois. Malgré cet exemple,

(*a*) Quelques Commentateurs diſent qu'il s'appeloit *Protogenes*; & d'autres, que *Simonides*, Poëte de Cos, s'aviſa le premier de réduire la mémoire en Art.

les autres hommes doivent cultiver leur mémoire, & la prudence admirable de Craſſus ne détruit pas l'utilité de mes petites maximes.

En effet, il y a dans les Cauſes, des écueils où l'on doit prendre garde d'échouer. Souvent un Témoin ne produit point d'effet, ſi on lui reproche ſes vices, & ſi on révele ſes turpitudes (*a*). Mon Client & ſes amis me preſſent de maltraiter ce Témoin, & de le couvrir de honte; je ne me rends point à leurs déſirs, & je nuis ainſi à ma gloire : car les ignorans ſavent mieux blâmer ce qu'on dit mal à propos, qu'eſtimer une ſage réſerve.

Si vous bleſſez un Témoin qui ne manque pas d'eſprit, & dont la dépoſition eſt grave, il en arrivera beaucoup de mal : le reſſentiment lui inſpirera le déſir de nuire, ſa pénétration en trouvera les moyens; & comme je le ſuppoſe un homme de poids, il remplira ſes vûes avec ſuccès.

---

(*a*) Il me paroît qu'il y a une faute dans l'Original; on lit : *Sæpè aliquis teſtis aut non lædit, aut lædit minùs* NISI *laceſſatur;* je crois qu'il faut lire : *ſi laceſſatur.*

Crassus ne commet jamais de pareilles fautes ; mais il ne s'ensuit pas que les autres ne les commettent point ; & quand un Orateur dit ou répond une chose imprudente, je ne trouve rien de plus honteux que d'entendre ces propos : *Il a donné le coup mortel.* —A qui ? — *A lui-même, à son Client, & pas à son ennemi.*

LXXV. Crassus pense qu'on ne nuit jamais à sa Cause sans être un perfide : pour moi je vois tous les jours des Orateurs integres qui ont cette mal-adresse. J'ai dit plus haut, que j'esquive les preuves qu'il ne m'est pas possible de détruire ; que tel est mon usage. Mais ceux qui quittent leurs retranchemens, pour se jeter dans le camp de l'ennemi, ne font-ils pas un grand tort à leur Partie, en donnant, par de mauvaises réponses, un nouvel éclat aux raisons de l'Adversaire ?

N'en voit-on pas d'autres qui ne gardent point de mesures dans leur Discours ; qui, au lieu de calmer l'envie, l'irritent par des éloges donnés mal à propos ? Et peut-on apprécier le tort de ces Orateurs, qui s'emportent avec aigreur contre des hommes chéris du

Public & des Juges, ou qui reprochent à leur Adversaire des vices propres à ses Juges ? N'aliennent-ils pas alors l'esprit des dépositaires des Loix qui vont prononcer ?

N'est-ce pas nuire aux intérêts des Cliens, que s'occuper des nôtres, & abandonner leur Cause pour venger notre amour propre des blessures qu'on lui a faites ? Je n'aime point à entendre dire du mal de moi; mais on m'accuse d'être trop endurant & trop froid, parce que je m'oublie moi-même, & ne m'écarte point de l'affaire dont je suis chargé. Je suivis jadis cette méthode contre vous, Sulpicius : je me contentai de vous dire que vous n'attaquiez pas l'Accusé, mais son Défenseur; ma modération produisit un bon effet : ceux qui se livrent aux invectives contre moi, passent pour des emportés ou des foux.

Enfin n'est-ce pas nuire, que d'avancer des choses fausses ou contraires à ce qu'on dira dans la suite, & à l'usage du Barreau ? Je pourrois m'étendre là-dessus davantage, mais cela seroit inutile. Je le répete donc; je mets tous mes soins à servir mes Cliens, &, si je ne puis en venir à bout, à ne pas leur nuire.

LXXVI. Je passe maintenant à un article, sur lequel, Catulus, vous me donniez tout à l'heure des éloges, à l'arrangement ou à la disposition des matieres.

*De l'arrangement des matieres.*

Il y a deux arrangemens; l'un est indiqué par la nature de la Cause, & l'autre dépend de la prudence de l'Orateur. Le premier consiste à imaginer un préambule, avant d'entamer le nœud de la question; à exposer ensuite les faits, à déduire nos preuves, à réfuter celles de l'Adversaire, à tirer les conséquences, & à finir par une péroraison. Mais la sagacité de l'Orateur se déploie dans l'usage qu'il fait de ses moyens & des mouvemens ou des figures propres à convaincre & à persuader. Une foule de preuves se présente à son esprit; mais les unes sont si légeres qu'il doit les omettre, & d'autres offrent un côté plus défavorable qu'utile.

Si les preuves véritablement utiles sont en grand nombre, comme il arrive souvent, il faut rejeter, je crois, celles qui le sont le moins, ou qui se rapprochent d'une autre plus efficace. Pour moi, quand je rassemble les miennes, j'ai soin de peser leur valeur, & non pas de les compter.

LXXVII. Le but de l'Orateur, ainsi que je l'ai dit plusieurs fois, est d'instruire les Juges, de captiver leur bienveillance, & de les émouvoir; mais il ne doit montrer à découvert que le premier de ces desseins; il faut qu'il paroisse seulement jeter du jour sur la question; que ses moyens, pour toucher l'ame des Juges & les séduire, soient répandus & cachés dans le corps du Discours, comme le sang est répandu & caché dans le corps de l'homme.

C'est sur-tout dans l'exorde & la péroraison qu'on cherche à captiver & émouvoir les Juges; mais il est souvent utile d'amener des digressions qui remplissent le même but.

Ainsi on peut placer de ces digressions, & y jeter des mouvemens pathétiques après la narration, après la confirmation & la réfutation des preuves, ou même dans ces trois endroits, lorsque la Cause est très-intéressante. J'établirois pour maxime, que les Causes qui fournissent le plus de ces digressions, sont les plus susceptibles des ornemens & des beautés de l'Eloquence.

Il me semble que c'est une mauvaise méthode de commencer par les preuves

les

les plus foibles ; & si l'on emploie plusieurs Orateurs (ce que je n'ai jamais approuvé), je crois qu'on a tort egalement de produire d'abord dans la lice le moins habile de tous. Il importe beaucoup de ne pas tromper l'attente des Auditeurs. Si on ne les satisfait point au commencement, on est embarrassé dans la suite ; & la Cause va mal lorsque les Juges n'en ont pas une bonne opinion dès qu'elle est entamée.

Présentez donc, dès le premier abord, le meilleur Avocat & les meilleurs argumens ; mais réservez quelques-unes de vos preuves les plus solides pour la péroraison ; & si vous avez des preuves médiocres (car ce qui est mauvais ne doit être reçu nulle part), placez-les au milieu de la foule.

Je ne m'occupe de l'exorde qu'après ces dispositions générales : j'ai voulu plusieurs fois y travailler, avant que mon Discours fût achevé ; mais il ne s'offroit rien à mon imagination que de misérable, de sec, & de vulgaire.

LXXVIII. L'exorde doit toujours être soigné, spirituel, ennobli par l'expression & les figures, & propre à la Cause. Il faut qu'il donne une idée fa- De l'exo

vorable de l'affaire & de l'Orateur, & qu'il s'empare de l'esprit des Juges.

Il y a des gens qui parlent en public, sans s'occuper de ce point : Philippe lui-même, lorsqu'il se présente au Barreau, ne sait par où il débutera ; je suis bien étonné qu'un homme aussi éclairé & aussi habile se conduise de cette maniere. Il soutient que les idées lui viennent dès qu'il est au milieu de la lice, & qu'après s'être échauffé le bras par quelques gestes, il se trouve prêt à combattre ; mais il n'observe pas que les Athletes, dont il emprunte cette comparaison, commencent par essayer plusieurs javelines, afin d'acquérir de la grace & de mettre en mouvement leurs forces.

On est souvent obligé, dans l'exorde, d'attaquer son Adversaire, & de l'attaquer vivement. Mais si les Gladiateurs, avant de se livrer à leurs combats meurtriers, s'exercent plus à trouver des attitudes gracieuses que des coups mortels, ces précautions sont indispensables pour l'Orateur, dont le premier but est d'enchanter les esprits. Il n'y a rien dans la Nature qui prenne un essor brusque & se répande tout à coup ; les choses qui deviennent les plus impé-

tueuses, ont eu des commencemens modérés.

Comme l'exorde doit naître de la Cause, il faut donc le composer après avoir examiné l'affaire sous toutes ses faces, & après avoir disposé les moyens qu'on veut employer. Il est alors plus aisé de trouver un début qui convienne au Discours. Les digressions oratoires, & les argumens qu'on a imaginés, se présentent à l'esprit, & on choisit les meilleurs traits : ce premier tableau fait d'autant plus d'impression qu'il est tiré du sujet, & qu'il ne sauroit convenir à d'autres.

LXXIX. L'exorde doit donner une idée générale de la Cause, ou lui servir d'introduction & de rempart; ou bien enfin la relever & l'ennoblir; mais comme l'Architecture proportionne les vestibules & les façades à l'étendue des bâtimens, l'Eloquence se détermine ici sur la grandeur ou la petitesse des sujets : lorsque l'affaire est commune ou peu importante, l'Orateur entre tout de suite en matiere.

Si un exorde est indispensable, ce qui arrive presque toujours, l'Orateur parle de celui qu'il défend, ou de son

Adversaire, ou de la Cause en elle-même, ou des Juges qui vont prononcer.

Dans le premier cas, il expose les bonnes qualités & les malheurs de son Client; il excite la compassion en sa faveur, & il montre d'avance l'injustice de l'accusation.

Il emploie ces lieux communs en sens contraire, contre son ennemi.

S'il tire son exorde du fond de la Cause, il dit ce qu'elle offre d'extraordinaire ou de nouveau, d'injuste ou de cruel, & enfin, d'intéressant ou de digne de pitié.

Lorsqu'il débute par s'adresser aux Juges, il cherche à gagner leur bienveillance & leur estime; mais il remplit mieux ces vûes en plaidant avec art, qu'en formant de vaines prieres (*a*); car c'est dans le courant du Discours, & sur-tout dans la péroraison, qu'on parvient à gagner les esprits.

Les Rhéteurs Grecs recommandent

(*a*) On trouve de plus grands détails sur cette matiere dans le premier Livre de la Rhétorique à Herennius, & dans le premier Livre de l'Invention.

toujours de faire un exorde qui rende les Juges attentifs & dociles : mais on ne doit pas perdre de vûe ces deux points dans les autres parties du Discours. J'avoue que l'exorde est le moment le plus favorable pour cela, car le début d'une Cause frappe bien davantage ; les Auditeurs alors sont naturellement attentifs, & leur esprit a de la docilité, s'il n'est pas prévenu.

Les mouvemens oratoires, dont la Cause est susceptible, fournissent un grand nombre d'exordes propres à captiver & à séduire les esprits ; mais prenez bien garde d'épuiser d'abord ces mouvemens ; il suffit d'ébranler les Juges, afin que la suite acheve d'en triompher.

LXXX. J'ai déjà dit que l'exorde doit tenir essenciellement au Discours ; n'imitez pas les Musiciens, dont les préludes n'ont aucun rapport aux airs qu'ils vont chanter ; ni les Samnites, qui, avant de combattre, jettent en l'air des traits qu'il vaudroit mieux garder pour le combat. Plusieurs Orateurs ont une provision d'exordes ; ils se servent du premier qui se présente, & ils entrent ensuite en matiere. Il semble qu'ils ne

cherchent point à se faire écouter.

Les Rheteurs recommandent de la briéveté dans la narration. S'ils font consister la briéveté à ne rien dire de superflu, elle se trouve dans tous les Discours de Crassus : s'ils veulent qu'on s'énonce en moins de termes possibles, il est quelquefois à propos d'employer cette précision ; mais elle entraîne souvent de l'obscurité ; & la narration, qui doit plaire & persuader, ne remplit plus cet objet important.

Voyez la longueur de celle qui se trouve dans la premiere scene de l'Andrienne, & qui commence de cette maniere :

*Après être sorti de l'ordre des jeunes gens, &c.*

Térence décrit les mœurs du jeune homme ; il introduit un esclave qui fait cent questions ; il raconte la mort de Chrysis ; il peint la beauté de sa sœur, & son affliction ; il parle enfin de mille autres choses d'une maniere agréable. Si le Poëte eût fait cas de cette extrême briéveté, il auroit pu dire : *Elle meurt, on l'emporte, nous suivons le convoi jusqu'au bûcher, on la met dans le feu.* Il n'avoit pas besoin de

plus de dix vers, & même vous obſerverez que ces détails, *on l'emporte, nous ſuivons le convoi juſqu'au bûcher*, ſont là pour la grace, & que rigoureuſement il ſeroit poſſible de les ſupprimer.

Si Térence s'étoit contenté de dire : *On la met ſur le bûcher*, ces mots ſuffiſoient. Mais une narration où l'on met en ſcène les perſonnages, où l'on rapporte leurs diſcours, eſt beaucoup plus intéreſſante : elle eſt auſſi plus vraiſemblable ; car nous croyons plus aiſément un fait, lorſqu'on nous apprend de quelle maniere il eſt arrivé. D'ailleurs elle eſt plus claire & plus nette, quand on arrête notre eſprit ſur les différens objets.

La narration exige encore plus de clarté que les autres parties du Diſcours. L'Orateur doit redoubler d'efforts, parce qu'il eſt plus difficile d'échapper à l'obſcurité que dans l'exorde, l'expoſition des preuves, la réfutation de celles de l'Adverſaire, & dans la péroraiſon. J'ajouterai que, ſi elle eſt obſcure, il en réſulte des effets plus fâcheux. Si vous expoſez une preuve d'une maniere qui n'eſt pas nette, vous

pouvez revenir ſur cet article enveloppé de ténebres. Ici l'obſcurité ſe répand ſur tout le reſte, & il n'y a pas moyen de diſſiper dans la ſuite cette confuſion. La narration eſt claire lorſqu'on emploie des termes propres, qu'on y garde l'ordre des temps, & qu'on n'interrompt pas le fil des idées.

LXXXI. C'eſt à l'Orateur à voir quels Diſcours exigent une narration, & dans quels cas on peut la ſupprimer. Si les faits ſont connus de tout le monde, & particuliérement s'ils ſont avérés, il eſt inutile de les raconter en détail. Lorſque l'Adverſaire les a expoſés lui-même, il n'eſt pas beſoin d'y revenir, à moins qu'on ne veuille les combattre. Gardons-nous de trop inſiſter ſur les choſes qui nuiſent à notre Cauſe; atténuons tout ce qui nous eſt contraire, de peur d'encourir le reproche de perfidie, dont Craſſus parloit tout à l'heure. Il importe extrêmement de préſenter d'abord l'affaire ſous un point de vue favorable; l'effet des autres parties du Diſcours dépend de ce ſoin.

Il faut dire enſuite quel eſt le nœud de la queſtion, expoſer ſes preuves, & réfuter en même temps celles de l'Ad-

verſaire. La confirmation & la réfutation ſont naturellement unies, & il eſt avantageux de les réunir dans le Diſcours : il eſt impoſſible d'appuyer nos raiſons, ſans détruire celles qu'on nous allegue, & de détruire celles qu'on nous oppoſe, ſans appuyer les nôtres.

On place ordinairement à la fin du Diſcours la figure appelée amplification, ou bien l'on a recours aux mouvemens oratoires, propres à enflammer les Juges ou à les calmer. Il faut employer alors toutes les reſſources de l'Eloquence, & faire uſage des traits les plus pathétiques.

Je ne vois pas qu'il ſoit néceſſaire de donner des regles ſur le genre délibératif, & ſur les Eloges : la plupart de celles que nous venons d'indiquer ſont communes à tous les genres. Je dirai ſeulement que les Cauſes du genre délibératif conviennent aux Citoyens reſpectés. C'eſt au Sage à donner ſon avis ſur des affaires importantes ; & ſi l'Orateur ne joint à l'Eloquence une réputation d'honnêteté, ſes prédictions ſur l'avenir, & ſes conſeils, ne produiront aucun effet.

LXXXII. On doit s'énoncer avec

moins d'appareil, dans les délibérations du Sénat; celui qui parle doit prendre le ton & la ſimplicité de la ſageſſe; d'ailleurs il eſt juſte de laiſſer du temps à ceux qui vont opiner enſuite. Prenez-garde ſur-tout de montrer des prétentions à l'eſprit.

Les Harangues prononcées devant le Peuple, exigent de la nobleſſe, de la variété, & les traits les plus forts de l'Eloquence. Il convient d'inſiſter ſur la dignité de la Nation : ceux qui veulent qu'on s'occupe davantage de l'utilité publique (*a*), parlent moins de gloire que d'intérêt. Chaque Citoyen d'une ville auſſi illuſtre que Rome, penſe qu'on doit adopter le parti le plus glorieux; cependant des vûes d'utilité l'emportent quelquefois, ſur-tout ſi l'on craint qu'un projet de grandeur ne terniſſe la majeſté de l'Etat.

Les queſtions traitées alors par les

---

(*a*) Les Rhéteurs n'étoient pas d'accord ſur les moyens qu'on devoit employer dans les Harangues populaires. Ariſtote, & Cicéron, dans les Partitions Oratoires, veulent qu'on parle ſur-tout de la dignité de la Nation; & Antoine penſe ici, qu'il vaut mieux inſiſter ſur l'utilité publique.

Orateurs, ne roulent jamais que sur deux points : on examine ce qui est le plus utile, ou s'il faut préférer un parti glorieux & honnête, à un autre qui offre seulement de l'utilité. Ceux qui se décident pour l'utile, exposent les avantages de la paix, de la richesse nationale, d'une puissance bien affermie ; les ressources qu'on tire des impôts, des garnisons, des places fortes, des armées, &c. & ils exagerent les inconvéniens d'un avis contraire au leur. Ceux qui embrassent le parti de la gloire, citent les cas où nos ancêtres n'ont pas craint les dangers lorsqu'il s'agissoit de l'honneur ; ils montrent combien il est beau de mériter les éloges de la Postérité, & ils soutiennent que l'utilité accompagne toujours les grandes résolutions.

Dans l'un & l'autre cas, il faut rechercher ce qui est possible, ou ce qui ne l'est point, & quelles sont les choses nécessaires ; car les délibérations disparoissent devant l'impuissance ou l'arrêt impérieux de la nécessité ; & l'homme habile qui produit ces moyens, ne manque jamais de triompher.

Pour donner des avis sur l'administration de l'Etat, il faut, avant tout,

être bien inſtruit de nos intérêts publics.
Si l'Orateur veut perſuader, il eſt obligé de connoître les mœurs de ſon temps ; & les mœurs de Rome ayant beaucoup d'inſtabilité, il eſt néceſſaire de meſurer ſon ton d'après les circonſtances. Les principes de l'Art ſont toujours les mêmes : mais, puiſque le Peuple Romain eſt le plus majeſtueux de tous les Peuples ; puiſque les affaires de notre République ſont les plus importantes de l'univers, & que rien n'eſt ſi difficile à manier que nos Citoyens aſſemblés au Forum ; les Harangues prononcées ſur la Tribune, doivent avoir un caractere plus impoſant & plus ferme : on doit chercher ſur-tout à émouvoir les eſprits, les conduire, par la raiſon ou l'exemple, vers l'eſpoir ou la crainte, vers l'ambition ou la gloire, & éteindre dans les ames les ſentimens de témérité ou de colere, de préſomption ou d'envie, de vengeance ou de cruauté.

LXXXIII. Comme l'Eloquence ne peut avoir un plus beau théatre que l'aſſemblée du Peuple, elle ſe revêt alors de ſes ornemens les plus pompeux. L'Orateur a beſoin d'un nombreux Auditoire, pour déployer les richeſſes de



ſon Art; mais il ne manque guere d'avoir de grandes idées, s'il prononce un Diſcours devant la Nation.

Il eſt d'ailleurs difficile de parler au Peuple; les hommes les plus habiles y échouent, & il faut prendre garde aux cris de l'Auditoire : il témoigne ſon mécontentement, s'il apperçoit de l'aigreur, de l'arrogance, de la cupidité, de la baſſeſſe, ou un autre défaut de caractere. Si l'on défend des perſonnages qui excitent, à tort ou à raiſon, la haine & l'envie; ſi la Cauſe déplaît, ou enfin ſi le Peuple ſe livre à un de ces accès qui lui ſont familiers : employez les reproches, ſi vous jouiſſez d'une aſſez grande conſidération; faites des remontrances, qui ſont des reproches adoucis; demandez qu'on vous écoute, & promettez de prouver ce qui vient d'exciter des murmures; ou bien abaiſſez-vous à la ſupplication, qui eſt la moins efficace des reſſources, mais qui a quelquefois du ſuccès.

C'eſt ici ſur-tout qu'on doit employer la plaiſanterie, les reparties promptes, & les bons mots; mais ne perdez pas de vue la nobleſſe & l'agrément : rien de ſi mobile que le vulgaire;

un trait heureux le fait passer dans un instant de l'aigreur & de la sévérité, à l'indulgence & à la joie.

LXXXIV. Voilà, touchant les deux genres de Causes, les choses que je tâche d'éviter, & celles que je recherche : vous savez tous les secrets de ma méthode. Le troisieme genre, appelé *l'éloge*, n'est pas difficile ; je l'ai séparé des autres, parce que nous en faisons peu d'usage, & que les autres sont beaucoup plus importans. Les Grecs, dont il nous reste des Eloges, ont célébré de grands hommes, tels que Thémistocle, Aristide, Epaminondas, Philippe, Alexandre, &c. mais leurs Ouvrages étoient destinés à la lecture, & non pas à la déclamation. Les Eloges que nous prononçons sur la Tribune, sont simples & courts ; c'est une espece de témoignage que nous rendons à la vertu ; & ceux que prononcent, au milieu des pompes funebres, les parens du mort, ne sont pas susceptibles des beautés de l'Eloquence (*a*) : mais, comme

(*a*) On en chargeoit les jeunes gens ; & le deuil & la tristesse de ces cérémonies interdisoient les ornemens de l'Eloquence.

nous sommes obligés quelquefois de débiter, ou de composer pour les autres (*a*) des Panégyriques en forme, à l'exemple des Grecs, arrêtons-nous aussi sur ce sujet.

D'abord il est clair que parmi les biens dont jouissent les hommes, il y en a de désirables sans mériter d'estime, & d'autres qui sont réellement dignes d'éloges. La naissance, la beauté, la force, la richesse, & tous les dons du Sort, sont du premier genre; mais la vertu en fait un usage modéré; & il faut parler, dans les Eloges, des dons de la Fortune ou de la Nature. Il est beau de ne point abuser du pouvoir, de ne pas s'enorgueillir dans l'opulence, de ne point se laisser corrompre par la richesse, & de la faire servir d'instrument à la bonté, & non pas à l'insolence & à l'injustice.

La vertu, qui est louable par elle-même, & sans laquelle rien n'est digne d'éloges, se sous-divise en plusieurs especes. Les unes sont plus propres que

(*a*) Cicéron dit ici que l'Eloge funebre de Scipion, prononcé par Tubéron son neveu, étoit l'ouvrage de Lælius.

les autres au Panégyrique : il y en a qui supposent un heureux caractere, & dont les effets se répandent sur les autres hommes ; & quelques-unes annoncent les talens de celui qui les possede, la grandeur & la force de son ame, sans procurer d'avantages à personne. On aime à entendre l'éloge de la clémence, de la justice, de la bonté, & du courage dans les dangers de l'Etat. Celles-ci sont plus utiles au genre humain, qu'à l'individu qui les a. La sagesse, la magnanimité, le génie, & l'éloquence, excitent également l'admiration ; mais ces qualités inspirent moins d'amour ; car, en les célébrant, l'Orateur paroît moins s'occuper du Public que de son Héros. On ne doit cependant pas les oublier ; car elles font aussi de l'impression (*a*) sur les Auditeurs.

LXXXV. Toutes les vertus ayant des devoirs particuliers, chacune d'elles mérite un éloge séparé. Si vous vantez la justice d'un grand homme, rappelez les occasions où il a rempli ses promesses avec fidélité ; celles où il a montré l'é-

---

(*a*) Il y a une faute dans l'édition de Barbou : on lit : *Ferunt aures hominum*, au lieu de *feriunt*.

quité la plus rigoureuſe, & tout ce qu'il a fait de bien en ce genre. Suivez la même regle pour les autres qualités eſtimables.

Les actions dont on entend l'éloge avec le plus de plaiſir, ſont celles dont votre Héros n'eſpéroit ni avantages ni récompenſes : on écoute encore avec intérêt ces nobles entrepriſes, que n'ont point ſuſpendues les fatigues & les dangers, ou les exploits des hommes déſintéreſſés, qui ſe dévouent pour les autres à toutes ſortes de périls. On n'eſt pas moins ſenſible à la conſtance & à la fermeté qui ſupportent de grands malheurs ſans ſe laiſſer abattre, & qui conſervent de la dignité au milieu des revers.

L'Orateur fait auſſi valoir les honneurs décernés à ſon Héros, les récompenſes accordées à ſa vertu, ſes belles actions approuvées du Public, le bonheur même dont il a joui, qu'on dit être un effet de la bienveillance des Dieux immortels ; mais il doit garder la meſure, & paſſer ſous ſilence tout ce qui n'eſt pas grand, extraordinaire, ou nouveau. Je n'ajouterai qu'un mot : il eſt bon de comparer celui qu'on célebre avec d'autres grands hommes.

J'en ai dit plus que je n'avois promis; ce n'eſt pas que le domaine du Barreau, dont je parle dans cet Entretien, s'étende ſur ces objets; mais ſi le genre démonſtratif eſt du reſſort de l'Orateur, comme tout le monde l'avoue, nous ſommes obligés de connoître les vertus qui ſervent de baſe aux Eloges.

Il eſt inutile d'obſerver que s'il s'agit de blâmer les coupables, les préceptes ſont les mêmes. Comme on ne peut louer dignement les hommes de mérite, ſans connoître les vertus; il n'eſt pas poſſible non plus de dévouer le méchant à la haine publique, ſans être inſtruit de ce qui a rapport aux vices. Ces lieux communs, d'où l'on tire l'éloge ou la cenſure, ſont de plus applicables à tous les genres de Cauſes.

Voilà quelles ſont mes idées ſur l'invention & la diſpoſition du Diſcours. Je vais ajouter un petit nombre de remarques touchant la mémoire, afin de ſoulager Craſſus, & de ne lui laiſſer que l'élocution & les ornemens du ſtyle.

CRASSUS.

LXXXVI. Continuez; j'ai du plaiſir

à vous voir déployer tous les talens d'un Maître de l'Art, & déchirer ce voile dont votre diſſimulation aime à ſe couvrir. Au reſte, ſi vous ne me laiſſez plus rien à dire, ou du moins fort peu de choſe, vous faites bien, & j'en ſuis très-reconnoiſſant.

ANTOINE.

Il dépend de vous de reſſerrer ou d'étendre la portion que je vous laiſſe ; elle comprend tout, ſi vous avez du zele pour notre inſtruction ; & ſi vous n'en avez pas, c'eſt à vous de prévenir les murmures de ces jeunes gens. J'acheve donc ma tâche : je vous avoue que la Nature ne m'a pas traité auſſi favorablement que Thémiſtocle ; il priſoit moins l'Art de la mémoire que celui de l'oubli ; & je rends graces à Simonides de Cos, qui, à ce qu'on dit, en fut le premier inventeur.

On raconte que Simonides ſoupant un jour dans une ville de Theſſalie, chez Scopas, homme diſtingué par ſa naiſſance & par ſes richeſſes, récita, en l'honneur de ſon hôte, un Poëme où il plaça une digreſſion à la louange

de Castor & de Pollux. Scopas s'écria malhonnêtement : » Je vous donnerai » seulement la moitié de ce que je vous » ai promis ; vous pouvez demander le » reste aux deux Héros que vous avez » loués autant que moi «.

Peu de temps après on vint dire au Poëte que deux jeunes gens l'attendoient à la porte, pour lui communiquer un avis pressant. Il sortit aussi-tôt, & ne trouva personne. Sur ces entrefaites, le plafond de la salle qui rassembloit les convives, s'écroula, & ils furent tous ensevelis sous les ruines : on retira les cadavres du milieu des décombres, afin de donner la sépulture à chacun suivant son état ; ils étoient si défigurés par les meurtrissures, qu'on ne put les reconnoître. On assure que Simonides en vint à bout, en se souvenant de la place qu'ils occupoient à table ; qu'il jugea d'après cette circonstance, que l'ordre est le fondement de la mémoire ; que pour exercer cette faculté, il faut classer dans sa tête des emplacemens particuliers, & y attacher des images quelconques ; & qu'à l'aide de ces simulacres, on se rappelle avec netteté les choses dont on a rempli son esprit ; qu'alors la mémoire

est une sorte d'écriture que l'on peut consulter au besoin ; que ces emplacemens sont la tablette de cire, & les images les lettres qu'on y imprime (*a*).

LXXXVII. Chacun ne voit-il pas les avantages sans nombre que la mémoire procure à l'Orateur ? Elle rappelle tout ce que nous a dit un Client, & tout ce que nous avons imaginé. Elle grave

(*a*) Cette matiere est traitée plus en détail dans les Livres à Herennius. Voici ce que veut dire Cicéron : On accuse votre Client, 1°. d'un vol, 2°. d'un sacrilége, 3°. d'avoir fait une blessure dangereuse à son rival, 4°. d'un homicide, 5°. d'un crime de lèse-Majesté. Vous voulez vous souvenir de ces cinq griefs, & vous les rappeler dans l'ordre qu'ils sont intentés ; prenez d'abord cinq emplacemens quelconques, rangés dans un ordre qui vous est connu, par exemple, la porte, la fenêtre, l'armoire, le lit, & la cheminée de votre chambre ; placez-y ensuite cinq images qui vous soient connues ; à la porte, tel voleur qui veut enlever vos meubles ; à la fenêtre, Denis arrachant la barbe d'or d'Apollon, & commettant un sacrilége ; auprès de l'armoire, un Chirurgien de votre connoissance qui panse une blessure ; dans le lit, un mourant, pleuré de ses amis ; & auprès du feu, un Roi, sur qui se précipite un assassin. Le choix des emplacemens & des images est arbitraire.

toutes ces idées dans notre esprit; elle reproduit les termes dont nous avons besoin pour les énoncer. Quand on a eu soin de la perfectionner, le Plaidoyer de l'Adversaire, ou les propos d'une conversation, ne frappent pas seulement notre oreille, ils vont s'écrire avec ordre dans notre tête. Il n'y a que ceux dont la mémoire est heureuse, qui soient maîtres de leurs sujets & de leurs expressions; qui répondent à tout, qui ne laissent rien passer sans y faire une réplique, & qui enfin se souviennent à propos de ce qui est arrivé dans d'autres affaires.

Il me semble que la mémoire est un don naturel plutôt qu'acquis : mais on peut en dire autant de l'esprit & du talent de la parole; que la mémoire soit un Art, ou seulement l'imitation d'un Art, elle perfectionne une faculté reçue du Ciel, si elle ne la donne pas.

Je ne crois pas que les hommes doués de la mémoire naturelle la plus heureuse, puissent se souvenir distinctement de toutes les idées & de toutes les expressions d'un Plaidoyer, sans le secours de la mémoire artificielle; &, d'un autre côté, je ne sais point s'il y a quelqu'un

d'un esprit assez foible pour ne tirer aucun profit de l'exercice que je viens d'indiquer.

Simonides, ou l'Auteur de cette théorie, quel qu'il soit, disoit avec raison, que les idées reçues par l'entremise des sens, se gravent plus fortement dans notre esprit, & que la vue est le plus vif de tous nos sens; qu'on retient facilement les choses qui frappent notre imagination & notre oreille, si l'on emploie le secours de l'œil: qu'alors nous revêtons d'images corporelles les objets invisibles, & que nous embrassons par cet organe, ce que nous ne pouvons pas saisir par la pensée.

Mais ces images ont besoin d'un emplacement particulier, comme tous les objets qui tombent sous nos sens; car on ne peut se former l'idée d'un corps, sans y joindre celle de l'espace qu'il occupe. Pour ne pas trop m'étendre sur une matiere aussi claire, je me bornerai à vous dire qu'on doit se servir d'emplacemens qui soient en grand nombre, très-sensibles, vastes, dégagés (*a*), &

---

(*a*) Les Romains, du temps de Cicéron, faisoient beaucoup d'usage de ces regles de la

séparés par des intervalles peu considérables (*a*) ; employer des images qui soient en action (*b*), qui soient remarquables ou éclatantes (*c*), qui fassent

---

mémoire artificielle ; & c'est pour cela qu'Antoine en dit peu de chose ; il recommande de choisir des emplacemens vastes & dégagés ; d'après les principes établis dans la Rhétorique à Herennius, cela signifie qu'il ne faut prendre ni les Temples, ni le Forum, ni la Curie, ni les Portiques, ni les Basiliques, lorsqu'ils sont remplis de monde, parce qu'alors la multitude brouille les idées & y jette de la confusion.

(*a*) Suivant cette théorie, il ne faut pas choisir les emplacemens à trop de distance les uns des autres, parce qu'alors les images deviennent vagues & font moins d'impression. Lorsqu'on avoit plusieurs images à choisir, les Rhéteurs disoient de prendre une porte de Rome pour la premiere, un Temple situé au milieu de la ville pour la seconde, le Château pour la troisieme, & le Forum pour la quatrieme. Quelques-uns fixoient à trente pieds l'intervalle qui doit se trouver entre ces images.

(*b*) Si vous choisissez un animal pour une de vos images, mettez-le en action ; si vous choisissez un objet inanimé, placez-le dans la main d'un homme, &c.

(*c*) De la pourpre, des pierreries, de l'or,

une

une impreſſion durable (*a*) & très-vive (*b*) ; l'exercice & l'habitude apprennent tous ces petits ſecrets.

Au nom que vous voulez retenir, vous attachez l'image d'une choſe qui s'appelle de la même maniere, ou bien un mot qui en approche (*c*), ou dont la terminaiſon ſeule eſt différente (*d*) ; on ſe rappelle le genre par l'image d'une

une couronne, un vêtement enſanglanté, un Palais magnifique, &c. &c.

(*a*) Des lions, des ours, des ſangliers, des ſerpens, un homme furieux, une bleſſure effrayante, &c. un crime abominable, &c.

(*b*) Des amis très-chers, des hommes célebres dans l'Hiſtoire, des noms ridicules, &c.

(*c*) Si vous voulez vous ſouvenir de *Beſtia*, placez dans le dépôt de la mémoire l'image du lion ; celle du poiſſon appelé *muræna*, pour vous rappeler le Citoyen Muræna, &c. ; celles du loup (*lupus*), & du corbeau (*corvus*), pour vous rappeler les noms de *Lupus*, *Corvus*.

(*d*) On grave dans ſon eſprit l'image de l'or (*aurum*), de Mars, du lait (*lac*), &c. &c. pour ſe ſouvenir des noms d'*Aurelius*, *Martialis*, *Lactantius*, &c. &c.

" des especes (*a*) ; une maxime ou un vers tout entier, par l'image que forme le premier mot, ou les premieres syllabes de ce premier mot (*b*) ; mais il ne faut pas manquer de séparer ces images par des intervalles très-distincts, ainsi que les Peintres détachent leurs figures par des espaces.

LXXXVIII. La mémoire des mots, qui est la moins nécessaire à l'Orateur, a été surchargée d'une plus grande variété d'images (*c*). Il y a néanmoins une

(*a*) Vous voulez vous souvenir du genre humain ; établissez dans votre mémoire l'image de Prométhée ou de Deucalion ; & celle du perfide Simon, si vous voulez vous rappeler la perfidie des Grecs.

(*b*) Pour se rappeler, par exemple, ce vers ;

*Discite justitiam moniti & non temnere Divos*,

formez-vous l'image de *disci* (des disques) ; imaginez une palestre & des jeunes gens qui jettent des disques.

(*c*) Les Commentateurs disent qu'Antoine fait ici allusion à Métrodore, qui assignoit une image particuliere à chaque mot. Quintilien a pris la peine d'observer que cette méthode est très-longue & très-difficile. Il paroît que Métrodore, en donnant trop d'étendue à cette méthode, imagina des choses bien étranges.

foule de mots, tels que les conjonctions, qui n'en ſont pas ſuſceptibles, & alors il faut y ſuppléer par des équivalens (*a*).

L'Orateur a ſur-tout beſoin de la mémoire des choſes : on l'acquiert en établiſſant un ordre très-net dans les emplacemens & les images deſtinées à rappeler les idées & les perſonnes.

Je ne crois pas, comme certains eſprits pareſſeux, que cette abondance d'images étouffe la mémoire, ni qu'elles répandent de l'obſcurité ſur des objets dont nous nous ſouviendrions ſans tant de ſoins. J'ai vu à Athenes Carneades, & en Aſie Métrodore, doués tous les deux d'une mémoire admirable ; ils obſervoient l'un & l'autre la méthode que je viens de vous indiquer, & ils lui devoient, me diſoient-ils, leur talent. Il eſt vrai qu'elle ne donne pas la mémoire

---

(*a*) Ce paſſage eſt très-difficile ; nous avons tâché de le rendre de la maniere la plus conforme aux idées d'Antoine. Les Commentateurs diſent que, pour ſe ſouvenir des conjonctions, il faut graver dans ſon eſprit l'image des chaînes de Vulcain ; & pour ſe rappeler les disjonctions, l'image des Graces, qui ſe tournent le dos.

à ceux qui ont reçu de la Nature des organes rebelles ; mais elle développe les dispositions naturelles.

Je vous ai parlé long-temps de l'Eloquence ; si vous ne m'accusez pas d'effronterie, vous me reprocherez de n'être point modeste, puisque je m'avise de discourir sur le talent oratoire, en présence de Catulus & de Crassus : je ne dis rien de Sulpicius & de Cotta, dont l'âge m'en impose moins : j'obtiendrai votre pardon, lorsque vous saurez les raisons qui m'ont déterminé.

CATULUS.

LXXXIX. Non seulement on vous pardonne, mais je vous assure, au nom de mon frere & au mien, que nous vous aimons davantage; que nous sommes sensibles à votre bonté, & que nous admirons l'étendue de vos connoissances. Vous me guérissez d'une erreur que partageoient beaucoup d'autres personnes. Je croyois que vous aviez négligé la culture des Lettres, & je ne pouvois concevoir comment vous étiez devenu un si grand Orateur ; je vois que vous

avez fait une étude approfondie de l'Art; & qu'instruit par l'expérience & par les Auteurs, au lieu d'approuver indifféremment toutes les regles, vous corrigez celles qui sont fautives, & donnez un nouvel éclat & un nouveau poids à celles qui sont justes.

Sans admirer moins votre éloquence, j'ai plus d'estime pour votre zele & votre amour du travail; & vous m'affermissez dans l'opinion qu'on ne peut devenir éloquent qu'à force d'étude. Il vous reste à nous apprendre ces motifs secrets qui vous ont déterminé, & dont vous parliez tout à l'heure. En aviez-vous d'autres que celui de satisfaire à notre empressement, & au désir de ces jeunes Romains qui viennent de vous écouter avec tant d'attention?

ANTOINE.

J'ai voulu ne laisser à Crassus aucun prétexte de manquer à sa promesse. Je ne dirai pas d'un homme aussi aimable, qu'il n'a point envie de nous satisfaire; mais il paroît qu'il a de la honte & de la répugnance pour ces discussions: il ne lui reste plus d'excuses. Ré-

pondra-t-il qu'il a été Censeur & Consul ? j'ai rempli ces Charges comme lui. Soutiendra-t-il qu'il est d'un âge trop avancé ? il est plus jeune que moi de quatre ans. Prétendra-t-il qu'il ne possede pas la théorie de l'Art ? il l'a étudiée dès son enfance, & avec soin ; il a pris les leçons des plus habiles Maîtres, au lieu que je m'en suis occupé fort tard, à la dérobée, & distrait par beaucoup d'occupations. Je ne parle point de son génie, qui est au dessus de tout. Lorsque je prononce un Discours public, on ne trouve personne qui ait assez mauvaise opinion de soi pour ne pas croire qu'il en feroit un pareil ou un meilleur ; mais dès que Crassus prend la parole, l'homme le plus présomptueux ne pense pas même à l'égaler. Ainsi, Crassus, il est temps que vous entriez en matiere, si vous ne voulez pas que vos amis se soient rassemblés inutilement.

CRASSUS.

XC. Je passe sur tous ces éloges que vous me donnez & que je ne mérite guere ; mais enfin, après vous, que puis-je dire, &

que pourroit dire tout autre à ma place? Je ne veux rien taire à mes amis ; j'ai souvent ouï d'habiles gens converser sur cette matiere, ou plutôt j'ai assisté *quelquefois* à leur entretien ; car, jeté dans le Barreau dès ma premiere jeunesse, je ne me suis éloigné de Rome que pendant ma Questure, & je n'ai profité que rarement de ces instructions. J'ai donc entendu, comme je vous le disois hier, pendant mon séjour à Athenes, de très-savans hommes, & en Asie Métrodore, disputer sur la Rhétorique : mais Antoine m'a satisfait davantage ; jamais, à mon avis, on ne traita ce sujet avec autant de fécondité & de pénétration. Si je croyois qu'il eût oublié quelque chose, vous n'auriez pas besoin d'employer de si vives instances ; je vous chéris assez, & je suis assez poli, pour me rendre à ce que vous désirez.

SULPICIUS.

Vous oubliez-donc le partage qu'a fait Antoine? Il vient de nous instruire sur les regles de la composition, & il vous a laissé ce qui regarde les ornemens du Discours.

CRASSUS.

D'abord, qui lui a donné le droit de faire ce partage, & de prendre pour lui ce qu'il aime le mieux ? D'ailleurs, si le plaisir que j'ai eu de l'entendre n'a point égaré mes esprits, il me semble qu'il a parlé de toutes les parties de la Rhétorique.

COTTA.

Il n'a rien dit des ornemens du Discours, ni de l'élocution, qualité si essencielle qu'elle a donné son nom à l'Eloquence (*a*).

CRASSUS.

Il a donc pris la chose, & m'a laissé les paroles ?

CÉSAR.

S'il vous laisse ce qu'il y a de plus difficile, c'est une nouvelle raison

(*a*) *Eloquentia* vient d'*eloqui*.

pour nous de désirer de vous entendre; ou s'il vous laisse ce qu'il y a de plus aisé, vous ne pouvez pas vous refuser à nos instances.

CATULUS.

J'ajouterai que vous l'avez promis, si nous demeurions aujourd'hui chez vous; & ne comptez-vous pour rien votre parole?

COTTA.

Vous l'entendez, Crassus; quand je cesserois de vous prier, vous ne seriez pas libre pour cela: Catulus parle d'un devoir sacré; il s'agit ici d'une infraction religieuse, que puniroient les Censeurs; &, comme vous avez rempli cette dignité, voyez s'il vous siéroit bien de donner ce mauvais exemple.

CRASSUS.

Eh bien, je me rends; vous faites de moi tout ce qu'il vous plaît; mais il est tard, & je suis d'avis que nous allions nous reposer; nous pourrons nous rassembler après midi, à moins

que vous n'aimiez mieux renvoyer la converſation à demain.

*Tout le monde s'écria qu'il ne fal-loit point remettre l'entretien à un autre jour; que ſi Craſſus vouloit par-ler à l'heure même, on étoit prêt à l'écouter, ſinon qu'on ſe réuniroit dans l'après-midi.*

*Fin du ſecond Dialogue.*



# LES TROIS DIALOGUES DE L'ORATEUR.

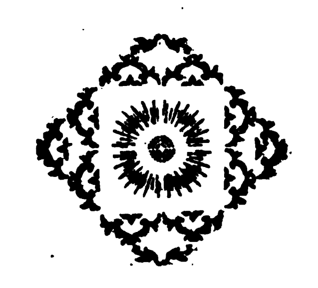
*Adressés à Quintus, frere de Cicéron.*

## SOMMAIRE DU TROISIEME DIALOGUE.

*Crassus traite ici des ornemens du Discours, de la bienséance oratoire, & de l'élocution. L'élocution consiste à parler purement, clairement, d'une maniere ornée & convenable au sujet. Il traite de chacune de ces qualités en particulier, & sur-tout de la troisieme; il donne des regles sur le choix & l'arrangement des termes, sur les ex-*

pressions figurées & les métaphores, sur la structure & la combinaison harmonieuse de la période ; il vient ensuite à l'action, & il indique les moyens de donner du jeu à sa voix, à son geste, & à sa physionomie.

La marche de ce Dialogue, ainsi que du second, est plus nette que celle du premier, & le style est encore plus agréable.





# LES TROIS DIALOGUES DE L'ORATEUR,

*Adressés à Quintus, frere de Cicéron.*

## TROISIEME DIALOGUE.

CICÉRON.

JE vais rapporter le Discours que fit Crassus, lorsqu'Antoine eut fini le sien : je vous avoue, mon frere, que cette conversation me rappelle des souvenirs amers. Dix jours après cet entretien, Crassus, si recommandable par son génie, son urbanité & ses vertus, mourut subitement.

De retour à Rome, le dernier jou des Jeux Scéniques, il apprit avec dou- leur, que, dans une Harangue pro- noncée devant le Peuple, Philippe (a) avoit dit plusieurs fois, qu'*il demandoi un Conseil plus sage, & qu'avec un te Sénat il ne pouvoit gouverner la Ré- publique.* Le matin des Ides de Sep- tembre, Drusus & les autres Sénateur se rendirent à la Curie. Drusus, qu convoquoit l'assemblée, exhala ses plain- tes contre Philippe, & le dénonça comme ayant manqué de respect au Peres Conscrits, dans un Discours pu- blic. Crassus prit la parole à cette occa- sion : vous savez que son éloquence étoit toujours admirée; il déploya cette fois des talens bien extraordi- naires; car les plus habiles connoisseur furent d'accord qu'il avoit, dans se autres Ouvrages, surpassé ses rivaux mais qu'il venoit de se surpasser lui- même. Il déplora l'avilissement & l'a- bandon du Sénat; il accabla de plainte le Consul, qui, au lieu de remplir, à l'égard de cette Compagnie, les fonc- tions d'un pere & d'un tuteur sage

(a) Il étoit Consul.

vouloit, comme un brigand, la dépouiller de ses droits & de sa dignité ; il dit ensuite : » On ne doit pas s'éton-» ner, si celui qui a bouleversé la Ré-» publique par ses funestes avis, songe » à la priver de nos conseils «.

Philippe avoit de la fougue, & même de l'éloquence ; il mettoit de la vigueur dans ses répliques ; lorsqu'il se vit pressé de la sorte, il s'enflamma de colere ; &, pour éteindre le zele de Crassus, il ordonna de saisir quelques-uns de ses biens (*a*). Celui-ci se défendit d'une maniere admirable ; il soutint que Philippe ne le reconnoissant point pour Sénateur, il ne le reconnoissoit pas non plus pour Consul : » Et, ajouta-» t-il, après avoir dépouillé le Sénat » de ses priviléges & de sa gloire, crois-» tu m'épouvanter, en faisant saisir mes » biens ? Si tu veux m'empêcher de » parler, il faut m'arracher la langue ; » & même, si j'étois privé de cet or-

(*a*) Le Consul avoit droit de punir le Sénateur qui manquoit à ses devoirs ; il faisoit saisir quelques-uns de ses biens. Antoine soumit à cette peine Cicéron, qui n'assista point au Sénat un jour d'assemblée.

» gane, j'essayerois encore de produire
» des sons pour m'élever contre toi «.

II. Il parla long-temps sur ce sujet, avec une extrême contention de corps & d'esprit : l'Assemblée, qui étoit nombreuse, se rangea de son avis, & lui fit les remercîmens les plus honorables. Il fut décidé, que » le Sénat n'avoit » jamais manqué aux conseils & à la » fidélité qu'il devoit à la République « ; & ce Décret fut inscrit dans les Registres, où tout le monde peut le lire.

Ce fut le dernier Discours de cet Orateur illustre ; il ne parut plus au Sénat. Nous regardions avec attendrissement la place qu'il y occupoit. Sa voix, semblable à celle du cygne, devint plus mélodieuse aux approches de la mort. En défendant nos droits avec trop de chaleur, il sentit au côté une douleur, accompagnée de sueur & de frisson : on le reporta chez lui, & nous le perdîmes le septieme jour.

Trompeuses espérances, fragile destinée de l'homme ! nos vains projets échouent au moment où ils paroissent s'accomplir, & la tempête nous surprend lorsque nous découvrons le port ! Tant que Crassus sollicita les charges

publiques, on eſtima ſon génie & ſon exactitude à remplir ſes devoirs; mais il avoit alors plus de réputation que de crédit. A peine fut-il au comble des honneurs; à peine ſe diſpoſa-t-il à jouir de ſa conſidération, que la mort vint renverſer ſes deſſeins.

Il fut pleuré de ſa famille, & tous les gens de bien le regretterent; mais la République a eſſuyé de ſi grands malheurs depuis, que les Dieux lui accorderent une faveur, en l'ôtant de ce monde; la mort fut un bienfait de leur part : il n'a pas vu nos guerres civiles, ni les diſcordes du Sénat; il n'a pas vu les premiers de nos Citoyens aſpirer à la tyrannie; il n'a pas été témoin du deuil de ſa fille, de l'exil de ſon gendre, de la fuite de Marius, & des cruautés ſans nombre qui ſuivirent ſon retour; enfin, il n'a pas été témoin de la corruption de Rome, recommandable de ſon temps par des vertus.

III. Puiſque je vous dis un mot ſur l'inconſtance de la fortune & les calamités de l'Etat, il eſt inutile de chercher des exemples ailleurs, & je dois vous parler de la deſtinée des Interlocuteurs de ce Dialogue : cet effrayant

tableau vous convaincra de plus en plus, que ce même Crassus, pleuré par tant de monde, fut heureux de mourir. Vous savez que Catulus, revêtu de tous les titres de gloire, ayant demandé, sans pouvoir l'obtenir, non la conservation de ses biens, mais l'exil, fut réduit à se poignarder. La tête d'Antoine fut exposée sur la Tribune aux Harangues, qu'il avoit ornée, pendant sa Censure, des dépouilles des ennemis, & où il avoit défendu les intérêts de la République avec tant de fermeté ; celles de Caius Julius César, trahi par un Toscan son hôte, & de Lucius Julius son frere, furent exposées dans le même endroit, & outragées par le Peuple. Ces affreux spectacles n'ont point frappé les yeux de Crassus ; il est mort avec la République ; il n'a pas eu le chagrin de voir un homme vertueux de sa famille, Publius Crassus, obligé de se tuer de sa propre main, ni le Souverain Pontife, son Collegue, rougir de son sang la Statue de Vesta ; il auroit répandu des larmes sur la fin tragique de Carbon, quoique Carbon fût un de ses plus grands ennemis ; & son cœur auroit vivement senti les malheurs de toute espece qui arriverent à Sul-

picius & Cotta. Cotta, qu'il laissoit dans une position si heureuse en apparence, fut destitué de la charge de Tribun, & envoyé bientôt en exil. Sulpicius, parvenu au Tribunat, & corrompu par les factions, essaya de perdre ses amis : il fut assassiné, & il le méritoit; mais Rome fut privée d'un jeune Citoyen qui alloit se distinguer dans la carriere oratoire.

Ainsi, Crassus, le Ciel prit un soin particulier de votre vie & de votre mort; avec votre intégrité & votre courage, vous n'auriez point échappé à la fureur des guerres civiles; ou, si la fortune eût conservé vos jours au milieu de tant d'assassins, elle vous auroit rendu spectateur de nos calamités; vous auriez détesté la tyrannie de nos ambitieux; & les victoires des patriotes eux-mêmes, souillées du sang des Citoyens, vous auroient arraché des pleurs.

IV. Je ne puis songer à la destinée de ces grands hommes, & aux maux que j'ai soufferts pour avoir chéri la République, sans dire, Quintus, que vous aviez raison de me détourner des querelles publiques (*a*); mais enfin,

---

(*a*) Cicéron veut parler ici des accusations

puisqu'il n'est plus temps de revenir sur mes pas, & que d'ailleurs la gloire de mes travaux en adoucit l'amertume, recherchons ces plaisirs innocens, qui ôtent le souvenir des douleurs passées, & qui calment les douleurs actuelles. Je tâche de consigner à la Postérité un des derniers Discours de Crassus, & de lui rendre un hommage qui atteste du moins ma reconnoissance, s'il ne répond pas à tout le mérite de cet habile Orateur.

Les Ouvrages de Platon sont écrits d'une maniere admirable; mais il fait parler Socrate, & on ne peut les lire, sans imaginer que ce vertueux Philosophe avoit encore plus de mérite que les Dialogues rapportés par son Disciple. Je prie les Lecteurs de ce morceau, de faire, à l'égard de Crassus, ce que nous faisons envers Socrate, de lui accorder plus d'éloquence qu'ils n'en trouveront ici. Pour vous, mon frere, je ne vous demande pas la même grace; car vous

---

que se permettoient les Citoyens les plus zélés; de la chaleur avec laquelle on suivoit au Sénat & au Forum, un parti que combattoit une faction puissante.

avez la plus haute opinion de mes talens.

Je n'assistai point à l'Entretien que je vais rapporter, mais Cotta m'en a dit la substance ; & je fais parler Crassus & Antoine d'après le caractere que je leur ai connu. Si on me reproche de donner au premier moins d'abondance, & au second moins de sécheresse qu'ils n'en avoient ; je répondrai à ces Critiques, qu'ils ne les ont pas entendus, ou qu'ils sont incapables de les juger. Chacun d'eux, comme je l'ai observé plus haut, étoit doué d'un génie vaste & éclairé ; ils cultivoient leurs talens naturels avec soin, & ils étoient parfaits dans leur genre : le style de l'un ne manquoit point d'ornemens, & celui de l'autre n'en étoit pas surchargé.

V. J'ai laissé les Interlocuteurs au moment où ils se séparerent afin de prendre du repos : Crassus, durant cet intervalle, médita profondément son sujet, comme il avoit coutume de le faire lorsqu'il se préparoit à plaider une grande Cause. Cotta, qui étoit instruit de sa méthode, alla voir s'il se disposoit à reprendre l'Entretien ; il le trouva couché, dans l'attitude de la

réflexion ; il ſe retira ſans interrompre ce recueillement, qui dura deux heures. Tout le monde ſe raſſembla, ſur le ſoir, auprès de Craſſus, & César lui dit : Il eſt temps de faire notre promenade ; nous ne venons pas vous preſſer de tenir votre parole, mais ſeulement vous en avertir.

Craſſus ayant répondu qu'il étoit prêt à remplir ſes engagemens, on convint de ſe rendre au milieu du bois, dans un lieu qui offroit de l'ombre & du frais ; & lorſqu'ils y furent arrivés & que chacun fut aſſis, Craſſus commença de cette maniere :

CRASSUS.

J'avois bien des raiſons de ne pas prolonger notre entretien ; mais l'empire que vous avez ſur moi, & l'amitié que j'ai pour vous, ne me permettent plus de garder le ſilence ; d'ailleurs, l'exemple d'Antoine ne me laiſſe aucun prétexte ; il vous a communiqué ſes remarques ſur le fond de l'Art Oratoire, en me chargeant de ce qui regarde les ornemens du Diſcours : il a ſéparé, dans ce partage, des choſes qui

doivent toujours être réunies; car ce ſont les idées & les expreſſions qui forment un Ouvrage d'Eloquence; le ſtyle & les figures ne peuvent ſe détacher des penſées; & les penſées ne produiſent aucun effet, ſi elles ne ſont pas embellies par l'élocution.

Les Anciens avoient, ce me ſemble, des idées plus étendues que les nôtres, lorſqu'ils réuniſſoient dans un même enſemble la multitude innombrable d'objets que nous offre la Nature; ils diſoient que, dans tous les genres, chacune des parties a beſoin des autres, & que cette correſpondance mutuelle eſt néceſſaire au maintien de l'Univers.

VI. Ce vaſte ſyſtême eſt peut-être au deſſus de la conception de l'eſprit humain; mais Platon a eu raiſon de dire, comme Catulus le fait ſans doute, que les Beaux-Arts ont une liaiſon réciproque, & cette merveilleuſe alliance frappe tous ceux qui prennent ſoin d'examiner les cauſes & les effets.

Si cette idée eſt encore trop ſublime pour nos foibles eſprits, nous devons du moins connoître l'étendue de notre profeſſion & de nos devoirs. Je vous le diſois hier, & Antoine l'a répété ce

matin plus d'une fois, l'Eloquence e:
une, quelque ſujet qu'elle embraſſe.

Soit qu'elle parle du ciel ou de l
terre, des choſes divines ou humaines
devant une aſſemblée nombreuſe o
devant peu de monde ; ſoit que l'Ora
teur s'adreſſe à ſon ſupérieur, à ſo
égal, ou à ceux qui ſont au deſſous d
lui ; à des étrangers, à ſes compatrio-
tes, ou à lui-même ; ſoit qu'il ſe pro-
poſe d'inſtruire les hommes, de les cal-
mer, de les émouvoir, de les exciter à
une entrepriſe, ou de les en détourner
elle prend des routes diverſes : mais elle
n'a jamais qu'une ſource ; & dès qu'elle
ſe montre, elle paroît avec les mêmes
ornemens & le même cortége.

Mais puiſque nous ſommes entraînés
par les opinions vulgaires, que des demi-
Savans déchirent & mettent en lam-
beaux ce qu'ils ne peuvent embraſſer
dans ſon entier, & qu'en ſéparant les
idées, de l'élocution, ils détachent l'ame
du corps, ſans conſidérer que la mort
eſt une ſuite infaillible de cette opé-
ration ; je n'étendrai pas ici la tâche
qu'on m'a fixée ; je dirai toutefois que
le Diſcours le plus orné manque de mé-
rite, s'il n'eſt fondé ſur des idées juſtes ;
&

& que les penſées n'ont jamais d'éclat, ſi elles ne ſont accompagnées des graces de l'expreſſion.

Avant de vous développer les ſtratagêmes par leſquels on embellit un Diſcours, je vais vous expoſer, en peu de mots, l'idée que je me forme de l'Eloquence.

VII. Toutes les choſes qu'on voit dans la Nature, comprennent, ſous un même genre, des eſpeces très-variées, qui nous plaiſent également : il y a une multitude de ſons qui frappent nos oreilles d'une maniere agréable, & le dernier eſt ſouvent celui qui nous fait le plus de plaiſir : il en eſt de même des couleurs qui enchantent nos yeux; elles ne ſe reſſemblent point, & on eſt embarraſſé ſur celle qui nous charme davantage. Ce raiſonnement eſt applicable encore aux autres ſens, à qui de nouveaux objets procurent toujours des voluptés nouvelles.

Il en eſt ainſi des Arts : Myron, Polyclete, & Lyſippe, excellent dans la Sculpture, & la maniere de ces Artiſtes eſt différente. Zeuxis, Aglaophon, & Appelle, ſemblent avoir atteint tous les trois la perfection, ſans que leurs

tableaux se ressemblent. Si cette observation se vérifie dans ceux des Beaux-Arts qui sont presque muets, elle est bien plus juste encore appliquée à l'Eloquence; les Orateurs emploient les mêmes expressions & les mêmes figures, mais ils les varient de mille façons; chacun d'eux en tire des beautés, & ils plaisent & ils méritent des éloges, sans avoir le même caractere.

On l'observe d'abord parmi les Poëtes, qui ont tant d'affinité avec les Orateurs: Ennius, Pacuvius, & Accius, chez les Latins; Sophocle, Eschile & Eurypide, chez les Grecs, obtiennent à peu près les mêmes éloges, malgré la différence de leurs manieres.

Quant aux Orateurs qui font la matiere de cet Entretien, Isocrate est célebre par la grace, l'élégance, & la douceur; Lysias, par la délicatesse; Hypérides, par la finesse & l'esprit; Eschine, par l'éclat & l'harmonie de son style; Démosthenes, par le nerf & la vigueur de sa composition; Scipion l'Africain, Lælius, Galba, Carbon, obtinrent, de leur temps, la palme de l'Eloquence, chacun dans leur genre: cependant ce qui domine dans

le premier, c'est la noblesse & la majesté; dans le second, l'aménité & un ton aimable; dans le troisieme, la véhémence & la chaleur des mouvemens; & enfin dans le dernier, la richesse & une élocution sonore.

VIII. Mais pourquoi recourir à des exemples anciens, puisque nous en avons sous les yeux? Y a-t-il rien de plus agréable à l'oreille, que le style de Catulus? Son élocution est si pure, qu'il semble savoir lui seul la Langue des Romains; & la noblesse n'y est jamais séparée de l'urbanité & de la grace: enfin, toutes les fois que je l'entends, je trouve sa composition parfaite; à mon avis, on ne peut y rien retrancher que de nécessaire, & tout ce qu'on y ajouteroit seroit superflu.

César, que vous voyez également ici, n'a-t-il pas introduit dans l'Eloquence un genre nouveau, & qui lui est particulier? Quel autre Orateur a le talent de traiter les sujets intéressans, sans se livrer à des mouvemens trop pathétiques; de mettre de la douceur où la plupart mettent de la fougue; de parler d'une maniere enjouée sur les choses les plus sérieuses; de porter au

Barreau tout l'agrément du théatre? J'ajouterai enfin, que si la grandeur de la Cause ne lui fait pas perdre sa gaieté, ses plaisanteries ne sont jamais basses.

Quant à Sulpicius & Cotta, qui sont d'un âge à peu près égal, ils excellent tous les deux chacun dans leur genre; mais leur maniere est très-opposée. Cotta travaille infiniment son style, & lui donne de la finesse; il s'attache au choix & à la propriété des mots; il ne s'écarte jamais du point de la question; il discerne avec sagacité ce qu'il est sur-tout essenciel de prouver aux Juges; &, s'occupant moins des autres parties, il porte principalement son attention sur celle-ci.

Sulpicius a reçu de la Nature de très-grandes dispositions pour l'Eloquence. Il a du mouvement & de la chaleur, une voix pleine & soutenue, une action forte & noble, & un style majestueux & riche.

IX. Je sais qu'on s'amuse à faire des paralleles d'Antoine & de moi, & que le Public nous juge comme si l'on nous traduisoit à son Tribunal(*a*). J'avoue qu'on

(*a*) Les Rhéteurs proposoient aux jeunes gens

ne peut ſurpaſſer Antoine ; &, quoique je ne ſois pas content de moi, je veux bien m'arrêter ſur cette comparaiſon, pour marquer la différence extrême qui eſt entre nous deux.

Antoine a de la véhémence & de la force ; il eſt très-agité lorſqu'il parle ; il ne laiſſe aucune priſe à l'attaque ; il eſt preſſant & ſubtil ; il s'arrête ſur chaque article, & il le développe d'une maniere agréable ; il cede avec adreſſe, & pourſuit avec vigueur ; il inſpire habilement la crainte ou la pitié ; enfin il a tant de variété, qu'on n'eſt jamais raſſaſié de l'entendre.

Quoique vous me faſſiez la grace de me mettre au rang des Orateurs, je n'approche pas d'Antoine ; ce n'eſt pas à moi de vous dire quel eſt mon genre, parce qu'on ne ſe connoît point ſoi-même, & qu'on a de la peine à en concevoir une mince opinion : mais il eſt aiſé de voir que ma maniere eſt différente ; mes geſtes ſont ſimples & modérés ; les mouvemens que j'emploie

---

cette queſtion : Lequel d'Antoine & de Craſſus a le plus de talens naturels ou acquis pour l'Eloquence ?

n'ont rien de vif ; j'ai toujours soin de tirer ma péroraison du corps du Discours ; je choisis avec un peu plus d'attention que lui mes expressions & mes idées, de peur qu'un style trop commun ne trompe les espérances de l'Auditeur, & ne le rebute.

Puisqu'il y a des différences si remarquables parmi nous, & que la mesure du talent, & non la variété des genres, détermine la supériorité ; puisque toutes les manieres obtiennent des éloges dès qu'elles sont parfaites : ce que je viens de dire ne frapperoit-il pas davantage, si nous pouvions examiner le caractere de tout ce qu'il y a maintenant, & de tout ce qu'il y a jamais eu d'Orateurs distingués? Ne trouveroit-on pas autant de genres que d'Orateurs? Vous croirez peut-être que ce nombre infini de manieres dans l'éloquence, dont chacune est estimable, n'est point assujetti aux mêmes regles, ni soumis à une seule théorie.

Mais vous vous tromperez. Les mêmes préceptes s'appliquent à toutes ces manieres : les Maîtres doivent d'abord étudier la tournure d'esprit de ceux qu'ils instruisent, & proportionner les leçons au caractere de leurs Disciples ; ils ont

ſouvent formé des Eleves eſtimables dans des genres divers.

Sans parler des autres Arts, celui de l'Eloquence, qui fait la matiere de cet Entretien, nous en fournit un exemple très-connu. Le célebre Rhéteur Iſocrate aiguillonnoit Ephore, & cherchoit à contenir Théopompe. L'eſprit brillant de celui-ci employoit des expreſſions trop hardies, & celui-là avoit de la lenteur & de la timidité. Il ne vouloit point qu'ils ſe reſſemblaſſent; mais il s'attacha à réprimer la ſurabondance de l'un, & à donner à l'autre ce qui lui manquoit, afin qu'ils acquiſſent tous les deux le degré de perfection analogue à leur caractere.

X. Si les regles que je vais vous donner, ne ſont pas les plus propres au genre que vous avez adopté; j'ai voulu vous avertir par ces réflexions préliminaires, qu'elles conviennent du moins à la maniere dont je fais le plus de cas.

L'Orateur, après avoir rempli les devoirs qu'Antoine lui impoſoit ce matin, doit s'occuper du ſtyle, & des ornemens du Diſcours. La premiere regle eſt de s'énoncer d'une maniere pure,

claire, élégante, & proportionnée au ſujet.

Vous n'attendez pas que je vous explique les moyens de rendre le ſtyle pur & clair. Je ne donne point ici des leçons de Grammaire, & je ne me charge pas de former à l'Eloquence celui qui ne ſait point les premiers principes de la Langue : avant de ſe faire admirer, il eſt hors de doute qu'il faut être intelligible. J'omets ces élémens de l'Art, qu'il eſt aiſé d'apprendre, & indiſpenſable de ſavoir : on les enſeigne aux enfans dans les Ecoles, & celui qui les ignore ne peut ſe faire entendre.

Je dirai ſeulement que les préceptes de Grammaire contribuent à la pureté du langage, mais qu'on l'acquiert ſurtout par la lecture des Orateurs & des Poëtes : nos anciens Auteurs ne recherchoient pas encore les expreſſions élégantes & ornées, ils employoient les plus naturelles ; & il eſt difficile de s'exprimer d'une maniere incorrecte, lorſqu'on eſt nourri de leurs Ouvrages. Il ne faut cependant pas y prendre des termes vieillis, à moins qu'ils ne forment une beauté, & il eſt néceſſaire alors de

garder la mesure dont je parlerai plus bas : parmi les mots que l'usage n'a point proscrits, on doit choisir les plus convenables.

XI. Pour s'exprimer avec pureté, il ne suffit point d'éviter les barbarismes & les solécismes, il faut prononcer avec un bon accent. Je parlerai ailleurs de la voix, comme faisant partie de l'action; je veux dire seulement ici, qu'on ne doit pas donner aux mots un son affecté ou grossier, renflé ou traînant.

Il y a sur ce point des défauts si sensibles, que tout le monde les évite : on a soin, par exemple, de ne pas prendre un son de voix mou, efféminé ou discordant. Il y en a d'autres que certains Orateurs recherchent de propos délibéré : ils prennent une voix rustique & grossiere, afin d'imiter la gravité des Anciens. L. Cotta (*a*), votre confrere, Catulus, suit ce mauvais principe; il feroit bien mieux d'imiter la douceur de votre prononciation. Je ne parle pas ici de la douceur des mots sur laquelle la raison, la Grammaire, la lecture des

(*a*) Un autre Cotta que l'Interlocuteur de ces Dialogues.

modeles, & l'habitude nous éclairent assez, mais du véritable accent qui se trouve seulement à Athenes parmi les Grecs, & à Rome chez les Latins.

Depuis long-temps Athenes ne brille plus dans les Arts; elle ne se livre plus à l'étude, tandis que les Etrangers, séduits par la célébrité de cette ville, viennent y chercher des connoissances sur tout. Mais si l'on prend le plus habile des Orateurs Asiatiques, & le plus ignorant des Athéniens, l'accent de celui-ci plaira davantage; & s'il ne s'énonce pas avec autant de génie, il s'énoncera du moins avec plus de grace. Il en est de même des Romains. Quoique les Latins s'occupent plus que nous de la Littérature; le moins éclairé des habitans de Rome aura la même supériorité sur Valerius Soranus, l'homme le plus savant de l'Italie.

XII. Cet accent, particulier aux Romains, ne blesse point l'oreille; il ne se fait pas trop remarquer; enfin, il est agréable: nous devons le suivre, & éviter la prononciation rustique des gens de la campagne, & la prononciation étrangere des habitans des Provinces.

Les femmes saisissent plus tôt que nous

la pureté de l'ancien accent, parce qu'étant moins répandues, elles conſervent mieux les vieilles traditions. Dès que Lælia, ma belle-mere, ouvre la bouche, je crois entendre Nævius ou Plaute, tant ſa prononciation eſt ſimple & exacte; elle n'a rien d'affecté, de groſſier, de rude, ou de trop éclatant; le ton eſt doux, agréable, & ſoutenu; on voit qu'elle ne veut imiter perſonne: je juge que ſon pere & ſon aïeul parloient ainſi, & que c'eſt la véritable maniere. Lors donc, Sulpicius, qu'à l'exemple de Cotta, vous mangez les *I*, & que vous appuyez ſur les *E*, il me ſemble que vous imitez les habitans de la campagne, & non pas les bons modeles.

Vous riez; mais vous m'avez contraint de parler, & je me venge en relevant vos défauts.

SULPICIUS.

Plût à Dieu que vous me donnaſſiez cette marque d'intérêt, je me corrigerois en pluſieurs points!

CRASSUS.

Je ne saurois le faire qu'à mes dépens, car Antoine dit que je vous ressemble.

SULPICIUS.

Il nous a conseillé d'imiter ce que les différens Orateurs ont de meilleur; mais je crains beaucoup de n'avoir pris de vous que les moindres choses : par exemple, quelques expressions, quelques gestes, & les coups de pied dont je frappe la terre.

CRASSUS.

Je me garderai sur-tout de reprendre ces choses que vous tenez de moi; je ne veux pas qu'on me badine. Mes défauts sont en plus grand nombre que vous ne dites; mais si vous en avez que vous vous soyez donnés vous-même, ou que vous empruntiez d'un autre que moi, je promets de vous en avertir, dès que l'occasion s'en présentera.

XIII. Je passe donc sous silence la pureté du langage qu'on enseigne aux enfans, qu'on acquiert par l'étude, par

la lecture des Poëtes & des Orateurs anciens, & dans la conversation.

Je ne m'arrêterai pas non plus sur la clarté de la diction; vous savez qu'il faut être correct, choisir le mot propre; éviter les équivoques & les phrases embrouillées; ne pas faire des périodes trop longues; ne pas pousser trop loin les métaphores; mettre de la liaison dans les idées, & établir de l'ordre relativement au temps & aux personnes. Est-il besoin d'ajouter autre chose ? Cette qualité me paroît facile : on dit quelquefois qu'un Client seroit plus intelligible que son Défenseur, & c'est ce que je ne conçois pas.

Voyez ceux qui viennent nous charger de leur Cause; ils racontent ordinairement les faits avec tant de netteté, qu'en ne désire pas d'être plus clair. S'ils chargent de leur affaire Fusius ou Pomponius, écoutez ces Orateurs; il faut être bien attentif pour deviner ce qu'ils veulent dire. Leur Plaidoyer est embrouillé & confus; rien ne se trouve à sa place; ils emploient une multitude d'expressions si impropres, qu'ils ne se reconnoissent plus eux-mêmes; enfin leur Discours, destiné à

éclaicir un sujet, ne sert qu'à l'obscurcir. Il est temps de finir des réflexions qui doivent être ennuyeuses pour Antoine & Catulus, & même pour Sulpicius & Cotta : en voici d'autres qui le seront peut-être d'avantage.

ANTOINE.

XIV. Vous voyez en effet que nous ne vous écoutons point; nous sommes distraits, & je ne sais comment nous laissons parler un homme qui répand de la fécondité sur un sujet stérile, qui donne de la grace aux matieres les plus épineuses, & qui traite des choses communes d'une maniere si neuve.

CRASSUS.

Il est aisé de donner à sa diction de la pureté & de la clarté; mais les deux autres qualités du style sont plus difficiles, plus importantes & plus variées; elles forment le plus grand mérite de l'Eloquence, & c'est la source de l'admiration qu'excitent les habiles Orateurs. On n'admire jamais un homme parce que son langage est pur & clair; s'il manquoit à ce premier devoir, on

ſe moqueroit de lui, &, au lieu de dire qu'il enchante les eſprits, on lui reprocheroit d'avoir été mal élevé. Ainſi c'eſt un défaut capital de n'être pas intelligible & correct; mais l'on n'obtient aucun éloge, ſi l'on n'a que ce foible talent.

Quel eſt donc l'homme qui arrache des cris d'admiration, qui s'empare de toutes les facultés de l'Auditeur, & prend le caractere d'un Dieu dans l'eſprit de ceux qui l'écoutent? C'eſt celui dont le Diſcours offre de la richeſſe, de la grace, du mouvement, & une ſorte d'harmonie qui approche de l'harmonie des Poëtes, qui emploïe à propos les figures oratoires, & qui enfin meſure ſur la qualité des perſonnes & la nature du ſujet, les ornemens dont il fait uſage.

Antoine dit que c'eſt-là le véritable Orateur; qu'il ne faut pas donner à d'autres le nom d'éloquens, mais qu'il n'a point encore rencontré ce prodige: ainſi, moquez-vous de ces Maîtres, qu'on appelle aujourd'hui Rhéteurs (*a*), qui,

---

(*a*) C'eſt du temps de Craſſus, que des Grecs, établis à Rome, commencerent à donner

ne pouvant embrasser toute l'étendue de l'Art, s'imaginent qu'avec leurs petites regles on atteint à l'Eloquence.

L'Orateur doit connoître à fond tout ce qui a rapport à l'état civil de l'homme : il doit tout étudier, s'instruire sur tout, puisque sa profession l'expose à traiter toutes sortes de matieres. Il faut mettre l'Eloquence au rang des premieres vertus (*a*). Rigoureusement elles sont toutes égales (*b*), mais l'une a plus d'éclat & de charmes que l'autre ; & telle est l'Eloquence, qui meut les ref-

---

des leçons sur l'Art de l'Eloquence ; ils prirent le nom de *Rhetores*, *Rhéteurs*, d'un mot grec qu'ils introduisirent dans la Langue Latine.

(*a*) Il y a dans le Texte *virtus*, qu'on rend par *vertu*, & non par *qualité*. Plusieurs Anciens, & Quintilien, par exemple, examine si l'Eloquence est véritablement une vertu, & il dit qu'oui. Cicéron, opposant ici *virtus* à *vitium*, veut parler des vertus, & non des qualités.

(*b*) Les Stoïciens, dont Cicéron suivoit le systême, disoient que toutes les vertus sont égales. Cette question creuse de Métaphysique ne porte que sur des mots. D'après les mêmes principes, il soutient aussi, dans le Livre des Paradoxes, que tous les vices sont égaux.

ſorts de chaque paſſion, & entraîne l'ame au but où l'Orateur veut l'amener. Plus ſon pouvoir eſt grand, plus il eſt dangereux, s'il n'eſt pas joint à la probité. Le talent de la parole, ſans la ſageſſe, devient très-pernicieux au Public; & inſtruire ſur cette matiere des eſprits corrompus, c'eſt donner des armes à des furieux.

XV. Les anciens Grecs donnoient le nom de *Sages* à ceux qui joignoient une conduite irréprochable au talent de la parole : tels furent les Lycurgues, les Pittacus, les Solons, &, parmi nous, les Coruncanius, les Fabius, les Catons, & les Scipions, peut-être moins éclairés que les premiers, mais à qui la Nature avoit donné les mêmes diſpoſitions pour l'Eloquence & la vertu (*a*).

D'autres, tels qu'Anaxagore, Démocrite, & Pitagore, amans du repos, renoncerent aux travaux de l'Adminiſtra-

(*a*) Craſſus a déjà traité cette matiere dans le premier Dialogue; il dit ici que la Philoſophie, ou la connoiſſance pratique de la ſageſſe, doit toujours accompagner l'Eloquence; que les Anciens ne s'en formoient pas une autre idée, & que c'eſt par la ſuite des temps qu'on a ſéparé ces deux Arts.

tion, pour se livrer uniquement à la recherche de la vérité. Le goût de la retraite, & les plaisirs tranquilles de l'étude privent les Républiques d'une foule de Citoyens qui pourroient rendre des services à l'Etat.

Dans ces premiers temps, un seul Maître enseignoit à bien vivre & à bien parler; & Homere nous apprend que le même Phœnix formoit à l'*Eloquence* & à la *vertu* Achille fils de Pelée. Mais, comme les hommes laborieux, qui sont obligés d'interrompre leur travail, cherchent à se divertir à des jeux déja connus, ou bien à en découvrir de nouveaux; les Philosophes, éloignés de l'Administration, par les circonstances ou par un goût de retraite, s'adonnerent les uns à la Poésie, les autres aux Mathématiques & à la Musique; quelques-uns, comme les Dialecticiens, imaginerent des especes de jeux dans les Sciences, & consumerent leur vie dans l'étude de ces Arts inventés seulement pour former les jeunes gens à la politesse & à l'honnêteté.

XVI. Depuis cette révolution, on vit pourtant des Citoyens, occupés des affaires publiques, réunir la sagesse au

talent de l'Eloquence. Tels furent Thémiſtocles, Périclès, & Theramene : on en vit d'autres ( tels que Gorgias, Thraſymaque, & Iſocrate ), enſeigner tout à la fois, du ſein de leur retraite, l'Art Oratoire & la Morale, que vouloient s'approprier les Philoſophes. Pluſieurs, doüés de beaucoup de lumieres & de talens, mais ayant une averſion naturelle pour les fonctions civiles, s'aviſerent de blâmer & de mépriſer l'Eloquence. Cette nouvelle Secte eut Socrate pour Chef. Quelque ſyſtême qu'il embraſſât, il triomphoit; & la Grece entiere, & tous les Savans, demeurerent d'accord que ce Philoſophe avoit de la juſteſſe & de la grace, de la ſagacité & de l'adreſſe, de la richeſſe & de la variété; enfin, qu'il poſſédoit ce don de la parole qu'il tâchoit de décrier. Il n'a rien écrit, mais on retrouve ſon génie dans les Ecrits immortels de Platon.

On donnoit alors le nom général de *Philoſophes* à ceux qui prononçoient des Diſcours, ou qui enſeignoient l'Art de parler en public, ou enfin qui s'occupoient de la Morale & de toutes les connoiſſances utiles. Socrate réforma

cet usage ; il prétendit que l'Art de parler avec éloquence n'avoit aucun rapport à la théorie de la Morale (*a*). De là est venu l'absurde & dangereux usage de ne plus donner des leçons d'Eloquence dans les Ecoles où l'on enseigne la sagesse.

Comme Socrate avoit parlé de toutes sortes d'objets, il s'éleva parmi ses Disciples une multitude de sectes, ennemies les unes des autres, qui se piquoient toutes de professer la véritable Doctrine de leur Maître.

XVII. Platon forma Aristote & Xé-

---

(*a*) L'Eloquence & la Morale pratique & théorique sont des Arts très-différens l'un de l'autre, & toutes ces réflexions de Crassus n'étoient pas fort nécessaires. Dans l'enfance des connoissances humaines, ils étoient réunis. Il est malheureux que l'homme éloquent ne soit pas toujours sage ; mais cela est devenu si commun, qu'on ne s'en étonne plus. Caton définissoit l'Orateur, ou l'homme éloquent, *vir bonus dicendi peritus*, *un honnête homme qui a le talent de la parole* ; il fit cette définition dans un temps où il n'y avoit pas encore d'habiles Orateurs à Rome : on ne tarda pas à donner le nom d'*Orateurs* à des hommes très-ignorans ou très-corrompus.

nocrate ; l'un fut le Chef des Péripatéticiens, & l'autre donna à son Ecole le nom d'Académie. Antisthene qui s'attachoit sur-tout à acquérir la patience & la fermeté, recommandées par Socrate, a créé les Cyniques, & ensuite les Stoïciens : Aristippe s'en tint à la lettre des Discours de Socrate sur les plaisirs & la volupté ; & il fonda la secte des Cyrenaïques, qui défendirent ses principes avec beaucoup de franchise (*a*). Nous voyons aujourd'hui d'autres Philosophes (*b*) qui rapportent tout à la volupté, & qui n'osent trancher le mot, quoiqu'ils soient du même sentiment : ils s'embarrassent dans leur obscur systême ; & tandis qu'ils cherchent à s'envelopper du voile de la pudeur, ils remplissent mal les

---

(*a*) Ils disoient ouvertement que le bonheur consiste dans les plaisirs du corps & de l'ame. Platon ( Dialogues intitulés *Philebe*, *Phedre*, & *Protagoras* ) soutient à peu près la même chose. Cicéron parle plus au long de ces différentes sectes, dans les *Académiques*, *le Livre sur la nature des Dieux*, & ses autres Ouvrages philosophiques.

(*b*) Les Epicuriens.

devoirs de la décence, & ne défendent pas bien leurs opinions.

Je pourrois citer de nouvelles sectes, qui vouloient toutes descendre de Socrate ; tels que les Eritriens (*a*), les Eriliens (*b*), les Mégariciens (*c*), & les Pyrrhoniens (*d*) ; mais elles se sont détruites elles-mêmes en se faisant la guerre, & il y a long-temps qu'elles ont disparu. Je n'examine point quelle est la plus raisonnable de celles qui subsistent encore (*e*); mais si celle qui

---

(*a*) Menedemus d'Eretrias, ville de l'Eubée, fut Disciple de Platon, & fonda une secte, qui fut appelée des *Eritriens*.

(*b*) Erillus de Carthage fut Disciple de Zénon, & ses Eleves prirent le nom d'*Eriliens*.

(*c*) Euclides de Mégare, Disciple de Socrate, fut Chef de la secte des Mégariciens.

(*d*) Pyrrhon d'Elée fonda la secte des Pyrrhoniens. Cicéron parle de ces différentes sectes & de leurs systêmes dans les *Académiques*, *l'Entretien sur les biens & les maux*, & ses autres Ouvrages philosophiques.

(*e*) Au temps de Crassus, on ne connoissoit guere à Rome d'autres sectes que celles des Epicuriens, des Stoïciens, des Péripatéticiens, & des Académiciens.

établit la volupté pour le ſouverain bien, ſemble la plus vraie à bien des gens, elle ne convient pas au parfait Orateur, qui doit ſervir de conſeil dans les affaires publiques, ſe mêler de l'adminiſtration, donner des avis ſages au Sénat & devant le Peuple, & embellir ſes Diſcours par l'éloquence. Je n'outragerai cependant pas les Epicuriens: je ne m'oppoſe point à leur bonheur; je les laiſſe repoſer mollement dans leurs Jardins; je leur permets de diſputer à leur aiſe ſur la volupté, & de déclamer contre le Barreau, les Magiſtratures, & les Aſſemblées du Forum. Peut-être dans ces temps de corruption n'ont-ils pas tort de vivre ainſi pour eux.

Comme je ne cherche point quel eſt le ſyſtême le plus vrai, mais le plus propre à l'Orateur, je dis qu'il ne doit pas embraſſer la ſecte des Epicuriens: je ne veux point les injurier, ce ſont de bonnes gens, & ils ſont heureux, puiſqu'ils s'imaginent l'être: je les avertis néanmoins que ſi le Sage ne doit point ſe mêler des affaires publiques, il eſt de leur intérêt de tenir cette vérité dans le ſilence; car ſi elle devient trop générale, ils ne pourront jouir de cette

tranquillité qui a pour eux tant de charmes.

XVIII. Quoique je ne désapprouve point les maximes des Stoïciens, l'Orateur ne doit pas non plus embrasser leur secte. Je ne crains pas qu'ils se fâchent, car ils ne se mettent jamais en colere; je leur sais bon gré d'être les seuls de tous les Philosophes qui ne séparent point l'Eloquence de la sagesse & de la vertu: mais ils adoptent deux principes bien contraires à ceux dont il faut que l'Orateur soit pénétré. D'abord, ils donnent le nom d'esclaves, de brigands, d'ennemis publics, & d'insensés, à ceux qui ne cultivent point la sagesse, & ils ajoutent que personne n'est véritablement sage: comment charger d'une Harangue publique au Sénat, ou au Forum, un homme qui croit que ses Auditeurs ne sont ni Citoyens, ni libres, ni raisonnables?

Ensuite leur maniere de s'exprimer est sans effet; ils ne manquent pas de sagacité, & peut-être y joignent-ils de la finesse; mais leur élocution est seche, maigre & obscure, & ne convient point aux Discours qui s'adressent

au

dreſſent au vulgaire. Les Romains, ou plutôt tous les Peuples du monde, regardent d'un autre œil qu'eux, la gloire, l'ignominie, les récompenſes, & les ſupplices. Ce n'eſt pas ici le lieu de diſcuter lequel de ces ſyſtêmes eſt le mieux fondé : j'obſerve ſeulement que ſi l'Orateur débite ces opinions ſingulieres, il ne perſuadera point, que même on ne l'écoutera pas.

Il me reſte à examiner ſi l'Orateur doit embraſſer le ſyſtême des Péripatéticiens, plutôt que celui des Académiciens. Ces derniers forment deux ſectes qui portent le même nom ; l'une reconnoît pour Chefs Speuſippe, neveu de Platon, Xénocrate & ſes Diſciples, Polémon & Crantor ; leurs principes ne different pas beaucoup de ceux d'Ariſtote, mais ils ont moins d'abondance & de variété que lui.

Arcéſilas, qui fut Diſciple de Polémon, & qui parloit, dit-on, avec une grace exquiſe, adopta le principe ſi répété dans les Livres de Platon & les Diſcours de Socrate ; qu'il n'y a rien de certain, & que notre eſprit & nos ſens nous trompent toujours : on ajoute

qu'il créa le premier (a) la méthode de réfuter le ſentiment des autres, plutôt que de prouver le ſien : il fonda la nouvelle Académie ; peu de temps après on vit ſortir de cette Ecole, Carneades, qui avoit une rapidite de génie, & une richeſſe d'expreſſions admirables. J'ai connu à Athenes pluſieurs perſonnes qui l'avoient entendu ; mais je me bornerai à vous citer deux témoins dignes de foi, Scævola, mon beau-pere, qui prit de ſes leçons à Rome, & l'illuſtre Metellus, mon ami, qui, dans ſa jeuneſſe, paſſa pluſieurs jours avec ce Philoſophe.

XIX. Comme on voit deſcendre de l'Apennin pluſieurs fleuves, dont les uns ſe jettent dans la mer Ionienne, remplie de ports & de rades, & les autres dans la mer de Toſcane, infeſtée de bancs & d'écueils ; la Doctrine des anciens Sages a ſuivi deux canaux ; celui des Philoſophes, qui recherchent le

(a) Une parentheſe du Texte nous apprend que cette méthode fut celle de Socrate, comme tout le monde le ſait. Il paroît que cette méthode de Socrate étoit perdue, & qu'Arcéſilas la rétablit.

repos & la tranquillité ; & celui des Orateurs, qui s'exercent dans une carriere orageuſe.

Vous réduiſez à un petit eſpace cette carriere immenſe, ſi vous croyez qu'il ſuffit à un Orateur de ſavoir nier ce qu'on objecte, ou défendre la conduite d'un accuſé en la rejetant ſur autrui, ſur l'inadvertance ou la néceſſité, en diſant qu'elle n'eſt point contraire à la Loi, ou que la Loi l'autoriſe, ou qu'elle ne mérite pas la dénomination qu'on lui donne, ou que l'action n'eſt pas intentée dans les formes ; enfin ſi vous penſez qu'il ſuffit de connoître ces petites regles des Rhéteurs, qu'Antoine ſemble avoir adoptées, & qu'il a développées avec plus d'éloquence & de fécondité que ces prétendus Maîtres de l'Art.

Mais ſi vous choiſiſſez pour votre modele l'ancien Périclès, ou Démoſthenes, que la multitude de ſes Diſcours nous a rendu plus familier ; ſi vous êtes enchanté des beautés ſans nombre qu'offrent leurs Ouvrages : il faut ſuivre les regles de Carneades & d'Ariſtote.

Avant Socrate, l'Art Oratoire, comme je l'ai dit, embraſſoit dans ſon domaine

la Morale, la Politique, la Physi
& toutes les parties de la Philoso
on distingua ensuite les Orateur
Philosophes; ceux-ci mépriserent l
quence, & les Orateurs mépris
la Philosophie; ils furent ensuite ol
d'emprunter les uns des autres ce
auroient puisé dans une source
mune, s'ils avoient voulu mainteni
association primitive.

Les anciens Pontifes, voyant le
crifices se multiplier, établirent
Prêtres pour avoir la direction des
quets sacrés, quoique, suivant les
de Numa, les Pontifes eux-même
sent en prendre soin. Ainsi les
ciples de Socrate se détacheren
Orateurs, & les dépouillerent du
de Philosophes, quoique nos an
eussent établi une alliance indiss
entre l'Eloquence & la Sagesse.

XX. Maintenant je vous pr
croire que je n'ai point, dans ce
vais vous dire, la prétention de
mon portrait, mais celui de l'Or
Quoique mon pere ait pris un gran
de mon éducation, je n'ai pas poi
Barreau autant de talent que vous
accordez, & je suis obligé d'en c

nir. Je n'ai point appris les regles de l'Art avec l'assiduité que je vous recommanderai. Je me suis livré de bonne heure à la Plaidoirie ; j'avois à peine vingt & un ans, que j'entrepris l'accusation d'un homme célebre par son éloquence & la noblesse de sa famille. Je n'ai eu d'autre Ecole que nos Tribunaux & nos Assemblées, d'autres Maîtres que l'usage ; & nos Coutumes & nos Loix ont été mes seuls guides.

J'étudiai un moment, il est vrai, la théorie de l'Eloquence, mais ce ne fut que pendant ma Questure en Asie : j'appelai près de moi le Rhéteur Métrodore, qui étoit de mon âge, & dont Antoine vous a parlé. Je pris aussi les leçons de quelques Maîtres habiles, pendant mon séjour à Athenes, où je me rendis en venant d'Asie, & où je serois resté davantage, si je ne m'étois fâché contre les habitans de cette ville, qui ne voulurent pas recommencer pour moi la célébration de leurs Mysteres, achevée deux jours avant mon arrivée. Ainsi cette étendue de lumieres que j'exige de l'Orateur, fait la critique de mon ignorance, & mon intention n'est pas de vous exposer les qualités que je

réunis, mais celles que doit posséder l'homme éloquent.

Tous ces Rhéteurs de profession sont admirables; ils vous indiquent les divers genres de Causes; ils traitent de l'exorde & de la narration, comme si les devoirs de l'Orateur ne s'étendoient pas au delà; ils ne sentent pas qu'il doit parler avec éloquence de tout ce qui a rapport à la Morale, & à la vie civile; à la Politique, & à l'Administration; aux Loix; & aux usages de la République; & enfin que son domaine embrasse tout ce qui regarde l'homme en général, & les hommes en particulier.

Pour moi, j'ai peu de talent naturel, & peu de connoissances acquises; j'ai seulement quelque habitude de l'Art; mais je ne craindrois pas de soutenir une dispute contre un de ces Sages qui ont employé toute leur vie à l'étude de la Philosophie.

XXI. Et en effet, que peut dire mon ami Velleius, touchant la volupté, qui lui paroît le souverain bien, que je ne puisse dire moi-même, ou réfuter avec une élocution plus riche? Les Stoïciens Sextus Pompée, les deux Balbus, & Vigellius qui a vécu avec Panætius,

parleront-ils de la vertu mieux que vous ou moi ?

Il n'en eſt pas de la Morale comme des autres Sciences. Il faut avoir étudié la Géométrie & la Muſique, pour en parler avec juſteſſe : la raiſon ſeule nous indique les principes de la Morale, & tout homme exercé dans l'Eloquence en parle avec plus de ſuccès que les Philoſophes. Un Orateur peu ſavant, mais doué du talent de la parole, confondra les Diſciples du Lycée & du Portique, & ſaura ſe venger du dédain qu'ils nous témoignent.

S'il ſe trouve un homme nourri des principes d'Ariſtote, qui ſoit en état de faire deux Diſcours ſur la même Cauſe, ou de ſoutenir indifféremment le pour & le contre; s'il poſſede la méthode d'Arcéſilas & de Carneades, qui fournit des repliques à toutes les objections; s'il a l'uſage du Barreau, & du talent pour l'Eloquence; s'il en connoît les regles : il ſera, ſelon moi, un parfait Orateur. Sans ces dernieres qualités, il n'auroit pas aſſez d'éclat & de véhémence; & ſans les premieres, il manqueroit de juſteſſe & d'exactitude.

Laissons le Rhéteur Corax (*a*) former des criailleurs importuns, & Pamphilus (*b*) faire du plus noble des Arts un jouet d'enfant. Pour nous, dont l'entretien roule sur cette matiere, embrassons, dans toute leur étendue, les fonctions de l'Orateur, & disons que la connoissance des préceptes de la Philosophie, ignorés de nos Docteurs, est au nombre de ses devoirs.

---

(*a*) Corax & Tisias furent les inventeurs des regles de Rhétorique, ou du moins les premiers Rhéteurs qui crurent former à l'Eloquence avec les regles seches & stériles dont on a tant parlé dans les Livres à Herennius, dans ceux de l'Invention, & dans les Partitions Oratoires. Crassus fait ici un mauvais jeu de mots, que nous n'avons pas essayé de rendre. *Corax* est un mot grec qui signifie *corbeau*; il part de là pour dire que ce Rhéteur éleve dans son nid de petits corbeaux, qui prennent ensuite leur vol en criant d'une maniere importune.

(*b*) Suidas nous apprend que Pamphilus imagina des figures pour représenter les élémens des différens Arts. Il paroît que Pamphilus désigna les regles de la Rhétorique avec de pareilles figures. Crassus a raison de les appeler des jouets d'enfans.

CATULUS.

XXII. Je ne m'étonne plus qu'on apperçoive tant de vigueur, de richesse, & d'agrément dans vos Discours; je savois bien que la Nature vous a donné du génie & des dispositions particulieres à l'Eloquence : je vois que vous êtes nourri des leçons de la Philosophie, & qu'elle contribue à vos succès; mais lorsque mon esprit se rappelle vos travaux, & les différentes époques de votre vie, je ne conçois pas comment vous avez eu le temps de vous instruire; il me semble que vous vous êtes peu livré à l'étude; je ne sais s'il faut vous admirer d'en avoir su trouver le loisir, ou d'avoir atteint la perfection sans le secours de l'Art.

CRASSUS.

Ce que vous venez d'entendre ne doit pas exciter votre surprise. Pour dire d'un Comédien qu'il ne peut réussir dans son Art, sans s'être exercé dans la palestre & la danse, il n'est pas besoin que je possede les talens d'un Acteur; le sens commun qui m'éclaire sur les

difficultés de cette profession, suffit.

Le sens commun me suffit également pour vous dire l'idée que je me forme du véritable Orateur. Si je parle d'un Orateur parfait, c'est qu'on doit toujours envisager un Art dans sa perfection, dès qu'on se propose de l'analyser. Je n'affecterai pas une modestie hors de propos; je sais que vous me comptez parmi les Orateurs, & même parmi ceux qui ont du mérite; mais je suis bien éloigné de réunir toutes les qualités que je demande; il n'y a rien au monde de si grand & de si rare qu'un homme doué d'une parfaite éloquence, & je répondrois mal à vos désirs, si je ne traitois pas de la perfection de l'Art.

Il est vrai, Catulus, que je ne fréquente pas aujourd'hui ces Philosophes dont je vous parlois, & que je ne lis point leurs Ouvrages: vous l'avez remarqué; je n'ai jamais eu de loisir, & je n'ai employé à mon instruction que le temps de ma jeunesse, & quelques instans dérobés à mes travaux.

XXIII. Vous dirai-je ma pensée sur les moyens d'acquérir tant de connoissances? Un homme d'esprit qui se des-

tine au Sénat, au Barreau, & au service de la République, n'a pas besoin, pour s'instruire, de tout le temps qu'y ont employé ces Philosophes oisifs, surpris par la mort au milieu de leurs études. Lorsqu'on s'applique à un Art, afin de l'exercer, on s'y prend d'une autre maniere que les Savans de profession. Quoique Velocius, l'Instituteur des Samnites, soit très-âgé, il médite sans cesse sur son métier : il s'occupa des mêmes objets pendant sa jeunesse : mais, comme il avoit beaucoup de pénétration, ce travail ne l'empêcha point de suivre le Barreau, de voir ses amis, & de veiller à ses affaires domestiques. On lui appliquoit alors ce vers de Lucilius, sur un de ses compatriotes :

*Le Samnite est plein de talens ; il déploie de l'éloquence & de l'impétuosité dans les exercices de l'Ecole.*

Valerius passoit les jours à chanter ; & qu'auroit-il fait autre chose ? c'étoit un Acteur ; mais notre ami Numerius Furius ne chante que rarement, ainsi qu'il convient à un pere de famille & à un Chevalier Romain, qui apprit la

Musique dans sa jeunesse. Il en est de même des Arts plus importans. L'un de nos Concitoyens, recommandable par sa sagesse & ses brillantes qualités, Tubéron, assistoit, même la nuit, aux leçons des Philosophes. Scipion, son oncle, fréquentoit également les Ecoles de Philosophie; & à peine s'en appercevoit-on. Il est donc aisé d'acquérir toutes ces connoissances, si l'on a un bon Maître, si l'on sait s'instruire & se borner aux instructions utiles.

Mais si vous voulez employer à l'étude votre vie toute entiere, votre esprit imaginera chaque jour de nouvelles questions; le plaisir de ces recherches vous inspirera du dégoût pour les affaires publiques, & les Arts n'auront plus de bornes. Il faut réduire en pratique les connoissances qu'on acquiert, ne remplir sa tête que d'idées primitives, & les passer en revue de temps en temps, afin de ne pas les oublier. Le désir de s'instruire peut devenir une manie dangereuse, lorsqu'on ne sait point le réprimer. Les hommes qui ont la passion de la paume ou d'un autre jeu (*a*),

(*a*) Crassus cite ici le *ludus talorum*, que les

s'y dévouent abſolument, ſans jamais atteindre à la perfection. Ceux qui, comme Titius & Brulla, viennent à bout d'y exceller, ſont fiers de leur ſuccès, & ils s'y adonnent beaucoup plus que ne l'exigent ces bagatelles.

N'imaginez donc pas que la connoiſſance des Arts ſoit d'une difficulté exceſſive, parce que des vieillards s'occupent encore de cette étude; ils ont commencé ce travail fort tard, ou ils ſont retenus par le plaiſir de l'inſtruction, ou bien la Nature leur a donné un eſprit lourd. A mon avis, l'homme qui ne ſe forme pas tout de ſuite, ne ſe formera jamais.

CATULUS.

XXIV. Je comprends fort bien votre penſée, & je l'adopte; je vois de plus, qu'un eſprit auſſi ardent que le vôtre a eu tout le temps qu'il lui falloit pour s'inſtruire.

---

Dictionnaires & les Traducteurs rendent par *jeux des oſſelets*, & quelquefois par *jeux de dés*; mais comme on ignore aujourd'hui les difficultés de ces anciens jeux, j'ai mieux aimé employer une périphraſe.

CRASSUS.

Continuerez-vous à me faire l'application de ce que je dis de l'Orateur? Je ſuivrai, ſi vous le voulez bien, le fil de mon Diſcours.

CATULUS.

J'y conſens volontiers.

CRASSUS.

Vous me demanderez peut-être pourquoi j'ai repris les choſes de ſi haut; voici ma réponſe : Je devois vous entretenir des deux qualités de l'Orateur qui contribuent le plus à la perfection du Diſcours. La premiere conſiſte à donner des ornemens au ſtyle ; & la ſeconde, à prendre un ton convenable au ſujet : elles jettent l'une & l'autre de l'agrément & de la variété ſur une Harangue ou ſur un Plaidoyer, & elles offrent les moyens les plus ſûrs de pénétrer juſqu'à l'ame des Auditeurs.

Les reſſources que fourniſſent la chicane du Barreau & les diſcuſſions de la Tribune ou du Sénat, ſont bien min-

ces ; celles des Rhéteurs ne valent guere mieux : nous avons besoin d'un autre appareil, pour produire de grands effets ; nous devons recueillir dans l'empire des Arts, des beautés de toute espece : c'est ainsi que, pendant mon Edilité, ne croyant pouvoir satisfaire le Peuple avec les objets de curiosité qui se trouvent dans Rome, j'en fis venir de toutes les parties du Monde ; &, comme vous êtes Edile cette année, je pense que vous imiterez ma conduite.

Des regles qui ne sont ignorées de personne, ou même l'habitude seule, nous éclairent assez sur le choix des mots, sur la structure & la terminaison des périodes. Mais il est nécessaire de rassembler un fonds de beautés moins communes, de briller sur-tout par les idées. Les Grecs modernes ignorant ces grands ressorts de l'Eloquence, la jeunesse de Rome, qui étudioit sous eux, désapprenoit au lieu de s'instruire. Des Latins se sont avisés, depuis deux ans, d'établir de pareilles Ecoles. Je les interdis durant ma Censure (*a*), non

(*a*) Crassus ferma les Ecoles des Rhéteurs Latins ; mais elles se rouvrirent dès qu'il fut

pour empêcher, comme on le disoit, l'instruction des jeunes gens, mais pour prévenir une mauvaise instruction, & les effets de l'ignorance présomptueuse.

Les Rhéteurs Grecs (*a*), malgré la médiocrité de leurs talens, ont du moins de l'urbanité & des lumieres ; mais convaincu que les nouveaux Docteurs ne donneroient à leurs Disciples que de la présomption, blâmable, lors même qu'elle accompagne le mérite, je crus que mon devoir de Censeur m'obligeoit

---

hors de place. Aulu-Gelle, liv. XV, chap. 11, dit que le Décret des Censeurs Domitius Ænobarbus & Licinius Crassus, étoit conçu en ces termes : » Nous avons appris que des Latins, » prenant le nom de Rhéteurs, ont ouvert de » nouvelles Ecoles, où la jeunesse se porte en » foule & passe ses jours dans l'oisiveté. Nos » ancêtres vouloient que leurs enfans fussent » élevés d'une autre maniere. Cette institution » nous déplaît, & ne nous paroît pas utile. » Nous avons cru devoir témoigner aux Rhé- » teurs Latins & à leurs Disciples, que nous » la désapprouvons «. Le Décret est conçu en termes bien modérés ; & c'étoit sans doute la formule d'usage.

(*a*) Les Censeurs n'abolirent point les Ecoles de ces Rhéteurs Grecs.

d'arrêter le mal & de fermer leur Ecole.

Ce n'eſt pas qu'il me paroiſſe impoſſible de traiter heureuſement en latin les queſtions qui ont rapport à l'Art Oratoire ; l'excellente méthode des anciens Philoſophes Grecs peut être tranſportée dans notre Langue, & appropriée aux mœurs & au caractere des Romains ; mais il faut pour cela des hommes très-habiles, & nous n'en avons pas encore vu ; s'il s'en préſente quelque jour, on les préférera aux Savans de la Grece.

XXV. L'Orateur emploie deux ſortes d'ornemens ; les uns, répandus dans le corps du Diſcours, peuvent ſe comparer à cette carnation brillante qu'on admire ſur le viſage d'une belle femme : ils donnent aux Harangues & aux Plaidoyers un ton de nobleſſe & d'urbanité, un éclat impoſant qui attire l'admiration publique, & des charmes qui touchent les cœurs & émeuvent les paſſions. Les autres ſont des beautés particulieres, telles que les figures de mots & de penſées, ou les mouvemens pathétiques diſtribués en quelques endroits ; ce ſont

des brillans qu'on distingue au milieu des beautés générales (*a*).

Il faut donc que l'ensemble du Discours intéresse l'Auditeur & lui plaise, mais sans lui inspirer la satiété. Vous n'attendez pas de moi que je vous recommande d'éviter une composition desséchée & grossiere ; les expressions & les idées triviales, & les termes qui ne sont plus de mode. Vos talens & votre âge exigent des regles moins connues.

Il est difficile d'expliquer pourquoi les choses qui nous causent une vive impression de plaisir, sont celles qui nous dégoûtent le plus tôt. Les nouvelles peintures ont un éclat bien supérieur aux anciennes ; néanmoins celles-ci nous plaisent plus long-temps, & nos yeux s'attachent de préférence à ces antiques tableaux. Une inflexion de voix délicate enchante plus nos oreilles qu'une belle harmonie ; mais si les Musiciens ne savent pas s'arrêter, tout le monde se récrie, jusqu'aux ignorans.

---

(*a*) J'aurois pu rendre ce paragraphe de Cicéron par les beautés ou les ornemens de l'ensemble, & les ornemens de détail ; mais j'ai voulu traduire d'une maniere plus fidelle.

Cette remarque s'applique à tous les ſens : les parfums d'une odeur exquiſe nous raſſaſient plus tôt que d'autres moins vifs & moins fins ; on aime mieux le parfum qui s'exhale de la terre, dans un beau jour d'été, que ceui du ſafran (*a*). On s'ennuie de toucher ſans ceſſe des corps polis & délicats ; & le goût, le plus voluptueux de tous les ſens, celui qui ſavoure le mieux la douceur, avec quelle promptitude ne dédaigne-t-il pas les mets & les breuvages trop doux ? Cette ſaveur douce ne s'affadit-elle pas pour tout le monde ? Ainſi les choſes qui nous font une impreſſion légere de plaiſir, amenent plus tard la ſatiété.

C'eſt ce qu'on obſerve particuliérement dans les Ouvrages des Orateurs & des Poëtes : ſi toutes les phraſes ſont ornées ; ſi l'on trouve par-tout des couleurs brillantes ; s'il n'y a ni repos ni ſimplicité, ils ne plaiſent pas long-temps, & l'on

---

(*a*) Nous traduiſons *crocus* par *ſafran*, comme tout le monde. Quoique les ſtigmates deſſéchés de cette plante ſoient très-odorans, il y en a beaucoup d'autres d'un parfum plus exquis.

se dégoûte de tant de beautés. Le fard ou la recherche de la parure sont d'autant plus à craindre en prose & en vers, que le dégoût des sens vient de la nature plutôt que de la raison ; au lieu qu'en matiere d'Eloquence l'esprit juge ainsi que l'oreille, & réprouve ce qui est affecté.

XXVI. On crie souvent à ceux qui parlent en public : *Très-bien, à merveille* (*a*); mais je ne veux pas qu'on nous crie trop souvent : *Bellè, festivè* (*b*). Je veux que l'Eloquence arrache des cris d'admiration, mais qu'ils ne soient pas continus. L'Orateur doit laisser des ombres au tableau, afin que les couleurs ressortent davantage.

Roscius ne récite pas avec beaucoup de chaleur ce vers :

---

(*a*) Les Romains employoient, sur-tout dans les Ecoles, ces exclamations d'applaudissemens, *benè*, *præclarè* ; mais l'Auditoire donnoit aussi ces marques de satisfaction à l'Orateur qui parloit au Forum, au Sénat, ou au Barreau.

(*b*) J'aurois rendu ces mots latins par *charmans*, *délicieux*, si ces deux expressions, employées à tout propos, n'étoient pas devenues ridicules.

La vertu veut de la gloire, & non pas du butin (*a*);

Il se contient, pour mettre plus d'abandon dans celui-ci :

Que vois-je ? On envahit les Temples, le fer à
la main !

Et il excite alors l'étonnement & l'horreur. Il dit d'un ton doux & tranquille en apparence :

Où demander du secours ?

Mais il s'anime en s'écriant :

O mon Pere ! ô ma Patrie ! ô famille de Priam !

Et ces dernieres paroles ne seroient pas si pathétiques, s'il avoit épuisé ses for-

(*a*) Ce passage, ainsi que les suivans, sont tirés d'Hécube, Tragédie d'Ennius. Voici les vers du latin :

*Nam Sapiens virtuti honorem premium, non
predam petit.*

*Ecquid video ? ferro septus possidet sedes
sacras ?*

*Quid petam presidî ?*

*O Pater ! ô Patria ! ô Priami domus !* sont également tirés de la Tragédie d'Hécube.

ces dans ce qui précede. Le Poëte a senti cette nuance avant l'Orateur. Le même principe a guidé le Musicien ; ses notes, calmes d'abord, s'élevent peu à peu, & il change de mesure pour arriver à des traits du plus grand effet (*a*). L'Orateur doit distribuer les ornemens de son Discours sur ce plan ; il faut que les charmes de son style soient durables, qu'il y regne une douceur qui ne soit ni fade ni recherchée.

Le plus mauvais Orateur peut mettre en pratique les regles qu'on nous enseigne sur l'élocution ; la difficulté consiste à trouver des pensées justes & nobles, ainsi que l'observoit Antoine ; à leur donner une forme agréable, & analogue au sujet ; à y répandre le coloris du style & l'éclat des figures.

L'amplification ou la figure qui étend une idée en l'embellissant, est un des plus grands moyens de l'Eloquence ; elle sert tout à la fois à relever une chose ou à
XXVII. la déprimer. Antoine nous a dit qu'on l'emploie dans tous les endroits destinés à convaincre l'Auditeur : on l'emploie

(*a*) Crassus parle ici des Musiciens qui notoient la déclamation des Tragédies.

encore dans les développemens, lorſqu'on cherche à captiver les eſprits & émouvoir les paſſions. C'eſt dans ce dernier cas qu'elle produit des effets merveilleux, & qu'elle acheve le triomphe de l'Orateur. L'habitude de compoſer des morceaux d'éloge & de critique, qu'Antoine rejetoit d'abord, & qu'il a fini par approuver, rend cette figure très-facile. C'eſt ainſi qu'on acquiert le talent de mettre une penſée dans tout ſon jour, & de lui donner les ornemens dont elle eſt ſuſceptible.

Les lieux communs offrent à l'Orateur d'autres moyens d'orner ſon Diſcours: quoiqu'ils doivent être inhérens au ſujet, les Anciens leur ont donné le nom de lieux communs, parce qu'ils ſont applicables à toutes les cauſes de la même nature. Telles ſont ces formules d'invectives contre les vices & les crimes, contre le péculat, la trahiſon, & le parricide; elles doivent être ſi juſtes qu'on ne puiſſe rien répliquer, & on ne doit pas s'en ſervir, à moins que le délit ne ſoit prouvé; autrement ce ſeroient de vaines déclamations.

Pluſieurs conſiſtent à implorer la

bienveillance & la pitié des Auditeurs. D'autres offrent des moyens de soutenir avec fécondité le pour & le contre d'une question générale. Ces derniers semblent être aujourd'hui du ressort des Philosophes (*a*). J'ai déja dit qu'anciennement on les comprenoit dans le domaine de l'Orateur ; &, en effet, il faut qu'il sache attaquer & se défendre dans tout ce qui a rapport à la vertu, aux devoirs de la vie civile, aux Loix, à l'équité ; à ce qui est de la dignité & de l'intérêt de l'homme ou du Citoyen, à la gloire, à l'ignominie, aux peines, aux récompenses, &c.

Comme on nous a dépouillés d'un si vaste héritage, pour ne nous laisser qu'un petit domaine, & que, défenseurs du bien d'autrui, nous n'avons pas su conserver le nôtre, nous sommes obligés de recourir aux usurpateurs qui nous ont enlevé ce que nous possédions à juste titre.

XXVIII. Voici donc les regles qu'en-

(*a*) Les Péripatéticiens & les Académiciens enseignoient à soutenir le pour & le contre de tous les sujets, & ils offroient sur cela une foule intarissable d'idées.

seignent

ſeignent les Diſciples d'Ariſtote & les Académiciens : vous ſavez qu'au lieu de garder leur ancien nom de Sages, les Académiciens ont pris celui-ci d'un endroit de la ville d'Athenes où ils s'aſſembloient ; qu'on les appeloit auſſi Philoſophes, Politiques, expreſſion qui déſignoit mieux l'Adminiſtration civile, & le talent de la parole, objets de leurs travaux. Ils ſoutiennent d'abord que tous les Diſcours roulent ſur un fait particulier ; par exemple : Rome doit-elle racheter ſes Captifs, en rendant à Carthage les ſiens ? ou ſur une queſtion génerale, telle que celle-ci : Eſt-il à propos de racheter les Captifs, ou faut-il toujours les abandonner à l'ennemi ? Ils donnent le nom de *Cauſes* aux queſtions de la premiere eſpece, & ils en font trois genres, le judiciaire, le délibératif, & le démonſtratif, ou le genre de l'éloge.

C'eſt la diviſion qu'ils emploient, lorſqu'ils ſe mêlent de donner des préceptes ſur la Rhétorique ; mais ils rétabliſſent mal les anciens droits de la Philoſophie ſur ces premiers élémens de l'Eloquence ; car, en traitant ce qui a rapport aux Cauſes judiciaires, ils

empietent sur le district assigné aux Jurisconsultes : Philon, l'homme le plus célebre de l'Académie, en est une preuve.

Ce qui appartient aux questions générales est plus de leur ressort ; mais ils se contentent d'en faire le premier point de leur division, sans expliquer la nature, les effets, les genres, & les especes de la these (*a*) : ils auroient mieux fait de n'en rien dire du tout ; cette omission prouve leur ignorance.

XXIX. Je vais donc y suppléer. Les questions générales, ainsi que celles qu'on agite dans les délibérations, les Harangues, & les Plaidoyers, ont toutes rapport à la théorie ou à la pratique. A la théorie, lorsqu'on demande s'il faut aimer la vertu pour elle-même, ou pour les avantages qu'elle procure ; à la pratique, quand on examine si le Sage doit se charger des affaires publiques.

Les questions de théorie se traitent de trois manieres ; par des conjectures,

(*a*) Les Rhéteurs & les Philosophes anciens donnoient le nom de *these* aux questions générales, comme on peut le voir dans les Ouvrages qui précedent les Dialogues de l'Orateur.

par la définition, & par les rapports de conséquence. On emploie la premiere, lorsqu'on recherche si une telle chose existe ; par exemple : Si le genre humain est susceptible de sagesse (*a*). On emploie la seconde, quand on veut savoir quelle est la nature d'une chose ; par exemple : En quoi consiste la sagesse. Enfin, on fait usage de la troisieme, s'il s'agit d'examiner les effets bons ou mauvais d'une telle chose ; par exemple : Si un honnête homme peut mentir quelquefois (*b*).

---

(*a*) Les anciens Philosophes outrerent tous les principes & toutes les questions. Les Stoïciens disoient que l'homme ne peut jamais parvenir à la sagesse ; d'autres sectes soutenoient qu'à la vérité la sagesse parfaite est au dessus des mortels, mais qu'ils peuvent devenir sages, autant que le comporte la foiblesse de leur nature.

(*b*) Cette question occupe, depuis bien des siecles, les Casuistes & les Philosophes. La plupart des Anciens distinguoient trois especes de mensonges ; celui qui nuit au prochain, celui qui rend service au prochain, & celui de badinage. Ils disoient qu'un honnête homme peut faire des mensonges des deux dernieres especes.

Les questions qui se traitent par la voie de conjecture, se sous-divisent en quatre especes ; car on examine la chose en elle-même : si le droit est fondé sur la Nature ou sur l'opinion ; l'origine de la chose ; d'où vient l'établissement des Loix ou des Coutumes publiques ; les raisons & les causes d'une chose ; pourquoi les hommes les plus éclairés ont-ils des opinions si différentes sur les articles les plus essenciels ; les changemens & les révolutions que peut éprouver une chose ; par exemple : Si la vertu s'éteint, ou si elle se transforme en vice, lorsque nous cessons d'être vertueux.

Voici les sous-divisions de celles qui se traitent par la voie de définition : on recherche s'il faut donner le nom de *Loi de la Nature* à ce qui est utile au plus grand nombre (*a*) ; si c'est une qualité propre à l'Orateur de parler d'une maniere ornée (*b*) ; quelles sont

---

(*a*) C'est ce que les Rhéteurs & les Commentateurs appellent définir par le genre & l'espece.

(*b*) Par une qualité propre à la chose.

les choſes vraiment déſirables ; s'il y en a de trois eſpeces, telles que les biens du corps, les biens de l'ame, & les biens étrangers à l'homme (*a*) ; quel eſt le caractere de l'avare, du ſéditieux, & du glorieux (*b*).

Dans les queſtions qui ſe traitent par des rapports de conſéquence, la diſcuſſion ſe fait d'une maniere pure & ſimple : La gloire eſt-elle déſirable en elle-même ? ou, par comparaiſon : La gloire eſt-elle plus déſirable que les richeſſes ? Le premier cas offre trois ſous diviſions : on examine ce qu'il faut déſirer ou fuir ; par exemple : Si on doit déſirer les honneurs, & fuir la pauvreté : ce qui eſt juſte ou injuſte ; par exemple : Eſt-il juſte de venger les injures de ſes parens (*c*) ? ce qui eſt honnête ou hon-

(*a*) C'eſt ce qu'on nomme définir par la diviſion des parties.

(*b*) C'eſt ce qu'on nomme définir par des marques caractériſtiques. Le ſens de ces notes ſe trouve compris dans le Texte ; nous avons fait ce changement, pour diminuer la ſécheresſe de la matiere.

(*c*) On ſait que les anciens Moraliſtes per-

teux ; par exemple : S'il est beau de se dévouer à la mort par un sentiment de gloire.

Lorsqu'on fait usage de la comparaison, on examine s'il y a de la différence entre deux choses qu'on désigne ; entre *craindre* & *redouter* (a), *un Roi* & *un Despote*, *un flatteur* & *un ami* ; ou laquelle des deux mérite la préférence ; par exemple : Si les Sages doivent plus estimer l'approbation d'un esprit éclairé, que tous les applaudissemens du vulgaire. Telles sont à peu près les remarques des Savans sur les questions de théorie.

XXX. Les questions de pratique sont de deux especes ; elles roulent sur les devoirs de la Morale, & par conséquent sur tout ce qui a rapport aux vertus & aux vices ; ou sur les moyens de faire naître la vertu, & de détruire les passions par la force de l'éloquence. Les exhortations, les reproches, les

---

mettoient la vengeance personnelle, & même la vengeance de ses parens.

(a) Il y a dans l'Original *metuere* & *vereri*, que j'ai rendus par *craindre* & *redouter*.

consolations, les plaintes, & enfin tout ce qui est propre à exciter ou appaiser les mouvemens de l'ame, dépendent de cette seconde division.

Voilà tout ce qui regarde le genre & l'espece des questions traitées par l'Orateur. Je vous avertis que mes divisions different, dans les détails, de celles d'Antoine; mais elles sont les mêmes pour le fond. Les lieux communs qu'il exposoit ce matin, offrent des argumens propres à chacun de ces cas: il y en a qui conviennent davantage à une telle affaire; & cela est si évident, qu'il n'est pas nécessaire de le redire. Je passe donc à ce qui touche de plus près les ornemens du Discours, & je vais remplir la tâche que vous m'avez imposée.

En général, les Discours les plus intéressans & les plus agréables, sont ceux qui ramenent la question à un point de vue général, & nous mettent en état de juger de toutes les Causes qui lui sont subordonnées.

Antoine vous conseille de prendre cette habitude, jeunes gens qui m'écoutez; il vous exhorte à franchir les bornes resserrées de votre Cause, afin de

mieux déployer vos talens & vos grandes vûes. La matiere n'est pas complétement traitée dans les petits Livres des Rhéteurs qui ont écrit sur l'Eloquence ; nos Entretiens de ce matin, & de cette après-midi, laisseront encore bien des choses à dire : il ne suffit pas d'exercer sa langue, il faut remplir son esprit de toutes les beautés de l'Eloquence, & son ame des mouvemens oratoires qui produisent le plus d'effet.

XXXI. Nous sommes chargés de la noble fonction de défendre les Citoyens, de donner notre avis dans les délibérations publiques, & dans les dangers de l'Etat ; tout ce qui a rapport à la sagesse & la politique, & dont se sont emparés des spéculateurs oisifs, est de notre district. Tandis que les affaires du Barreau, de la Tribune, ou du Sénat, nous occupent ; les Philosophes, tels que Socrate, dans le Dialogue de Gorgias, se moquent de nous ; s'ils écrivent sur notre Art, ils le bornent aux regles du style, comme si les préceptes qu'ils établissent touchant la justice, les devoirs de la Morale, & l'Administration, n'étoient pas aussi de notre domaine.

Encore une fois, puiſqu'ils nous ont dépouillés, il faut reprendre notre bien dans leurs Ouvrages, & ramener à la pratique ces connoiſſances qu'ils perdent dans une vaine théorie ; mais gardons-nous, comme je l'ai déjà dit, de vieillir au milieu de leurs Ecoles : ſi nous n'acquérons pas tout de ſuite cette inſtruction, nous ne l'acquerrons jamais ; lorſque nous avons ſur ces objets des lumieres ſuffiſantes, ne les employons qu'avec meſure.

L'eſprit humain n'a pas aſſez de force pour deviner toutes ces grandes vérités, ſi on ne lui en montre la route ; &, d'un autre côté, elles ne ſont pas ſi cachées, qu'un homme de talent ne les apperçoive bientôt.

L'Orateur peut courir en liberté dans cette vaſte carriere ; &, dès qu'il ſe trouve par-tout au milieu de ſon domaine, il lui eſt aiſé de donner à ſes Diſcours la pompe & les ornemens de l'Eloquence. L'étendue des idées produit la richeſſe du ſtyle ; une belle penſée fait rejaillir ſon éclat ſur l'expreſſion. Si la Nature ne vous a pas refuſé du talent, ſi vous avez reçu une bonne éducation, ſi vous avez étudié votre Art,

si vous avez l'habitude de traiter indifféremment toutes les questions, si vous êtes nourri de la lecture des bons Ecrivains & des hommes éloquens ; il n'est pas besoin de chercher dans les Rhéteurs comment il faut placer les mots & arranger vos périodes : les ornemens dont une Cause est susceptible, se présentent d'eux-mêmes à votre esprit.

CATULUS.

XXXII. Grands Dieux ! quelle richesse, quelle variété, & quels moyens puissans vous offrez à l'Orateur ! Vous le faites sortir d'une position obscure, pour le remettre sur le trône de ses ancêtres. Vous avez raison ; car on sait que les anciens Maîtres d'Eloquence, ou Orateurs, regardoient comme une partie de leur apanage, tous les objets de controverse, & tout ce qui peut être la matiere d'un Discours.

L'un d'eux, Hippias d'Elide, ne se vanta-t-il pas aux Jeux Olympiques, devant toute la Grece, de connoître la Géométrie, la Musique, la Grammaire, la Poésie, la Physique, la Morale, la Politique, enfin tous les Arts libéraux,



& même les Arts mécaniques ; d'avoir fait de ſes propres mains, ſon habit, ſa chauſſure, & l'anneau qu'il portoit au doigt.

Sans doute il pouſſa trop loin le goût de l'inſtruction ; mais on peut juger avec quel zele les premiers Orateurs étudioient les Arts libéraux & les Sciences, puiſqu'ils ne dédaignoient pas d'apprendre les Arts mécaniques.

Eſt-il beſoin de vous parler de Prodicus (*a*), de Thraſymaque (*b*), de Pro-

---

(*a*) Prodicus de l'Iſle de Cos, fut tout à la fois Phyſicien, Philoſophe, & Rhéteur ; il vécut à Athenes, au temps de Socrate & de Gorgias : on l'accuſa de corrompre la jeuneſſe, & il fut condamné à boire la ciguë ; il déshonora ſon Art & ſes talens par l'avarice. Les Anciens ont beaucoup parlé de ſa Harangue à cinquante drachmes, parce qu'il falloit payer cinquante drachmes pour l'entendre.

(*b*) Thraſymaque de Calcédoine, ville de Bithynie, fut Rhéteur & Phyſicien. Cicéron dit, dans le Livre de l'Orateur, qu'il fut inventeur du nombre oratoire ; mais que la meſure, & l'enchaînement harmonique de la phraſe, ont fait depuis de grands progrès. Thraſymaque donnoit peu de combinaiſon à la meſure des ſyllabes & des mots.

tagoras (*a*), qui, dans leur siecle, ont prononcé tant de Discours, & laissé tant d'Ecrits, même sur les Sciences naturelles ? Que dirai-je de Gorgias ? Il joue, dans un Dialogue de Platon, le rôle d'un Orateur qui est confondu par Socrate : mais cette défaite est imaginaire ; ou, si ce triomphe est réel, Socrate étoit plus habile Orateur que lui. Dans le même Dialogue, Gorgias propose de parler avec abondance sur toutes les matieres qu'on voudra lui indiquer. C'est le premier qui ait mis au choix de l'Assemblée les sujets de ses Discours ; & c'est aussi le seul à qui la Grece, par respect, ait érigé à Delphes une statue d'or (*b*).

---

(*a*) Protagoras d'Abdere, ville de Thrace, après avoir étudié la Philosophie naturelle sous Démocrite, se livra à la Rhétorique, & fut le premier Rhéteur qui donna des leçons pour de l'argent, & qui reçut le nom de *Sophiste*. Les Anciens appeloient de ce nom ceux qui enseignoient la Philosophie ou la Rhétorique, par ostentation ou par intérêt.

(*b*) Les statues qu'on érigeoit à Delphes, en l'honneur de ceux qui avoient rendu des services à la Patrie, tels que les meurtriers des

Les Maîtres d'Eloquence que je viens de nommer, & d'autres encore qui vécurent au même temps, furent très-habiles; d'où l'on peut conclure avec vous, Craſſus, que parmi les Anciens, le domaine de l'Orateur étoit plus étendu, & inſpiroit plus de vénération.

Vous méritez, ce me ſemble, autant d'éloges que nos modernes Rhéteurs Grecs méritent de blâme: quoiqu'élevé parmi les Latins & dans la Langue Latine; quoiqu'abſorbé par les affaires publiques & vos affaires domeſtiques; quoique chargé, comme Sénateur, du gouvernement de la Terre; vous avez trouvé moyen de vous inſtruire ſur tous les Arts, & de perfectionner par la théorie & des vûes nouvelles, cette éloquence que vous déployez au Sénat & au Barreau: ces Rhéteurs Grecs, au contraire, nés au ſein des Lettres, n'ayant d'autre profeſſion que d'enſeigner, jouiſſant de beaucoup de loiſir, au lieu d'augmenter les découvertes de leurs aïeux, ne ſavent pas les conſerver.

---

Tyrans, les grands Généraux, & les Citoyens diſtingués, étoient ordinairement dorées, ou incruſtées d'or.

CRASSUS.

XXXIII. L'Eloquence n'est pas le seul des Arts qui ait perdu de sa gloire en perdant de son étendue. Croyez-vous qu'au temps d'Hippocrate, on distinguât les Médecins, les Chirurgiens, & les Oculistes? Lorsqu'Euclide & Archimede écrivoient sur la Géométrie; Damon (*a*) & Aristoxene (*b*), sur la Musique; Aristophane de Byzance (*c*),

---

(*a*) Platon dit, dans le troisieme Livre de la République, que Damon découvrit le rithme musical; & dans le Dialogue de Lachès, qu'il fut Disciple d'Agathocle; que ses talens ne se bornoient pas à la Musique, qu'il parloit avec élégance sur tout.

(*b*) Aristoxene de Tarente prit des leçons de Musique de son pere, & Xénophile le Pythagoricien, & Aristote, lui enseignerent la Philosophie. Il laissa des Ouvrages sur la Musique, la Philosophie, & l'Histoire. Après ces deux Musiciens, l'Art, comme la Géométrie après Euclide & Archimede, se sous-divisa en plusieurs branches; &, depuis cette époque, un seul homme n'étudia guere qu'une de ces branches.

(*c*) Aristophane de Byzance, qui fut Disciple de Callimaque, de Zénodote, & de Denus, fit

ou Callimaque (*a*), ſur la Littérature agréable ; n'embraſſoient-ils pas chacune de ces parties, ſans la morceler, comme on a fait depuis ?

J'ai ſouvent ouï dire à mon pere, & à celui de ma femme, qu'autrefois les Romains qui aſpiroient à la réputation de Sages, embraſſoient dans leurs études tout ce qu'on connoiſſoit alors. Ils me citoient l'exemple d'Ælius, que Manilius a ſuivi de notre temps. Ces deux hommes reſpectables ſe promenoient au milieu du Forum, & offrant leurs conſeils à tous les Citoyens, ils donnoient un libre accès à quiconque vouloit les aborder. On les alloit trouver dans la Place publique & dans leurs maiſons ; on demandoit leur avis ſur des points de Droit, & ſur toutes ſortes d'affaires ; ſur le mariage d'une fille, l'achat d'un terrein, la culture d'un champ, &c.

---

des progrès ſi ſinguliers dans la Grammaire, qu'il paſſoit pour ne rien ignorer de ce qui a rapport à cet Art.

(*a*) Callimaque de Cyrene fut Diſciple d'Hermocrate ; il fit des vers de toutes les meſures & dans tous les genres. C'eſt le même dont il nous reſte des Hymnes.

Les connoiſſances du vieux Craſſus, de Coruncanius, & de Scipion l'Africain, biſaïeul de mon gendre, ne furent pas moins vaſtes ; ces Sages avoient été Souverains Pontifes, & on les conſultoit ſur toutes les choſes divines & humaines. Ils ne refuſoient leur ſecours à perſonne ; & dans la paix, & dans la guerre, au Sénat, & au Forum, leur zele éclairé ne ſe ralentiſſoit jamais.

Caton n'avoit peut-être pas la politeſſe d'Athenes, ni toutes les lumieres des Grecs. Mais d'ailleurs, que lui manquoit-il ? Il étoit habile Juriſconſulte, & il ſavoit de plus défendre une Cauſe au Barreau ; il ſe livroit avec la même ardeur à l'étude de l'Eloquence, & à celle des Loix. La célébrité qu'obtinrent ſes Plaidoyers en faveur des Particuliers, ne l'empêcha pas de ſe charger des affaires de la République. Jamais Citoyen n'eut autant de crédit ſur le Peuple ; il fut tout à la fois excellent Sénateur, & grand Général. Il compoſa des Ouvrages ſur tout ce qui pouvoit être utile aux Romains de ſon temps (*a*).

---

(*a*) Parmi la foule d'Ouvrages qu'il laiſſa,

Aujourd'hui on arrive aux dignités, ſans connoiſſances & ſans moyens; on gouverne la République, & on n'a pas le moindre talent. Si dans la foule des Candidats il s'en trouve un qui ait des lumieres, elles ſe bornent à un ſeul objet, à la bravoure guerriere, & à l'Art Militaire; s'il a la réputation de connoître les Loix, il n'en ſait qu'une partie, car perſonne n'apprend le Droit Sacré; s'il eſt renommé pour ſon éloquence, elle conſiſte à crier & parler beaucoup; enfin on ne réunit plus la pratique des différentes vertus à l'inſtruction ſur les Beaux-Arts.

XXXIV. Mais je reviens aux anciens Grecs, dont nous ne ſaurions nous paſſer dans cet Entretien; car c'eſt parmi eux qu'on doit chercher des connoiſſances, ainſi qu'on trouve des vertus parmi nous. La Grece eut, à la même époque, ſept Sages, qui tous gouvernerent leur Patrie, ſi l'on excepte Thalès (*a*). Peut-on citer à cette épo-

---

on ne connoît plus guere que les *Origines des Villes d'Italie*, quelques Diſcours, & un Livre ſur l'*Agriculture*.

(*a*) Solon gouverna les Athéniens, Périandre

que un homme plus éclairé & plus éloquent que Pisistrate ? On dit qu'il donna aux Poëmes d'Homere l'ordre que nous leur voyons aujourd'hui. Il fut, il est vrai, un Citoyen dangereux, mais rien n'égaloit son talent pour la parole (*a*), & ses lumieres.

Périclès (*b*) avoit une éloquence si admirable qu'il charmoit les Athéniens, lors même qu'il combattoit leur opinion. L'ancienne Comédie, malgré les traits de satire dont elle l'accabla, convint que les Graces reposoient sur ses levres, & nous savons qu'il laissoit dans l'ame de ses Auditeurs des aiguillons qui les agitoient long-temps. Cet Orateur célebre ne prit point de leçons de

---

les Corinthiens, Cléobule les Lydiens, Chilon les Lacédémoniens, Bias les Prianiens, Pittaque les habitans de Mytilene.

(*a*) Les Anciens n'étoient pas d'accord sur le nom de celui qui rassembla les vers d'Homere, & qui leur donna l'ordre qu'ils conservent encore : Platon dit que ce fut Hipparque, fils de Pisistrate.

(*b*) Il dépouilla les Athéniens de leur liberté, par sa seule éloquence, sans recourir à la force des armes.

ces Maîtres qui apprennent à criailler à l'heure (*a*), mais d'Anaxagore, renommé par ses vastes connoissances, sur tout ce qu'il importe à l'homme de savoir.

Critias & Alcibiade, qui furent de mauvais Citoyens, mais qui avoient de l'instruction & de l'éloquence, eurent Socrate pour Maître. N'est-ce pas Platon qui apprit toutes les Sciences à Dion de Syracuse ? C'est ce Philosophe qui, en le formant au talent de la parole, lui inspira des sentimens généreux, & lui donna le courage de délivrer sa Patrie (*b*). Timothée, fils du célebre Général Conon, bon Capitaine lui-même, & très-éclairé, étudia sous Isocrate; Epaminondas, le plus grand

(*a*) Les anciens Rhéteurs exerçoient leurs Ecoliers à faire des déclamations qui duroient deux ou trois poudriers ; au Barreau, le poudrier fixoit aussi le temps accordé aux Avocats.

(*b*) Dion de Syracuse, Philosophe Platonicien, étoit frere d'Aristomaque, femme de Denis le premier, Tyran de Sicile; échauffé par les conseils de Platon, il chassa du trône le fils de ce Tyran, & rendit la liberté à sa Patrie. Il fut tué bientôt après, par ses complices.

peut-être des Grecs, sous Lysias; Agésilas, sous Démophon; Philolaüs, sous Architas de Tarente : tous ces Maîtres, ainsi que Pytagore qui répandit les lumieres dans la partie de l'Italie appelée la Grece, suivirent la méthode de Platon.

XXXV. Je vois que ces Instituteurs anciens donnoient à leurs Eleves toutes les connoissances propres à un homme d'Etat. Ceux à qui la Nature accorda la force & les talens nécessaires pour haranguer ou plaider avec succès, se distinguerent par leur éloquence; mais ils n'eurent point de Maîtres particuliers sur cet objet.

Isocrate réduisit l'Eloquence aux froides beautés du langage; Aristote le voyant entouré de Disciples célebres par leur noblesse, changea sa méthode (*a*), & faisant usage d'un vers de Philoctete, il dit :

Je rougis de me taire, & d'entendre Isocrate (*b*).

---

(*a*) Aristote avoit donné jusqu'alors des leçons de Philosophie, sans rechercher beaucoup l'élégance du style.

(*b*) Le sens du vers de Philoctete est : *J'ai honte de me taire, & d'entendre des Barbares.*

Il embellit & orna ses leçons, & il enseigna tout à la fois l'Art Oratoire & les autres Sciences. Philippe, Roi de Macédoine, le nomma Précepteur d'Alexandre ; il le crut en état d'apprendre à son fils la Morale, la Politique, & la Philosophie, en même temps que l'Eloquence.

Si l'on veut donner le nom d'Orateur au Philosophe qui connoît tous les secrets de l'Eloquence, & qui sait en faire usage ; ou celui de Philosophe à l'Orateur qui réunit les connoissances & la sagesse au talent de la parole : je ne m'y oppose point. J'exige néanmoins une condition ; je désire qu'on avoue que les lumieres sans le talent de s'énoncer avec grace, & la facilité de s'énoncer avec agrément sans les lumieres, méritent peu d'éloges. Si j'avois à choisir, j'aimerois mieux la sagesse sans l'élocution, que le mérite de l'élocution sans la sagesse.

Mais l'Orateur éclairé l'emporte-t-il sur le Philosophe ? Je répondrai qu'oui : c'est une question de mots qu'il est aisé de résoudre d'après les observations précédentes. Si l'Orateur éclairé possede les connoissances du Philosophe, il est

clair qu'il eſt ſupérieur au Philoſophe privé du mérite de l'élocution.

*Craſſus ſe tut un inſtant, & tout le monde garda le ſilence; Cotta prit enſuite la parole.*

COTTA.

XXXVI. Je ne me plains pas de ce que vous nous inſtruiſez ſur ces matieres; vous faites plus que vous n'aviez promis. Vous vous écartez néanmoins de votre plan; vous en étiez aux moyens d'embellir le Diſcours, & vous fixiez à quatre les qualités qu'il doit réunir; vous avez déja parlé de la clarté & de la pureté du langage, rapidement il eſt vrai, mais nous avons ſaiſi vos idées. Il vous reſte donc à traiter ce qui regarde les ornemens & la bienſéance.

A l'inſtant où vous entriez en matiere, un élan de votre eſprit, ſemblable à une tempête, vous a jeté vers la haute mer : vous avez embraſſé toutes les Sciences, &, quoique le temps ne vous ait pas permis d'expliquer à fond leur théorie, je me ſuis cru au milieu de ces Sages qu'on appeloit Académi-

ciens. Je ſouhaite, comme vous l'avez dit ſouvent, qu'il ne ſoit pas néceſſaire de conſacrer ſa vie entiere à l'étude de leur doctrine, & que les connoiſſances dont ils s'occupent s'acquierent tout de ſuite; mais ſi elles offrent plus de difficultés, & ſi j'ai moins d'eſprit que vous ne l'avez cru, je ne me découragerai pas avant de ſavoir de quelle maniere on ſoutient le pour & le contre de toutes les queſtions.

CÉSAR.

Vous aſſurez, Craſſus, que ces connoiſſances s'acquierent bientôt, ou qu'elles ne s'acquierent jamais, & c'eſt l'endroit de votre Diſcours qui me fait le plus de plaiſir. Si ces belles découvertes, auxquelles vous avez donné tant d'éloges, paroiſſent au deſſus de mon eſprit, je ne m'obſtinerai point à perdre mon temps, & je me contenterai des inſtructions que je puis recueillir auprès des Maîtres de Rome.

SULPICIUS.

Quant à moi, je me paſſerai d'Ariſtote, de Carneades, & des autres Philoſophes; croyez, ſi vous le voulez, que

je ſuis incapable de ſaiſir leurs préceptes, ou que je les mépriſe; l'uſage du Barreau me ſuffit pour arriver au degré d'éloquence que j'ambitionne; il me reſte beaucoup de choſes à ſavoir, mais je tâche de les apprendre, lorſque j'en ai beſoin, pour les Cauſes dont je ſuis chargé.

Si vous n'êtes point fatigué, Craſſus, & ſi vous n'êtes pas importuné de nos demandes, parlez-nous des moyens d'orner un Diſcours. Lorſque j'ai déſiré de vous entendre, c'étoit afin de connoître les ſecrets de l'Eloquence, & non pour perdre l'eſpoir de devenir un bon Orateur.

CRASSUS.

XXXVII. Je ne puis vous dire que des choſes communes, & que vous ſavez déja : ne trouve-t-on pas une foule de Rhéteurs qui les enſeignent de vive voix & par écrit? J'obéirai pourtant; je vous expoſerai en peu de mots les réflexions que j'ai faites, & je finirai par vous conſeiller de recourir aux Maîtres de Rhétorique, ſur ce qui regarde les détails de l'élocution (*a*).

---

(*a*) Les Commentateurs croient que Craſſus

Le Discours est composé de mots qu'on peut envisager en eux-mêmes, ou dans leur rapport avec le tissu de la phrase ; & de ces deux manieres ils contribuent à l'ornement. Les mots sont propres, ou figurés, ou nouveaux (*a*).

Parmi les termes propres, l'Orateur doit éviter les expressions ignobles & vieillies, & n'employer que des mots éclatans, sonores, & pleins. Il ne doit pas employer indifféremment ceux-ci. Il doit adopter ceux qui plaisent davantage à l'oreille ; quand on a contracté l'habitude de s'énoncer avec soin, on a sur cela de grandes facilités.

---

veut parler ici des lettres, des syllabes, de la nature & de la formation des mots. Au reste, Cicéron traite fort au long, dans le Livre de l'Orateur, de l'harmonie & de la mélodie du langage, du rithme, & du nombre oratoire.

(*a*) Les Anciens, & sur-tout les Romains, faisoient dans leurs Poëmes & leurs Ouvrages d'Eloquence, beaucoup plus de mots nouveaux que nous. Il seroit aisé d'en citer une multitude d'exemples. Je me contenterai de deux : Térence est le premier Ecrivain qui employa le terme d'*obsequium*, & Cicéron celui de *sicatitas*.

Les ignorans eux-mêmes disent tous les jours : Cet Orateur *parle bien ;* celui-là *parle mal* : ils ne savent point les regles de l'Art, mais ils prononcent d'après le goût naturel. Ce n'est pas un grand mérite d'échapper aux défauts dont je vous avertis ; mais les expressions nobles & les termes agréables à l'oreille, sont le fondement de l'Eloquence. Je vais tâcher de vous dire comment on peut embellir l'édifice qu'on éleve sur cette base.

XXXVIII. L'Orateur embellit son Discours avec des mots simples, lorsqu'il se sert à propos d'expressions qui ne sont pas du langage ordinaire, qu'il crée lui-même, ou qui sont figurés.

Les Poëtes emploient plus librement que les Orateurs, les expressions que leur vétusté ou leur pompe ont rejetées du langage ordinaire. Mais les mots poétiques produisent quelquefois un bon effet dans un Discours en prose. Ainsi en disant avec Cœlius, *quâ tempestate* (au lieu de *quo tempore*) ; *Pœnus in Italiam venit* ; ou *soboles*, au

(a) Ce passage est tiré de l'Histoire Punique.

lieu de *proles ; effari*, au lieu de *nuncupari* ; *rebar*, au lieu d'*opinabar*, &c. &c. on donne au ſtyle de la dignité, & un caractere antique qui inſpire de la vénération.

Il y a des expreſſions nouvelles qui ſont heureuſes ; on les forme en réuniſſant pluſieurs mots, comme dans ces vers :

*Tum pavor ſapientiam mihi omnem exanimato*
*EXPECTORAT* (*a*).
*Num non vis hujus me VERSUTILOQUAS malitias* (*b*) ?

Vous voyez que *verſutiloquas* & *expectorat* ſont des mots nouveaux qu'on a créés en réuniſſant *verſutus* & *loquor*, & *ex* & *pectus*. Il y en a d'autres qu'on forme par l'altération d'un ſeul mot, comme *ILLE SENIUS, INDIGENITALIS*........ (*c*) *BACCARUM*

(*a*) Ce premier vers eſt tiré d'Ennius.

(*b*) Celui-ci eſt Nonius Marcellus.

(*c*) Il y a une faute dans l'édition de Barbou : au lieu de *Dii genitales*, il faut lire *indigenitalis*, mot nouveau, qui vient d'*indigena*. Les

*UBERTATE INCURVESCERE* (a).

L'usage des mots figurés est très-étendu. La disette des Langues l'introduisit autrefois, mais bientôt on y trouva de l'agrément. Il en est comme des habits que les hommes prirent d'abord pour se défendre contre la rigueur des saisons, & qu'ils ne tarderent pas à faire servir à leur parure. Quand l'idiôme manquoit d'un mot, on y suppléoit par des expressions métaphoriques : elles sont devenues si communes, & elles font tant de plaisir, que les paysans eux-mêmes disent *gemmare vites*, *luxuriem esse in herbis*, *lætas segetes*. Ces termes métaphoriques suppléent aux mots propres qui ne suffisent pas, & ils répandent du jour sur la chose qu'on veut énoncer, en la rapprochant d'une autre.

Quelques-unes de ces expressions figurées sont des ressources imaginées par l'indigence ; mais il y en a plusieurs

autres Textes ne portent pas non plus *ille senius*, mais *ille sensus disertus*, *indigenitalis*, tout de suite.

(a) INCURVESCERE, d'*incurvo*. Cette portion de vers est tirée d'un vieux Poëte.

qui n'annoncent pas la disette de la Langue, & qu'on emploie afin d'embellir le Discours. Je vais vous parler des différentes especes de celles-ci, & des moyens de les découvrir.

XXXIX. Quelquefois on met dans une phrase un mot qui paroît y être déplacé : si ce mot seul exprime une similitude, s'il présente à l'esprit un rapport juste, l'expression figurée est agréable; mais s'il ne produit pas cet effet, il faut le rejeter. On se propose ordinairement alors de jeter du jour sur son sujet. Par exemple :

*INHORRESCIT mare,*
*Tenebræ CONDUPLICANTUR, noctisque & nimbûm OCCÆCAT nigror,*
*Flamma inter nubes coruscat, cœlum tonitru CONTREMIT,*
*Grando mixta imbri largifluo subita PRÆCIPITANS cadit,*
*Undique omnes venti erumpunt, SÆVI exsistunt turbines*
*FERVIT ÆSTU pelagus* (*a*).

(*a*) Cicéron dit, dans le Livre de la Divination, que ces vers sont de Pacuvius; au lieu de faire une note, pour montrer les ex-

Le Poëte a employé presque par-tout des expressions figurées, pour donner plus d'éclat au morceau.

La métaphore ajoute quelquefois de la force à l'expression, & découvre mieux les replis de l'ame. Ainsi un ancien Poëte dit heureusement d'un homme qui mettoit de l'obscurité dans ses Discours, pour qu'on ne pénétrât pas ses desseins :

*Quandoquidem iste* CIRCUMVESTIT *dictis*, SEPIT *sedulò* (*a*).

Il y a des métaphores qui donnent au style une grande précision, telles que celle-ci : *si telum manu fugit*. On ne pouvoit pas exprimer d'une maniere plus concise l'inattention de celui qui décoche un trait sans le vouloir.

Je me suis souvent demandé pourquoi les expressions figurées plaisent

pressions métaphoriques qui se trouvent dans ces vers, je me suis contenté de les marquer en gros caractères.

(*a*) *Circumvestit* est emprunté des parties du corps qu'on couvre, pour qu'on ne les voye pas; & *sepit*, des *septis*, des remparts qui cachent quelque chose.

davantage que les mots propres. D'abord elles ſont indiſpenſables en quelques occaſions : ainſi on a été obligé d'employer le mot *pes*, pour déſigner la corde qui ſoutient la partie inférieure de la voile ; *nexum* de *vinculi nexu*, pour déſigner les obligations civiles qu'on contracte avec certaines formalités, & *divortium* (*a*), pour déſigner le divorce. Mais lors même que la Langue offre une multitude de termes propres, les mots figurés, amenés avec art, ſont plus de plaiſir. Cela provient, ſelon moi, de ce qu'il y a une ſorte d'eſprit à rebuter les choſes triviales, pour en chercher d'autres qui ne ſont pas communes ; de ce qu'on promene l'imagination de l'Auditeur, ſans l'égarer ; de ce qu'une expreſſion métaphorique retrace une choſe toute entiere ; ou enfin, de ce que les métaphores parlent aux ſens, & principalement à celui de la vue, le plus vif de tous. XL.

Ces expreſſions *ODOR urbanitatis*, *MOLLITUDO humanitatis*, *MUR-*

(*a*) Le mot *divortium* eſt ici métaphorique, parce qu'il déſigne la ſéparation d'un homme & d'une femme *qui in alias vias divertunt.*

MUR *maris*, & DULCEDO *orationis*, s'adressent aux sens de l'odorat, du toucher, de l'oreille, & du goût. Celles qui frappent les yeux font beaucoup plus d'impression, car l'image présentée à l'esprit, met en tableau ce que nous ne pouvions appercevoir autrement.

Il n'est rien dans la Nature qu'on ne puisse désigner par une expression métaphorique; car toutes les choses étant susceptibles de comparaisons, on peut en tirer un mot figuré qui jette du jour sur la phrase en énonçant cette similitude.

Parmi les défauts qu'on doit éviter dans les métaphores, je remarquerai d'abord les comparaisons inexactes, telles que celle-ci d'Ennius.

*Cœli ingentes* FORNICES (*a*).

(*a*) *Fornix* signifie précisément une *voûte*. Cette métaphore, rejetée par Cicéron, n'est pas aujourd'hui réputée défectueuse : les meilleurs Poëtes François disent *la voûte des cieux*; & je ne conçois pas comment l'Orateur Romain pouvoit désapprouver cette expression, qui est juste à l'œil, & même qui l'est rigoureusement pour chaque hémisphere.

On dit que le Poëte, pour justifier son expression, produisit sur la scene une sphere; mais une sphere ne ressemble pas à une voûte (*a*).

La métaphore qui est dans ces vers est plus juste.

*Vive, Ulysses, dum licet,*
*Oculis postremum lumen radiatum* RAPE.

Le Poëte n'a pas dit *cape, pete;* ces deux mots annonceroient l'espoir de vivre plus long-temps; au lieu que *rape* désigne mieux la briéveté de la vie, & convient davantage à l'expression antérieure *dum licet.*

XLI. Il ne faut pas non plus tirer les métaphores de trop loin. J'aime mieux *SCOPULUM patrimonii*, que *SYRTIM patrimonii* (*b*); *VORAGINEM bono-*

---

(*a*) Non sans doute; mais la partie des cieux qui domine notre hémisphere, est la seule dont parlent les hommes; l'autre est pour eux comme si elle n'existoit pas : elle ressemble à une voûte; & on peut même dire en Physique, que le globe est couvert de toute part par une immense voûte.

(*b*) Les Syrtes étoient des écueils de la Méditerranée sur la côte d'Afrique.

*rum*, que *CHARYBDIM* (*a*) *bonorum;* car l'esprit saisit plus aisément les objets qui ont frappé nos yeux, que ceux dont nous avons seulement ouï parler.

Une belle métaphore devant frapper les sens, il ne faut pas qu'elle ait rien de grossier, ni de mal-honnête; ainsi je ne veux point qu'on dise *CASTRATAM* (*b*) *esse Rempublicam*, par la mort de Scipion l'Africain, ni que Glaucia est le *STERCUS curiæ.*

Je ne veux pas non plus qu'elle soit au dessus ou au dessous du sujet: ainsi je ne puis souffrir *TEMPESTAS comessationis*, parce que l'image de la tempête est trop grande pour un repas ou une orgie; ni *COMESSATIO tempestatis*, parce que le bruit & l'agitation d'un festin n'approchent point du fracas d'une tempête.

C'est aussi un défaut d'employer une expression figurée plus foible que le mot propre.

---

(*a*) On sait que Carybde & Scilla sont deux gouffres près de la Sicile.

(*b*) On avoit employé cette expression, parce qu'à la mort de Scipion l'Africain, la République perdit sa vigueur.

*Quidnam est, obsecro? quid te adiri* ABNUTAS?

Le mot propre *vetas*, *prohibes*, *absterres*, valoit mieux. En effet. ce vers s'adresse à un homme qui avoit dit auparavant :

*Illico istic,*
*Ne contagio mea bonis, umbrave obsit* (*a*).

Si la métaphore est trop dure, il est à propos de l'adoucir. Je ne dirai point que Caton, en mourant, laissa *le Sénat orphelin.* J'adoucirai l'expression, en ajoutant *pour ainsi dire* ou *presque*; car la métaphore doit être modeste, & annoncer que, si elle se trouve dans un lieu étranger, elle y est entrée, non pas de force, mais parce qu'on l'en a priée.

Les métaphores ornent singuliérement le style; & comme rien ne jette plus d'éclat sur le Discours, on en fait beaucoup d'usage. Il y en a qui ne con-

(*a*) Il est ici question d'un homme de mauvaise humeur, qui avertit les passans de ne pas l'aborder, & qui veut s'éloigner tout de suite, de peur que son malheur ne devienne contagieux aux gens de bien.

fiſtent pas dans une ſeule, mais dans plu-ſieurs expreſſions figurées. L'allégorie eſt de ce genre. En voici des exemples.

*Neque me patiar iterum*
*Ad unum ſcopulum & telum claſſem Achivûm offendere* (*a*).

*Erras, erras; nam exſultantem te & præſidentem tibi*
*REPRIMENT validæ Legum HABENÆ, atque imperii inſiſtent JUGO* (*b*).

Vous voyez qu'on emploie des termes propres à l'objet qui ſert de comparaiſon, mais on ne les prend pas à la lettre.

XLII. Prenez garde de tomber ici dans l'obſcurité; car ce que vous diriez

(*a*) Ces vers ſont d'une ancienne Tragédie. L'allégorie eſt tirée du danger que courut la flotte des Grecs, lorſque Nauplius, pere de Palamede, la conduiſit au naufrage, par eſprit de vengeance. En voici le ſens : *Je ne m'expoſerai plus au péril que j'ai déjà couru.*

(*b*) Cette ſeconde allégorie eſt tirée d'un courſier indompté. En voici le ſens : *Les Loix & l'Adminiſtration réprimeront ton audace.*

alors feroit une énigme, & non pas une allégorie.

Puifque nous en fommes aux figures de mots, je parlerai de l'hypallage, qui transpofe ou change les mots & leur conftruction, pour les rendre plus agréables. Par exemple : *Hypall.*

*AFRICA terribili tremit horrida terra tumultu* (*a*).

L'Afrique eft prife ici pour les Africains. Le Poëte ou l'Orateur ne créent pas alors les expreffions, comme dans ce paffage :

*Mare SAXIFRAGIS undis.*

Il n'emploie pas non plus des termes métaphoriques, comme dans

*MOLLITUR mare* (*b*).

Les mots font propres ; on fe contente de leur donner un autre arrangement, afin qu'ils aient plus de beauté.

---

(*a*) Ce vers eft d'Ennius.

(*b*) Ces deux parties de vers font auffi tirées d'Ennius.

Voici d'autres exemples.

*Desine, ROMA, tuos hostes....*

&

*Testes sunt CAMPI magni* (*a*).

*De la métonymie.*

Il y a d'autres expressions figurées qui ennoblissent le style; lorsqu'on dit, par exemple, *Mars* pour la guerre, *Cérès* pour les fruits ou les productions des champs, *Bacchus* pour le vin, *Neptune* pour la mer, la *Curie* pour le Sénat, le *Champ de Mars* pour les Comices, *les armes & les traits* pour la guerre (*b*).

C'est la même figure lorsqu'on désigne les hommes vertueux ou méchans, par les vertus ou les vices. Ainsi on dit: *LE LUXE s'empara de cette maison; L'AVARICE y pénétra; LA FIDÉLITÉ vient de triompher; LA JUSTICE acheva le reste.* Vous voyez que ces tournures embellissent le style.

---

(*a*) *Campi* désigne ici ceux qui étoient dans les campagnes.

(*b*) Cicéron n'analyse point ici toutes ces figures avec la subtilité & les sous-divisions des anciens Rhéteurs; il parle à des hommes versés dans l'Art.

Il y en a d'autres voisines de celles-ci, qui sont moins élégantes, mais qu'il ne faut pas dédaigner, lorsque, par exemple, on donne aux mots un sens plus ou moins étendu que dans leur acception propre. Ainsi, on dit *parietes* ou *tecta* (*a*), pour désigner l'édifice entier; ou les *escadrons*, pour exprimer toute la cavalerie du peuple Romain: le *ROMAIN trembloit*, *même après la victoire*, pour annoncer la frayeur de tout le Peuple: ou bien, *nous fûmes ETRANGERS*, *& nous sommes ROMAINS*, en appliquant la phrase à un Etranger qui venoit d'obtenir le droit de Citoyen. *La synecdoque.*

XLIII. Quelquefois on semble faire un abus des mots, en adoptant une expression qui convient à d'autres objets: la figure n'est pas alors aussi élégante que la métaphore; mais elle n'est pas dépourvue d'agrément, & elle est d'un *La catachrese.*

(*a*) Nous citons ces exemples en latin, parce qu'en les traduisant en françois, ils perdroient leur justesse. Peut-être dit-on quelquefois les *murailles* & les *toits*, pour désigner les maisons; mais ces deux mots de *murailles* & de *toits* ne forment pas aussi souvent une figure agréable que le *parietes* & *tecta* des Latins.

usage plus ordinaire. Ainsi on dit : *GRANDIS oratio* pour *magna*, & *minutus animus* pour *parvus* (*a*).

Vous voyez que toutes ces figures peuvent se réduire à la métaphore; car les allégories sont des métaphores qui roulent sur une phrase entiere; & la métonymie, la synecdoque, & la catachrese, sont des métaphores véritables.

Je reviens donc au principe établi plus haut; les beautés d'expression, relatives aux mots en eux-mêmes, résultent des termes qui ont vieilli, mais que l'usage tolere encore; des mots nouveaux, agréables à l'oreille & à l'esprit, formés de la réunion de plusieurs termes, ou de l'altération d'un seul; ou enfin des expressions figurées, qui, semblables aux étoiles parsemées dans le ciel, répandent de l'éclat sur le Discours.

Il me reste à parler de la composition du style, qui embrasse la structure de la phrase & la forme de la période. Il faut

(*a*) La catachrese est ici expliquée d'une maniere très-vague; les Rhéteurs, & principalement M. Dumarsais, dans son Livre des Tropes, en parlent d'une maniere plus claire & plus approfondie.



d'abord arranger les mots de maniere qu'on n'y trouve point d'hiatus ou de concours qui blesse l'oreille. Lucilius, qui avoit ce mérite, ne laisse pas de s'en moquer ; il introduit dans ses satires mon beau-pere Scævola, qui s'adresse à Albucius, & qui lui dit :

*Comme les termes de vos phrases sont artistement rangés ! ils ressemblent à une marqueterie.*

Le même Poëte se moque ensuite de moi, en faisant dire à Scævola :

*J'ai un gendre qui s'appelle Crassus ; sachez qu'il range des mots aussi bien que vous.*

Pourquoi ne m'a-t-il pas épargné ? Je mets du prix à l'élégance de la phrase. Je voudrois même rendre mon style plus doux que celui d'Albucius, & c'est pour cela que le Satirique me plaisante comme il plaisante tout le monde.

Malgré ses railleries, il faut construire ses phrases d'une maniere coulante & agréable ; vous en viendrez à bout, si vous assemblez les expressions avec art, & si vous avez soin que le choc des lettres ne produise pas des sons trop ouverts.

XLIV. Lorsqu'on a rempli ce pre-

Langue, ils prennent toutes les formes qu'on veut leur donner.

On en tire des vers égaux ou de grandeur inégale, & dans la prose ils offrent une multitude infinie de combinaisons. Les expressions qu'on emploie dans le Discours ordinaire, au Barreau & sur le Théatre, ne sont point différentes les unes des autres (*a*); semblables à une cire molle, elles prennent, sous les mains du Poëte & de l'Orateur, une variété innombrable de figures, & le style devient sublime ou pompeux, simple ou tempéré. C'est ainsi que l'élocution se proportionne au ton qui convient, & que nous la varions de la maniere la plus propre à charmer l'oreille & séduire ceux qui nous écoutent.

Ici, comme dans beaucoup d'autres choses, un arrangement utile est accompagné de la noblesse & de la grace; c'est pour le maintien de l'ensemble & l'avantage de toutes les parties, que

---

(*a*) Il n'y avoit donc pas dans la Langue Latine, comme dans les Langues Angloise & Italienne, des expressions pompeuses consacrées uniquement à la Poésie.

l'Univers eſt tel que nous le voyons : le Ciel eſt d'une forme ronde ; la Terre eſt au milieu, ſoutenue dans les airs par ſon propre poids ; le Soleil tourne autour, & s'approche ou s'éloigne peu à peu de chacun des tropiques ; la Lune, dans ſon cours & dans ſon déclin, emprunte la lumiere de cet aſtre ; & les cinq autres Planetes achevent leur révolution avec un mouvement plus ou moins rapide. Ce ſpectacle eſt aſſervi à des regles ſi préciſes, que la moindre altération détruiroit l'harmonie générale ; & il eſt ſi beau, qu'on ne peut rien imaginer de plus impoſant & de plus magnifique.

Examinez la figure de l'homme & des animaux ; chacune des parties eſt utile & agréable, & le tout annonce une intelligence habile, & non l'ouvrage du haſard.

XLVI. Les arbres n'ont-ils pas un tronc, des rameaux, & des feuilles, qui ſervent tout à la fois à leur conſervation & à leur beauté ?

Si nous paſſons des ouvrages de la Nature à ceux de l'Art, le tillac, la pouppe, la proue, les antennes, les voiles, & les mâts ne ſont-ils pas néceſſaires dans un navire ? Cependant

ils lui donnent tant de grace, qu'ils paroissent plutôt destinés à plaire aux yeux qu'à sauver le bâtiment du naufrage. Les colonnes qui soutiennent les Temples ou les Portiques, sont aussi élégantes qu'utiles. Le comble du Capitole est d'une beauté imposante, mais c'est la nécessité qui l'a construit. Il falloit trouver un moyen de faire écouler les eaux; l'Art en a découvert un qui nous étonne par sa noblesse; & si l'on bâtissoit un Temple dans les cieux, où il ne pleut point, il manqueroit quelque chose à sa grandeur, s'il n'avoit pas un faîte d'une forme semblable à celui du Temple de Jupiter (*a*).

Il arrive de même que les formes de la période, imaginées par le besoin, offrent de la grace & de la beauté. C'est la nécessité de reprendre haleine,

(*a*) Le Capitole fut, dans son principe, un Temple de Jupiter : on y ajouta ensuite deux ailes, l'une dédiée à Junon, & l'autre à Minerve; mais il conserva toujours le nom de *Temple de Jupiter.* Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si l'idée de Cicéron est bien juste, & si la forme du comble du Capitole étoit le véritable modele du sommet des édifices, même pour les Habitans des Cieux.

qui a établi les repos, & les membres de la phrase; & ils sont si agréables, que nous ne pourrions souffrir un Orateur dont les poumons seroient assez forts pour prononcer un Discours sans respirer un seul moment. Les sons qui fatiguent les poitrines ordinaires, déplaisent à l'oreille. La plus longue période est donc celle qui peut se prononcer d'un seul trait; mais l'Art ne permet pas toujours de lui donner cette étendue. XLVII.

Votre Aristote, Catulus, ne veut pas que l'Orateur se serve trop souvent de l'iambe ni du trochée (*a*); ils se présentent d'eux-mêmes, & on n'a pas besoin de les chercher; mais ces pieds sont trop courts, & il en résulte un sautillement qui blesse l'oreille. Il recommande les metres héroïques, tels que le dactyle, l'anapeste, & le spondée (*b*), & il avertit qu'on ne doit

---

(*a*) L'iambe est une breve & une longue; & trois breves composent le trochée. Les Anciens leur donnoient le nom de *metres comiques*, parce qu'on les employoit sur-tout dans la Comédie.

(*b*) Le dactyle est composé d'une longue &

guere employer de ſuite plus de deux de ces pieds, de peur que la proſe tombe dans le rithme du vers, ou qu'elle en approche. Deux de ces pieds placés à l'entrée de la période, de maniere qu'ils forment deux temps, produiſent un effet agréable.

Ariſtote aime beaucoup le pæan, dont on diſtingue deux eſpeces; l'une compoſée d'une longue & trois breves, comme *deſinite*, *incipite*, & *comprimite;* & l'autre de trois breves & d'une longue, comme *domuerant*, *ſonipedes:* ce Philoſophe déſire qu'on commence la phraſe par le premier, & qu'on la finiſſe par le ſecond. Le pæan de la ſeconde eſpece eſt preſque égal au cretique, non par le nombre des ſyllabes, mais par l'effet qu'il produit ſur l'oreille, maniere de juger qui eſt beaucoup plus ſûre. Vous ſavez que le cretique eſt compoſé d'une longue, d'une breve,

---

deux breves; l'anapeſte, de deux breves & une longue; & le ſpondée, de deux longues. C'eſt Craſſus qui parle ici; Cicéron eſt d'un autre avis dans le Livre de l'Orateur; il dit que le metre héroïque a quelque choſe de trop impoſant pour la proſe.

&

& d'une longue : ce vers vous en donnera des exemples :

*Quid petam præsidî, aut exsequar ? quóve nunc* (*a*)?

L'Orateur Fannius commence ainsi un de ces Discours : *Si*, *Quirites*, *minas illius*. L'Auteur Grec que je viens de citer, croit ce pied plus propre qu'un autre à terminer les périodes, car il veut qu'on finisse ordinairement par une syllabe longue.

XLVIII. Ce soin nous oblige à moins de combinaisons que les Poëtes ; le metre & la mesure du vers les contraignent à renfermer la pensée dans un espace d'une grandeur précise ; il ne faut pas qu'il y ait rien de trop long ni de trop court. La prose est plus libre ; des principes rigoureux ne reglent point sa marche ; & si elle a des entraves, elle se les impose à elle-même. Je crois, avec Théophraste, que l'harmonie de la prose la plus travaillée ne doit pas être aussi sensible que celle du vers.

Cet Ecrivain pense qu'après le vers

---

(*a*) Ce vers d'Ennius, ( dans la Tragédie d'*Hécube* ) est composé de quatre cretiques.

commun (*a*), les Poëtes imaginerent l'anapeste, dont l'expression a quelque chose de plus libre & de plus grand; & que, pour se donner plus de facilité, ils créerent ensuite le dityrambe (*b*), dont les mesures sont répandues dans tous les morceaux de prose où il y a de la richesse & de la pompe.

Tous les sons mesurés par des intervalles égaux formant des nombres qui plaisent à l'oreille, & les mêmes combinaisons, introduites dans le Discours, y produiront un effet agréable, pourvu qu'elles ne soient pas trop continues. Si nous méprisons ce vain flux de paroles, qui se précipite en désordre de la bouche d'un homme étranger au sentiment

---

(*a*) On ne sait pas si Crassus entend ici par vers commun le vers héroïque, que les Poëtes employerent d'abord pour célébrer les Héros, ou le vers ïambique, très-communs dans les Comédies qu'on jouoit à Rome. Les vers ïambiques étoient composés principalement d'ïambe.

(*b*) La versification du dityrambe étoit très-libre, & affranchie de la plupart des regles anciennes : les Poëtes y plaçoient plusieurs mots dont ils ne faisoient qu'un seul, & ils en tiroient des mesures propres à surprendre l'oreille.

de l'harmonie, c'eſt que l'oreille veut être flattée, & que nous tenons ce goût de la Nature.

Il n'eſt point de nombre ſans eſpace terminé : le nombre, dans le Diſcours, eſt une étendue coupée en portions égales ou inégales, & marquée dans la prononciation par des temps plus ou moins ſenſibles. On peut le comparer à la goutte d'eau qui tombe du toit d'eſpace en eſpace, & non pas au ruiſſeau qui coule continuement & ſans interruption. Si les mots ſont plus agréables lorſqu'ils marquent ſur leur paſſage des temps fixes, il faut s'occuper avec ſoin de la combinaiſon de ces pauſes. Quand elles ſont trop courtes à la fin de la phraſe, on briſe le cercle de la période ; car les Grecs diſent que la période décrit un cercle. Ainſi les membres de la phraſe doivent avoir un rapport ſymétrique ; les derniers doivent être égaux aux premiers, & même quelquefois un peu plus longs ; leur chute prolongée produit un bon effet ſur l'oreille.

XLIX. Telles ſont les remarques des Philoſophes Grecs que vous aimez, Catulus ; je cite les inventeurs de tant

de belles choses, afin que vous ne m'imputiez pas ces bagatelles (*a*).

CATULUS.

Ce que vous venez de nous apprendre ne doit pas être traité de bagatelles; on ne peut rien dire de plus élégant, ni de plus fin.

CRASSUS.

Mais je crains que ces jeunes gens ne s'exagerent la difficulté de ces regles; & comme les Rhéteurs ne les enseignent pas dans leur Ecole, j'ai peur qu'on ne m'accuse d'y mettre trop de prix.

CATULUS.

Ne croyez pas que nous attendions

---

(*a*) Les secrets de l'élocution ne sont point des bagatelles; ils forment la partie la plus importante de l'Art d'écrire, & particuliérement de l'Eloquence. Cicéron passa sa vie à les étudier. C'est l'heureuse combinaison des mots qu'il a mis dans tous ses Ouvrages, qui fait sa gloire: mais, du temps de Crassus, les Romains ignoroient ces élémens de l'élocution, & voilà pourquoi il en parle avec tant de réserve. Les regles sur la facture de la phrase sont plus développées dans le Traité de l'Orateur.

de vous des obſervations triviales; nous ſommes contens de vos idées & de vos tournures agréables; & je vous réponds de l'approbation de toute l'Aſſemblée, comme de la mienne.

ANTOINE.

Pour moi, je l'avoue, j'ai trouvé l'homme éloquent que je cherchois (*a*); mais je me garderai bien de vous donner les éloges que vous méritez, de peur de vous interrompre, & d'employer mal à propos les momens deſtinés à cet entretien.

CRASSUS.

On acquiert une diction nombreuſe & périodique, en s'accoutumant à déclamer & à écrire beaucoup; ce dernier moyen, utile à toutes les parties de l'Art, perfectionne principalement celle-ci. La peine n'eſt pas auſſi grande qu'on l'imagine. Nous ne ſommes point ſoumis aux entraves des Muſiciens & des

---

(*a*) Antoine, après avoir expoſé toutes les qualités néceſſaires à l'Orateur, a dit plus haut qu'il n'avoit point encore trouvé d'homme éloquent..

Poëtes; il suffit d'éviter le débordement de ceux qui parlent sans goût, & de mettre dans la prose des repos bien choisis : il ne faut pas toujours employer des périodes très-arrondies; il convient souvent de les diviser en membres de peu d'étendue, mais chacun de ces membres doit avoir une sorte de mesure ou de cadence.

Que la variété des pieds (*a*) ne vous effraie pas : ils se présenteront d'eux-mêmes, sans que vous preniez la peine de les chercher, si, en écrivant ou en parlant, vous contractez l'habitude de terminer vos périodes d'une maniere heureuse, & de les commencer par des metres libres & majestueux, tels que l'héroïque, le pean de la premiere espece, & le cretique. Il faut aussi que les finales soient variées d'une maniere sensible; car leur consonnance blesse toujours l'oreille. Lorsqu'on a disposé avec soin les nombres du commencement & de la fin des phrases, l'arrangement de ceux qui se trouvent au milieu n'exige pas beaucoup d'attention; je vous ré-

(*a*) Il y a dans le Texte, que le pean & le metre héroïque ne vous effraient pas.

pete que la période ne doit être ni trop courte, ni trop alongée.

L. La terminaiſon des périodes exige encore plus de travail que le commencement; car c'eſt d'après la fin qu'on juge de ſa perfection. Dans le vers, tout eſt également remarqué; & on apperçoit une faute de quantité, quelque part qu'elle ſe trouve; au contraire dans une phraſe en proſe, le dernier membre frappe ſur-tout les Auditeurs, & il en eſt peu qui jugent les premiers avec rigueur; il eſt donc à propos de les varier habilement, afin de captiver l'eſprit & l'oreille.

Si la phraſe n'eſt pas très-courte, il eſt bon de placer à la fin deux ou trois pieds d'une meſure différente; tel que le chorée (*a*), l'héroïque, ou le pean de la derniere eſpece, qu'Ariſtote recommande en cette occaſion. On évite ainſi la monotonie, & la période n'a point un air recherché.

---

(*a*) Le chorée s'appelle plus ordinairement *trochée*, & il eſt compoſé d'une longue & d'une breve, ainſi qu'on l'a dit : *arma* eſt un chorée.

Puisqu'Antipater le Sidonien (*a*), dont Catulus peut vous parler, car il l'a entendu, étoit venu à bout, à force d'exercice, de composer sur le champ des morceaux très-longs en vers hexamettes, ou en vers de toute autre mesure; l'habitude n'apprendra-t-elle pas aux Orateurs à mettre du nombre & de l'harmonie dans leur prose ?

Ne soyons pas étonnés que le vulgaire apperçoive les beautés ou les défauts de la diction; l'instinct est admirable en tout, mais principalement en ce qui regarde les effets du style & de l'Eloquence. Les hommes, sans avoir aucune connoissance des regles, remarquent ce qu'il y a de bon & de défectueux dans les Arts. S'ils ne se trompent point sur le mérite des tableaux, des statues & des autres ouvrages de cette espece, ils discernent mieux encore la justesse & l'agrément des mots, des nombres, & des tons de la voix; car le

(*a*) Pline parle d'Antipater au Liv. VII de son Histoire Naturelle. On voit qu'il y avoit des Improvisateurs chez les Anciens. Comme les regles de la Poésie étoient alors très-difficiles, leur talent doit étonner davantage que celui des Italiens.

ſentiment de la mélodie eſt imprimé dans l'ame de tout le monde, & perſonne n'en eſt tout-à-fait dépourvu.

Il eſt peu de gens qui ſachent les ſecrets de la Poéſie & de la Muſique; & cependant les nombres du ſtyle & les inflexions de la voix font impreſſion ſur chacun. Si un Acteur alonge ou raccourcit un vers, toute l'aſſemblée ſe récrie. Il en eſt de même des Muſiciens qui chantent faux, ils ſont chaſſés du théatre par la multitude, & même par les autres Muſiciens.

LI. Quoiqu'il y ait une grande différence entre les Diſcours de l'ignorant, & ceux de l'homme éclairé, on eſt ſurpris que leur maniere de juger differe ſi peu. Les Arts ont leur principe dans la Nature, & il eſt de leur eſſence d'émouvoir & d'enchanter les hommes. Un ſtyle nombreux & une voix intéreſſante ne manquent jamais de produire de l'effet; car nous obſervons tous qu'une belle élocution & des ſons agréables nous réveillent, nous échauffent, nous calment, nous inſpirent de la langueur, de la joie ou de la triſteſſe. C'eſt dans les vers & le chant que le pouvoir de l'harmonie & de la mélodie eſt le plus

sensible. Nos ancêtres, & Numa lui-même, Prince éclairé, ne négligerent pas cette ressource, comme on le voit par les vers des Saliens (*a*), & les flûtes & les hautbois des banquets solennels (*b*). La Grece leur en donnoit l'exemple, & je regrette que vous n'ayez pas préféré un entretien sur ces matieres, à tous ces petits détails sur l'arrangement des mots & la composition du style.

Le Peuple apperçoit une faute d'harmonie dans la prose comme dans le vers ; mais il pardonne à l'Orateur, & il n'a point d'indulgence pour le Poëte. Il y a peu de temps qu'on s'occupe à Rome du soin d'arrondir les périodes, & de leur donner toute l'harmonie dont elles sont susceptibles ; vous n'ignorez pas que des hommes qui ont des prétentions à l'Eloquence, négligent encore ce genre de beautés. Les Anciens, qui ne le con-

(*a*) Les Saliens couroient les rues en chantant des vers à l'honneur de Mars : ils inspiroient aux Romains une ardeur martiale, ainsi que Tyrtée l'inspiroit aux Spartiates.

(*b*) Numa introduisit les flûtes & les hautbois dans les banquets célébrés en l'honneur des Dieux, afin de donner à ces fêtes quelque chose de plus auguste & de plus sacré.

noissoient pas, recherchoient néanmoins une sorte de cadence; ils faisoient correspondre deux ou trois mots, & quelquefois un seul, à un pareil nombre jeté dans un autre membre de la phrase (*a*). Malgré l'enfance de l'Art, ils savoient que l'oreille aime l'égalité dans les incises, & les pauses qui reviennent après les mêmes intervalles.

LII. J'ai dit à peu près tout ce que j'ai cru appartenir aux ornemens du Discours; j'ai parlé des beautés qu'on peut tirer des mots, considérés en eux-mêmes, ou dans le rapport de l'un à l'autre; j'ai parlé de la structure de la période, & de l'harmonie que donnent les nombres au langage. Si vous me demandez maintenant quel doit être le caractere général de l'élocution, ou le coloris du style, je répondrai qu'il y a trois genres de coloris; le coloris harmonieux & savant, le coloris simple qui a de la vigueur malgré sa simplicité, & le coloris tempéré qui tient des deux autres. Le coloris doit toujours

(*a*) En voici des exemples : *Vicit pudorem libido, fregit timorem audacia. Ignorare malum, cognoscere bonum.*

avoir quelque chose de brillant; mais ne faites pas dire que votre Discours est fardé.

Enfin l'Orateur, semblable aux Gladiateurs, qui ne pensent pas seulement à porter des coups & à parer ceux qu'on leur porte, mais encore à se mouvoir avec grace, doit donner de l'agrément à son style, en y jetant des figures.

Les figures de mots & les figures de pensées sont presque innombrables, comme vous le savez; il faut observer que les premieres s'évanouissent, si l'on change les expressions, & que les secondes subsistent toujours, quelques mots qu'on emploie. Vous faites usage des secrets de l'élocution, & il est inutile de vous répéter qu'ils se réduisent tous à employer souvent des termes métaphoriques, quelquefois des expressions nouvelles, & de temps en temps des expressions qui vieillissent, mais qui sont heureuses; à construire la phrase, de maniere que les mots ne se heurtent pas; à rendre la période harmonieuse & mesurée, & enfin à embellir l'ensemble du Discours par des figures.

LIII. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

LIV. . . . . . . . . . . . . . . . (*a*).

COTTA.

LV. Comme vous croyez que ces figures ne nous ſont pas étrangeres, vous ne les définiſſez pas, & vous n'en donnez point d'exemples.

CRASSUS.

Je ne crois pas avoir rien dit de nouveau pour vous dans cet Entretien; c'eſt pour vous ſatisfaire que j'ai pris la parole, &, le jour étant prêt à finir, je me ſuis contenté de nommer rapidement les figures de Rhétorique : on en trouve la liſte par-tout, mais il eſt difficile de les placer à propos, & rien peut-être ne l'eſt davantage.

(*a*) Craſſus emploie deux pages à faire l'énumération de plus de ſoixante-dix figures de mots & de penſées; il ne les définit pas, & il n'en donne point d'exemple. Ce long détail eſt très-ſec & très-inſipide. Comme on a parlé fort au long de toutes ces figures dans le quatrieme Livre à Herennius, & qu'on y trouve une définition & un exemple de chaque figure; j'ai cru devoir ſupprimer ici deux chapitres. S'ils offroient une ſeule idée intéreſſante, ou des beautés de ſtyle, j'aurois eſſayé de les traduire; mais on n'y trouve ni l'un ni l'autre.

Après avoir indiqué les sources de tous les ornemens que peut employer un Orateur, disons un mot de la bienséance qu'il doit garder. Il est clair qu'il faut varier son style suivant les temps, les lieux, les personnes, & la nature du sujet.

Une affaire qui intéresse la vie d'un homme, ne veut pas être traitée comme une Cause civile de peu d'importance ; une Délibération au Sénat, un Eloge, un Plaidoyer, une Harangue, une invective, une dispute, & une histoire, n'admettent pas le même ton. Il faut aussi examiner si l'on parle devant le Sénat, devant le Peuple, ou devant des Juges subalternes ; si l'Auditoire est nombreux, ou composé de peu de personnes ; si le Discours s'adresse à un seul homme ; si l'on est en temps de paix ou de guerre ; si ceux qui vous écoutent ont du loisir, ou s'ils sont pressés ; enfin l'Orateur ne doit pas oublier son âge, ses dignités, & la considération qu'on a pour lui.

On ne peut, ce me semble, donner ici d'autres regles, que de choisir dans les trois genres de style, le sublime, le simple, & le tempéré, celui qui convient le plus aux circonstances &

au sujet, & d'employer les ornemens du Discours, tantôt avec réserve, tantôt avec profusion. Avec un bon esprit, on apperçoit ce qui est bienséant; mais on a besoin de talent pour savoir le dire.

LVI. Vous observerez en vain toutes ces regles dans la composition du Discours, si votre débit n'est pas agréable. L'action est la qualité la plus essencielle; l'Orateur qui en est privé, ne peut jamais être célebre; & avec elle un Orateur médiocre l'emporte quelquefois sur les plus habiles. On demandoit à Démosthenes quelle est la premiere qualité de l'Orateur; il répondit : *l'action* : on lui demanda ensuite, à deux reprises, quelle est la seconde & quelle est la troisieme, & il répondit toujours : *l'action*. Un mot d'Eschine, que chacun sait, prouve mieux encore cette vérité. Après le Jugement rendu contre lui, il sortit d'Athenes, pour se retirer à Rhodes; les habitans de l'Isle le prierent de lire la Harangue qu'il avoit prononcée en accusant Ctésiphon. Le lendemain on lui demanda la lecture de la Réponse de Démosthenes (*a*). Il la lut

(*a*) La Harangue de Démosthenes en faveur de Ctésiphon.

avec les inflexions de voix les plus agréables. Chacun étoit dans l'admiration. *Que seroit-ce*, s'écria Eschine, *si vous l'aviez entendu lui-même ?* Ce trait montre assez combien l'action releve les beautés d'un Discours.

D'où venoit cette célébrité qu'avoit Gracchus dans mon enfance, & dont vous vous souvenez mieux que moi, Catulus ? lorsqu'il prononça ce morceau: *Malheureux que je suis ! où porterai-je mes pas ? Irai-je au Capitole ? il est plein du sang de mon frere ; retournerai-je dans ma maison ? j'y verrai une mere fondant en larmes, & en proie à la douleur la plus vive* (*a*). Ses yeux, sa physionomie, & ses gestes, furent si pathétiques & si touchans, que ses ennemis eux-mêmes verserent des pleurs.

Les Orateurs ne jouent point un rôle, ils discutent de véritables intérêts; cependant ils négligent l'action, & ils abandonnent cette ressource aux Comédiens, dont l'Art se borne à l'imi-

(*a*) Tiberius Gracchus ayant été tué dans le Capitole, par Scipion Nasica, Caius Gracchus son frere déplora ce malheur dans un Discours public. Le passage qu'on vient de lire est tiré de ce Discours.

tation de la vérité. Il eſt donc à propos d'inſiſter ſur cet article.

LVII. Si l'Orateur étoit bien pénétré de ſon ſujet, il s'énonceroit toujours avec des accens & des geſtes vrais; il n'auroit beſoin ni de regles, ni de préceptes, pour perfectionner ſon action: mais comme les mouvemens du cœur, qu'il s'agit de produire au dehors, ſont ſouvent obſcurs, il faut éviter tout ce qui les affoiblit, & employer tout ce qui leur donne de l'éclat.

Chacun de ces mouvemens demande un ton de voix & un geſte particulier; chacun d'eux varie de plus l'expreſſion du viſage. Le corps humain eſt composé de fibres & de nerfs qui éprouvent un ébranlement analogue à nos ſenſations : ainſi l'organe de la voix, ſemblable aux cordes d'un inſtrument, produit des ſons aïgus, graves, vifs & lents, hauts & bas, & des demi-tons entre ces diverſes nuances. De là naît l'accent doux ou aigre, impétueux ou prolongé, entrecoupé ou pathétique, affoibli ou plein. L'Art enſeigne à choiſir le ton qui convient le mieux, & l'Orateur varie les inflexions de la

voix, comme un Peintre les couleurs de ſon tableau.

LVIII. La colere, par exemple, prend un accent aigu, vif, & coupé; on prononce de cette maniere :

> Mon abominable frere veut que je dévore mes enfans (*a*);

& ces autres paſſages, rapportés par Antoine :

> Tu as donc oſé te ſéparer de lui? &c. (*b*).
> On ne s'apperçoit pas de ſes funeſtes deſſeins : qu'on l'enchaîne, &c. (*c*),

& preſque tous les vers de la Tragédie d'*Atrée*.

Lorſqu'on eſt dans l'affliction, & qu'on veut inſpirer de la pitié, on prend une voix larmoyante, entrecoupée, & mêlée de gémiſſemens. C'eſt

(*a*) Ce paſſage eſt tiré d'*Atrée*, Tragédie d'Ennius.

(*b*) Ce paſſage eſt tiré de *Télamon*, Tragédie d'Ennius, ou de *Teucer*, Tragédie de Pacuvius.

(*c*) Paſſage de la Tragédie d'*Atrée*.

ainsi qu'on prononce ces vers de la *Médée* d'Ennius :

Où porterai-je mes pas ? quelle route dois-je suivre ?
Irai-je dans la maison paternelle, ou chez les filles de Pélias ?

& ce passage :

O mon pere ! ô ma Patrie ! ô Palais de Priam !

ainsi que la suite :

J'ai vu les murs de Troie consumés par les flammes ;
Au malheureux Priam j'ai vu donner la mort (*a*).

La crainte s'exprime d'un ton bas, consterné, & soumis. C'est ainsi qu'on prononce ces vers d'Ennius :

La maladie, l'exil, & tous les maux m'accablent à la fois ;
La peur bouleverse mes sens & m'ôte la raison ;
L'on me menace de tourmens horribles & d'une mort effroyable.
L'homme le plus intrépide pâliroit de frayeur dans ma position.

---

(*a*) Vers d'*Hécube*, Tragédie d'Ennius.

Le ton de la violence eſt énergique, impétueux, & menaçant :

Thyeſte vient me tourmenter de nouveau ;
Il réveille ma colere aſſoupie :
Préparons-lui des maux plus effroyables :
Que ſon cœur vindicatif & cruel ſoit déchiré
par la douleur (*a*).

La volupté prend un ton de voix doux, tendre, qui annonce le bonheur & l'épanchement :

Elle apportoit la couronne d'Hymenée, qu'elle
vous deſtinoit :
En feignant de l'offrir à un autre, elle ne pen-
ſoit qu'à vous ;
Mais par délicateſſe elle cachoit ſon amour (*b*).

La douleur, qui ne cherche point à

---

(*a*) De l'*Atrée* d'Accius, ou du *Thyeſte* d'Ennius.

(*b*) Les Commentateurs & les Scholiaſtes ne diſent pas d'où ſont tirés les trois vers que cite Craſſus. L'exemple paroîtroit mieux choiſi, ſi l'on ſavoit quel perſonnage récite ces vers, & dans quelles circonſtances.

inſpirer la pitié, s'énonce d'un ton grave & uniforme :

Lorſqu'un mariage ſcandaleux unit Hélene & Pâris,
J'étois enceinte, & la fin de ma groſſeſſe approchoit;
Dans le même temps la malheureuſe Hécube donna le jour à Polydore, le dernier de ſes fils (*a*).

LIX. Toutes ces inflexions de voix doivent être accompagnées d'un geſte analogue ; mais il ne faut pas, comme les Comédiens, inſiſter ſur les plus petits détails ; l'Orateur n'a pas beſoin de cette pantomime qui exprime chacun des mots; il ſuffit qu'il montre ſa penſée dans un jour convenable ; il doit conſerver les attitudes nobles des Lutteurs, & fuir la ſoupleſſe comique des Hiſtrions. La main ne doit pas être trop mobile; le bras doit s'étendre avec dignité dans les morceaux majeſtueux ; & il eſt à propos de frapper légérement du pied au com-

(*a*) Hécube étoit femme de Priam & mere de Pâris.

bares. Pour entendre un Discours, il faut savoir la Langue dans laquelle il est composé; & la finesse des pensées échappe souvent aux esprits qui ne sont pas fins : l'action, au contraire, parle un langage intelligible à tous les hommes : les mouvemens de l'ame, qu'elle rend sensibles, sont connus de chacun.

LX. Une belle voix est à désirer; mais, telle qu'elle est, vous devez en prendre soin. C'est aux Médecins à dire les moyens de l'entretenir; je répéterai seulement une réflexion que j'ai déjà faite plusieurs fois : ici, comme dans beaucoup d'autres choses, ce qui est utile est en même temps agréable : rien ne sert plus à conserver sa voix, que de varier ses tons; & vous savez que cette variété plaît à l'oreille : d'un autre côté, rien ne nuit plus à la voix, & rien n'est plus ennuyeux qu'une déclamation violente & monotone.

Licinius, homme très-versé dans les Lettres, & votre Client, vous a peut-être dit, Catulus, que Gracchus (*a*), dont il étoit le Secrétaire, avoit derriere

(*a*) C. Gracchus.

lui,

lui, lorſqu'il parloit en public, un Muſicien qui lui indiquoit ſur ſa flûte (*a*) les endroits où il devoit élever la voix, ou la baiſſer.

CATULUS.

Je l'ai ouï dire à Licinius, & j'ai ſouvent admiré l'adreſſe & le talent des Gracques.

CRASSUS.

J'ai la même admiration pour leurs talens, & je regrette que des hommes d'un ſi grand mérite ſoient devenus des ſéditieux : mais nous devons nous attendre à de plus grands malheurs ; car la corruption & le déſordre s'accroiſſent de jour en jour ; & nous ſommes réduits à déſirer des Citoyens ſemblables à ceux que nos ancêtres ne purent ſouffrir (*b*).

---

(*a*) Aulu-Gelle, Liv. I, ch. 2, fait la deſcription de cet inſtrument qui donnoit le ton à Gracchus.

(*b*) A l'époque de cet Entretien, Marius ſoulevoit le Peuple de Rome contre la Nobleſſe,

CÉSAR.

Dissipez ces tristes idées, je vous en conjure, & revenez à la flûte de Gracchus, dont je ne conçois pas encore bien l'utilité.

CRASSUS.

LXI. Toutes les voix ont un médium, d'où elles peuvent s'élever au ton le plus haut, ou descendre au ton le plus bas. L'oreille aime des sons qui montent peu à peu : il y a de la grossiéreté à crier dès le commencement ; & cette mauvaise habitude gâte la voix. Si on éleve beaucoup la voix, il en résulte souvent des tons qu'on appelle *faussets* : la flûte de Gracchus l'avertissoit de les éviter ; elle le mettoit à l'unisson des tons analogues à son sujet : il parcouroit ainsi, avec aisance, les différentes modulations de la voix. Je ne vous conseille pas de vous

---

avec plus de fureur, & des motifs moins plausibles que les Gracques. Sylla détruisit la faction de Marius ; mais il fut si cruel, il fit égorger tant de Citoyens, que Cicéron regrette les Gracques,

ſervir de la flûte de Gracchus, mais de prendre l'eſprit de cet uſage.

Je vous ai dit mon opinion ſur les ornemens du Diſcours, non avec l'étendue que j'aurois déſirée, mais ſuivant le peu de loiſir que nous avions; car il faut être bref, lorſqu'on eſt preſſé par le temps.

CATULUS.

Je crois que vous n'avez rien oublié; vous venez de nous expoſer les regles de l'Art d'une maniere ſi éloquente, que vous paroiſſez en état de donner des leçons à ces mêmes Grecs qui ſemblent avoir été vos Maîtres. Je m'eſtime heureux de vous avoir entendu; & je ſouhaiterois que Hortenſius, mon gendre & votre ami, eût partagé ce bonheur: je regrette d'autant plus ſon abſence, qu'il ſera mis un jour au rang des habiles Orateurs.

CRASSUS.

Dites qu'il l'eſt déjà; c'eſt l'opinion qu'il me donna de lui, lorſque, pendant mon Conſulat, il défendit la Cauſe

de l'Afrique, & plus encore lorſqu'il plaida derniérement en faveur du Roi de Bithynie (*a*). Vous ne vous trompez pas ſur votre gendre, Catulus ; il ne lui manque aucune des qualités de la Nature & de l'Art qui rendent éloquent.

C'eſt une raiſon de plus pour vous, Sulpicius & Cotta, de travailler avec ardeur : un redoutable rival vous ſuit dans la carriere ; il réunit à un génie pénétrant & à une mémoire heureuſe, une application extrême, & des connoiſſances très-étendues. Quoique je m'intéreſſe à ſes ſuccès, je déſire que ſa gloire ſe borne à ſurpaſſer les jeunes gens de ſon âge ; s'il venoit à l'emporter ſur vous, vous devriez en rougir (*b*). Mais il eſt temps de finir cet Entretien, de retourner à Tuſcule, & de prendre du repos.

---

(*a*) Cicéron parle de Hortenſius dans le Dialogue des Orateurs illuſtres.

(*b*) Sulpicius & Cotta avoient dix ans de plus que Hortenſius.

*Fin des trois Dialogues de l'Orateur.*



# TRAITÉ DE L'ORATEUR.

## INTRODUCTION.

COMME on disputoit à Rome sur la parfaite Eloquence, Brutus pria Cicéron d'examiner cette matiere, & d'écrire ses idées. Cicéron, après avoir résisté long-temps, composa *l'Orateur*, qui est son meilleur Ouvrage de Rhétorique : il avoit alors soixante-un ans, & il ne s'occupoit plus, dans sa retraite, que de Traités de Philosophie.

Il en fut si satisfait, qu'il mandoit à Lepta : » Je crois y avoir mis » tout ce que l'expérience m'a ap- » pris sur l'Art Oratoire, & tout le

Introduction. » goût que je puis avoir ; j'y attache volontiers ma réputation «. Les applaudissemens du Public lui prouverent qu'il ne se trompoit pas. Brutus, qui d'ailleurs rendit justice à l'exécution, fut peut-être le seul qui n'adopta point ses principes.

Dans le *Traité de la Divination*, il l'appelle le cinquieme Livre qu'il avoit écrit sur l'Eloquence : il comptoit les *trois Dialogues de l'Orateur* pour les trois premiers, & *Brutus*, ou le *Dialogue sur les Orateurs illustres*, pour le quatrieme : ainsi, comme je l'ai déjà dit, il faisoit peu de cas des *Livres de l'Invention*, des *Partitions Oratoires*, & des *Topiques*.

*L'Orateur* offre le résultat des observations & des pensées de Cicéron sur l'Eloquence ; il ne parle que d'après lui-même ; au lieu que les *trois Dialogues*, les *Partitions Oratoires*, &c. ne renferment guere

que les maximes des anciens Rhé- 
teurs : il ne se perd pas non plus dans les subtilités de l'Ecole, & il ne s'asservit point à ces méthodes & ces analyses péripatéticiennes, dont j'ai tant parlé dans l'Introduction des Ouvrages précédens. Ici, la marche est claire & nette; les idées sont justes & précises; les tournures sont pleines de graces, & tout annonce un goût exquis : il y remarque avec bonne foi les défauts brillans de ses premiers Discours; enfin, c'est, pour ainsi dire, le dernier mot sur l'Eloquence du plus célebre Orateur de Rome.

Il n'embrasse pas dans toute leur étendue les quatre divisions générales de la Rhétorique; il dit très-peu de choses sur l'invention, la disposition, & l'action, ou la prononciation; mais il traite fort en détail de ce qui regarde l'élocution : ainsi l'élocution passoit déjà pour la

oduction: partie la plus eſſencielle & la plus difficile de l'Art ; & ce Traité eſt un morceau ſur le ſtyle, par l'Orateur qui a porté le plus loin la perfection de la proſe chez les Latins.

Cicéron a conçu ſon ſujet d'une maniere très-élevée : voulant tracer le portrait du parfait Orateur, il ne va point chercher ſon modele parmi les Orateurs Romains, ni même parmi les Grecs ; il exalte ſon imagination ; & c'eſt d'après le beau idéal qu'il établit ſes principes. Démoſthenes, dont il fait d'ailleurs de ſi pompeux éloges, ne lui paroît pas avoir atteint la perfection ſous ce point de vue ; il ſe contente de dire qu'il en a le plus approché.

Le goût de Cicéron pour les ſubtilités des Philoſophes, a peut-être gâté l'Ouvrage en pluſieurs endroits ; il s'étoit formé ſur l'Eloquence un petit nombre d'idées générales, qui reviennent toujours ;

& il me semble que les Modernes ont approfondi davantage la théorie de l'Art. J'en excepte seulement ce qu'il dit sur l'harmonie du style & la structure de la période, parce que nos Langues ne se prêtent pas à la richesse & à la variété de ces combinaisons de mots qu'on admire chez les Latins. *Introducti*

Ceux qui exigent une traduction de Cicéron qui égale l'Original, ou même qui en approche, n'ont qu'à lire le morceau de *l'Orateur*, sur la mesure & le nombre de la prose latine, & ils verront s'il est possible de rendre en françois toutes les beautés du style. Nous pouvons, sans doute, former des périodes harmonieuses, & enchanter tout à la fois par la douceur ou l'élégance des mots, & la structure de la phrase : mais quel immense intervalle séparera toujours, du côté de l'élocution, les grands Ecrivains de

*Introduction.* Rome, de ceux de notre Langue! quoique ceux-ci ſoient allés bien loin; ſi l'on vouloit analyſer les ſecrets de leur harmonie, & le talent de leur expreſſion; ſi, en examinant juſqu'où nos efforts auront du ſuccès, on vouloit rapprocher les reſſources des deux Langues: on trouveroit, du moins en proſe, un réſultat qui nous ſurprendroit beaucoup.

Cicéron cite, avec franchiſe, les beautés de ſtyle qui ſont dans ſes Plaidoyers & ſes Harangues; & l'on doit d'autant mieux lui pardonner ce mouvement d'amour-propre, qu'il nous révele ſes ſecrets. On a dit que ſes belles périodes n'étoient pas une ſuite de ſes combinaiſons, mais un effet du haſard. Ce qu'il nous apprend lui-même dans le *Traité de l'Orateur*, eſt une réponſe déciſive : il ne méditoit pas ſeulement l'enſemble de la phraſe, il en combinoit les membres & les

incises ; il mettoit au commencement, au milieu, & à la fin, l'espece de mesure qui convenoit davantage ; il choisissoit parmi les mots ceux qui donnoient des pieds harmonieux, & il les changeoit de place, jusqu'à ce qu'il eût trouvé les accords les plus agréables à l'oreille. Introduct.

Comme il ne dédaignoit pas de travailler avec tant de scrupule le style de ses Discours, on est étonné qu'il paroisse si confus d'en écrire la théorie. Les Rhéteurs avoient déshonoré l'Art, & on laissoit ces petits détails aux hommes oisifs qui ne pouvoient prendre aucune part au gouvernement de la République ; mais, depuis que la domination de César réduisoit au silence & à l'inaction les Sénateurs & les Consulaires, il devoit dire courageusement, que ce travail, malgré sa simplicité, valoit bien celui des Tyrans qui opprimoient l'Etat.

Introduction. Les Romains n'ont jamais passé pour très-sensibles à l'harmonie. Un mot de Cicéron feroit croire que cette idée est fausse : elle s'est établie, parce qu'ils n'avoient pas l'oreille aussi délicate que les Grecs. Il dit, en parlant de l'arrangement des mots, que *les Romains les plus grossiers évitent le concours des voyelles.* Il faut avouer que nous sommes moins difficiles, & même que nos meilleurs Ecrivains offrent un grand nombre d'exemples de ces petits défauts.

Jusqu'ici l'*Orateur* n'a été traduit qu'une fois. La version de l'Abbé Colin jouit de l'estime publique ; elle a même une sorte de célébrité. Cependant son style manque de couleur, d'élégance, & de grace. Les constructions sont embarrassées ; les *qui*, les *que* reviennent à tous momens, avec une négligence impardonnable. Il y a d'ail-

leurs un assez grand nombre de contresens. Cet Écrivain avoit de très-bons principes; mais il ne s'en servoit pas dans la pratique. Si je releve ses défauts, je sais apprécier son travail, & rendre justice à ses beautés. Il s'occupa dix ans de la traduction de cet Ouvrage, le plus difficile peut-être de tous ceux de Cicéron; il le refit à différentes époques; &, quoique j'aye corrigé ses fautes, il mérite des éloges. J'ai cru d'abord qu'il suffiroit de le retoucher; mais je l'ai tant retouché, que la traduction est presque entiérement neuve. J'ai conservé néanmoins quelques-unes de ses phrases; & en changeant les mots, en donnant aux constructions plus de netteté & de douceur, j'ai employé souvent les mêmes formes. Introducti

Si l'Abbé Colin vivoit, je ne me serois pas avisé de toucher à son Ouvrage; il est mort, ces petites

roduction. considérations doivent disparoître ; & je n'ai pas mal fait, si la traduction de *l'Orateur* est moins défectueuse.





# TRAITÉ DE L'ORATEUR.

## *Exorde, & dessein de l'Ouvrage.*

I. J'AI médité long-temps, mon cher Brutus, sur la priere que vous m'avez faite. L'ouvrage que vous désirez me sembloit offrir plus encore de difficultés que de gloire. Je ne savois quel parti prendre ; d'un côté je sentois une peine extrême à ne pas me rendre aux sollicitations d'un ami, qui demande une chose honnête, & qui me propose une belle & noble entreprise ; je pensois de l'autre à la critique des hommes éclairés, & je craignois de traiter un sujet

qui paroît être au dessus de nos forces & même de nos idées.

En effet, y a-t-il rien de plus difficile que de déterminer le point de perfection dans l'Eloquence, sur-tout au milieu de ce nombre infini de manieres qui se trouvent parmi les bons Orateurs? Puisque vous réitérez vos prieres, puisque vous le voulez, je vais l'entreprendre; mais je n'espere pas de réussir, & mon ouvrage ne sera qu'un essai. J'aime mieux manquer aux regles de la prudence, en tâchant de vous contenter, que de manquer aux devoirs de l'amitié, en me refusant à ce que vous exigez de moi.

Vous désirez savoir quel genre d'Eloquence me plaît le plus, & quel est, selon moi, le point de beauté & de perfection auquel on ne peut rien ajouter. Si je remplis vos vûes, si je parviens à exposer toutes les qualités nécessaires au véritable Orateur, je crains fort de rebuter plusieurs de ceux qui s'appliquent à l'Art : découragés à la vue de tous ces devoirs, ils abandonneront peut-être leurs travaux.

Lorsqu'on aspire aux grandes choses, il est juste de tout mettre en usage pour les



atteindre. Ceux qui n'ont point assez de suite dans le caractere, ou de force de génie ; ceux qui ne possedent pas complettement les qualités dont je vais vous entretenir, doivent néanmoins continuer leur route, & aller aussi loin qu'ils pourront ; car, en essayant d'arriver aux premieres places, il est beau d'obtenir les secondes & même les troisiemes. Homere, Archiloque, Sophocle, & Pindare, pour ne citer que des Grecs, occupent chacun dans leur genre le premier rang ; il est honorable toutefois de remplir après eux le second ou le troisieme. Le sublime, le majestueux Platon n'a point fait tomber la plume des mains d'Aristote ; & l'étendue & la variété admirables des connoissances du Précepteur d'Alexandre, n'ont point ralenti l'ardeur des Philosophes qui l'ont suivi.

II. On retrouve, jusque dans les Arts subalternes (*a*), cette courageuse émulation qui remplit les hommes de ta-

---

(*a*) Cicéron traite par-tout d'Arts subalternes la Sculpture, la Peinture, l'Architecture, la Musique, &c. il ne les compare jamais à l'Eloquence & à la Philosophie.

lens ; les Artistes qui n'ont pu faire des chef-d'œuvres semblables à la Vénus de Cos (*a*), au Jupiter Olympien (*b*), au Doryphore (*c*), ou à Jalise (*d*) que nous avons vus à Rhodes, n'ont pas jeté leur palette ou leur ciseau, & c'est un bonheur. Depuis ces grands Modeles, un nombre infini de Statuaires & de Peintres se sont distingués chacun dans leur genre ; & s'il faut réserver notre admiration aux Maîtres du premier ordre, nous sommes obligés d'accorder de l'estime & des éloges à ceux du second.

---

(*a*) Une Vénus sortant de la mer, & une autre que fit Appelles pour les habitans de Cos, étoient ses deux tableaux les plus célebres.

(*b*) La statue de Jupiter Olympien étoit regardée comme le chef-d'œuvre de Phydias, le plus célebre Statuaire de l'Antiquité.

(*c*) Le Doryphore étoit une petite statue de Polyclete. Ce nom est composé de deux mots grecs, qui signifient *porteur de lance*. Les proportions en étoient si régulieres, qu'elle servoit de modele aux Statuaires. C'est pour cela qu'on l'appeloit *la Regle*.

(*d*) Jalisus étoit un Chasseur de l'Isle de Rhodes, dont Protogene fit le tableau.

On eſt étonné de voir combien, parmi les Orateurs Grecs, un ſeul l'emporte ſur tous les autres. Examinez l'époque où regna Démoſthenes ; il eut pour contemporains des hommes illuſtres dans l'Eloquence ; il y en avoit eu auparavant, on n'en manqua pas après lui. Ceux qui ſuivent cette carriere, au lieu de ſe décourager, doivent donc ranimer leur zele. Ne déſeſpérons jamais de nous élever à la perfection ; car ce qui en approche eſt toujours d'un grand prix.

Juſqu'à préſent on n'a peut-être pas rencontré cet Orateur accompli que je vais deſſiner : je ne cherche point à vous indiquer le plus parfait de ceux que nous connoiſſons, mais quel eſt ce dernier degré de l'Eloquence, qui n'a jamais brillé de tout ſon éclat dans un Diſcours pris d'un bout à l'autre, & dont on apperçoit ſeulement des traits plus ou moins fréquens, dans des morceaux détachés.

J'établis ce premier principe : la beauté de tous les ouvrages de l'homme eſt fort au deſſous de cette beauté primitive, qui ne peut frapper aucun des ſens, qui n'eſt viſible qu'aux yeux de

l'eſprit, & qui eſt le modele idéal de nos Artiſtes.

Ainſi, ſans avoir rien vu de ſupérieur aux ſtatues & aux tableaux dont je parlois tout à l'heure, on imagine quelque choſe de plus parfait. Phidias n'avoit point devant les yeux de modele matériel, lorſqu'il créoit ſon Jupiter ou ſa Minerve; mais il travailloit d'après le modele de beauté qu'il s'étoit formé lui-même; ce modele idéal conduiſoit ſon ciſeau, & lui marquoit les traits qu'il devoit rendre.

III. Il y a dans l'Art des Statuaires & des Peintres, un modele idéal qui ſert de regles pour les formes corporelles qu'on veut créer; & dans l'Eloquence, il y en a un pareil qui ſert de guide aux Orateurs.

Le Maître des Orateurs ainſi que des Philoſophes, Platon, donne le nom d'idées primordiales, à ces modeles de tous les ouvrages de l'eſprit humain (*a*): il dit que ces idées ſont éternelles, immuables, & qu'elles ſubſiſtent

(*a*) Voyez le Parmenide, le Timée, & le dixieme Livre de la République de Platon.

toujours dans l'entendement, tandis que les autres êtres naiſſent ou meurent, changent ou diſparoiſſent, ſans avoir jamais de ſtabilité. Pour traiter une matiere, il ne faut donc jamais perdre de vue l'idée primordiale du ſujet.



*Pour devenir un bon Orateur, il faut joindre l'étude de la Philoſophie à l'étude de la Rhétorique.*

Je m'apperçois qu'au lieu de puiſer mes principes dans les ſources de la Rhétorique, je vais les chercher dans celles de la Philoſophie. Ce début a quelque choſe d'antique, & peut-être d'obſcur : je crains bien qu'il ne ſoit blâmé de pluſieurs Lecteurs, & qu'il ne leur cauſe de la ſurpriſe; car, ou l'on demandera quel eſt le rapport de ces idées abſtraites avec mon ſujet, ou l'on me critiquera ſur ce que j'abandonne les routes ordinaires.

Mais je ne crois pas avoir tort de remonter ſi haut. Souvent on prend pour nouvelles des choſes très-anciennes & connues de tous les gens inſtruits; je déclare d'ailleurs que ſi je ſuis un Orateur, ou plutôt ſi j'ai fait de légers progrès dans l'Eloquence, je le dois moins aux leçons des Rhéteurs qu'aux ſecours des Académiciens. En effet, ces

diſputes philoſophiques, & ces nobles exercices, dont Platon nous a laiſſé des modeles, forment au talent de la parole; ils accoutument l'Orateur à déployer ſes forces, & c'eſt de la Philoſophie que ſortent toutes les richeſſes de ſon Art.

Les Philoſophes, il eſt vrai, dédaignent un peu les Plaidoyers du Barreau; ils les abandonnent, pour me ſervir de leurs termes, à des Muſes plus groſſieres & moins élevées : ainſi l'Éloquence du Barreau s'eſt vue privée des lumieres & des leçons qu'elle pouvoit recevoir d'eux. Cependant, ſoutenue par le choix des penſées & les graces de l'élocution, elle s'eſt attiré l'admiration du Peuple; &, contente de ce ſuccès, elle a mépriſé la cenſure des Philoſophes : ceux-ci, fideles à leurs principes, n'ont point acquis cette eſpece de talent qu'on peut appeler populaire; & pluſieurs de nos Orateurs, qui ont enchanté la Nation par leurs Diſcours, ont manqué de ces connoiſſances précieuſes que donne la Philoſophie..

IV. J'établis avant tout cette maxime, dont la ſuite fera mieux ſentir la juſteſſe : *Sans la Philoſophie, on ne ſauroit par-*

*venir à ce dernier degré d'Eloquence que nous cherchons.* Ce n'eſt pas qu'elle puiſſe procurer toutes les qualités néceſſaires à l'Orateur; mais je dis qu'elle contribue à le former, comme la Gymnaſtique ſert à former le Comédien; car il eſt ſouvent à propos de comparer les petites choſes aux grandes.

N'y a-t-il pas une foule de ſujets qu'il eſt impoſſible, ſans le ſecours de la Philoſophie, de traiter avec l'étendue & la richeſſe convenables ? Platon le croyoit : il fait dire à Socrate (*a*), que Periclès avoit été Diſciple d'Anaxagore, & que ce fut la cauſe de ſa ſupériorité ſur les autres Orateurs; qu'il apprit de ſon Maître la maniere d'enrichir les ſujets ſtériles, & les ſtratagêmes avec leſquels on remue les différentes paſſions; ce qui forme le plus grand mérite de l'Eloquence. Cette réflexion eſt applicable à Démoſthenes, dont les Lettres annoncent avec quelle aſſiduité il alloit entendre Platon.

En effet, ſi on ignore la méthode des Philoſophes, on eſt incapable d'ap-

(*a*) Dans le Phedre.

percevoir,

percevoir, ou de définir & de claſſer le genre ou l'eſpece de chaque choſe ; de diſcerner le vrai du faux; de découvrir les conſéquences qui réſultent d'un principe, & de démeler les équivoques ou les contradictions. Que dirai-je de la Phyſique & des Sciences naturelles, qui offrent à l'Orateur une ſource inépuiſable de beautés ? Que dirai-je de la Morale, dont la connoiſſance eſt ſi néceſſaire, que, ſans elle, on ne peut parler avec juſteſſe des devoirs de la vie, de la conduite, & des vertus ou des défauts des hommes ?

V. Les idées que nous donne la Philoſophie, ſont grandes & belles en elles-mêmes ; mais les ornemens qu'il faut y ajouter ſont ſans nombre ; & comme les Rhéteurs n'embraſſent point l'Art dans toute ſon étendue, perſonne n'acquiert la véritable Eloquence. On va s'inſtruire des choſes auprès des Philoſophes : d'autres Maîtres enſeignent les moyens d'enchanter & de perſuader par les beautés du Langage. La même Ecole devroit enſeigner tout ce qui peut former un parfait Orateur.

Marc Antoine (*a*) dit, dans le ſeul Livre que nous ayons de lui, *qu'il a bien vu de BEAUX PARLEURS, mais qu'il n'a jamais vu d'homme ÉLOQUENT.* Ce Citoyen illuſtre, qui joignoit à un ſens exquis une pénétration ſinguliere, & qui d'ailleurs paſſoit pour le premier Orateur de ſon ſiecle, avoit de l'Eloquence une idée qu'il ne trouvoit réaliſée nulle part : ſoit qu'il s'examinât lui-même, ſoit qu'il examinât les autres, il n'étoit content de perſonne ; il déſiroit encore des qualités à celui qui ſembloit les réunir toutes.

Puiſqu'il ne ſe croyoit pas *éloquent*, puiſqu'il refuſoit ce titre à Craſſus (*b*), & à tous ceux qui manquoient de pluſieurs ou de quelques-unes des qualités de ſon modele idéal, ce modele doit être ici notre regle.

Cherchons donc, mon cher Brutus, à deſſiner le portrait de ce véritable

---

(*a*) Marc Antoine l'Orateur. Cicéron parle beaucoup de ſon talent dans le Dialogue des Orateurs illuſtres.

(*b*) Voyez le Dialogue des Orateurs illuſtres, à l'article de Craſſus.

Orateur qu'Antoine n'a jamais vu, ou plutôt qui n'a jamais existé; & si nous ne pouvons le peindre d'une maniere parfaite (ce qui, selon ce grand homme, seroit à peine possible aux Dieux), tâchons du moins de l'esquisser.



## *IDÉE générale des trois genres d'Eloquence.*

VI. IL y a trois genres d'Eloquence ; le *sublime*, le *simple*, & le *tempéré* : quelques Orateurs ont excellé dans un seul, & on en trouve peu qui aient également réussi dans tous les trois. Ceux qui cultivent avec succès le premier genre, joignent à l'élévation des pensées, & à la noblesse des expressions, la véhémence, la variété, la richesse, l'énergie, & une adresse singuliere pour émouvoir lés esprits & s'en rendre maîtres : ils composent différentes classes : les uns emploient une composition rude, austere, peu nombreuse, peu finie ; & les autres, une diction soignée, polie, & harmonieuse.

Le genre *simple* ne ressemble point au premier : l'élocution des Orateurs qui réussissent dans ce genre, est fine, délicate, précise, & limée : contens d'instruire, & de développer avec quelques détails les matieres qu'ils traitent,



ils évitent tout ce qui ressemble à l'amplification. On observe aussi parmi eux différentes manieres : les uns, cachant leur adresse sous un air de rusticité & de négligence, affectent le langage des personnes qui sont sans lumieres & sans art ; les autres, plus agréables & plus enjoués, ne rejettent pas les fleurs & les petits ornemens qu'offre leur sujet.

Le genre *tempéré* tient le milieu entre le *sublime* & le *simple* : il n'a ni la véhémence du premier, ni toute la finesse du second. Voisin des deux, sans leur ressembler, il participe de l'un & de l'autre, ou, pour parler plus juste, il en est également éloigné. Il est doux & coulant ; il ne se distingue que par une heureuse facilité & un caractere toujours égal : s'il s'éleve quelquefois, les ornemens qu'il emploie alors peuvent être comparés aux bas fleurons d'une couronne, qui ont très-peu de relief. Les Orateurs qui ont excellé dans l'un de ces trois genres, ont acquis de la célébrité ; mais il faut examiner s'ils ont atteint la perfection dont je parle ici.

VII. Les Discours de quelques Orateurs Grecs offrent tour à tour de la grace & de la finesse, ou de la force

& de la majesté. Que ne puis-je trouver chez les Latins des modeles de cette espece ! Il seroit plus glorieux de choisir mes exemples parmi nos compatriotes, que de les prendre chez l'Etranger.

Dans mon Dialogue appelé *Brutus*, je n'ai point épargné les éloges à nos Romains : l'attachement me prévenoit en leur faveur, ou plutôt je voulois exciter une émulation générale : cependant je mettois déjà Démosthenes bien au dessus de tous les Orateurs ; &, en effet, c'est celui qui approche le plus de cette Eloquence dont je me forme l'idée. Personne n'a porté aussi loin les trois genres ; nul n'a été plus élevé & plus frappant dans le sublime, plus délicat dans le simple, & plus sage dans le tempéré.

Je conseille aux Orateurs qui aspirent à l'Atticisme, ou qui veulent passer pour Attiques, & dont les Discours, destitués de principes & de goût, commencent à séduire le Public ; je leur conseille, dis-je, d'étudier Démosthenes : c'est le modele le plus digne de leur admiration ; Athenes n'a rien produit de plus parfait : qu'ils apprennent

de lui en quoi consiste l'Atticisme; & qu'ils jugent de l'Eloquence par les forces de ce grand homme, & non par la foiblesse de leurs talens. On ne loue aujourd'hui que les Ouvrages qu'on croit pouvoir imiter; mais, puisque les Orateurs dont je parle ont du zele, & que, pour bien juger du style Attique, il leur manque seulement un peu plus de lumieres, ce n'est pas m'écarter de mon sujet, que de leur indiquer les beautés & le caractere propre des Ecrivains Attiques.



*En quoi consiste le mérite & le caractere du style Attique.*

VIII. Les Orateurs ont toujours proportionné leur éloquence au goût de ceux qui les écoutoient. Dès qu'on veut plaire, on tâche de se conformer au génie, au caractere, & aux dispositions de l'Assemblée devant laquelle on parle. De là ce style pesant & surchargé d'une abondance fastidieuse, qui s'est répandu parmi les Phrygiens, les Cariens, & les Mysiens, peuples grossiers & sans politesse. Les Rhodiens, séparés d'eux par un petit bras de mer (a), n'ont jamais pu goûter des Discours de cette espece : les Grecs les approuverent encore moins ; & les Athéniens les rejetoient avec le dernier mépris. Ceux-ci, doués d'un discernement sûr & d'un goût exquis, condamnoient ce qui n'étoit point d'une saine éloquence, & ce qui ne flattoit pas leurs oreilles délicates.

(a) Rhodes n'est éloignée des rivages de la Carie, que d'environ dix lieues.

Les Orateurs de cette ville n'osoient hasarder un mot qui choquât, ou qui fût dépourvu de mélodie. Voilà pourquoi le sublime Démosthenes, que j'ai mis au dessus de tous les autres, déploya tant d'art dans sa Harangue pour Ctésiphon, qui certainement est son chef-d'œuvre (*a*). Il prend d'abord un ton simple & modeste ; il devient plus pressant & plus énergique, lorsqu'il traite des Loix ; il s'échauffe ensuite peu à peu ; & dès qu'il s'apperçoit de l'émotion des Juges, il donne l'essor à son génie, & s'abandonne à toute sa véhémence.

Quoiqu'il ait soigneusement pesé tous ses termes, Eschine trouve moyen de se moquer de plusieurs ; il les releve comme durs à l'oreille, & dit qu'ils sont mauvais & insupportables ; il demande à l'Orateur ce que signifient ces

(*a*) Cicéron avoit traduit en latin la Harangue pour Ctésiphon, & celle qu'Eschine avoit faite contre Démosthenes, son rival & son ennemi. Cette Traduction s'est perdue ; il ne nous en reste que la Préface : c'est le morceau appelé *De optimo genere Oratorum*, dont nous donnerons une version plus bas.

expressions monstrueuses ; il lui reproche de se servir du langage des animaux. Ainsi, au jugement de cet Aristarque, Démosthenes n'étoit pas même un Orateur Attique.

Il est facile, lorsqu'on est de sang froid, de tourner en ridicule des termes pleins de feu, & employés dans la chaleur de l'action. Aussi Démosthenes se justifie-t-il en badinant ; il se contente de répondre, que le salut de la Grece ne dépend pas du bon ou du mauvais choix des expressions : *Il ne s'agit pas de savoir*, dit-il, *si je me suis servi de ce terme ou de tel autre, si j'ai porté la main de ce côté-ci ou de celui-là (a).*

Si les Athéniens critiquerent le style de Démosthenes, auroient-ils écouté

---

(*a*) Le Texte paroît altéré ici. Voici comme Manuce le corrige, sur l'autorité de Saint Ambroise, qui cite ce passage : *Negat in eo positas esse fortunas Græciæ, hoc an illo* verbo usus sit, *huc an illuc manum porrexerit.* L. II, c. 2, tit. de Nativ. Salvatoris. Strebæus le rétablit d'une seconde maniere ; selon ce Commentateur, il faut lire : *Negat in eo positas esse fortunas Græciæ, hoc an illud dixerit verbum ; huc an illuc manum porrexerit.*

les Orateurs de la Myſie ou de la Phrygie ? N'auroient-ils pas chaſſé ces Aſiatiques, qui ſemblent plutôt chanter que haranguer, & pouſſer des hurlemens, qu'articuler des paroles ?

IX. L'Orateur Attique eſt celui qui ſut charmer les oreilles délicates & ſéveres des Athéniens. Quoiqu'il y ait pluſieurs genres d'Atticiſmes (*a*), nos

---

(*a*) Quintilien, L. XII, c. 10, diſcute fort au long cette matiere. L'Abbé Colin préſente ainſi l'abrégé des remarques de ce Rhéteur.

» Il y a une grande différence entre le ſtyle » Attique & le ſtyle Aſiatique. Le premier eſt » ſerré, ſain, & pur ; le ſecond, au contraire, » eſt diffus, enflé, & ſouvent vide de choſes. » L'un n'a rien de ſuperflu ; l'autre ne garde ni » bornes ni meſure.

» De ces deux genres de ſtyles eſt né le » Rhodien, ſtyle qui participe des deux au- » tres ; car il n'eſt ni ſi ſerré que l'Attique, ni » ſi diffus que l'Aſiatique ; en ſorte qu'il ſemble » tenir quelque choſe du génie de ſon Auteur. » En effet, Eſchine, qui avoit choiſi Rhodes » pour le lieu de ſon exil, y porta le goût & » les Sciences d'Athenes, y établit une Ecole, » & y forma des Diſciples : mais, comme » les plantes dégénerent en changeant de cli- » mat & de terroir, de même le goût Atti- » que perdit beaucoup de ſa premiere pureté

prétendus Attiques n'en imaginent

---

» parmi les Rhodiens, après la mort d'Eschine.
» On ne peut pas douter que le genre Attique, ce genre si pur, si naturel, si éloigné de toute affectation, ne soit le plus parfait. Les Auteurs qui ont écrit dans ce style, ont quelque chose de commun entre eux; savoir, un jugement excellent, & un goût sûr; mais ils different par le caractere d'esprit. C'est pourquoi je pense, dit Quintilien, que ceux-là se trompent, qui n'admettent le goût Attique que dans les Orateurs qui ont un style simple, clair, expressif, & qui, contens, pour ainsi dire, d'une certaine frugalité d'Eloquence, s'interdisent les grands mouvemens.

» Qui veulent-ils, ajoute Quintilien, que nous prenions pour exemple? Lysias? J'y consens. En effet, c'est l'Auteur favori des partisans du goût Attique: mais je leur demande si Isocrate n'a pas écrit dans ce style: ils diront peut-être que non. Cependant c'est de son Ecole que sont sortis les plus grands Orateurs d'Athenes. Hypéride n'est-il pas dans le goût Attique? Toutefois il a beaucoup plus donné à la douceur & à l'agrément du style, que Lysias. Que diront-ils d'Eschine? N'est-il pas plus étendu, plus hardi, plus élevé que tous ceux dont je viens de parler? Que diront-ils de Démosthenes? N'a-t-il pas plus de force, plus de grandeur, plus d'impétuosité, & plus d'harmonie, que tous ces Orateurs que l'on exalte si fort parmi les Romains, & dont tout le mérite

qu'un ; ils croient que l'Atticisme consiste dans une élocution nette, & qui offre des termes choisis ; qu'une diction seche & dépourvue d'ornemens, ne détruit point ce mérite. Ils ont raison de penser qu'une élocution nette & choisie est une des qualités de l'Atticisme ; mais ce n'est pas la seule.

En effet, si c'est-là le caractere invariable du style Attique, Périclès, qui, de l'aveu de chacun, fut le plus grand Orateur de son siecle, ne possédoit point l'Atticisme ; & Aristophane ne pouvoit pas dire de lui, *qu'il tonnoit*, *qu'il foudroyoit*, *& que ses Discours mettoient en mouvement toute la Grece* (a).

L'élégant, le gracieux Lysias est un Orateur Attique ; & qui pourroit le lui disputer ? Mais ce n'est pas parce

---

» ne consiste souvent que dans une timide & » circonspecte délicatesse ? Concluons donc, » qu'écrire & parler attiquement, c'est parler » de la maniere la plus parfaite ; mais que » chaque Orateur Attique est différent des au- » tres par le caractere d'esprit «.

(a) Voyez ce que dit Cicéron de Périclès, dans le Dialogue des Orateurs illustres.

que sa maniere est simple & sans parure, c'est parce que son élocution riche & agréable n'a rien de choquant, ni de contraire à l'usage. En un mot, les ornemens, la force & l'abondance appartiennent à l'Atticisme, ou Eschine & Démosthenes ne furent jamais des Orateurs Attiques.

D'autres partisans du style Attique font profession de suivre la maniere de Thucydide, & ils me paroissent montrer moins de discernement que les premiers; car enfin Lysias est un Orateur : il n'a rien, il est vrai, de sublime, ni de majestueux; mais on peut employer, avec succès, dans les Causes du Barreau, la finesse & l'élégance de sa diction. Thucydide, quoique d'ailleurs admirable par le ton noble & l'exactitude dont il écrit les guerres, les combats, & l'Histoire de la Grece, ne peut servir de modele dans un Discours oratoire. Ses Harangues même sont si chargées de pensées obscures, qu'on a peine à le comprendre; ce qui est le plus grand de tous les défauts.

Quelle est donc cette dépravation de goût, qui veut nous repaître de gland,

après qu'on a découvert l'usage du bled ? Si les Athéniens ont pu instruire les hommes sur l'Art de se procurer une nourriture moins sauvage que celle des premiers Peuples du Monde (*a*), ne pourroient-ils pas aussi nous instruire sur la politesse & la perfection du Discours ? Et y a-t-il un seul Orateur Grec qui se soit avisé d'imiter le style de Thucydide ?

Cet Ecrivain, dit-on, est universellement estimé : oui ; mais c'est à titre d'Historien grave, exact, judicieux, & fidele. Malgré sa naissance, & les emplois distingués qu'il exerça, s'il n'avoit point écrit l'Histoire, son nom ne seroit jamais parvenu jusqu'à nous. Au reste, ces prétendus Attiques n'imitent point l'énergie de ses expressions, ni la force de ses pensées ; & lorsqu'ils ont rempli leurs Discours de phrases estropiées, ou dont la liaison est désagréable, ce qu'ils pouvoient faire sans le secours d'un Maître, ils se croient de vrais Thucydides.

(*a*) C'étoit alors une tradition commune à Rome, que les Athéniens avoient enseigné les premiers l'Agriculture aux mortels.

J'ai connu d'autres Orateurs qui vouloient imiter le ſtyle de Xénophon ; ſtyle, à la vérité, plus doux que le miel, mais peu propre au fracas & au tumulte du Barreau.



*Combien il est difficile d'expliquer en quoi consiste la perfection sur chaque chose. Eloge de Brutus; son empire sur Cicéron.*

Revenons donc, Brutus, à notre sujet; ébauchons le portrait de ce véritable Orateur, que Marc Antoine n'a jamais rencontré. L'entreprise est audacieuse & grande; mais rien n'arrête celui qui veut plaire à son ami. J'ai toujours aimé votre esprit, votre caractere, votre goût pour les Lettres; je brûle d'impatience de vous revoir, & votre éloignement (*a*) me cause chaque jour une tristesse mortelle; je soupire après l'heureux moment qui nous réunira, & où il me sera permis de X.

(*a*) César faisoit alors la guerre en Afrique, contre Scipion & Juba. Après la bataille de Pharsale, il avoit donné à Brutus le commandement de la Gaule Cisalpine. On a vu dans l'Introduction, quels étoient les chagrins de l'Orateur Romain, quand il composa cet Ecrit.

jouir de vos entretiens ; je désire surtout d'admirer de près tant de vertus extraordinaires, que votre sagesse sait si bien concilier, malgré leur opposition apparente.

L'austérité & la douceur ne paroissent-elles pas incompatibles ? Cependant, où trouver un homme qui possede ces deux qualités d'une maniere plus éminente ? Est-il rien de plus difficile que de gagner tous les cœurs, lorsqu'on est contraint chaque jour de prononcer sur les différends des particuliers ? Vous en venez néanmoins à bout ; vous captivez la bienveillance de ceux contre lesquels vous donnez des Arrêts : ils s'éloignent de votre Tribunal sans aigreur & sans mécontentement. Quoique le désir de plaire ne dirige point vos actions, vous ne faites rien qui ne plaise beaucoup. Aussi la Gaule Cisalpine, dont vous êtes le Gouverneur, est, de toutes les Provinces de l'Empire, la seule qui ne partage point l'embrasement général. Vous jouissez des fruits de votre sagesse, dans cette belle partie de l'Italie où se trouve aujourd'hui la fleur des Citoyens de Rome.

Parlerai-je de votre application à

l'étude, que les plus graves affaires de la République ne peuvent interrompre ? Vous composez toujours quelque Ouvrage, où vous m'engagez par vos Lettres à prendre la plume. C'est sur vos instances que je commence ce *Traité de l'Orateur*, au moment où je viens de finir l'Éloge de Caton (*a*) : je n'aurois jamais entrepris cet Éloge, dans un siecle ennemi de la vertu, si vous ne m'aviez persuadé que je ne pouvois, sans crime, refuser ce tribut d'hommage à la mémoire d'un homme qui nous fut si cher. Je vous obéis encore une fois ; mais je proteste de nouveau, que, si j'ose esquisser ce nouvel Ouvrage, c'est à votre priere & après une longue résistance ; car je vous dénonce pour le complice de ma faute. Si je viens à succomber sous le poids de mon sujet, on vous blâmera de

(*a*) Caton avoit été l'ennemi le plus ardent de César. L'Orateur Romain eut le courage de composer son Eloge. César en fut blessé ; mais, affectant toujours de la clémence & de la modération, il ne se plaignit point de cet Ecrit ; &, pour mieux séduire les Romains, il y répondit avec politesse, dans un Ecrit intitulé *Anti-Caton*.

m'avoir chargé d'un fardeau trop pesant pour moi. On m'accusera peut-être de témérité ; mon empressement à vous satisfaire me servira d'excuse ; & je ne vois pas de quelle maniere vous vous justifierez.

XI. Rien n'est si difficile que d'établir en quoi consiste la perfection de chaque genre : chacun prononce d'après ses idées particulieres. J'aime Ennius, dit l'un, parce qu'il ne s'éloigne point du langage ordinaire ; & moi, dit un autre, je préfere Pacuvius ; tous ses vers sont beaux & travaillés avec soin, au lieu qu'il y a beaucoup de négligence dans ceux du premier : un troisieme s'écrie qu'il estime davantage Accius. Ainsi les jugemens varient sur les Poëtes Latins, comme sur les Poëtes Grecs ; & il n'est pas aisé de dire quel est véritablement le meilleur.

Dans les Ouvrages de Peinture, les uns veulent des traits peu soignés, peu finis, des masses enfoncées & chargées d'ombres ; d'autres demandent des traits délicats, bien dessinés, & revêtus d'un beau coloris. Et comment donner sur cet Art des regles fixes & certaines, puisque tous les genres ne sont pas les

mêmes, & que chaque genre a ſes modeles particuliers de beautés ?

Cette difficulté ne m'arrête point ; j'ai toujours cru qu'il y a ſur chaque choſe un point de perfection mal-aiſé à découvrir, mais qu'il n'eſt pas impoſſible d'entrevoir, ſi l'on poſſede bien ſon ſujet.



*LE ſtyle du Barreau eſt très-différent de celui qui convient aux Sophiſtes, aux Panégyriſtes, aux Hiſtoriens, aux Déclamateurs ; mais il n'eſt pas inutile à l'Orateur de s'accoutumer à toutes ces eſpeces de ſtyles. Caractere d'Iſocrate.*

DANS les Lettres, chaque genre d'Ouvrage exige un ſtyle particulier. On diſtingue celui de l'Hiſtoire, des Eloges, des Déclamations, des Panégyriques, tels qu'en ont fait Iſocrate & d'autres Sophiſtes ; le ton qui convient à ces divers ſujets, ainſi qu'à toutes les compoſitions deſtinées ſimplement à être lues & à charmer les oreilles, ne peut s'adapter au Barreau.

Je ne me propoſe point de parler ici de tous ces différens ſtyles ; mais il ne faut pas en négliger l'étude : ils ſont comme les élémens de cette perfection oratoire que nous cherchons.
XII. Il eſt ſûr que l'habitude de prendre tous les tons, donne au ſtyle de la

richesse, accoutume l'esprit à construire élégamment des phrases, & nous rend les nombres plus faciles.

C'est dans les Ouvrages de cette nature, qu'il est permis de rechercher spécialement les pensées ingénieuses, les expressions frappantes, les traits brillans, & de s'occuper, plus que de toute autre chose, de la cadence des mots, & de l'harmonie des périodes. Loin de cacher l'artifice de son style, on se plaît à montrer le rapport symétrique des expressions entre elles, des membres de phrases, ou des phrases entieres, ou des antitheses de mots, & à donner aux périodes les mêmes chutes & les mêmes désinences. L'Orateur du Barreau n'ose employer ces ressources, ou du moins il ne les emploie que rarement, & d'une maniere plus secrete. Isocrate (*a*) avoue, dans les Panathénaïques, qu'il cherchoit ce genre de beautés : il écrivit dans son cabinet pour enchanter ses Lecteurs,

(*a*) Voyez dans le Dialogue des Orateurs illustres, ce que dit Cicéron d'Isocrate. Ce Rhéteur Grec composa les Panathénaïques à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans.

& il ne prononça point ses Discours devant des Juges.

Thrasymaque de Calcédoine (*a*), & Gorgias Léontin (*b*), furent les premiers Auteurs de ce genre (*c*) : il fut ensuite adopté par Théodore de Byzance, & par plusieurs autres, que

---

(*a*) Thrasymaque, Sophiste de Bithynie, composa des Oraisons & des Livres sur la Rhétorique.

(*b*) Gorgias étoit de Léontine ville de Sicile : il fut Disciple d'Empedocles, & Maître de Socrate. Suidas dit qu'il faisoit un usage fréquent des tropes, des métaphores, de l'allégorie, de l'hypallage, de la catachrese, de l'hyperbate, de l'apostrophe, & des autres figures de Rhétorique.

(*c*) Les Grecs lui donnoient le nom d'ἐπιδεικτικὸν, qui signifie *appareil* & *spectacle* : ainsi c'est un genre où l'on essaie de montrer les richesses de l'élocution, & où l'on étale avec complaisance toutes les figures de la Rhétorique : il differe du genre démonstratif, que les mêmes Grecs appellent *encomiasticon*. Quintilien a fait un morceau sur cette différence ; il dit que le premier a plus d'étendue que le second. Les Eloges oratoires sont, à quelques égards, *epideicticon* ; mais ils ont un autre but ; & ils demandent des mouvemens vrais, plus encore que des phrases artistement compassées.

Socrate appelle, dans le Phedre, *artisans de paroles*. Leurs Discours offrent des pensées ingénieuses; mais elles sont présentées sans art; on voit qu'ils s'occupent sur-tout de la diction: leurs phrases ont de la recherche; elles ressemblent souvent à des vers; elles sont petites & coupées, & elles imitent la marqueterie. Hérodote & Thucydide sont d'autant plus estimables, que, dans le siecle même de ces Sophistes, ils éviterent avec soin ces beautés frivoles, ou plutôt ces puérilités. On peut comparer le premier à un fleuve tranquille, qui, ne trouvant point d'obstacles dans son cours, roule ses eaux avec une lenteur majestueuse; le second, plus vif & plus impétueux, imite assez bien le fracas des guerres qu'il décrit: ces deux Ecrivains, comme le dit Théophraste, ennoblirent la Muse de l'Histoire, & lui donnerent une magnificence & une parure qu'elle n'avoit point encore.

XIII. Isocrate vint après eux. J'ai coutume de le mettre au dessus de tous les Sophistes & de tous les Rhéteurs, & vous attaquez mon opinion, mon cher Brutus, avec votre esprit & votre

politesse ordinaires ; mais vous serez de mon avis, quand vous saurez ce que j'estime en lui. S'appercevant que Thrasymaque & Gorgias, qui ont cherché les premiers à construire habilement une phrase, & à donner aux mots une heureuse combinaison, employoient des mesures ou des nombres trop courts, & que le style de Thucydide n'étoit ni assez limé, ni assez arrondi ; il eut soin d'étendre la période, & de la rendre plus douce, plus coulante, & plus harmonieuse. Bientôt sa maison devint une Ecole d'Eloquence, où se formerent les Orateurs & les grands Ecrivains de son siecle.

S'il fut méprisé de quelques personnes, Platon lui donna des éloges ; & ce suffrage dut le consoler de la critique des autres hommes ; ainsi je me souciai peu des objections de mes détracteurs, lorsqu'autrefois Caton voulut bien applaudir à mes Discours. Platon, vers la fin du Phedre, met ces paroles dans la bouche de Socrate :

» Isocrate est jeune, mon cher » Phedre ; mais je veux vous parler » des espérances qu'il me donne. *Eh* » *bien*, qu'en augurez-vous, lui dit

» Phedre ? Je trouve, répond Socrate,
» que ſon génie eſt ſupérieur à celui de
» Lyſias : il a plus de diſpoſitions pour
» l'éloquence ; d'ailleurs il aime davan-
» tage la vertu ; & s'il perſévere dans
» le genre qu'il paroît avoir choiſi, je
» ne ſerois pas étonné qu'il effaçât
» un jour la gloire des Orateurs an-
» ciens, comme il l'emporte aujour-
» d'hui ſur tous ceux de ſon âge. S'il
» trouve au deſſous de ſon talent le
» genre dont il s'occupe, s'il ſe livre
» à l'enthouſiaſme, il pourra s'élever
» à tout ce qu'il y a de plus ſublime ;
» car il eſt naturellement Philoſophe,
» & porté aux grandes choſes «.

Iſocrate reçut, dans ſa vieilleſſe, les mêmes éloges de Platon ſon contemporain. Oui, Platon, ce fléau de tous les Rhéteurs, ne loue qu'Iſocrate ; & je prie ceux qui ne l'aiment pas, de permettre que je me trompe avec Socrate & avec Platon.

Le genre que ſuivent les Sophiſtes offre donc un ſtyle agréable, doux, coulant, plein de penſées fines & d'expreſſions harmonieuſes ; mais il eſt exclu du Barreau, & on l'a renvoyé aux Académies, parce qu'il eſt plus propre

aux exercices de pur appareil, qu'aux combats ſérieux. Je l'ai déjà dit; les regles des Sophiſtes ſont les premiers élémens de l'Éloquence, qui ſe fortifie enſuite d'elle-même, & prend un caractere plus mâle : il n'étoit pas hors de mon ſujet d'en parler. Je me ſuis aſſez étendu ſur ces premiers exercices de l'Orateur; ſuivons-le maintenant dans l'action & au milieu du champ de bataille.



## *PRÉCEPTES généraux de l'invention, de la disposition, & de l'élocution.*

XIV. L'ORATEUR doit s'occuper d'abord de trois choses; de ce qu'il veut dire, de l'arrangement de ses idées, & de la maniere dont il s'exprimera. J'aurois envie de déterminer quel est le point de perfection sur chacun de ces articles. Je ne suivrai point ici la méthode des Rhéteurs; je n'accumulerai pas les préceptes, à leur exemple : mon but est seulement d'esquisser le tableau de la parfaite Eloquence, & de la peindre telle que je l'imagine, sans entrer dans le détail des moyens de l'acquérir.

Je ne m'étendrai pas beaucoup sur les deux premiers devoirs (*a*), parce qu'ils sont communs à d'autres Arts, & que l'Orateur ne tire point de leur accomplissement sa plus grande gloire. Il est vrai que l'invention & la distribution du sujet sont à l'Eloquence ce

(*a*) L'invention & la disposition.

que l'ame est au corps : toutefois ces deux qualités appartiennent plus au bon sens qu'au talent de l'Orateur. Mais comme il faut avoir un jugement sain pour traiter toutes les Causes, ce modele des Orateurs, que j'essaie de peindre, doit connoître les sources où l'on puise les argumens & les preuves.

Dès qu'il s'éleve une contestation, il faut savoir si la chose existe, ou quelle est sa nature, & quelle est sa qualité morale. On connoît par les indices si une chose existe; on découvre ce qu'elle est par le secours des définitions, & on juge de sa qualité morale d'après les principes qui constituent le bien ou le mal. Le véritable Orateur ne s'embarrasse point de l'époque, du lieu, & des personnes; il généralise toujours la question, si cela est possible, & il s'ouvre par-là un champ plus vaste; en traitant avec succès la question générale, il lui reste peu de choses à dire sur la question particuliere.

La question ramenée du particulier au général, se nomme *these*. Aristote exerçoit ses Disciples selon cette méthode; il les accoutumoit à discourir ainsi pour & contre, non avec la sé-

chereſſe & la préciſion des Philoſophes, mais avec la richeſſe & la grace des Orateurs. Ce même Philoſophe a fait un Livre *des lieux communs*, c'eſt-à-dire, des ſources qui offrent des raiſons & des preuves ſur chaque matiere.

Comme nous ne parlons pas ici d'un Sophiſte déclamateur, ou d'un criailleur du Barreau, notre Orateur réunira l'éloquence, le goût, & la juſteſſe; il étudiera ces lieux communs; mais il ſe gardera bien d'abuſer de la ſtérile abondance qu'ils offrent; il les emploiera avec meſure & diſcernement; car ils ne ſont pas applicables à toutes les Cauſes.

Le jugement & le goût lui ſerviront toujours ici de guides. Après avoir trouvé ce qu'on peut dire en faveur de ſa Cauſe, il peſera ſoigneuſement chacun de ſes moyens. L'eſprit de l'homme, ſur-tout lorſqu'il eſt cultivé par l'étude, eſt d'une grande fécondité : mais comme les terres les plus fertiles engendrent avec le bon fruit de mauvaiſes productions qui lui nuiſent, les lieux communs offrent une multitude de preuves frivoles, ou inutiles, ou étrangeres à la choſe; & celles qu'on adopte, doivent

être choisies avec beaucoup de scrupule.

Il est obligé de s'arrêter aux bonnes preuves ; d'adoucir ce qui lui est défavorable ; d'atténuer, ou même de passer sous silence ce qui ne peut être bien réfuté ; de détourner à propos l'attention de l'Auditeur, ou de détruire des probabilités par d'autres probabilités plus fortes.

Après avoir choisi ses preuves, de quelle maniere les disposera-t-il ? Son exorde aura de la dignité & de l'intérêt ; & tout ce qui servira d'introduction à sa Cause, sera lumineux. Quand son préambule aura captivé l'esprit des Juges, il attaquera les moyens de son adversaire ; il tâchera de les affoiblir, & même de les détruire entiérement. Il aura soin de mettre ses preuves les plus fortes au commencement & à la fin de son Discours, & d'insérer les plus foibles à la place où elles paroîtront le moins. Voilà, en peu de mots, ce qu'il importe de savoir sur les deux premiers devoirs de l'Orateur ; &, ainsi que je l'ai déjà remarqué, ils ne demandent pas autant d'art & de travail que le troisieme.

XVI. Je me hâte donc de venir à

ce qui regarde la maniere de s'exprimer, c'est-à-dire, à ce qu'il y a de plus important dans l'Eloquence. Vous vous souvenez du mot de notre ami Carnéades (*a*), au sujet de Clitomaque & de Charmidas (*b*) : *Clitomaque dit toujours les mêmes choses ; & Charmidas dit non seulement les mêmes choses, mais encore de la même maniere :* si dans les discussions & les Ouvrages philosophiques, où l'on s'occupe moins de l'expression que de la pensée, il faut veiller avec tant de soin sur la maniere dont on s'exprime ; quelle attention ne doit-on pas apporter dans les Discours Oratoires, où l'élocution est le mérite principal ?

Aussi vois-je, mon cher Brutus, par vos Lettres, qu'en voulant savoir ce qui peut élever l'Orateur au plus haut point

(*a*) Carnéades, ami de Cicéron & de Brutus, n'est pas le célebre Carnéades, fondateur de la nouvelle Académie.

(*b*) Ce Charmidas est aussi quelquefois appelé Carnéades : c'est le Philosophe dont on vient de parler dans la note précédente. Cicéron en fait souvent mention, & particuliérement dans ses Dialogues de l'Orateur.

de gloire, votre demande n'a pas pour objet l'art d'inventer & de diſpoſer ſes moyens, mais celui de rendre l'élocution parfaite. Cette partie de la Rhétorique eſt en effet difficile; & même la plus difficile de toutes. Le Diſcours, ſemblable à une cire molle & flexible, prend toutes les formes qu'on veut lui donner; & l'on ne découvre la meilleure qu'après bien des eſſais: d'ailleurs, la différence des caracteres & des goûts a produit divers genres de ſtyles.

Les uns font conſiſter l'Eloquence dans la rapidité du ſtyle, & leur Diſcours ſe précipite avec l'impétuoſité d'un torrent; les autres ont ſoin de couper leurs phraſes, & d'y placer des repos & des momens de reſpiration à certains intervalles. Cette ſeconde maniere differe beaucoup de la premiere: cependant elles ont toutes les deux leur avantage.

Ceux-ci cherchent à écrire d'un ſtyle doux, égal, pur, clair, & facile; ceux-là emploient, de préférence, des termes durs, auſteres, & ſe plaiſent à donner à leurs Diſcours un caractere de triſteſſe. Il y a d'ailleurs autant d'eſpeces d'Orateurs qu'il y a de genres

d'élocutions. Les uns veulent réussir dans le genre sublime ; plusieurs dans le genre tempéré, & d'autres dans le simple.

XVII. J'ai parlé de l'invention & de la distribution des moyens, quoique vous m'interrogiez seulement sur l'élocution ; je veux bien vous entretenir encore de l'action de l'Orateur, afin de dire un mot sur toutes les parties de la Rhétorique. Quant à la mémoire, qui est commune à d'autres Arts, ce n'est pas ici le lieu de m'en occuper.



## *De l'action de l'Orateur.*

L'ACTION est, pour ainsi dire, l'éloquence du corps, & elle embrasse les modulations de la voix & le geste. Les sentimens se communiquent sur-tout par l'organe de la parole, & il y a autant d'inflexions de voix que de sentimens. L'Orateur parfait prend toujours un ton analogue à la passion dont il veut paroître animé, & à l'effet qu'il veut produire dans l'ame de ceux qui l'écoutent. Je ne manquerois pas de m'étendre sur la déclamation; je traiterois aussi à fond du geste, & de l'expression du visage qui doit l'accompagner, si vous le désiriez, ou si ces détails faisoient partie de mon plan.

L'action a des effets si puissans, qu'on ne sauroit dire combien il importe de la perfectionner. On a vu souvent de mauvais Orateurs obtenir, par ce seul mérite, toute la gloire de l'Eloquence; & d'autres, d'ailleurs très-habiles, passer pour médiocres, parce que leur déclamation & leur geste avoient quel-

que chose de défectueux. Démosthenes, qui faisoit de l'action la premiere, la seconde, & la troisieme qualité de l'Orateur, ne se trompoit pas. Si l'Eloquence n'est rien sans elle, & si l'action, dépourvue d'éloquence, a tant de succès, ne faut-il pas convenir qu'elle est d'une ressource infinie?

L'Orateur qui aspire à la perfection, s'étudiera donc à varier sa voix suivant la nature des sujets; à prononcer d'un ton ferme & élevé les choses où il entre de la véhémence; à prendre un ton doux & insinuant, s'il s'agit de persuader ou d'obtenir une grace; à monter son organe sur un ton modéré, s'il énonce des idées graves & sérieuses; & enfin sur un ton pathétique & touchant, s'il veut exciter la pitié (*a*).

La voix est si flexible, qu'avec trois tons principaux, l'aigu, le grave, & le moyen, elle produit, dans le chant, des nuances très-harmonieuses & très-variées. La prononciation de l'Orateur est une espece de chant; ce n'est pas, XVII

(*a*) Cicéron a traité plus en détail ces différens objets, dans le second Dialogue de l'Orateur.

il est vrai, un chant musical, ou pareil à celui qu'emploient les déclamateurs de la Phrygie & de la Carie, dans leurs péroraisons; mais un chant peu marqué, semblable à celui dont vouloient parler Démosthenes & Eschine, lorsqu'ils se reprochoient mutuellement leurs inflexions de voix trop étudiées (*a*). Le premier disoit ironiquement que son rival, avoit parlé d'un ton *doux, clair, & résonnant* (*b*), & qu'il ne falloit pas s'en étonner.

(*a*) Quintilien dit que la prononciation de Démosthenes & d'Eschine avoit quelque chose de musical; mais que ces deux Orateurs se reprochoient d'en faire un chant trop étudié.

(*b*) Il y a dans le Texte : *Dicit plura etiam Demosthenes, illumque sæpè dicit voce dulci & clarâ fuisse.* Ce passage semble être corrompu. Cependant je crois en deviner le sens. Démosthenes veut dire, qu'Eschine ayant été Comédien dans sa jeunesse, il devoit connoître mieux que lui toutes les modulations de la voix. Ce ton *doux, clair, & résonnant*, dont il parle, est celui qui convient le plus au théâtre. Le Président Bouhier dit, sur cet endroit : *Je ne crois pas que ce soit ici un reproche, mais un aveu que faisoit quelquefois Démosthenes, de la voix douce & claire de son*

Observez que pour acquérir le charme de la prononciation, il suffit d'étudier la Nature : il semble qu'elle veût donner de l'harmonie à toutes nos paroles; car elle nous enseigne à mettre sur chaque mot un accent aigu, à n'y en mettre jamais qu'un, & à ne point le reculer au delà de l'antépénultieme syllabe (*a*). Il faut donc que l'Orateur se conforme à cette regle, s'il veut enchanter l'oreille.

La beauté de l'organe est un grand avantage; mais il ne dépend pas de nous; nous sommes cependant les maîtres de l'assouplir & de le fortifier par l'exercice. Le véritable Orateur suivra donc les diverses inflexions de la voix;

---

*adversaire*. Cette explication ne me paroît pas juste.

(*a*) On ne marque plus les accens sur chacun des mots de la Langue; mais ceux qui prononcent bien, ne manquent jamais de les y placer. On peut s'en convaincre, en observant la maniere dont on prononce les différens termes, tels que *comparaison*, *négociateur*, *Philosophe*, *richesse*, *charme*, &c. Lorsque le mot est d'une seule syllabe, on apperçoit encore cet accent sur les premieres lettres.

il en parcourra tous les degrés ; il l'élevera, il l'abaissera tour à tour, avec les nuances les plus justes.

Il réglera d'ailleurs sa contenance & ses gestes, de maniere que son action n'ait rien d'exagéré ou de trop foible. Il aura le corps droit, & dans une position assurée ; il ne sortira guere de sa place (a) ; il peut néanmoins faire quelques pas, pourvu que ce soit rarement, & qu'il ne s'écarte pas trop : il ne penchera point la tête avec mollesse ; il ne gesticulera pas avec les doigts ; il ne s'en servira point pour marquer les chutes des périodes. Il veillera particuliérement sur les mouvemens qui par-

(a) On est d'abord étonné de cette remarque : mais les anciens Orateurs mettoient bien plus de chaleur que les nôtres dans leur action. L'usage de parler sur la Tribune aux Harangues leur donnoit d'abord cette habitude, & ils la portoient ensuite au Barreau. Virgilius demandoit à un Rhéteur qui avoit ce défaut, combien il avoit parcouru de milles en déclamant. Cicéron ne recommande pas de se tenir toujours à la même place. Nos Prédicateurs s'agitent encore beaucoup dans les Chaires ; mais ceux qui plaident au Barreau n'osent plus guere, du moins en France, profiter de la permission que leur donne l'Orateur Romain.

tent de l'enſemble du corps : s'il jette ſes flancs à droite ou à gauche, ce ſera d'une maniere mâle & noble : s'il prononce un morceau plein de chaleur & de force, il avancera, il étendra le bras : il le ramenera avec grace, s'il monte ſa voix ſur un ton doux & modéré.

L'expreſſion du viſage eſt moins importante que les inflexions de la voix ; mais elle jette tour à tour de la grace ou de la dignité ſur l'action ; & elle ne doit rien avoir de grimaçant ou d'affecté. Il faut s'occuper auſſi du mouvement des yeux ; car ſi le viſage eſt le miroir de l'ame, les yeux en ſont les fideles interpretes : qu'ils expriment la joie ou la triſteſſe, ſelon la nature des ſujets (*a*).

---

(*a*) Voyez ce que dit Quintilien ſur l'expreſſion du viſage.



*COMPARAISON du ſtyle des véritables Orateurs & de celui des Philoſophes, des Hiſtoriens, des Sophiſtes, & des Poëtes.*

XIX. REVENONS à ce qui conſtitue la parfaite Eloquence. On voit d'abord qu'elle tire de l'élocution ſon étymologie ; c'eſt l'élocution qui lui donne ce qu'elle a d'éclatant & de merveilleux. Ce n'eſt point de l'invention, de la diſpoſition, ni de l'action, que dérive le nom d'*éloquent* (*a*) ; ces qualités peuvent appartenir à tous ceux qui parlent en public ; mais l'élocution eſt ce qui diſtingue l'Orateur.

On a vu des Philoſophes employer les ornemens du Langage ; tel fut Théophraſte, à qui ſes Diſcours enchanteurs

(*a*) Il y a dans le Texte : *Non enim inventor, aut compoſitor, aut actor : hæc complexus eſt omnia ; ſed & græcè ab eloquendo* Ῥήτωρ, *& latinè eloquens dictus eſt. Rhetor* ſignifie, en grec, celui qui a le talent de parler ; *rhetoricè*, l'art de parler avec ſuccès.

mériterent ce nom (*a*) ; tel fut Ariſtote, dont l'élégance approche de celle d'Iſocrate ; tel fut Xénophon, dont la diction a tant de charmes, que les Muſes ſemblent parler par ſa bouche ; tel fut enfin Platon, qui ſurpaſſa tous les autres, par la nobleſſe & la majeſté de ſon ſtyle : mais on ne trouve pas dans leurs Ecrits ces traits nerveux, & cette élocution paſſionnée, qui caractériſent l'Orateur.

Ils parlent à des hommes éclairés, dont ils veulent calmer, plutôt qu'exciter les paſſions ; ils s'exercent paiſiblement ſur des ſujets tranquilles ; ils veulent inſtruire, & non pas émouvoir ; & s'ils cherchent à flatter l'oreille, quelques Critiques leur reprochent de ſortir des bornes du genre. Il eſt donc aiſé d'appercevoir en quoi la diction philoſophique differe de celle de l'Orateur.

La premiere eſt d'un caractere doux & tranquille ; elle fuit les aſſemblées publiques, & ne ſe plaît que dans la retraite ; elle s'affranchit de la ſervitude de la meſure, & ne cherche pas

(*a*) Théophraſte ſignifie, en grec, homme dont le langage eſt divin.

des pensées ou des expressions qui soient à la portée du vulgaire. Sa marche est simple : elle n'excite ni la colere, ni l'indignation ; elle n'a rien qui frappe, qui étonne, qui séduise : elle ressemble, si je puis me servir de cette comparaison, à une vierge incorruptible & pleine de pudeur : c'est plutôt le langage d'un entretien familier, que celui d'un Discours ; car le terme de *Discours* ne convient rigoureusement qu'aux Harangues & aux Plaidoyers de l'Orateur.

Quant à la diction des Sophistes (*a*),

(*a*) Cicéron dit, 4. Acad. 72, qu'on donnoit le nom de *Sophistes* à ceux qui parloient en public sur la Philosophie, dans l'intention d'acquérir une vaine gloire, ou de gagner de l'argent. Les Sophistes Grecs couroient de ville en ville, & faisoient un trafic honteux de la Philosophie & de l'Eloquence : ils avoient la prétention de disserter, & de prononcer un Discours im-promptu sur tous les sujets de Morale, de Politique, de Philosophie, &c. qu'on leur proposoit. Protagore, Thrasymaque, Gorgias, & Isocrate lui-même, étoient mis au nombre des Sophistes ; & quelques Anciens disent que le Panégyrique de Trajan est un Ouvrage de Sophiste. Nous donnons encore le nom de *sophistes* à ces Discoureurs qui cher-

il eſt plus aiſé de la confondre avec celle des Orateurs ; & il faut en marquer la différence. Ils recherchent les mêmes fleurs & les mêmes agrémens que nous ; mais leur but n'eſt pas de porter le trouble dans l'ame ; ils tâchent, au contraire, d'y entretenir le calme ; ils veulent moins perſuader que plaire, & ils ne craignent pas de montrer ce deſſein : ils préferent les penſées éclatantes aux penſées vraies. Les digreſſions, les fables, les métaphores les plus hardies, les antitheſes de mots, la figure qui coupe les divers membres de la phraſe, de maniere qu'ils ſe répondent, & préſentent le même nombre de ſyllabes, ou celle qui termine chaque partie d'une période avec les mêmes chutes & les mêmes ſons, entrent à tout propos dans leurs Diſcours ; enfin, penſant toujours à peindre, ils négligent les ombres de leurs tableaux.

XX. Le ſtyle de l'Hiſtoire approche de celui-là : l'Hiſtorien embellit ſes narrations ; s'il doit faire la deſcription

---

chent à faire illuſion par des ſubtilités & des raiſonnemens ou des traits captieux.

On a dit que la prose de Démocrite & de Platon, ayant une marche poétique & beaucoup de figures de mots, mérite plutôt le nom de *Poëme*, que les Comédies, où, excepté la forme des vers, on ne voit rien qui soit au dessus du langage de la conversation. La mécanique du vers a son prix; mais ce n'est pas le principal mérite du Poëte; il faut qu'il s'éleve aux beautés de l'Eloquence, malgré les entraves de la versification.

On retrouve dans quelques Poëtes la grandeur & la magnificence du véritable Orateur : j'apperçois néanmoins deux choses qui distinguent leur diction de la nôtre; ils prennent, plus que

» a qu'un; qu'un dactyle est composé d'une » longue & de deux breves, & que l'anapeste, » au contraire, est composé de deux breves » & d'une longue, ce qui revient à la même » mesure de temps. Mais, dans la composition » des vers, un Poëte n'emploie pas indifféremment un anapeste pour un dactyle, ni un » dactyle pour un anapeste, parce que le vers » est astreint à une certaine marche, & à une » certaine mesure de pieds «. L'Abbé Batteux explique beaucoup mieux, dans son Traité de la construction oratoire, tout ce qui regarde le metre.

nous,

nous, la liberté de créer des mots nouveaux, ou d'en former un ſeul de la réunion de pluſieurs; &, dans la vue de plaire, ils s'attachent moins à la juſteſſe de la penſée, qu'au charme de l'expreſſion. Si nous employons également des termes choiſis, le ſtyle des deux genres n'a pas d'ailleurs le même caractere. Au reſte, il eſt inutile de diſputer ſur une choſe qui n'eſt point douteuſe; ou, s'il reſte encore des doutes, le plan de cet Ouvrage n'exige pas que j'en donne ici la ſolution.

Le ſtyle de l'Orateur differe donc de celui des Philoſophes, des Sophiſtes, des Hiſtoriens, & des Poëtes: eſſayons maintenant de dire quel eſt ſon caractere.



*De la bienséance qui est propre au style de l'Orateur ; & des convenances oratoires.*

XXI. L'ORATEUR éloquent que nous cherchons, d'après le modele dont Antoine se formoit une idée, saura, dans les Plaidoyers du Barreau, dans les Harangues & les Délibérations publiques, persuader ses Auditeurs, leur plaire, & les émouvoir : son premier but est de les convaincre ; il se propose ensuite de les enchanter par la douceur & les charmes du style ; &, pour mettre le comble à sa victoire, il veut devoir son triomphe à l'émotion qu'il produit dans leur cœur. Ce talent d'émouvoir est celui qui contribue le plus à ses succès.

Ainsi les trois genres de style correspondent à ces trois devoirs. Il emploie le style simple pour convaincre, le style tempéré pour charmer l'imagination & l'oreille, & le style sublime pour agiter le cœur.

L'application de ces trois genres de ſtyle exige beaucoup de diſcernement & de ſagacité : il faut connoître ce qui eſt propre à chacun de ces genres, & les employer tour à tour, ſuivant l'occaſion. Le bon ſens & le goût ſont les fondemens de l'Eloquence, ainſi que de toute autre choſe.

Dans les Ouvrages d'eſprit, & dans les diverſes circonſtances de la vie humaine, rien n'eſt ſi difficile que de juger ce qui convient le mieux. Les Grecs donnent à cette convenance le nom de πρέπον, & nous celui de *decorum*. On a publié d'excellens préceptes ſur cette matiere ; & on ne peut les ignorer ſans faire une infinité de fautes, dans ſa conduite perſonnelle, & dans la compoſition des Ouvrages de proſe & de poéſie.

Ces convenances regardent l'expreſſion ainſi que la penſée ; car il faut varier l'expreſſion & la penſée, ſelon l'état, le rang, la condition, l'âge, & le caractere des Auditeurs, & ſelon les temps & les lieux. Dans le monde, on s'occupe toujours de la bienſéance ; & l'Orateur ne doit jamais perdre de vue ce qui convient au ſujet qu'il traite,

à son caractere propre, & à celui de l'Assemblée qui l'écoute.

Cette matiere est vaste : les Philosophes traitent, dans leurs Ecrits, des bienséances de la vie civile (*a*); les Grammairiens (*b*) parlent, dans leurs Commentaires sur les Poëtes, des convenances relatives aux Ouvrages d'esprit, & les Rhéteurs ne les oublient pas, dans leurs regles touchant les questions générales ou particulieres.

Si vous plaidez devant un seul Juge, sur la chute d'une gouttiere, c'est manquer aux convenances que d'employer une diction pompeuse & les figures les plus éclatantes de la Rhétorique; vous y manquez également, si vous vous servez d'un style simple & trivial, lorsqu'il est question de faire valoir la grandeur & la majesté de l'Empire.

XXII. Vous y manquez, si vous em-

---

(*a*) Cicéron en parle dans le Traité des Offices.

(*b*) Le mot de *Grammairien* n'avoit pas, chez les Anciens, l'acception qu'on lui donne aujourd'hui. A Rome, ils étoient chargés spécialement d'examiner les beautés ou les défauts des Poëtes,

ployez des expreſſions ou des penſées qui ne conviennent pas à votre caractere, à celui des Juges, ou à celui des Adverſaires. Quoique les mots ſans idées ne produiſent aucun effet, le ſuccès d'une idée dépend quelquefois de la maniere dont on l'énonce.

Il faut, dans toutes les occaſions, ſavoir juſqu'où l'on peut aller. Chaque ſujet a ſes bornes & ſes proportions; mais le trop révolte plus que le trop peu : auſſi Appelle blâmoit-il les Peintres qui ne ſentoient pas où ils devoient s'arrêter. Cet article eſt d'une ſi grande étendue, mon cher Brutus, qu'il demanderoit un volume à part.

Mais j'en ai dit aſſez : la ſignification du mot *bienſéance* eſt très-connue, par l'uſage qu'on en fait dans le monde & dans la converſation, ſur les petites choſes comme ſur les grandes. J'indiquerai ſeulement en quoi le terme de *bienſéance* differe de celui de *devoir* proprement dit (*a*).

Le terme de *devoir* marque l'obliga-

---

(*a*) L'Original dit *decere* & *oportere*. La bienſéance eſt bien un devoir; mais ce n'eſt pas un devoir proprement dit.

tion indiſpenſable de ſe conformer, en tout temps & en toute choſe, à la droiture & à l'ordre; celui de *bienſéance* offre ſeulement à l'eſprit l'idée de ce qui convient aux circonſtances & aux perſonnes; de ce qui imprime à nos actions, nos diſcours, notre phyſionomie, nos geſtes, & nos manieres, un caractere qui ne bleſſe point.

Si le Poëte a ſoin de donner à ſes perſonnages le caractere qui leur eſt propre; s'il regarde comme un grand défaut de mettre le langage d'un homme de bien dans la bouche d'un ſcélérat, & dans la bouche d'un fou celui d'un homme ſenſé; ſi le Peintre qui peignit le ſacrifice d'Iphigénie (*a*), après avoir repréſenté Calchas triſte, Ulyſſe plongé dans la douleur, & Ménélas fondant en larmes, crut qu'il convenoit de jeter un voile ſur la tête d'Agamemnon, parce que ſon pinceau épuiſé ne pouvoit rendre l'excès d'affliction de ce malheureux pere; ſi les Hiſtrions eux-mêmes gardent les convenances

(*a*) Ce Peintre s'appeloit *Timanthe.* Toute l'Antiquité admira ſon tableau. Voyez Pline, l. XXXV, c. 10.

avec une ſi grande attention : l'Orateur ne doit-il pas s'en occuper plus encore qu'eux tous ?

Qu'il examine donc ſcrupuleuſement ce qui convient à chaque genre de Cauſes & à chaque partie de ſon Diſcours ; car il ne doit pas moins ſoigner les détails que l'enſemble.



*CARACTERE particulier de chaque genre de style; & d'abord du caractere du style simple.*

XXIII. IL s'agit à présent de découvrir le caractere de chaque genre d'élocution. Ce travail est grand & difficile, ainsi que je l'ai déjà dit; mais je devois en prévoir toute l'étendue avant de le commencer : je suis en mer, il faut faire voile, & arriver où je pourrai. Je vais tâcher d'abord de donner une idée nette de la diction de cèt Orateur, qui, selon quelques-uns, mérite seul le nom d'*Orateur Attique*.

Son style, simple & sans élévation, ressemble au langage familier; & il en est réellement plus éloigné qu'on ne pense : ceux qui sont le moins doués du talent de la parole, croient pouvoir l'imiter : il paroît facile à saisir; mais rien n'est plus difficile à qui veut en faire l'épreuve. Quoique ce genre d'écrire ne soit pas très-nourri, quoiqu'il n'ait pas une extrême force, il

faut qu'il ait un air de vie, & une ſorte d'embonpoint qui annonce une conſtitution ſaine.

Vous ſavez qu'il y a des nombres ou des meſures qui conviennent au Diſcours oratoire ; & je traiterai bientôt cet article. L'Orateur dont il eſt ici queſtion, n'eſt point aſſujetti à leurs loix ; ſa marche eſt libre & ſans contrainte ; il ne permet cependant à ſa diction aucun écart. Il ne craint point la rencontre & le choc des voyelles ; il ne cherche point à joindre artiſtement les expreſſions, pour former une conſtruction périodique : ſes *hiatus* & ſon air négligé ont quelque choſe d'agréable, en ce qu'ils nous montrent un homme plus occupé des choſes que des mots.

Il eſt donc ſans entraves ſur ce qui regarde la ſtructure de la période & l'enchaînement des mots ; mais voyons en quoi conſiſte ſa ſervitude. Ses phraſes courtes & déliées demandent des ſoins ; l'Art néanmoins ne doit pas s'y faire remarquer. Il y a une ſorte de négligence qui eſt un effet de l'Art. Il ſied bien à quelques femmes de n'être point parées : il en eſt ainſi de ce genre

d'élocution, il plaît malgré sa simplicité; il est agréable & touchant sans chercher à le paroître : comme les femmes dont je viens de parler, il dédaigne, si je puis m'exprimer ainsi, la frisure, les perles & les diamans, le fard, & tous les ornemens de cette espece; la propreté seule, jointe à une sorte d'élégance naturelle, lui suffit.

La diction de cet Orateur est pure, claire, conforme au génie de la Langue & aux regles de la bienséance.
XXIV. Théophraste veut en outre qu'elle soit agréable & facile; elle est tissue de pensées fines, délicates, & qui prouvent une sagacité peu commune.

Un tel Orateur use très-sobrement des richesses qui nous appartiennent en propre. J'entends par richesses de l'Eloquence, ces ornemens qu'elle donne à la pensée ou à l'expression.

Les ornemens relatifs aux mots sont de deux sortes; car les mots peuvent être considérés en eux-mêmes & comme détachés du corps de la période, ou dans leur rapport avec le tissu de la phrase.

Les mots, considérés en eux-mêmes, font un bel effet, si on choisit l'expres-

ſion la plus agréable à l'oreille (*a*), ou celle qui peint le mieux la choſe dont il s'agit (*b*). On embellit le Diſcours, en choiſiſſant parmi les mots figurés, nouveaux, anciens, ou inuſités, ceux qui ont le plus de grace ou de juſteſſe (*c*), & qui forment une métaphore. On emploie quelquefois, mais rarement, les mots ſurannés dans le ſens propre (*d*).

Quant aux mots enviſagés dans leur rapport avec le tiſſu de la phraſe, l'ornement conſiſte à leur donner une combinaiſon ſi heureuſe, que le charme

---

(*a*) Par exemple, *informare* eſt plus ſonore & plus agréable à l'oreille, qu'*inſtituere*; *deambulare*, qu'*incedere*; *opportunitas*, qu'*occaſio*.

(*b*) Ainſi quelquefois *erumpit* peint mieux la choſe qu'*exit*, *fugit*, qu'*abit*, &c.

(*c*) Cicéron a traité cette matiere plus en détail dans le troiſieme Dialogue de l'Orateur.

(*d*) S'il n'y a pas une faute dans le Texte, on ne voit pas trop pourquoi les Romains ſe permettoient plus ſouvent d'employer des mots ſurannés dans le ſens métaphorique, qu'au ſens propre.

disparoisse, si on dérange les mots, même sans toucher à l'idée. Il n'en est pas alors comme des figures de pensées, dont l'agrément subsiste, quoiqu'on change l'expression. Ces figures sont en grand nombre ; mais il y en a peu qui aient beaucoup d'éclat & de relief.

L'Orateur Attique, content d'une diction élégante & polie, crée peu de mots nouveaux ; il est sobre & réservé dans l'usage des termes anciens ou métaphoriques ; il met plus de scrupule encore dans l'emploi des figures brillantes & des ornemens pompeux ; mais il adopte volontiers ces métaphores qui remplissent les discours ordinaires, & qui sont familieres aux gens de la campagne comme aux habitans des villes, telles que celles-ci : *La campagne est riante ; la terre est altérée*, &c. (*a*).

Il est vrai que ces métaphores ont

---

(*a*) L'Original cite deux autres exemples : *Gemmare vites*, & *luxuriosa frumenta*. L'Abbé Colin traduit ces deux métaphores par *la vigne pousse des perles*, & *les bleds s'élevent avec luxe & avec profusion* : mais cette version, non plus que celle qu'on pourroit y substituer, n'est pas du langage ordinaire.

une ſorte de hardieſſe ; mais l'analogie eſt exacte, ou bien la diſette de la Langue oblige d'en faire uſage. L'Orateur Attique pourra donc employer ces ſortes de figures, mais plus rarement que s'il compoſoit dans le genre ſublime.

XXV. Au ſurplus, d'après ce que nous avons dit des bienſéances oratoires, il eſt clair qu'il ne convient pas d'employer dans le ſtyle ſimple une métaphore trop hardie ou trop élevée ; & que, ſi cette métaphore peut trouver ſa place dans un autre genre, elle n'eſt pas propre à celui-ci.

Le ſtyle Attique admet, mais avec économie, ces beautés que les Grecs appellent *figures de mots* ou *figures de penſées*. L'Orateur borné à ce genre, doit imiter un homme ſage, qui, dans les repas qu'il donne à ſes amis, évite la magnificence, & ſe contente d'y mettre de la propreté & de la délicateſſe : il faut que ſes Diſcours annoncent de la ſimplicité ; que, pour produire de l'effet, il ne cherche pas des mots qui ſe reſſemblent (*a*) ; qu'il n'ait

(*a*) Comme dans cet exemple : *Hæc res potiùs oneri fuit quàm honori.*

pas l'affectation d'arranger les membres de sa période, de maniere que l'un réponde à l'autre, & qu'ils produisent les mêmes chutes & les mêmes désinences : des beautés si étudiées découvriroient l'art, & laisseroient trop voir le désir de plaire.

Il évitera aussi ces figures de répétition qui veulent une prononciation forte & animée. A l'égard des autres ornemens, il peut en faire usage ; pourvu qu'il coupe ses phrases, qu'elles n'aient rien de trop soutenu, & que le lien n'en soit pas trop serré ; pourvu encore qu'il emploie des expressions autorisées par l'usage, & des métaphores qui n'aient rien de trop énergique (*a*).

Il n'emploiera pas des figures de pensées trop éclatantes ; il se gardera bien de faire parler la République, d'évoquer les morts, & d'entasser dans une même phrase, énumérations sur énu-

---

(*a*) Les Commentateurs donnent des exemples de ces *translationes mollissimæ* dont il est parlé dans le texte ; ils citent ceux-ci : *Congregare viros ; omnia tela conjicere, id est, omnibus modis homini nocere ; respirasset cupiditas ; se colligere ; in turpitudinem venire*, &c.

mérations. Ces mouvemens exigent dans la prononciation, une force & une impétuosité qui ne lui vont point : sa voix, comme son style, doit avoir de la simplicité. Encore une fois, la plupart des ornemens usités dans les autres genres d'élocution, ne lui sont point interdits ; mais il ne s'en sert qu'après les avoir bien examinés.

Son action ne sentira point le théatre ; elle n'aura rien sur-tout qui approche de la déclamation tragique ; ses gestes & les mouvemens de son corps seront doux & modérés ; sa physionomie aura du jeu ; il évitera seulement les grimaces & les minauderies ; on lira sur son visage, qu'il est pénétré de son sujet ; & cette expression sera toujours noble.

XXVI. On peut tirer de grands avantages des plaisanteries fines & délicates ; & il ne manquera pas d'en assaisonner ses Discours : il y en a de deux sortes, l'une qu'on nomme *plaisanterie soutenue*, ou *enjouement*, & l'autre qu'on appelle *bons mots*. Il se servira quelquefois de la premiere, pour rendre sa narration agréable ; & de la seconde, lorsqu'il voudra lancer des

traits piquans ſur l'Adverſaire, & le tourner en ridicule. J'aurois bien des choſes à dire ſur cette derniere eſpece, qui offre pluſieurs ſous-diviſions; mais ce n'eſt pas ici le lieu.

J'avertirai néanmoins notre Orateur, de ne pas employer ſouvent la raillerie, de peur de reſſembler à un bouffon; de ne jamais ſe moquer de la miſere d'autrui, ce qui ſeroit inhumain; de ne jamais badiner avec le crime, afin de ne pas mettre de la plaiſanterie où il faut de l'indignation: il proportionnera toujours ſes plaiſanteries aux circonſtances, & aux égards qu'il ſe doit à lui-même, ou à ceux qu'il doit aux Juges.

J'ajoute que les bons mots ſont inſipides & froids, s'ils ne paroiſſent pas naître ſur le champ, ſi on voit qu'on les a médités à loiſir, & qu'on les apporte de ſon cabinet. Il reſte encore d'autres précautions à prendre ſur ce point; il faut épargner dans ſes railleries, ſes amis, & les perſonnes revêtues d'une dignité; craindre de faire des bleſſures mortelles, ou d'imprimer des taches ineffaçables. Lors même qu'on attaque un ennemi, on doit garder beaucoup de ménagemens;

car la raillerie n'eſt pas toujours de ſaiſon : on ne peut pas la répandre ſur toute ſorte d'adverſaires.

Si l'Orateur évite ces défauts, il ſera le maître d'ailleurs d'aſſaiſonner ſon Diſcours de ce ſel délicat qui eſt tout-à-fait du goût Attique. Le talent de badiner, ou de plaiſanter à propos, eſt très-rare parmi nous; &, de tous ceux qui ſe piquent aujourd'hui d'Atticiſme, je n'en connois aucun qui ſache en faire uſage.

Telle eſt l'idée que je me forme du véritable Atticiſme, & de l'élocution propre à l'Orateur qui veut exceller dans le genre ſimple. Quoiqu'un ſtyle pur, ſain, & mêlé d'un ſel qui en releve le goût, ſoit le caractere des Ecrivains Attiques, tous les Orateurs d'Athenes n'ont pas atteint le point de perfection ſur la plaiſanterie. Lyſias & Hypérides y ont aſſez bien réuſſi; Démade (*a*) les a tous ſurpaſſés.

---

(*a*). On dit que l'éloquence de Démade lui acquit un grand crédit ſur l'eſprit de Philippe Roi de Macédoine; mais ſes Ecrits ſont perdus. On croit qu'Antipater le fit mourir; d'autres attribuent ſa mort à un ordre de Caſ-

Démosthenes leur est inférieur ; il avoit une urbanité exquise, & plus d'enjouement que de talent pour les bons mots. L'enjouement exige plus d'art & de délicatesse, & les bons mots demandent plus de vivacité d'esprit.

---

sandre. Il nous reste quelques fragmens d'un Démade qui n'est pas celui-ci.



## *CARACTERE particulier du ſtyle tempéré.*

LE ſtyle tempéré eſt un peu plus nerveux & un peu plus abondant que celui dont je viens de parler ; il n'a pas toute l'élévation du troiſieme, dont je vous entretiendrai tout à l'heure ; il eſt plus nourri que le ſimple, & moins riche & moins magnifique que le ſublime ; il admet toute ſorte d'ornemens ; le charme & l'agrément y doivent ſur-tout dominer ; il ne comporte guere la véhémence & l'énergie.

XXVII. Pluſieurs Auteurs Grecs brillent par cette eſpece d'Eloquence ; mais, ſelon moi, Demetrius de Phalere l'emporte ſur eux tous : ſon ſtyle, doux & tranquille, eſt plein de métaphores & de métonymies, qui lui communiquent un éclat vif & pareil à celui des aſtres (a).

(a) Cicéron parle plus au long de Demetrius de Phalere, dans le Dialogue des Orateurs illuſtres. Cet Ouvrage, ainſi que les trois

J'appelle *métaphores*, comme je l'ai déjà dit, les expressions figurées qu'on tire des autres objets, pour donner plus de grace au Discours, ou remédier à la disette de la Langue. J'appelle *métonymies* les figures qui, aux termes propres, substituent des termes corrélatifs dont le sens est le même.

Cette derniere opération présente un rapport métaphorique : il y a néanmoins quelque différence entre la métaphore & la métonymie. Lorsqu'Ennius dit : *Arcem & Urbem orbas*, *Vous privez Rome de ses enfans*, c'est une vraie métaphore ; mais s'il avoit dit *Arcem* au lieu de *Patriam*, ce seroit une métonymie. Lorsqu'il dit : *Horridam Africam terribili tremere tumultu* ; *La sauvage Afrique est dans une agitation effrayante* ; comme il prend le terme d'*Afrique* pour celui d'*Africain*, il fait une métonymie. Les Rhéteurs appellent ce trope *hypallage* (*a*), parce que les

Dialogues de l'Orateur, ont un grand rapport avec ce Traité de l'Orateur.

(*a*) *Hypallage* vient du mot grec ὑπαλλαγή, qui signifie *immutatio*, échange.

mots éprouvent une ſorte de mutation ; & les Grammairiens l'appellent *métonymie* (*a*), parce qu'on met un nom à la place d'un autre.

Ariſtote range tous ces tropes ſous la métaphore, & il y joint auſſi la catachreſe. Lorſqu'on dit *un mince eſprit*, pour *un petit eſprit*, c'eſt une catachreſe. Afin de rendre l'expreſſion plus agréable, & de mieux obſerver les bienſéances, cette figure, au lieu du mot propre, emploie des termes dont le ſens eſt à peu près le même.

Si pluſieurs métaphores ſe ſuccedent, les Grecs leur donnent le nom d'*allégorie* ; ce terme eſt ſignificatif : cependant le mot général de *métaphore* préſente mieux à l'eſprit l'idée de tous ces tropes. Demetrius de Phalere, comme je l'obſervois plus haut, en fait un fréquent uſage, & ils jettent beaucoup d'agrémens dans ſes Diſcours ; mais, quoique la métaphore lui ſoit

(*a*) *Métonymie* vient de μετα-νομια ; μετα ſignifie *changement*, & ὄνομα ſignifie *nom*. Par exemple, lorſqu'on dit *Cérès* ou *Bacchus*, afin de déſigner le *pain* ou le *vin*, c'eſt une métonymie.

familiere, il se sert plus volontiers de la métonymie proprement dite.

Le style tempéré comporte toutes les figures de mots, & la plupart des figures de pensées (*a*). On s'en sert dans les discussions savantes ; il emploie les lieux communs qui s'élevent à une certaine hauteur, & qui ne demandent pas trop de véhémence : enfin il differe peu de l'élocution des Philosophes qui dissertent dans leurs Ecoles ; on l'admire, tant qu'on ne le compare point avec la majesté du style sublime.

Il faut encore rapporter à ce genre, cette élocution fleurie, brillante, & polie des Sophistes, qui recherchent les pensées les plus ingénieuses, & toutes les graces du langage ; elle s'est introduite au Barreau ; mais également rejetée par les partisans du style simple & ceux du sublime, elle n'a pu trouver d'asile que chez les amateurs du style tempéré.

---

(*a*) Cicéron a dit plus haut, que ce genre d'élocution comporte toutes sortes d'ornemens ; &, s'il n'y a pas de contradiction, il y a du moins de l'inexactitude. Il veut dire ici, que le style tempéré ne permet pas souvent les figures trop impétueuses, telles que la *prosopopeia*, l'*urgens interrogatio*, l'*aposiopesis*, l'*execratio*.

*CARACTERE particulier du ſtyle ſublime. Moyen de varier les trois genres d'élocution, ſelon les circonſtances & la nature des Cauſes.*

XXVIII. LE troiſieme genre de ſtyle, majeſtueux, riche, pompeux, & ſublime, réunit tout ce que l'Art Oratoire a de plus frappant. C'eſt le genre d'élocution qui maîtriſe les Etats, qui étonne le Monde par le bruit & la rapidité de ſa courſe, & qui, après avoir excité l'applaudiſſement & l'admiration des hommes, leur ôte l'eſpoir d'atteindre ſi haut; c'eſt lui qui regne ſur les eſprits & ſur les cœurs, qui renverſe ce qui oſe l'arrêter, s'inſinue dans l'ame des Auditeurs, y établit de nouvelles opinions, ou déracine celles qui ſembloient le mieux affermies.

Tout le monde ne voit-il pas combien ce genre differe des deux autres? L'Orateur qui s'adonne au ſtyle ſimple, ne s'épuiſe point en voulant s'élever; ſans arriver au dernier degré de l'Eloquence,

il aura des ſuccès ; & s'il emploie les reſſources qui lui ſont permiſes , il ne fera point de chute ; car ſa poſition n'a rien de gliſſant.

A l'égard de celui qui s'adonne au ſtyle tempéré, s'il connoît bien les regles du genre, s'il ſait amener les beautés dont ſon ſujet eſt ſuſceptible, il n'a pas à craindre de grands revers : s'il lui arrive de mal réuſſir, ſa chute a peu d'éclat ; il ne peut tomber de bien haut.

Mais ſi l'Orateur qui cultive le genre ſublime, eſt toujours magnifique, ardent, impétueux ; s'il cherche toujours les grands mouvemens ; s'il en fait ſon unique étude ; s'il ne tempere point ſa marche par l'uſage des deux autres ſtyles, il tombe dans le mépris. Un homme qui emploie le ſtyle ſimple, c'eſt-à-dire, une diction fine & ingénieuſe, annonce qu'il eſt ſpirituel & judicieux ; ſi vous employez avec ſuccès le ſtyle tempéré, on dira que vous connoiſſez les moyens d'enchanter un Auditoire ; mais ſi vous ne ſavez pas changer de ton à propos, ſi vous ne ſavez être que pompeux, à peine vous accordera-t-on le titre de raiſonnable.

Doit-on

Doit-on admirer, en effet, un Orateur qui ne peut discuter tranquillement aucune matiere; qui est incapable de rien définir, de rien diviser, ou de procéder avec méthode; qui ne sait rien dire avec enjouement ou simplicité, quoique bien des causes demandent à être traitées de cette maniere, en tout ou en partie; qui, sans avoir préparé les esprits, s'enflamme dès l'exorde? ne mérite-t-il pas d'être regardé comme un frénétique parmi des gens calmes, ou comme un homme ivre au milieu d'une assemblée qui est de sang-froid?

Je tiens, mon cher Brutus, cet Orateur que nous cherchions, mais c'est seulement en idée; si je pouvois une fois le saisir avec la main, toute son éloquence ne me persuaderoit pas de le quitter. Quel est-il donc cet homme merveilleux? Je vais l'expliquer XXI
en peu de mots; j'en ferai dans la suite une description plus détaillée: *C'est celui qui sait prendre le ton de son sujet, qui dit les petites choses, d'un style simple, mais ingénieux; les moyennes, d'un style tempéré; & les grandes, d'un style imposant & sublime.*

Vous répondrez qu'on ne l'a poin encore vu; je l'avoue : mais il n'e pas question de cela; j'en reviens tou jours à ce modele idéal dont j'ai déj parlé. Je n'examine pas quel fut le plu illustre des Orateurs; sans m'attacher rien de ce qui est mortel & périssable je cherche ce modele éternel qui exist dans la pensée, & qu'il faut rendre, l'on veut approcher de la parfaite élo quence.

Mon Plaidoyer pour Cæcina rouloi entiérement sur les termes de la Sen tence du Préteur. Je devois donc em ployer un style simple; je me contenta d'éclaircir, par des définitions exactes plusieurs choses qui étoient confuses & embrouillées; je fis sentir l'importanc du droit civil, & je dissipai les subti lités de mots qu'on m'opposoit. J'em ployai le style tempéré dans mes Discour pour la Loi *Manilia* : ce genre d'élocu tion convenoit à l'éloge que je vouloi faire de Pompée. L'accusation formé contre Rabirius intéressant les droits & l majesté du peuple Romain, je le défen dis avec le plus de véhémence & d noblesse qu'il me fut possible.

Three Styles

Il faut quelquefois employer tour à

tour, & varier à propos les trois ſtyles; c'eſt ce que j'ai eſſayé de faire dans les Verrines, dans mes Plaidoyers pour Avitus, pour Cornelius, & dans pluſieurs autres que j'ai compoſés en faveur de mes amis. J'en rapporterois ici des exemples, s'ils n'étoient pas connus, ou s'ils ne ſe montroient pas d'eux-mêmes à qui voudra les chercher. En un mot, on peut appercevoir dans mes Ouvrages oratoires une eſquiſſe de toutes les beautés qu'offre l'Eloquence : on ſentira que ſi je ne vais pas juſqu'à la perfection, je l'entrevois du moins, & que je n'ai rien négligé pour l'atteindre.

Au ſurplus, il n'eſt pas ici queſtion de moi, il s'agit de la parfaite Eloquence; & loin d'admirer mes Ouvrages, je ſuis ſi difficile, que Démoſthene ne me contente point; non, ce Démoſthene, qui dans tous les genres s'eſt élevé au deſſus des autres Orateurs, ne répond pas à l'immenſité de mes déſirs & à la délicateſſe infinie de mon oreille.

XXX. Cependant, Brutus, vous qui avez étudié ſes Ouvrages au milieu d'Athenes, & avec le ſecours de Pammene, le plus paſſionné de ſes admira-

teurs ; vous qui les relisez sans cesse & les rapprochez des miens, ne trouvez-vous pas qu'il atteint souvent cette perfection à laquelle j'aspire en vain, & que dans ses Plaidoyers ou ses Harangues il dit ce que je voudrois dire moi-même ? On doit avouer que ce fut un grand homme, qu'il succéda à d'autres grands hommes, & qu'il vécut dans un siecle fertile en habiles Orateurs.

Pour moi, si mes talens eussent répondu à mes efforts, mon triomphe seroit d'autant plus glorieux, que, selon Marc-Antoine, Rome n'a point vu jusqu'ici d'Orateurs *éloquens*. Dès qu'il refusoit ce titre à Crassus, dès qu'il ne s'en croyoit pas digne lui-même, il ne l'accorderoit pas à Cotta, qui n'a rien d'élevé ni de majestueux ; à Sulpicius, qui manque de douceur & d'agrément ; ni à Hortensius (*a*), qui montre peu d'énergie & de véhémence ; car ils sont moins habiles qu'Antoine & Crassus à saisir tous les tons.

Ainsi, lorsque j'entrai dans la car-

(*a*) Voyez cependant les éloges qu'il donne à ces trois Orateurs, dans le Dialogue sur les Orateurs illustres.

riere, les Romains n'avoient vu personne qui excellât dans les trois genres de style, ou qui sût les employer avec art; &, quelque médiocres que soient mes talens, j'ai étendu parmi mes concitoyens l'idée qu'ils se formoient de la véritable éloquence.

Quels applaudissemens je reçus, lorsque défendant Roscius d'Amerie, je parlai du supplice des parricides (*a*)! Je ne tardai pas à m'appercevoir que ce morceau si brillant n'étoit qu'une effervescence d'imagination; le voici: » L'air
» n'est-t-il pas le dernier bien des vivans;
» la Terre, celui des morts; l'Océan,
» celui des cadavres qui flottent sur les
» eaux; & le rivage, celui des corps
» rejetés par les vagues? Le parricide
» ne peut respirer l'air dans les instans
» de vie qu'on lui laisse; quand il expi-
» re, il ne va point s'arrêter sur la terre;
» il est ballotté par les flots, sans pou-
» voir jamais se laver; si les vagues le
» jettent contre la rive, il ne trouve

(*a*) Il faut avouer que les Modernes seroient plus difficiles. Un jeune Orateur qui feroit ce morceau, ne seroit pas applaudi.

» pas même le repos sur les rochers (*a*) «. Il en est de même de ce qui précede & de ce qui suit. Toute cette tirade a les défauts de la jeunesse ; & sans doute on la loua plutôt pour les espérances qu'elle donnoit, que pour sa perfection.

L'âge me forma ; & l'on trouva plus de maturité dans les Discours que je composai par la suite. On remarqua surtout le morceau où je peignis Sassia de cette maniere (*b*) : *la femme de son gendre, la marâtre de son fils, la rivale de sa fille.* Il ne faut pas croire néanmoins que mes premiers Ouvrages offrent toujours de l'emphase & de la recherche. Au milieu de ces traits & de ces figures de jeune homme, qui déparent le plaidoyer pour Roscius d'Amerie, il y a des endroits exprimés avec simplicité, & plusieurs avec enjouement. Mes Plaidoyers, en faveur de Cluentius Avitus, de Cornelius Balbus, & une foule d'autres ( car les Orateurs

(*a*) Les Loix Romaines ordonnoient de coudre le parricide dans un sac, & de le jeter vivant au milieu des flots.

(*b*) Le Plaidoyer pour Cluentius Avitus.

Grecs, malgré tout leur loiſir, n'ont pas écrit autant que moi), préſentent cette variété de ſtyle dont je fais ici l'éloge.

XXXI. Si l'on permet à Homere, à Ennius, à tous les Poëtes, & particuliérement aux Tragiques, de deſcendre quelquefois du ſtyle élevé & ſoutenu, au ſtyle ordinaire des converſations; l'Orateur ne pourra-t-il jamais ſortir du ſtyle véhément? Mais eſt-il néceſſaire de citer l'exemple des grands Poëtes? Ne voit-on pas ſur le théatre de célebres Acteurs repréſenter avec ſuccès des perſonnages très-différens de ceux qu'ils ont coutume de jouer? Il s'en trouve qui, livrés au tragique, réuſſiſſent dans le comique, ou qui nous enchantent dans le comique, quoiqu'ils excellent dans la tragédie.

Pourquoi donc ne m'efforcerois-je pas de jeter dans mes Diſcours la variété convenable? Si je parle de moi, mon cher Brutus, je prétends auſſi parler de vous, & même ceci vous regarde davantage; car mon temps eſt paſſé, & vous ne faites, pour ainſi dire, qu'entrer dans la carriere. Voudriez-vous traiter toutes ſortes de cauſes du même ton?

Refuseriez-vous de vous charger de celles qui ne sont pas d'un certain genre? & employerez-vous toujours la même maniere dans les sujets de la même espece? En voyant dans votre maison de Tuscule, la statue en bronze de Démostene, placée au milieu de celle de vos aïeux, j'ai conjecturé qu'il est votre Orateur favori. Ce Grand Homme ne le céde point à Lysias pour la simplicité de l'élocution; à Hypéride pour la finesse des pensées, & à Eschine pour la douceur & l'éclat; il a composé, vous le savez, plusieurs Discours dans tous les genres, & dans tous les genres à la fois.

Ses Discours contre Leptine sont du genre simple; quelques-unes de ses Philippiques sont, d'un bout à l'autre, du genre sublime; & ses deux Harangues contre Eschine (a) participent des trois genres. Il prend une élocution tempérée quand il lui plaît; & c'est celle qu'il préfere lorsqu'il descend des hauteurs du style sublime, & qu'il vient d'arracher des cris d'admiration par de grands traits ou de grands mouvemens.

---

(a) La premiere est appelée *de la fausse Ambassade*; & la seconde, *pour la Couronne.*

## *DU fond de connoiſſances néceſſaires à l'Orateur.*

QUITTONS Démoſthene pour un moment, puiſqu'il eſt ici queſtion de l'Eloquence elle-même & non d'un Orateur particulier ; je vais eſſayer d'en peindre le caractere & les effets. Je n'oublierai pas que j'ai promis des réflexions & non des préceptes, & que je dois en parler en ſimple connoiſſeur & non en Maître de l'Art. Il eſt vrai que je paſſe quelquefois les bornes de mon plan : prévoyant que vous ne lirez pas ſeul mon Ouvrage, je donne des regles qui reſſemblent à des leçons, non pour vous, Brutus, qui avez plus de lumieres que moi, mais pour d'autres qui ſeront ſans doute curieux de feuilleter un Livre publié ſous vos auſpices.

XXXII. Je penſe que pour devenir un parfait Orateur, il faut, outre le talent de s'énoncer avec intérêt, avec fécondité, ou avec grandeur ſur toute ſorte de ſujets, ce qui eſt la partie eſſencielle, poſſéder l'Art de la Dialecti-

que, inséparable de l'Eloquence. Quoiqu'une Dissertation & un Discours oratoire ne se ressemblent guere, & qu'il soit bien différent de prononcer un Discours ou simplement de parler; la Dialectique est le fondement de ces deux opérations; le simple Dissertateur emploie d'une maniere seche les raisonnemens & les subtilités; & l'Orateur a soin de les couvrir des ornemens de l'élocution. Zenon, Chef des Stoïciens, disoit que la main fermée est l'image de la Dialectique, & la main ouverte l'image de l'Eloquence.

Aristote, avant lui, observoit au commencement de sa Rhétorique, que ces deux Arts ont du rapport, & qu'ils different seulement en ce que la Dialectique resserre ses raisonnemens, & que l'Eloquence développe les siens. Je désire donc que l'Orateur connoisse toutes les formes du langage qui peuvent servir à la persuasion.

Vous le savez très-bien, mon cher Brutus, la Logique offre deux méthodes; l'une d'Aristote, qui nous a laissé les premieres regles sur l'Art de raisonner; & l'autre des nouveaux Dialecticiens, qui, d'après Chrysippe leur

Maître, ont donné une théorie plus épineuse & plus difficile (*a*).

Tout homme qui aspire à la gloire de l'Eloquence, doit connoître ces deux méthodes; il doit même être parfaitement instruit de l'une ou de l'autre, & en avoir l'habitude. Qu'il sache d'abord la nature, les effets, & les différentes especes des mots simples & de leurs combinaisons; ensuite par combien de manieres on peut exprimer chaque idée; par quelle regle on peut discerner si une proposition est vraie ou fausse; quelle conséquence on peut tirer de chaque principe, & si la conclusion s'accorde ou ne s'accorde pas avec les prémisses: qu'il sache aussi appercevoir, analyser & éclaircir les équivoques, car toutes ces choses reviennent souvent; mais comme elles sont par elles-mêmes

(*a*) Cicéron traite plus au long cette matiere dans les Dialogues de l'Orateur. Chrysippe, fondateur de la secte de ces nouveaux Dialecticiens, composa sur la Logique différens Ouvrages qui furent très-estimés des Anciens. On disoit que si les Dieux font usage du raisonnement, ils n'emploient pas d'autre méthode que celle de Chrysippe.

ſtériles & ſeches, il eſt obligé de les embellir & de les parer.

XXXIII. Toutes les fois qu'on veut traiter une matiere, la raiſon preſcrit de commencer par établir l'état de la queſtion; ſi l'on ne convient pas du ſujet de la diſpute, on ne fera que diſcourir en l'air. Il faut enſuite produire nettement ſa penſée, & déveloper par la définition tout ce qui eſt obſcur. La définition eſt, comme vous ſavez, une expoſition claire & abrégée de la choſe. Lorſque le point de diſcuſſion eſt bien déterminé, on doit examiner les détails qu'il renferme, afin de n'en oublier aucun.

Notre Orateur ſera donc toujours en état de donner des définitions, mais elles ne ſeront pas ſi ſeches & ſi courtes que celles des Philoſophes; il aura ſoin de les enrichir en les étendant, & de les proportionner à l'intelligence des eſprits ordinaires. Si la matiere l'exige, il diviſera auſſi le genre en eſpeces, ſans rien omettre d'eſſenciel & ſans rien ajouter de ſuperflu. Mais de quelle maniere & dans quelles circonſtances fera-t-il uſage de ces préceptes ? Cette queſtion n'eſt point ici de mon reſſort.

Ce n'eſt pas aſſez d'être verſé dans l'Art de la Logique, il faut encore qu'il connoiſſe les regles & les maximes de la Morale : autrement, pourra-t-il parler avec dignité, avec nobleſſe, & avec abondance, ſur le reſpect qu'on doit aux Dieux, ſur le mépris de la mort, ſur l'attachement réciproque des peres & des enfans, ſur l'amour de la Patrie, ſur ce qui eſt bien, ſur ce qui eſt mal, ſur les vertus & les vices, ſur les devoirs de l'homme, ſur la douleur & le plaiſir, enfin ſur les illuſions de l'eſprit & ſur les paſſions du cœur? Ces ſujets ſont fort communs, & on les traite ſans exactitude & ſans intérêt, lorſqu'on eſt dénué des ſecours de la Philoſophie.

XXXIV. Ce que je dis ici regarde moins la forme que la matiere du Diſcours; car avant de ſonger à la maniere de s'exprimer, je veux que l'Orateur puiſſe donner ſur chaque ſujet des idées qui plaiſent aux gens inſtruits. Je demande auſſi qu'il n'ignore pas la Phyſique & l'Hiſtoire Naturelle, afin qu'à l'exemple de Periclès, ſon ſtyle prenne ce caractere de grandeur & de majeſté qu'on remarque dans la Nature.

S'il doit être inſtruit de l'harmonie des corps céleſtes & de toutes les parties de l'Univers, il doit l'être également de ce qui forme l'accord & l'harmonie des ſociétés & des individus. On ne peut ſe paſſer au Barreau du Droit civil; n'eſt-il pas ridicule de vouloir, ſans être initié dans la Juriſprudence, défendre des Cauſes uniquement fondées ſur les Loix & les Coutumes?

Qu'il étudie auſſi l'Hiſtoire; qu'il connoiſſe les uſages anciens, & les principes d'adminiſtration, des Empires ou des Rois fameux qui ont dominé ſur la Terre, & ſur-tout ceux de Rome. L'Ouvrage d'Atticus, notre ami (*a*), peut lui être d'un grand ſecours; quoiqu'il ait renfermé dans un ſeul volume l'Hiſtoire de ſept cents ans, il n'a rien omis d'eſſenciel, & il a marqué les époques avec exactitude. Ignorer ce qui s'eſt paſſé avant que nous fuſſions au monde, c'eſt être toujours enfant; & que ſavons-nous, dans la courte durée de la

---

(*a*) Outre ſes Annales, Pomponius Atticus fit un autre Ouvrage *de Imaginibus & Conſulatu Ciceronis*.

vie, si, à la connoissance de ce qui est arrivé de nos jours, nous ne joignons pas celles des siecles passés? J'ajouterai qu'en citant des exemples de l'Antiquité, le Discours devient imposant & agréable.



*Ce que l'Orateur doit obſerver dans chaque genre d'Eloquence, dans chaque eſpece de Cauſes, & dans chaque partie de ſon Diſcours.*

MUNI de ces ſecours, l'Orateur peut ſe préſenter dans la carriere ; mais avant de parler en public, il doit bien examiner la nature & le genre de chaque Cauſe. Il ne doit pas ignorer que toute diſcuſſion roule ſur les choſes ou ſur les mots ; que relativement aux choſes, il eſt queſtion de ſavoir ſi le fait eſt vrai ; s'il eſt permis ; de quel nom on doit le qualifier : & relativement aux mots, s'il y a de l'équivoque ou de la contradiction. Toutes les fois que le ſens littéral des paroles ne ſemble pas conforme à l'intention de ceux qui les emploient, il y a une eſpece d'ambiguité ; ce qui arrive ordinairement par l'omiſſion de quelques mots ; d'où l'on voit que c'eſt le propre de l'ambiguité d'offrir à l'eſprit deux idées différentes.

XXXV. Comme il n'y a que trois

genres de Causes, les regles sur les preuves qu'on doit employer dans chacune, sont en petit nombre. La Rhétorique ne connoît que deux sources d'où l'on tire les preuves ; & j'en ai parlé ailleurs (*a*). Les unes sont prises du fond du sujet ; & les autres des accessoires. Le succès dépend de la maniere de les mettre en œuvre ; car il est aisé de découvrir les raisons qu'il est à propos de donner.

Que reste-t-il maintenant à faire par rapport à la composition ? 1°. Il faut commencer par un exorde, qui nous concilie la bienveillance des Auditeurs, qui les rende attentifs, & qui les dispose à nous écouter favorablement. 2°. Exposer les faits d'une maniere si claire, si courte & si plausible, que tout le monde apperçoive l'état de la question. 3°. Etablir solidement nos moyens, & détruire ceux de l'Adversaire par des raisonnemens justes & placés avec tant d'art, que l'on sente la liaison des uns avec les autres. 4°. Enfin, terminer le Discours par une pérorai-

(*a*) Dans les Livres *de Inventione Rhetoricâ*, dans les *Partitions Oratoires*, les *Topiques*, & même dans les *Dialogues de l'Orateur*.

ſon qui excite ou calme les paſſions. Il ſeroit difficile d'expliquer ici les différentes méthodes qu'on peut employer en traitant ces quatre parties du Diſcours, car elles varient à l'infini.

Comme je ne me propoſe pas de donner des préceptes ſur l'Eloquence, mais de rendre l'idée que je me forme du parfait Orateur, le talent de diſcerner en toutes choſes ce qui convient, eſt la premiere qualité qui me paroît néceſſaire. Il ne faut jamais perdre de vue les circonſtances où l'on ſe trouve; car le même ſtyle n'eſt pas applicable à toute ſorte de Cauſes, ni à toute ſorte d'Orateurs, de Juges, d'Adverſaires ou de Cliens.

XXXVI. L'homme éloquent ne manquera donc point aux convenances; il ne traitera point d'une maniere ſtérile les ſujets riches & abondans, ni d'un ſtyle trop ſimple les matieres élevées, ni avec une élocution pompeuſe les petites choſes; en un mot, ſon langage prendra toujours le ton de ſon ſujet.

La modeſtie & la retenue accompagneront ſes exordes; le faſte & l'emphaſe en ſeront bannis; on y trouvera des penſées vives & frappantes, propres à lui

concilier les eſprits, ou à les indiſpoſer contre ſon Adverſaire.

Ses narrations ſeront vraiſemblables ; elles expliqueront nettement les faits, mais d'un ſtyle plus voiſin du genre familier que de l'hiſtorique.

S'il s'agit d'une petite Cauſe, le ton des preuves & de la réfutation ſera ſimple ; mais ſi elle eſt ſuſceptible des figures & des mouvemens de l'Eloquence, l'Orateur déploiera toutes les reſſources de l'Art, afin de s'emparer des eſprits & de leur inſpirer les ſentimens qu'il voudra.

Il y a deux choſes principales qui font admirer ſon talent ; l'une conſiſte à traiter la queſtion d'une maniere générale ; & l'autre eſt l'amplification : toutes les parties d'un Diſcours oratoire doivent offrir quelques genres de beautés ; on ne doit pas y trouver un mot qui ne ſoit élégant ou noble : cela ne ſuffit point ; il faut donner à ſon ſtyle un caractere plus animé, en y répandant de tous côtés des rayons de lumiere.

Toutes les parties du Diſcours ſont ſuſceptibles d'amplification ; mais elle brille ſur tout lorſqu'on l'emploie

dans les *lieux communs*. On les appelle *lieux communs*, parce qu'ils conviennent à pluſieurs Cauſes.

Quel que ſoit le point de la queſtion, on peut le ramener à une vue générale; j'en excepte ſeulement les cas où l'on recherche la vérité d'un fait particulier; il faut alors recourir aux conjectures.

Si notre Orateur traite ſa queſtion d'une maniere générale, il ne ſuivra point la méthode des Péripatéticiens, quoiqu'elle ait du mérite & qu'elle ſoit obſervée par Ariſtote; il ſe ſervira d'un ſtyle plus fort & plus nerveux, & il l'entremêlera de traits véhémens contre l'Adverſaire, & de traits favorables à ſon Client.

Soit que l'Orateur emploie l'amplification à groſſir les objets ou à les diminuer, il eſt ſûr qu'avec ce moyen il réuſſit à donner à tout de la vraiſemblance & de l'intérêt; il l'inſere dans l'expoſition des preuves & ailleurs, mais principalement dans la péroraiſon.

XXXVII. Ce que les Grecs appellent ἠθικὸν, & les mouvemens pathétiques employés avec art, contribuent auſſi à

faire admirer l'Eloquence (*a*). On donne le nom d'ἠθικον à ces morceaux où l'on peint le caractere & le génie des personnes, & les usages de la vie. On emploie les mouvemens pathétiques lorsqu'il faut porter le trouble dans l'ame & y exciter le tumulte des passions, en quoi consiste le triomphe de l'Eloquence. Le premier genre de beautés est doux, agréable, insinuant, & très-propre à captiver la bienveillance : le second, ardent, impétueux, vient fondre sur les Auditeurs avec tant de violence qu'ils n'y peuvent résister.

Quoique j'aye des talens médiocres & plus que médiocres, c'est par ces traits de véhémence que j'ai souvent terrassé mes Adversaires ; c'est par eux que j'ai réduit au silence Hortensius, cet illustre Orateur, qui défendoit son ami accusé d'une foule de crimes (*b*) ; c'est par eux que j'ai fermé la bouche à l'au-

(*a*) Les Grecs donnent aux morceaux où l'on peint le caractere, le génie des personnes, & les usages de la vie, le nom de ἠθικον ; & aux mouvemens pathétiques, celui de παθητικον.

(*b*) Dans les Verrines.

dacieux Catilina en plein Sénat (*a*), & que dans une Cause particuliere, mais importante (*b*), j'ôtai à Curion la force de répondre un seul mot, & que je l'obligeai de dire qu'on l'avoit ensorcelé.

Que dirai-je des mouvemens pathétiques & de l'art d'exciter la compassion & la pitié, dont j'ai fait si souvent usage? Lorsque nous plaidions plusieurs la même Cause, on ne manquoit pas de me charger de la péroraison; je passois pour m'en bien acquitter, mais il faut attribuer ces succès aux sentimens de douleur qui me pénétroient, plutôt qu'à mes talens naturels.

On peut juger par la lecture de mes

---

(*a*) Voyez les Catilinaires.

(*b*) Ce Discours n'est point arrivé jusqu'à nous : mais Cicéron raconte ce fait dans le Dialogue sur les Orateurs illustres, N°. 217 des éditions latines : il défendoit Titinia, femme de Cotta. Curion prit la parole en faveur de Servius Nævius, l'accusé; & ; oubliant tout à coup son Discours, il dit, pour son excuse, que les sortiléges & les enchantemens de Titinia lui ôtoient la mémoire.

Diſcours (*a*), s'ils méritent l'accueil qu'ils reçurent ; j'obſerverai toutefois que les Pieces d'Eloquence perdent beaucoup à être lues, car on ne retrouve plus ſur le papier le feu & l'énergie que leur prête l'action : & comment y tranſporter la vive impreſſion que je cauſai, lorſqu'à la fin de ma Harangue pour Sylla, je ſoulevai ſon fils entre mes bras, & que, le montrant aux yeux de l'Aſſemblée, j'arrachai les larmes de tous les Auditeurs ? ou lorſque dans la défenſe d'un accuſé non moins illuſtre (*b*), je parus ſi touché en prenant mon Client d'une main & ſon fils de l'autre, que je remplis la ſalle de pleurs, de ſanglots, & de gémiſſemens ?

XXXVIII. Il ne ſuffit pas de faire naître la pitié dans l'ame des Juges ; il faut tour à tour les irriter, les adoucir, exciter en eux l'envie, le zele, le mépris, l'admiration, la haine, l'amour, le déſir,

---

(*a*) Voyez la péroraiſon des Plaidoyers pour Sextus Roſcius, pour Milon, pour Rabirius Poſthumius, &c.

(*b*) Il paroît que l'Orateur Romain fait ici alluſion à ſon Plaidoyer pour L. Flaccus.

le dégoût, l'eſpérance & la crainte, la joie & la triſteſſe. Mes Diſcours contre Verrès, & mes Plaidoyers en faveur de mes amis (*a*), offrent des exemples de la maniere d'enflammer chacune de ces paſſions.

Il n'eſt point de moyens d'émouvoir ou de calmer les eſprits que je n'aye tentés, je dirois même que je n'aye perfectionnés, ſi je le penſois ainſi, ou ſi je ne craignois pas d'être accuſé de préſomption. Mais, comme je l'ai déjà obſervé, je dois mes ſuccès à la vive émotion que j'éprouvois, plutôt qu'à mon génie.

Il eſt difficile d'échauffer ceux qui nous écoutent, ſi nous ne ſommes pas échauffés nous-mêmes. Je citerois le petit nombre de morceaux remplis de chaleur qu'offrent les Orateurs de Rome, ſi vous ne les aviez lus.

Craſſus nous a laiſſé peu de Diſcours d'Eloquence; & ce ne ſont ni des Plaidoyers ni des accuſations : Hortenſius parloit mieux qu'il n'écrivoit, & nous

(*a*) Dans ceux pour Cluentius, pour Ligarius, par exemple,

n'avons rien de Marc-Antoine, de Sulpicius, ou de Cotta.

J'en chercherois dans les Orateurs Grecs, s'il convenoit ici de citer des Etrangers. Quant aux Orateurs Latins, vous ſavez qu'il n'en reſte pas dans leurs Ouvrages.

Puiſque les traits de cette élocution ardente & paſſionnée nous manquent, tâchons du moins de les concevoir, ou, ſi vous voulez abſolument des modeles, prenons les Harangues de Démoſthenes, & ſur-tout la défenſe de Cteſiphon; ce grand Orateur, réduit à ſe juſtifier, y fait le récit de ſes actions, des conſeils qu'il donna, & des ſervices qu'il rendit à la Grece; ſon Diſcours répond à l'idée que je me forme des beautés de ce genre, & je n'imagine rien de plus achevé.



*DES figures de mots, des figures de pensées, & de quelques autres ornemens du Discours oratoire.*

XXXIX. PARLONS actuellement du travail de notre Orateur dans la composition de son style : ce que vous venez de lire doit vous avoir donné quelques idées là-dessus, car j'ai déjà indiqué les ornemens qui conviennent aux mots en eux-mêmes, & aux mots liés ensemble dans le tissu de la période. Ses expressions, sans en excepter aucune, auront de l'élégance ou de la noblesse ; il parsemera son Discours de métaphores : les métaphores agitent l'esprit, elles le transportent tout d'un coup d'un objet à un autre ; & ces rapprochemens, ces vives, & promptes émotions causent un plaisir inexprimable.

Il arrangera ses mots de maniere à produire ces figures éclatantes qu'on peut comparer aux décorations magnifiques qui remplissent le Théatre ou le Forum les jours de fêtes & de réjouis-

ſances, & qui attirent les regards de tout le monde, non parce qu'elles ſont le ſeul ornement du ſpectacle, mais parce que le vif éclat dont elles brillent frappe davantage les yeux.

Les figures de mots produiſent le même effet. On embellit le Diſcours & on lui donne du luſtre, lorſque les termes ſont répétés à propos; lorſqu'on les emploie dans un ſens métaphorique; lorſque la même expreſſion commence ou termine pluſieurs périodes de ſuite; lorſque le mot ayant été mis à l'entrée d'une phraſe, ſe retrouve encore au milieu & à la fin, ou qu'il prend à la fin de la phraſe un ſens différent de celui qu'il avoit eu d'abord; lorſque pluſieurs mots ont la même chute & la même terminaiſon; lorſque l'Orateur oppoſe des mots à d'autres mots contraires; lorſque rappelant à chaque membre de la période une partie de ce qui a précédé, il s'éleve ou deſcend par gradation; lorſqu'il met pluſieurs verbes de ſuite, ſans les lier par des conjonctions (*a*); lorſque,

(*a*) Comme dans cet exemple : *abiit, exceſſit, erupit, evaſit.*

feignant de taire certaines choſes, il apporte les raiſons d'un ſilence qu'il ne garde pas ; lorſqu'il ſe reprend & ſe corrige lui-même, comme s'il s'étoit trompé ; lorſqu'il exprime ſon étonnement & ſes plaintes par des exclamations ; ou enfin lorſqu'il emploie les divers cas d'un même nom (*a*).

Les figures de penſées ont encore plus d'eclat & font une impreſſion bien plus forte. Démoſthenes les emploie ſouvent, & c'eſt pour cela, diſent pluſieurs perſonnes, qu'il nous paroît ſi admirable. Il a peu de morceaux qui ne ſoient anoblis & relevés de cette maniere. Ainſi on peut établir en principe, que parler éloquemment, c'eſt revêtir toutes ſes penſées, ou du moins la plupart, de ces images vives & lumineuſes qu'on appelle figures. Elles vous ſont très-con-

(*a*) En voici un exemple : *Senatus eſt ſummi Imperii Conſilium : Senatui Reipublicæ curâ mandatur : ad Senatum in dubiis periculoſiſque rebus omnis Civitas reſpicit*. Cicéron parle d'un bien plus grand nombre de figures de mots dans le troiſieme Dialogue de l'Orateur ; mais il n'a voulu citer ici que les plus remarquables.

Voyez auſſi la Rhétorique à Herennius.

nues, mon cher Brutus, & il eſt inutile d'en rappeler ici les noms, ou d'en donner des exemples ; il ſuffit d'indiquer cette reſſource de l'Art.

XL. Je demande donc que notre Orateur ſache préſenter la même choſe ſous différens points de vue, & tenir l'eſprit de l'Auditoire attaché long-temps ſur un même objet ; qu'il ait le talent d'affoiblir ce qui peut lui être défavorable, & de tourner ſon Adverſaire en ridicule ; de s'écarter de ſon ſujet, & de donner le change aux Juges, par une digreſſion amenée à propos ; qu'il annonce les points qu'il va traiter ; qu'après avoir établi la queſtion d'une maniere préciſe, il définiſſe ce dont il s'agit ; qu'enſuite il revienne ſur ſes pas ; qu'il reprenne en peu de mots ce qu'il a déjà dit, & qu'en concluant il renforce ſes preuves.

Je demande encore qu'il ſache preſſer l'Adverſaire par de vives interrogations ; qu'il ſe réponde à lui-même, comme s'il étoit interrogé ; qu'il cache l'ironie ſous le maſque de l'éloge ; qu'il paroiſſe quelquefois incertain de ce qu'il doit dire, ou de la maniere dont il doit s'exprimer ; qu'il faſſe des diviſions

exactes ; qu'il passe sous silence certaines choses, & qu'il semble les négliger ; qu'il prévienne les esprits avant d'exposer ses preuves ; qu'il rejette sur ceux qu'il combat, les fautes qu'on lui impute ; qu'il entre, pour ainsi dire, en délibération avec les Juges & avec son ennemi.

Il faut qu'il sache peindre les mœurs, prêter à ses personnages le langage qui convient à chacun, & faire parler les choses inanimées ; qu'il aille au devant des objections ; qu'il produise des similitudes ou des exemples ; qu'il ramene chaque objet à son véritable point de vue ; que si l'Adversaire veut l'interrompre, il l'arrête ; qu'il dévoile ce que son ennemi doit craindre ; qu'il ose s'adresser aux Juges avec une noble hardiesse ; qu'il se livre quelquefois à des mouvemens d'indignation & de colere ; qu'il emploie les reproches & les réprimandes ; qu'en d'autres momens il recoure à la priere & aux supplications ; qu'il trouve des remedes aux maux dont on se plaint ; qu'il forme tour à tour des imprécations & des vœux ; & qu'enfin il mette dans ses Discours un air d'épanchement qui flatte les Auditeurs.

Il ne doit pas négliger les autres ressour-
ces de l'Eloquence ; il faut qu'au besoin
il donne de la précision à son style ;
qu'il peigne les objets avec tant de vé-
rité qu'on croie les avoir sous les yeux ;
qu'il emploie adroitement l'hyperbole ;
que les mots dont il se sert réveillent
dans l'esprit une foule d'idées acces-
soires ; qu'il égaye son sujet, & qu'il
ait l'art de dessiner habilement des por-
traits. Voilà le vaste champ qui fournit XLI.
à l'Orateur ses traits de beauté ; mais
s'il dispose sans art cette multitude d'or-
nemens, s'il ne sait pas les assortir &
les enchaîner, il ne parviendra point
au comble de la gloire.



*L'ORATEUR Romain prouve que, ſans avilir ſa gloire & dégrader ſes talens, il peut faire des Traités de Rhétorique, & enſeigner à ſes Concitoyens les regles de l'Eloquence.*

MAINTENANT que j'en ſuis à l'art d'aſſortir & d'enchaîner les beautés de l'élocution, je ſens augmenter le trouble que j'éprouvois en commençant cet Ecrit. Je crains d'eſſuyer les reproches des envieux, eſpece de gens qu'on rencontre par-tout, & même de mes amis & des partiſans les plus zélés de ma gloire : on ſe plaindra peut-être de voir un homme qui a rendu des ſervices ſi importans à la République, & dont le patriotiſme a reçu du Sénat & du Peuple des éloges extraordinaires, de le voir, dis-je, publier des Ouvrages ſur la Rhétorique.

Si je me contentois de répondre que je n'ai pu réſiſter aux vives ſollici-

tations d'un intime ami, d'un Citoyen illuſtre, dont la demande n'avoit rien en ſoi que d'honnête & d'eſtimable, cette excuſe devroit ſuffire. Mais ſi j'ajoute que j'ai voulu donner des regles aux jeunes Orateurs, & leur applanir les difficultés de l'Art; quel homme juſte oſera me blâmer? Ne ſait-on pas combien l'Eloquence influe ſur l'adminiſtration des Républiques? que dans la paix elle a toujours tenu le premier rang, tandis que la Juriſprudence n'obtient que la ſeconde place? qu'elle fut toujours en poſſeſſion, à Rome, du crédit, de la gloire, & du pouvoir? qu'à toutes les époques de notre Hiſtoire, la Science des Loix fut réduite à enſeigner les moyens d'intenter une action, de ſe garantir des ſurpriſes d'un accuſateur? que les Juriſconſultes furent ſouvent obligés d'emprunter le ſecours de l'Eloquence, pour conſerver leur propre domaine.

S'il fut toujours glorieux d'enſeigner le Droit civil, ſi les plus illuſtres Romains ont toujours été flattés de faire de leur maiſon une Ecole de Juriſprudence; comment peut-on blâmer ceux qui écrivent ſur l'Art oratoire, & qui

ſe donnent la peine d'inſtruire nos jeunes Romains ?

Si c'eſt un mal de s'énoncer en Orateur, il faut bannir à jamais l'Eloquence : mais ſi le talent de la parole couvre tout à la fois de gloire ceux qui le poſſedent, & la nation entiere ; pourquoi ſeroit-il honteux d'étudier ce qui procure tant d'hommages ? & comment y auroit-il du déshonneur d'enſeigner ce qu'il eſt beau de connoître !

XLII. Dira-t-on qu'il eſt d'uſage d'enſeigner la Juriſprudence, & que c'eſt une nouveauté parmi nous d'écrire ſur la Rhétorique ? J'avoue que la remarque eſt vraie ; mais elle ne prouve rien. Les Juriſconſultes ne perdent point de temps à inſtruire des Eleves ; ils répondent à ceux qui viennent les conſulter, & ces réponſes ſervent de leçons à leurs Diſciples. Les Orateurs, au contraire, paſſent leur vie à méditer les Cauſes qu'ils doivent plaider, à travailler leurs Diſcours, ou à parler en public ; & s'il leur reſte quelques heures, ils les deſtinent au délaſſement de l'eſprit & du corps : & comment trouveroient-ils aſſez de loiſir pour donner des leçons de leur Art ? D'ailleurs

nos anciens Orateurs avoient plus de génie que de connoissances, plus de talent pour plaider ou pour haranguer, que pour former des Eleves; au lieu que je suis peut-être plus propre à enseigner les regles de l'Eloquence, qu'à les mettre en pratique.

Ajoutera-t-on qu'il est ignoble de donner des leçons de Rhétorique? oui, s'il s'agissoit d'enseigner à la maniere de l'Ecole: mais si je ne veux donner ici que des conseils, parler seulement des réflexions que j'ai faites, proposer mes idées sous la forme du doute; pourquoi ce travail seroit-il avilissant? & n'est-il pas glorieux de rendre les hommes plus parfaits qu'ils ne sont? Si l'on ne déroge point à sa dignité, lorsqu'on apprend aux Romains par quels moyens & par quelles formules on rend valable l'aliénation des biens consacrés aux Dieux (*a*); pourquoi y dérogeroit-on

(*a*) Il y avoit chez les Romains deux sortes de choses consacrées à la Religion; les unes étoient publiques, & la Loi des Douze Tables défendoit de les aliéner; les autres étoient des fonds de terre, ou des propriétés appartenant à des particuliers employés au service des

en leur apprenant l'art de défendre avec éloquence cette même aliénation ?

Ceux même qui ne connoiſſent pas bien les Loix, diſent encore les Critiques, exercent néanmoins la profeſſion de Juriſconſultes, au lieu que les plus habiles Orateurs cachent leur Art ; preuve certaine que la Juriſprudence eſt agréable aux hommes, & que l'Eloquence leur eſt ſuſpecte.

Mais je demande ſi l'artifice d'un Diſcours peut tellement ſe cacher, qu'il échappe à la pénétration des Auditeurs ; ou ſi l'on fait tort à ſa réputation, en dévoilant les regles d'un Art auquel le monde attache une ſi haute idée de gloire. Mes rivaux, je le ſais, diſſimulent l'artifice de leur compoſition ; pour moi, je me ſuis toujours vanté d'avoir appris la Rhétorique : & pourrois-je ne pas en convenir, puiſque je n'ai quitté Rome dans ma jeuneſſe, & n'ai paſſé la mer que pour acquérir ces connoiſſances ; puiſque ma maiſon fut toujours remplie de Philoſophes & de Rhé-

Dieux : on pouvoit, en certains cas, aliéner celles-ci. Cicéron, dans ce paſſage, ne fait point alluſion aux premieres.

teurs (*a*)? Mes Plaidoyers, mes Harangues, & mes autres Ecrits, annoncent un homme qui a beaucoup étudié, & je le diſſimulerois en vain : j'avoue donc mes études, au riſque de faire dire que j'en ai mal profité.

XLIII. Je conviens néanmoins que le reſte de cet écrit a quelque choſe de moins noble que le commencement; je vais parler de l'Art d'arranger des mots, de meſurer & de compter des ſyllabes : cet Art eſt néceſſaire à l'Orateur; mais il y a plus de gloire à le mettre en pratique qu'à l'enſeigner. Il en eſt de l'Eloquence comme de ces arbres majeſtueux, dont on admire la hauteur : leurs racines n'offrent rien d'agréable à la vue, quoique la tige & les branches ne puiſſent ſubſiſter ſans les racines.

Soit que le déſir de vous ſatisfaire, mon cher Brutus, ſoutienne mon courage, ſoit qu'il y ait de la foibleſſe à

---

(*a*) Voyez à la fin du Dialogue ſur les Orateurs illuſtres, les voyages que fit Cicéron pour s'inſtruire dans l'Eloquence, & l'avidité avec laquelle il profita de l'entretien & des leçons des Rhéteurs.

rougir de sa profession, j'avoue que j'ai du plaisir à composer ce Traité. J'ai cependant cru devoir prévenir les objections des Critiques.

Quand je n'aurois pas tous ces motifs, qui seroit assez sévere & d'assez mauvaise humeur, pour ne pas trouver bon, qu'au lieu de m'abandonner à l'oisiveté ou à la tristesse, je cherche de la consolation dans les Belles-Lettres? Je ne puis plus vaquer aux fonctions du Barreau, ni aux affaires publiques; qu'il me soit du moins permis de cultiver en silence un Art que j'exerçois autrefois au Sénat, sur la Tribune aux Harangues, & au pied de nos Tribunaux. Au reste, la Rhétorique ne m'occupe pas tout entier; je prépare des Ouvrages beaucoup plus importans; &, si je parviens à les finir, on verra que mes compositions solitaires ne le cedent point à mes Discours publics (*a*).

---

(*a*) C'est sur la fin de sa carriere, que Cicéron composa ses Ouvrages de Philosophie, comme nous le dirons dans l'introduction des *Tusculanes*, *des Offices*, *de la Nature des Dieux*, *de la Divination*, *des Loix*, & *de l'Entretien sur les biens & les maux*, &c.



## *DE l'arrangement des Mots, & de la construction de la Période.*

XLIV. JE reviens à mon ſujet. On doit arranger les mots de façon que les dernieres ſyllabes ſe lient avec les premieres; employer des expreſſions dont la douceur flatte l'oreille, & dont l'aſſemblage produiſe des ſons agréables; enfin, donner à la période entiere un tour harmonieux & une juſte cadence. Voyons comment on forme cette charmante ſtructure, qui exige des ſoins, mais des ſoins qui ne ſoient pas trop marqués. On ſeroit obligé de ſe livrer à un travail puéril & infini, ſi on vouloit y mettre l'exactitude ſcrupuleuſe que Scævola reproche aux Ouvrages d'Albutius, & dont il ſe moque ingénieuſement dans ces vers du Poëte Lucile :

Que vos phraſes ſont jolies, Albutius!
Que vous y mettez d'adreſſe & de ſoins!
On diroit que ce ſont des ouvrages de marqueterie ou de moſaïque.

Je ne veux pas qu'on apperçoive ces ſoins minutieux dans l'arrangement des mots : l'uſage & l'exercice apprendront à l'Orateur à combiner ſes expreſſions d'une maniere heureuſe & qui ne ſoit point pénible. En liſant, on voit d'un coup-d'œil les ſyllabes qui précedent & celles qui ſuivent : ainſi l'Orateur exercé apperçoit, dès le premier abord, les termes qui conviennent le plus, & ceux dont la rencontre & le choc produiroient des *hiatus* & un ſon déſagréable. Les penſées les plus belles & les plus nobles, énoncées en termes mal tiſſus, bleſſent l'oreille ; car la délicateſſe de cet organe eſt extrême. Le dernier des Romains évite le concours des voyelles, & il eſt eſſenciel d'y prendre garde.

Certaines gens blâment Théopompe d'avoir porté ce ſoin juſqu'à l'excès : ſi ſon Maître Iſocrate lui en donna l'exemple, Thucydide eut moins de délicateſſe ; & Platon, Ecrivain encore plus illuſtre, a mépriſé ces ſcrupules, non ſeulement dans ſes Dialogues, genre d'écrire où doit régner en effet la liberté de la converſation, mais dans l'Oraiſon funebre qu'il prononça, ſelon

l'usage d'Athenes, à l'honneur des Citoyens qui furent tués en combattant pour la Patrie. On y trouve beaucoup de voyelles & de consonnes qui s'entrechoquent, & des rencontres que Démosthenes évitoit comme un défaut : néanmoins il charma tellement les Athéniens, qu'ils ordonnerent de le prononcer tous les ans, au renouvellement de cette solennité.

XLV. Laissons les Grecs disputer là-dessus. On ne veut pas que nous placions un mot finissant par une voyelle, à côté d'un second qui commence par une autre. Caton le Censeur, malgré l'austérité & la négligence de sa diction, s'assujettissoit à cette regle. Tous nos Poëtes anciens l'observoient aussi, à moins que la mesure du vers ne les contraignît à faire des *hiatus*. Nævius dit sûrement à regret :

*Vos qui accolitis Histrum fluvium atque Algidam ;*

& ailleurs :

*Quam numquam nobis Graii, atque Barbari.*

Ennius n'a employé qu'une fois cette licence, *Scipio invicte*.

Je l'ai employé moi-même dans c
vers :

*Hoc motu radiantis Etesiæ in vada ponti* (*a*).

Quoique les Grecs approuvent ces sorte
de libertés, nos Poëtes se les permet
tent très-rarement.

Mais pourquoi ne parler que de
voyelles ? nos anciens Poëtes poussoien
la délicatesse plus loin ; souvent, afi
d'avoir une breve, ils retranchent le
consonnes finales des mots ; ils disent
*multi' modis*, *vas' argenteis*, *palm*
*& crinibus*, *tecti' fractis*, au lieu d
*multis modis*, *vasis argenteis*, *palmi*
*& crinibus*, *tectis fractis*.

Ils changent aussi les noms propres
afin de les rendre plus doux & d'une
prononciation plus facile. Comme de
*duellum* on avoit fait *bellum*, & *bis*
de *duis*, ils se crurent en droit d'appeler
*Bellius*, *Duellius* qui vainquit
les Cartaginois dans un combat naval,
& dont les ancêtres avoient toujours
porté ce dernier nom.

---

(*a*) Ce vers est tiré de la Traduction du
Poëme d'Aratus. Cicéron fit cette Traduction
dans sa jeunesse.



D'autres fois, pour plaire à l'oreille, ils raccourciſſent les mots, ſans égard à l'uſage : n'eſt-ce pas par ce motif qu'*Axilla* (*a*), un de vos ancêtres, fut appelé *Ala*? Ils jugerent ſans doute que l'*x* formoit un ſon rude, & qu'il falloit le ſupprimer. L'uſage, qui adoucit toujours les mots, a retranché la lettre *x* en bien des occaſions ; il a fait de *Maxillæ*, *MALÆ* ; de *Taxilli*, *TALI* ; de *Vexillum*, *VELUM* ; de *Paxillus*, *PALUS*.

Ils ne craignent pas non plus de former un ſeul mot de deux ou trois : c'eſt de là que ſont venus *ſodes*, pour *ſi audes* ; *ſis*, pour *ſi vis* ; *capſis*, pour *cape ſi vis* ; *ain'*, pour *aiſne* ; *nequire*, pour *non quire* ; *malle*, pour *magis velle* ; *nolle*, pour *non velle* : nous diſons encore *dein* & *exin*, au lieu de *deinde* & d'*exinde* ; & ſi l'on ne met pas la prépoſition *cum* avant *nobis*, comme on la met avant *illis*, ſi l'on ne dit pas *cum nobis* (*b*), mais *nobiſcum*, c'eſt

(*a*) On lit dans le Texte *Ahala* ; mais c'eſt une faute, ou bien on prononçoit *Ala*.

(*b*) On peut voir dans les Commentateurs, de quelle maniere *cum nobis* préſenteroit à

pour ne pas présenter à l'esprit une image déshonnête. Afin d'éviter cet inconvénient, j'ai placé *autem* entre *cum* & *nobis*, & j'ai dit *cum autem nobis*. De *nobiscum* & *vobiscum* sont venus, par analogie, *tecum* & *mecum*, au lieu de *cum te* & de *cum me* (*a*).

XLVI. Quelques Modernes veulent corriger les formes du langage des Anciens; mais ils s'y prennent un peu tard : lorsqu'ils lisent dans un vieil Auteur : *Proh Deûm atque hominum fidem*, ils substituent *Deorum*, comme si *Deûm* étoit une faute : l'usage permettoit autrefois cette syncope.

Quand on se propose d'imiter ou de censurer ces locutions, il est donc né-

---

l'esprit une image déshonnête. Au reste, la rencontre de l'*m* & de l'*n* dans *cum nobis*, est désagréable; & elle ne l'est pas dans *cum illis*; & cette raison empêcha si bien les Romains de dire *cum nobis*, qu'ils ne disoient pas non plus *cum vobis*, quoique le son de ces deux mots ne rappellât rien d'obscene.

(*a*) J'observerai encore ici que *cum te* & *cum me* produisent des sons désagréables, & que l'analogie seule n'a pas déterminé les Romains à dire *tecum* & *mecum*.

cessaire d'examiner si elles sont douces à l'oreille, si elles n'offrent point de cacophonie, & ensuite si elles sont d'usage; car les anciens Poëtes n'avoient pas toujours des principes bien fixes. Le même Ecrivain qui disoit, malgré la coutume : *Patris mei meûm factûm pudet*, au lieu de *meorum factorum; exitiûm examen rapit*, au lieu d'*exitiorum*, ne dit pas *liberûm*.

*Neque tuum unquam in gremium extollas liberorum ex te genus ;*

& ailleurs : *Namque Æsculapî liberorum*; quoique la plupart des Romains emploient aujourd'hui ces expressions : *Cupidos liberûm, in loco liberûm.*

Un autre (*a*) dit, dans sa Tragédie de *Chrysès* :

*Cives, antiqui amici majorum meûm.*

Jusque-là l'usage le permettoit; mais il ajoute :

*Consiliûm, auguriûm, atque extûm interpretes,*

(*a*) Pacuvius.

ce qui n'étoit peut-être pas ufité, & qui eft un peu dur (*a*); il pourfuit en ces termes :

*Poftquam prodigiûm horriferûm, portentûm pavos* (*b*).

Il eft fûr que tous les neutres ne permettent point cette fyncope ; je ne dirois pas volontiers : *Armûm judicium*, pour *armorum* ; cependant le même Poëte dit : *Nihilne ad te de judicio armûm accidit ?*

J'ai pourtant la hardieffe de dire, avec les Tables des Cenfeurs : *fabrûm* & *procûm*, au lieu de *fabrorum* & de *procorum*. Je me fers toujours de ces expreffions, *duûm virûm, trium virûm, decem virûm* ; & jamais de celles-ci : *duorum virorum*, *trium virorum*, ou *decem virorum*.

Accius a dit, à la vérité : *Video fe-*

(*a*) Ce vers eft dur, fans doute ; mais il feroit peut-être plus défagréable, s'il y avoit : *Confiliorum*, *Auguriorum atque extorum interpretes*.

(*b*) Il y a dans l'édition de Barbou, *pavos*. Des Commentateurs veulent qu'on life *pavor* ; mais on dit quelquefois *pavos*.

*pulchra dua duorum corporum;* &, dans un autre endroit : *Mulier una duûm virorum.* Je ſais bien que la regle demande *duorum;* mais, ſans m'arrêter à la conſtruction grammaticale, j'examine ce que permet l'uſage : quand il n'eſt pas bien fixe, je ſuis la maniere qui eſt la plus harmonieuſe ; ainſi je dis quelquefois, *Proh Deûm,* ou *proh Deorum* : ſi l'uſage eſt invariable, je ne manque pas de m'y conformer ; & je dis, *Trium virûm,* & non pas *virorum ; ſeſtertiûm nummûm,* & non pas *nummorum.*

XLVII. Il y a des gens qui ſe récrient contre ces expreſſions, *noſſe, judicaſſe ;* ils prétendent qu'il faut toujours dire, *noviſſe, judicaviſſe,* comme ſi nous ne ſavions pas que le mot entier *judicaviſſe* eſt plus conforme à la regle, mais que l'uſage permet d'y ſubſtituer *judicaſſe,* par ſyncope. Térence a ſuivi ces principes ; car, après avoir écrit : *Eho, tu cognatum tuum non noras* (a) ? on lit plus bas : *Stilponem, inquam non noveras ?*

(a) Phormio, Act. II, Scen. 2.

On dit *fiet*; mais on dit également *fit*, par ſyncope. On trouve l'un & l'autre dans ce paſſage du même Poëte :

*Quàm cara ſintque, poſt carendo intelligunt ;*
*Quàmque attinendi magni dominatus ſient* (*a*).

Ceux-ci diſent *ſcripſere*, & ceux-là *ſcripſerunt*. Je ne fais point de critique là-deſſus ; je vois que *ſcripſerunt* eſt plus conforme à la regle ; mais je ſuis volontiers l'uſage, qui cherche toujours a plaire à l'oreille.

On lit dans Ennius : *IDEM campus habet* (*b*) ; & le même Poëte dit ailleurs : *in Templis iſdem*, au lieu de *eiſdem* : *eiſdem* ſeroit plus régulier ; mais il manque de douceur ; *iiſdem* eſt

(*a*) C'eſt-à-dire : Ils connoiſſent le prix de ce qu'ils poſſédoient, lorſqu'ils en ſont dépouillés ; & ils s'apperçoivent enfin avec quel ſoin il faut conſerver l'empire & l'autorité dont on eſt revêtu.

(*b*) *Idem* eſt composé d'*is* & *demum*. Ennius crut, dans cet endroit, que le mot ſeroit plus agréable à l'oreille, s'il retranchoit l'*s* ; mais, ailleurs, il emploie *iſdem* au datif & à l'ablatif, parce qu'il eſt plus doux qu'*eiſdem* ou qu'*iiſdem*.

désagréable. Il est donc arrivé que, pour charmer l'oreille, l'usage a fait des fautes (*a*), & qu'on a sacrifié les regles de la Grammaire à la douceur de la prononciation. D'après cette maxime, je dis plus volontiers, *pomeridianæ quadrigæ*, que *postmeridianæ*; *me hercule*, que *me hercules*. Quoique *non scire* soit exact, il paroît aujourd'hui barbare : *nescire* est plus doux. Au lieu de *medi diem*, nous avons fait *meridiem*, qui est plus harmonieux.

La préposition *abs* ne se trouve à présent que dans les Livres de recette; & encore n'est-elle pas dans tous. Nous disons *amovit*, *abegit*, *abstulit*; & l'on ne peut discerner aujourd'hui lequel est le plus régulier de *ab* ou d'*abs*. *Absfugit* & *absfer* paroissent grossiers; on y a substitué *aufugit*, *aufer*. La préposi-

(*a*) Nous avons imité les Latins. Si la construction grammaticale choque l'oreille par des sons désagréables, nous ne craignons pas de faire un solécisme, pour les rendre plus doux; ainsi nous disons *mon épée*, *mon ame*, & non *ma épée*, *ma ame*; comme les regles de la Syntaxe le voudroient.

tion *ab* n'a jamais été changée d'une maniere aussi sensible (*a*).

Afin de désigner le contraire de *noti*, *navi*, *nari*, il falloit, selon la regle, faire précéder ces mots de la préposition *in*; mais on s'est apperçu qu'*ignoti*, *ignavi*, *ignari* étoient plus doux à l'oreille qu'*innoti*, *innavi*, *innari*.

On dit *ex usu*, & non pas *ex Republicâ*, parce que, dans le premier cas, la voyelle après l'*x* efface la dureté du son. C'est sur ce principe qu'on a formé les temps des verbes *exegit*, *edixit*, *effecit*, *extulit*, *edidit*.

La préposition *sub* a essuyé des changemens encore plus marqués, dans *subegit*, *summutavit*, *sustulit*.

XLVIII. Quant aux mots composés, n'a-t-on pas eu raison de substituer *insipientem*, *iniquum*, *tricipitem*, *concisum*, aux termes d'*insapientem*, *inæquum*, *tricapitem*, *concæsum*? Quelques-uns ont voulu dire *pertisum*, au lieu de *partæsum*; mais l'usage s'y est opposé.

L'usage n'a-t-il pas interverti les regles de la quantité dans la pronon-

(*a*) Dans *aufugit* & *aufer*, de *ab* on a fait *au*

ciation ? ainſi nous faiſons breve la premiere lettre d'*inclytus* & d'*inhumanus*, tandis que nous faiſons longue la premiere d'*inſanus* & d'*infelix* (*a*). La regle nous condamne, je le ſais bien ; mais l'oreille nous approuve. Demandez-vous pourquoi ? c'eſt parce que le mot eſt plus agréable. Enfin la regle eſt toujours ſubordonnée à l'harmonie.

Sachant que les Anciens n'aſpiroient l'*h* que devant les voyelles (*b*), & jamais devant les conſonnes, je prononçois autrefois *pulcros*, *cetegos*, *trium-*

(*a*) Les Romains, pour plaire à l'oreille, rendirent quelquefois breve la ſyllabe *in*, qui étoit naturellement longue : il paroît qu'ils lui laiſſerent ſa quantité longue, quand elle étoit ſuivie d'une *ſ* ou d'une *f*, comme dans les mots *inſanus*, *infelix*, que cite le Texte. Il ſemble qu'ils firent la même choſe de la prépoſition *cum* ; elle eſt longue dans les mots compoſés, lorſqu'elle précede des *ſ* ou des *f*, dans *conſervavit*, *confecit*, par exemple ; peut-être devient-elle breve devant toute autre lettre, dans *cŏmpoſuit*, *cŏncrepuit*, *cŏnjunxit*, par exemple. La quantité eſt marquée autrement dans les Dictionnaires ; mais il ne s'agit ici que de la maniere dont prononçoient les Latins, en dépit des regles.

(*b*) Comme dans *homo* & *vehicula*.

*pos*, *Cartaginem*: je fus enfin rappelé à la vraie prononciation, par les reproches continuels des Auditeurs; je reconnus ma faute, quoiqu'un peu tard, & je me remis à ſuivre l'uſage, malgré les principes que je m'étois faits. Cependant nous prononçons *Orcivios*, *Matones*, *Otones*, *Cæpiones*, *ſepulcra*, *coronas*, *lacrymas*, ſans *h*, parce que l'oreille n'eſt point bleſſée (*a*).

Ennius diſoit toujours *Burrus* & *Fruges*, au lieu de *Pyrrhus* & de *Phruges*, comme vous pouvez vous en convaincre par la lecture de ſes Ouvrages. Les anciens Romains ne vouloient ſe ſervir d'aucune lettre Grecque; depuis, nous en avons reçu deux dans notre Orthographe & notre prononciation (*b*): nos ancêtres ſoutenoient qu'il eſt abſurde de donner une terminaiſon latine aux génitifs & aux datifs écrits avec des lettres grecques, tandis que le nominatif avoit une terminaiſon abſolu-

(*a*) On écrivoit *Orchivios*, *Mathones*, *Othones*, *Cæphiones*, *ſepulchra*, *choronas*, *lachrymas*.

(*b*) L'*y* & le *ph* répondent à l'υ & au φ des Grecs.

ment Grecque. Nous disons & nous écrivons aujourd'hui *Phryges* & *Pyrrhum*, afin d'obéir à la délicatesse de l'oreille.

On trouvoit autrefois de l'élégance à supprimer la derniere lettre des mots terminés en *us*, à moins qu'ils ne fussent suivis d'une voyelle; ainsi on n'étoit point choqué de voir dans un vers : *Qui est omnibu' Princeps*, au lieu d'*omnibus Princeps ; -- Vitâ illâ dignu', locoque*, au lieu de *dignus*, *locoque* ; licence que les Poëtes modernes se garderoient bien d'employer. Si, dans l'enfance de l'Art & de la Langue, on s'est appliqué avec tant de soin à donner de la douceur à la prononciation, ne devons-nous pas redoubler d'efforts, maintenant que la Langue est perfectionnée, & que l'Art a fait des progrès ?

La nature des mots & la maniere de les employer offrant un vaste sujet (*a*), je donnerois plus d'étendue à ces détails, s'ils entroient dans le plan

(*a*) Marcus Varron écrivit plusieurs Ouvrages sur la nature des mots & la maniere de les employer.

de mon Ouvrage ; peut-être même en ai-je trop dit.

XLIX. Le choix des penſées & des expreſſions eſt du reſſort de l'eſprit ; & celui des ſons & de l'harmonie appartient à l'oreille : puiſqu'on ſe propoſe tout à la fois d'inſtruire par les idées, & de plaire par la mélodie du langage, il faut conſulter la raiſon ſur la juſteſſe des penſées & la propriété des mots, & l'oreille ſur ce qui regarde le nombre & l'harmonie de la phraſe. On doit donc renoncer à la gloire d'enchanter les Auditeurs, ou trouver le moyen d'accorder l'élégance & le charme du ſtyle avec les principes de la Grammaire & ceux de la raiſon.



## *Du son des mots qui flattent l'oreille par leur douceur, ou qui la choquent par leur rudesse. Des figures qui portent avec elles le nombre & la cadence.*

Deux choses charment l'oreille; les expressions dont le son est agréable, & l'harmonie de la période, ou le nombre. Je parlerai bientôt du nombre : arrêtons-nous ici sur ce qui regarde le son des mots.

J'ai déjà dit qu'il faut choisir des termes sonores & pleins. Je ne demande pas néanmoins que l'Orateur emploie, comme le Poëte, les expressions les plus bruyantes, & qu'il aille chercher ses mots dans la Langue poétique.

Les Poëtes, pour donner plus d'éclat au son des vers, font aussi des transpositions de mots particulieres; ils disent, par exemple, *quâ pontus Helles*, au lieu de *Helles pontus* (a), & on ne doit

(a) . . . *Quà pontus Helles.* . . .

pas les imiter. Le vers ſuivant, *Auratus aries Colchorum*, eſt compoſé de mots très-éclatans; mais l'Auteur, qui a voulu faire du fracas, ajoute : *Frugifera & ferta arva Aſia tenet*; & les lettres *f* & *r*, trop ſouvent répétées, ſont déſagréables. Ils empruntent des expreſſions ſonores à la Langue Grecque : au lieu de ſuivre leur exemple, contentons-nous des mots Latins.

Peut-être cependant ne devons-nous pas craindre de faire uſage quelquefois des tournures des Poëtes, & de dire : *Quâ tempeſtate Pâris Helenam*, &c. (a), au lieu de *quo tempore*.

---

*Auratus aries Colchorum.....*
*Frugifera & ferta arva Aſia tenet.*

Ces vers ſont tirés d'une ancienne Tragédie qui s'eſt perdue.

Il paroît qu'il y a une faute dans l'édition de Barbou : au lieu d'*auratos*, il faut lire *auratus*.

(a) C'eſt ainſi que Cœlius Antipater commence ſon Ouvrage ſur la Guerre Punique. Voyez dans le troiſieme Dialogue de l'Orateur, ce que dit Cicéron ſur le même ſujet. Je crois qu'il y a une faute dans l'édition de

Il faut auſſi employer des termes d'une prononciation douce, & éviter ceux qui ont de la rudeſſe & de l'âpreté, comme *Habeo iſtam ego perterricrepam.* — *Verſutiloquas malitias* (*a*).

Il ne ſuffit pas de choiſir des expreſſions qui par elles-mêmes, ou par leur arrangement, produiſent un ſon agréable ; il faut de plus ſoigner la fin de la période ; car l'oreille prononce ſon dernier jugement à la fin de la phraſe. On peut rendre la fin des périodes harmonieuſe de deux manieres ; ou par une diſpoſition ſi naturelle, que les mots ſemblent ſe placer tout ſeuls, ou par l'uſage de certaines figures (*b*) qui jettent de l'agrément ſur la diction. Les mots qui ont des chutes & des terminaiſons ſymétriques, ou ceux dont on

---

Barbou, & qu'on doit lire : *Nec forte ſic loqui pœniteat : Quâ tempeſtate*, &c. Cette derniere leçon eſt du moins plus conforme au paſſage du troiſieme Dialogue de l'Orateur que je viens de citer.

(*a*) J'ai une femme qui fait un vacarme affreux. -- Malices couvertes de déguiſement.

(*b*) Les figures de mots.

forme des grouppes qui se correspondent mutuellement, sont dans le premier cas (a)..

On attribue à Gorgias l'invention de ce genre de beautés. On en trouve des exemples dans mes Plaidoyers & mes Harangues, témoin ce passage de la Milonienne : *Est enim, Judices, hæc non scripta, sed nata Lex : quam non didicimus, accepimus, legimus ; verùm ex naturâ ipsâ arripuimus, hausimus, expressimus : ad quam non docti, sed facti ; non instituti, sed imbuti sumus* (b). Quoique cette période soit très-symétrique, les mots ont entre eux un rapport si juste, que le nombre

(a) Cicéron manque peut-être ici d'exactitude ; car les mots *qui ont des chutes & des terminaisons symétriques, ou ceux dont on forme des grouppes qui se correspondent*, sont réellement des figures, & des figures qui jettent de l'agrément sur la diction. Dans le passage de la Milonienne qu'il cite, on trouve les figures appelées par les Rhéteurs Romains, *similiter cadens, similiter desinens, paria paribus relata.*

(b) Le sens de ce passage est dans la Traduction de la Milonienne.

ſemble y couler de ſource, & n'y être pas un effet de l'Art.

Le nombre paroît naturel également, lorſque les antitheſes ſont ſimples ; on le voit dans celles-ci, qui jettent de l'harmonie ſur le Diſcours, & même qui forment des vers :

*Eam, quam nihil accuſas, damnas.*

Il faudroit dire *condemnas*, pour éviter la meſure poétique.

*Benè quam meritam eſſe autumas, dicis malè mereri.*

*Id quod ſcis, prodeſt nihil ; id, quod neſcis, obeſt* (*a*).

Il ſeroit aiſé de rompre la meſure du vers, & de donner à cette derniere phraſe le tour du nombre oratoire ; il n'y auroit qu'à mettre : *Quod ſcis, nihil prodeſt ; quod neſcis, multùm obeſt.* Les antitheſes produiſent donc d'elles- L.
mêmes & ſans art, la cadence & le nombre oratoire.

On a ſoutenu qu'Iſocrate fut l'Auteur

(*a*) Cette ligne forme un vers ïambique de Comédie.

de ce raffinement ; mais les anciens Sophistes, & sur-tout Gorgias, en avoient fait usage : la symétrie presque seule forme souvent des nombres dans les Discours de ce dernier. J'ai tâché de donner à mes Oraisons ce genre de beautés ; en voici un exemple tiré de ma quatrieme Verrine : *Conferte hanc pacem cum illo bello ; hujus Prætoris adventum, cum illius Imperatoris victoriâ ; hujus cohortem impuram, cum illius exercitu invicto ; hujus libidines, cum illius continentiâ : ab illo qui cepit, conditas ; ab hoc, qui constitutas accepit, captas dicetis Syracusas* (*a*).

(*a*) Voyez le sens de ce passage dans la Traduction des Verrines.



## *DU nombre & de l'harmonie oratoire.*

IL s'agit à préſent d'expliquer en quoi conſiſtent le nombre oratoire & l'harmonie de la période. Le charme qui réſulte d'une phraſe bien ordonnée, eſt étonnant ; & je ne comprends pas quelles oreilles donna la Nature à ceux qui n'y ſont point ſenſibles ; il me ſemble qu'il doit faire impreſſion ſur tout homme bien organiſé. J'avoue qu'une période pleine & nombreuſe m'enchante ; que mon oreille veut des phraſes cadencées & parfaitement arrondies ; qu'elle eſt choquée, s'il y manque quelque choſe, ou s'il y a du ſuperflu. Mais qu'eſt-il beſoin de parler de moi ? J'ai vu ſouvent l'harmonie de l'Orateur tranſporter d'admiration le Peuple aſſemblé, & l'Auditoire témoignant ſon plaiſir par des acclamations univerſelles. Aujourd'hui, ceux qui ſont le moins éclairés, ſentent le prix de l'enchaînement des mots, & de la meſure. Nos Anciens ignorerent cette perfection ; c'étoit preſque la ſeule choſe

qui leur manquât; ils ſavoient choiſir des expreſſions agréables, & des idées nobles & intéreſſantes; mais ils ignoroient l'art de les unir, & de leur donner un tour harmonieux & périodique.

Nous aimons la ſimplicité de nos premiers Ecrivains, diront de faux imitateurs du ſtyle Attique; nous la préférons à cette harmonie ſavante ſi vantée par les Modernes. C'eſt comme ſi on vouloit préférer une Peinture Attique, d'un coloris peu varié, à un tableau enrichi de toutes les beautés qu'on a découvertes depuis.

Ils citent les anciens Orateurs à l'appui de leur ſyſtême. Cette autorité eſt d'un grand poids; elle fait ſur moi l'impreſſion que produiſent les vieillards ſur les perſonnes d'un âge inférieur. Qu'on ne m'accuſe donc pas de manquer de juſtice à l'égard de l'Antiquité; je l'eſtime plus pour ce qu'elle poſſede, que je ne la blâme pour ce qu'elle n'a point. Les Anciens excellent dans le choix des penſées & des expreſſions; & ce mérite eſt, à mon ſens, mille fois ſupérieur à l'art de meſurer la période & d'en former un cercle agréable.

LI. Cet Art eſt nouveau ; & ceux de nos Anciens qui parloient en public, ou qui compoſoient des Diſcours deſtinés à la lecture, en auroient fait uſage, s'ils l'avoient connu ; car dès le moment où il s'eſt introduit, tous les bons Orateurs ont eu ſoin de l'étudier.

Le nombre a, dit-on, quelque choſe de ſuſpect, lorſqu'on l'emploie dans les Plaidoyers : l'Orateur paroît tendre des piéges aux Juges, & vouloir les ſurprendre, en charmant leur oreille. Ces Critiques ſe contentent d'un ſtyle haché & rompu ; ils blâment les phraſes bien liées, bien ſoutenues, bien remplies. Ils auroient raiſon, ſi les périodes harmonieuſes n'offroient que des mots oiſeux & des idées frivoles ; mais ſi les idées & les expreſſions ſont juſtes, peut-on préférer un Diſcours qui ſemble clocher ou s'arrêter à chaque inſtant, à un Diſcours ſuivi, & qui ſe précipite avec la penſée ?

Le nombre oratoire, qu'on cherche à rendre odieux, que fait-il autre choſe, ſinon d'enfermer la penſée dans une période agréable ? Les Anciens eux-mêmes rencontrent quelquefois ce genre de beautés, par haſard ou par inſtinct,

Les morceaux de leurs Ouvrages les plus estimés, annoncent quelques traces d'harmonie.

Il y a près de quatre siecles que les Grecs sentent le prix du nombre oratoire (*a*) : les Romains, ainsi que je l'observois tout à l'heure, le connoissent depuis fort peu de temps. Ennius méprisoit les Ouvrages de nos ancêtres; il ne craint pas d'assurer *que leurs vers n'étoient bons que pour les Faunes & pour les Oracles*; pourquoi ne pas me permettre la même liberté? Il est vrai que je ne suis point en droit de dire : *J'ai osé le premier ouvrir la carriere aux Romains*; car j'ai lu ou entendu, dans ma jeunesse, plusieurs Orateurs, dont les périodes étoient tournées de la maniere la plus heureuse.

Quant à nos Modernes qui ne peuvent atteindre à ce genre de beautés, ce n'est point assez pour eux d'échapper au mépris, ils veulent encore des éloges. Quoique ceux de nos ancêtres qu'ils

---

(*a*) Thrasimaque fut le premier chez les Grecs qui inventa le nombre oratoire; mais Isocrate perfectionna cette decouverte, par ses préceptes & par ses exemples.

ſe vantent d'imiter, ne me ſatisfaſſent pas en tout, j'en parle avec eſtime; mais comme les imitateurs ne prennent que les imperfections de leur modele, ils ne doivent attendre de moi aucune marque d'approbation.

Au reſte, dès qu'ils ont des oreilles groſſieres & inſenſibles aux charmes de l'harmonie, peut-on eſpérer qu'ils ſe rendront au ſuffrage des hommes les plus éclairés? Je ne leur cite point Iſocrate, ni Ephore & Naucratès, ſes illuſtres Diſciples, qui furent tout à la fois des Rhéteurs habiles & de bons Orateurs; mais oſent-ils compter pour rien l'autorité d'Ariſtote, cet homme d'un ſavoir ſi profond, d'un eſprit ſi fertile, & d'une raiſon ſi exacte? Quoique ce grand Philoſophe fût l'ennemi d'Iſocrate, il penſe néanmoins comme lui ſur l'harmonie de la phraſe; il veut ſeulement que le nombre de la proſe n'aille pas juſqu'à la meſure des vers. Théodecte ſon éleve, Ecrivain élégant & Rhéteur judicieux, eſt de la même opinion. Théophraſte a traité ce ſujet avec encore plus de ſoin; & comment ſouffrir des Modernes qui dédaignent des Ecrivains ſi reſpectables? Le ſeul

moyen de les excuser, c'est de dire qu'ils ne les ont jamais lus, ou qu'ils n'ont pas médité ces préceptes.

Mais, s'ils ne les ont jamais lus, que ne se rendent-ils du moins à ce qu'ils éprouvent ? En examinant leurs Ouvrages, ou ceux de leurs modeles, ne trouvent-ils pas qu'il y manque quelque chose ? Ne sentent-ils pas que la diction n'est point travaillée, qu'elle est tronquée, qu'elle choque, ou qu'elle est remplie de mots superflus ? Dès que les Comédiens font sur le théatre la syllabe d'un vers trop longue ou trop breve, toute l'Assemblée se récrie contre cette mauvaise prononciation : le Peuple, sans connoître les regles de la quantité ou les loix du rythme, sans savoir comment on blesse son oreille, s'apperçoit qu'elle est blessée. La Nature nous apprend donc, par instinct, la juste mesure des longues & des breves, ainsi que celle des tons graves & des tons aigus ; &, pour la remarquer, nous n'avons besoin ni d'études ni de préceptes.

LII. Les Ecrits des anciens Rhéteurs ne vous suffisent-ils pas ? & voulez-vous, Brutus, que j'entre dans plus de

tails, ou que j'approfondiſſe davan-
ge ce ſujet ? Mais à quoi bon vous
re cette queſtion ? vos Lettres me
ent aſſez que vous le ſouhaitez vive-
ent. Je vais donç tâcher de découvrir
d'expliquer l'origine, la cauſe, la
ture, & l'uſage du nombre ora-
re.



## *De l'origine du nombre & de l'harmonie du Discours oratoire.*

Ceux qui font le plus de cas d'Isocrate, l'admirent sur-tout parce qu'il introduisit le nombre dans la prose. Comme il vit, disent-ils, qu'on écoutoit froidement les Orateurs, & que les Poëtes ravissoient leur Auditoire, il eut soin de donner au Discours un tour nombreux & périodique, d'abord afin de le rendre agréable, & ensuite afin que la variété de la diction écartât l'ennui.

Cette assertion est vraie en partie; mais elle ne l'est pas en tout. Isocrate posséda mieux que les autres Rhéteurs la science de la mesure & du nombre; mais il n'en est pas l'inventeur : cette gloire est due à Thrasymaque, qui porta ce genre de beautés jusqu'à l'excès, comme on le voit dans tous ses Ouvrages.

Quant au nombre qui résulte des antithèses, des consonnances, & des figures qui, avec un rapport symétri-

que des mots, produiſent d'elles-mêmes de l'harmonie, il fut imaginé par Gorgias; & ce Sophiſte l'emploie ſans aucun ménagement.

Thraſymaque & Gorgias précéderent Iſocrate; & s'ils ont ſur lui le mérite de l'invention, il a ſur eux celui d'employer le nombre plus à propos; car il ne s'en ſert pas avec moins de réſerve que des métaphores & des termes nouveaux. Il prit, jeune encore, des leçons de Gorgias, en Theſſalie; &, quoiqu'il vît ſon Maître prodiguer ſans meſure tous ces agrémens, il ſe fit une regle d'en uſer avec modération. Lorſque les années s'accumulerent ſur ſa tête (& il vécut près de cent ans), il rechercha moins les tours nombreux, comme il le déclare dans ſon Diſcours adreſſé à Philippe Roi de Macédoine (*a*). Ainſi, ſans avoir jamais ſuivi les principes des deux inventeurs, il crut devoir encore reſtreindre dans des bornes plus étroites ceux qu'il s'étoit formés.

---

(*a*) Il l'écrivit dans ſa vieilleſſe.

## *Des causes du nombre.*

LIII. J'EN ai dit assez sur l'origine & les inventeurs du nombre oratoire, cherchons-en la cause.

Cette cause est si sensible, qu'elle devoit frapper les Anciens. On est d'autant plus surpris qu'ils ne l'aient pas observée, que le hasard donne souvent de la cadence aux périodes; & ces chutes fortuites flattant l'oreille & charmant l'esprit des Auditeurs, il n'étoit pas difficile d'en appercevoir le secret, & de l'imiter.

L'oreille, ou plutôt l'ame, à qui l'oreille fait son rapport, a la mesure de tous les tons; elle remarque ce qui est trop long ou trop court; elle attend quelque chose de fini, & qui ait une proportion exacte. Quand on lui offre des périodes tronquées, elle s'offense, comme si on vouloit la frustrer de ce qui lui est dû; mais elle est encore plus blessée d'une phrase trop étendue, & poussée au delà de ses justes bornes; car, dans tous les Arts, l'excès choque

davantage que le trop peu ; & il produit ſur-tout cet effet dans l'Eloquence.

Des hommes de goût ayant obſervé ce qui charme l'oreille, créerent la meſure des vers ; on découvrit le nombre proſaïque de la même maniere. Guidés également par la Nature, quelques Anciens s'apperçurent qu'on aime à trouver dans le Diſcours, des périodes marchant avec une ſorte de rythme, & terminées par des chutes harmonieuſes : ils réduiſirent leurs obſervations en Art ; mais leur théorie parut long-temps après les Poétiques.



*EN quoi consiste le nombre oratoire; dans quelles circonstances il faut l'employer; par quel ressort il procure à l'ame un sentiment de plaisir.*

IL faut maintenant développer la nature du nombre. Ce troisieme point de ma division, qui n'entroit peut-être pas dans le plan de ce Traité, a pour objet les secrets les plus cachés de l'Art. On peut demander en quoi consiste le nombre oratoire, où il se trouve, d'où il résulte; s'il y en a de plusieurs especes; quel est son mécanisme; quel est son but; dans quelles circonstances & dans quel endroit du Discours il faut le placer; & enfin par quel ressort il procure à l'ame un sentiment de plaisir.

Il y a deux méthodes de traiter une question sur les Arts; l'une procede avec ordre, & entre dans beaucoup de détails, à la maniere des Philosophes (*a*);

(*a*) Voyez les Catégories d'Aristote.

l'autre,

'autre, plus facile & plus courte, ne 'arrête qu'aux idées générales & aux grands traits. Je ſuivrai la premiere ; 'examinerai les points ſuivans :

LIV. 1°. La proſe eſt-elle ſuſceptible de nombre ? Bien des perſonnes n'en conviennent point, parce qu'elle n'a pas de regles fixes & sûres, comme e vers, & que d'ailleurs les partiſans des nombres proſaïques donnent de mauvaiſes raiſons de leur ſyſtême.

2°. Suppoſé qu'il y ait des nombres d'une ſeule ou de pluſieurs eſpeces dans la proſe; quelle eſt leur nature, & en quoi conſiſtent-ils ? Reſſemblent-ils aux meſures de la verſification, ou ſont-ils d'un autre genre ? S'ils ſont du même genre, quels ſont ceux dont l'Orateur doit ſe ſervir ? Ceux-ci veulent qu'une ſeule eſpece de nombre convienne au Diſcours, ceux-là en admettent pluſieurs, & une troiſieme opinion permet de faire uſage de toutes les eſpeces.

3°. En réduiſant les nombres à une ſeule ou à pluſieurs eſpeces, peuvent-ils s'appliquer à tous les genres de ſtyle & à toutes les parties du Diſcours ? La narration, le développement des preuves, & les morceaux pathéti-

ques sont-ils susceptibles des mêmes nombres ?

4°. S'ils conviennent également à tous les genres de style & à toutes les parties du Discours, de quelle maniere faut-il les disposer ? S'ils ne conviennent pas tous également, en quoi consiste la différence ? & pourquoi le nombre n'est-il pas aussi sensible dans la prose que dans les vers ?

5°. Ce qu'on appelle *nombreux* dans un Discours, résulte-t-il du nombre seul, ou de l'arrangement, du choix des expressions & des figures de mots, ou chacune de ces choses y contribue-t-elle ? Vous observerez d'abord que l'impression de plaisir qu'on fait à l'oreille par le charme des mots en eux-mêmes, ou par leur prononciation, ou enfin par les figures de diction, n'est pas la même que celle du nombre : à la vérité, les figures de mots ont de la ressemblance avec le nombre, parce que leur symétrie produit toujours quelque mesure : la prononciation dont je parle ici, se borne à faire sentir la force ou la douceur des paroles ; &, sous ce point de vue, elle a peu de rapport avec le nombre & les figures. La question sera

bien approfondie, lorſque j'aurai diſcuté tous ces points.

LV. Il n'eſt pas difficile de s'appercevoir qu'il y a réellement des nombres dans la proſe; l'oreille ſeule nous en avertit; & quand même nous ne pourrions pas en expliquer le mécaniſme, il ſeroit déraiſonnable de le nier. La découverte du nombre oratoire & du rythme poétique n'eſt point due au raiſonnement, mais à nos ſenſations. L'eſprit réfléchit enſuite ſur les impreſſions qu'il recevoit; il meſura la quantité des ſyllabes, il analyſa ce genre de beautés, & il donna la théorie de l'Art. Le nombre eſt plus ſenſible, il eſt vrai, dans les vers que dans la proſe; mais certains vers, quand on ne les chante point, reſſemblent au langage commun: je puis même citer les meilleurs Poëtes Lyriques Grecs; ſi leur verſification n'eſt pas ſoutenue par la Muſique, elle ne paroît être que de la proſe.

Ma remarque eſt applicable aux Poëtes Latins; témoin ce vers de la Tragédie de Thieſte:

*Quemnam te eſſe dicam? qui tarda in ſenectute.*

Témoins ceux qui ſuivent; ſans l'ac-

compagnement de la flûte, ils approcheroient beaucoup de la prose. Les vers de six pieds employés par les Poëtes Comiques, sont tellement du langage ordinaire, qu'à peine y apperçoit-on la versification & la mesure.

Deux choses servent sur-tout à embellir le Discours; l'agrément des mots, & l'harmonie du nombre. Les mots sont les matériaux de l'Eloquence ; le nombre les polit & leur donne de l'éclat ; mais ici, comme dans toutes les autres découvertes, le nécessaire a précédé l'agréable. Les hommes se servirent d'abord d'un langage dur & grossier, pour exprimer leurs pensées ; & ce fut bien des siecles après, qu'on imagina le nombre, afin de plaire à l'oreille.

Hérodote, les Auteurs de son siecle, & ceux qui l'avoient précédé, ne connurent point le nombre : si on en apperçoit quelque trace dans leurs Ecrits, c'est un pur effet du hasard. Les anciens Rhéteurs, qui nous ont laissé tant de préceptes sur l'Eloquence, ne nous donnent aucune regle sur l'har-
LVI. monie. En perfectionnant l'Art, les beautés les plus faciles & les plus nécef-

ſaires ſe perfectionnerent les premieres; telles ſont les expreſſions métaphoriques, dérivées ou compoſées, qui ſe placent d'elles-mêmes dans le langage de la converſation; mais le nombre n'ayant point d'affinité ou de rapport avec le Diſcours familier, on le remarqua fort tard, & c'eſt le dernier trait de perfection imaginé ſur le ſtyle.

S'il y a deux eſpeces de ſtyles, l'une ſerrée & conciſe, & l'autre riche & étendue, cette différence ne vient point de la nature des lettres (*a*), mais de la quantité ſyllabique, & des intervalles & des repos plus ou moins longs, qui communiquent au Diſcours, tantôt de la lenteur, & tantôt de la rapidité. C'eſt le nombre qui regle la marche de la phraſe, & la termine où il faut; car la période, emportée par ſon propre mouvement, court juſqu'à ce qu'elle arrive à la fin du cercle; d'où il ſuit qu'une belle proſe doit avoir des nombres.

Voyons actuellement ſi le nombre de la proſe eſt du même genre que le nombre poétique. Tous les nombres

(*a*) Des voyelles ou des conſonnes.

ayant une mesure déterminée, sont du ressort de la Poésie : un nombre quelçonque peut être réduit à une des trois mesures générales qui composent l'harmonie des vers ; car il faut qu'une partie du pied soit égale à l'autre, ou qu'elle soit une fois plus grande, ou qu'elle soit dans une proportion sesquialtere. Le dactyle (*a*) est

---

(*a*) Pour faire entendre tout ce que Cicéron va dire, je donnerai la liste des différens pieds qui entroient dans la prose ou dans les vers des Latins.

Les pieds sont simples ou composés ; les premiers ont deux ou trois syllabes. Voici ceux de deux syllabes :

Le *spondée*, qui a deux longues, comme *Mūsā* ;

Le *trochée*, que Cicéron appelle aussi *chorée*, est d'une longue & d'une breve, comme *Mūsă* ;

L'*ïambe*, le contraire du *chorée*, est d'une breve & d'une longue, comme *Dĕō* ;

Le *pyrrique*, qui sert à la composition du péan, & qui est de deux breves, comme *Dĕŭs*.

Les pieds de trois syllabes dont parle Cicéron, sont :

Le *dactyle*, qui est d'une longue & de deux breves, comme *cārmĭnă* ;

L'*anapeste*, qui est le contraire du *dactyle*, est de deux breves & une longue, comme *Dŏmĭnī* ;

de la premiere, l'ïambe de la seconde,

---

Le *cretique* eſt d'une breve au milieu de deux longues, *cāſtĭtās ;*

Le *tribraque* a trois breves, & il eſt égal au *chorée*, non pas en nombre de ſyllabes, mais en intervalles, *Dŏmĭnă.*

Les pieds composés ſont plutôt des aſſemblages de pieds, que de véritables pieds : on en compte pluſieurs; mais Cicéron n'en cite que trois dans ſon Traité de l'Orateur; ſavoir, le *dichorée*, le *péan*, & le *dochime.*

Le *dichorée* eſt compoſé de deux *chorées*, *cōmprŏbārĕ.*

Il y a deux ſortes de *péons* ou de *péans*; le premier eſt d'une longue & de trois breves, *cōnfĭcĕrĕ* : ainſi il eſt formé d'un *trochée* & d'un *pyrrique.*

Le ſecond eſt de trois breves & d'une longue, *cĕlĕrĭtās* : il eſt compoſé d'un *pyrrique* & d'un *ïambe.*

Le *dochime* eſt de cinq ſyllabes; ſavoir, d'une breve & de deux longues, & enſuite d'une breve & d'une longue, comme *ămīcōs tĕnēs* : il eſt formé d'un *ïambe* & d'un *cretique.*

Une longue ayant deux temps, & la breve n'en ayant qu'un, deux breves équivalent à une longue; ainſi, dans le *dactyle*, une partie du pied ( la longue ) eſt égale à l'autre ( aux deux breves ), exemple : *cārmĭnă.* Dans l'*ïambe*, une partie du pied ( la longue ) eſt une fois plus grande que l'autre ( la breve ), exemple : *Dĕō.* Dans le *péan*, une partie du pied eſt en

& le péan de la troisieme. Il est impossible que la prose, même familiere, n'offre pas ces différens pieds; mais il faut qu'ils soient placés avec art, pour rendre la diction nombreuse.

De quelles mesures doit donc se servir le véritable Orateur, & comment doit-il les disposer? Il est aisé de voir que la prose admet tous les genres de pied; car dans un Discours, il nous arrive souvent de faire des vers sans nous en appercevoir, ce qui est un défaut capital;

---

proportion sesquialtere c'est-à-dire qu'il semble former deux nombres, dont le dernier (les trois breves) contient le premier (la longue) une fois, avec l'addition de sa moitié, exemple : *cōnfĭcĕrĕ.*

La mesure est un espace qui contient un ou plusieurs temps; ainsi il y a dans la Musique des mesures à deux & à trois temps : l'étendue du temps est d'une fixation arbitraire. Si un temps est l'espace dans lequel on prononce une syllabe longue, la syllabe breve sera d'un demi-temps.

Afin de bien saisir toutes les combinaisons d'harmonie que Cicéron recommande dans la prose, il faut étudier toutes celles qu'imaginerent les Poëtes Latins pour le vers. Les Rhétoriques, & les petits Livres qu'on met entre les mains des enfans, indiquent les différentes sortes de vers en usage chez les Latins.

alors notre oreille n'écoute pas les sons qui sortent de notre bouche ; cependant, avec une extrême attention, nous avons bien de la peine d'éviter les vers ïambiques (*a*) & les hypponactes (*b*), parce que notre prose est remplie d'ïambes ; & comme ils sont très-familiers (*c*), l'Auditeur les reconnoît tout de suite. Nous en laissons échapper

---

(*a*) Dans les vers ïambiques, appelés aussi *vers de six pieds*, le premier, le troisieme, & le cinquieme pieds sont un ïambe, un tribraque, un dactyle, un anapeste ou un spondée ; le second & le quatrieme, un ïambe ou un tribraque, & le sixieme est toujours un ïambe. Toutes les Comédies étoient en vers de cette espece. En voici des exemples :

*O mors amoris una solamen mali*
*O mors pudoris maximum lasi decus*
*Confugimus ad te, pande placatos sinus.*

(*b*) Les vers *hypponactes*, selon Majoragius, different seulement des vers *ïambiques*, en ce que le dernier pied de ceux-ci est toujours un ïambe, au lieu que le dernier pied des *hypponactes* est un spondée.

(*c*) Dans le courant de l'année, on célébroit à Rome une multitude de Jeux publics, où les Poëtes & les Musiciens chantoient des vers ïambiques.

d'autres qui ſont moins uſités, ils forment des taches, & il faut y prendre garde.

Hieronymus, illuſtre Philoſophe de la ſecte Péripatéticienne, a tiré des Ouvrages d'Iſocrate environ trente vers, la plupart à ſix pieds; il a même trouvé des anapeſtes (*a*); & ce ſont-là des négligences inexcuſables. J'avoue qu'Hieronymus y a mis de la malice; car c'eſt en ôtant la premiere ſyllabe d'une phraſe, & joignant au dernier mot la premiere ſyllabe de la phraſe ſuivante, qu'il forme les vers anapeſtes dont je viens de parler, & qu'on appelle auſſi vers ariſtophaniens. Iſocrate ne devoit guere s'attendre à cette extrême ſévé-

(*a*) Les vers anapeſtes avoient quatre pieds; ces pieds pouvoient être des anapeſtes, des dactyles, ou des ſpondées.

D'autres furent appelés *ariſtophaniens*, & ceux-ci étoient de deux ſortes; les uns étoient compoſés de trois anapeſtes; exemple :

*Fugis hinc, ſcelerate puer.*

Et les autres de huit, en retranchant une ſyllabe; exemple :

*Date vina mihi, date ſerta, juvat dare tempora tota lyæo.*

rité (*a*) ; mais le Critique eſt tombé dans la faute qu'il reprend ; car je me ſuis apperçu qu'au moment où il blâme l'Orateur Grec, il fait, ſans y penſer, un vers de ſix pieds. Il eſt donc ſûr qu'il y a des nombres dans la proſe, & que ces nombres ne different pas réellement des nombres poétiques.

LVII. Quant à l'eſpece de nombres qui conviennent le mieux à la proſe, des Rhéteurs veulent que ce ſoient les ïambiques, parce qu'ils ſe rapprochent davantage de la diction ordinaire, & qu'on les emploie dans la Comédie comme plus propres à rendre une converſation. Ils ajoutent que les dactyles des hexametres ſont plus propres à chanter les Héros.

Ephore, Orateur médiocre (*b*), mais Eleve d'une bonne Ecole, ſe ſert communément du péan ou du dactyle, & il évite avec ſoin le ſpondée & le trochée. Il dit que les trois breves du péan

(*a*) J'ai adouci le Texte en cet endroit, parce qu'il ſemble y avoir une petite contradiction.

(*b*) Voyez ce qu'en dit Cicéron dans le ſecond Dialogue de l'Orateur.

& les deux du dactyle donnent tout à la fois de la brièveté, du mouvement & de la rapidité à la phrase; que le spondée & le trochée produisent un effet contraire; que le premier, composé de longues, y jette de la lenteur, & que le second, avec toutes ses breves, l'entraîne d'une maniere trop impétueuse.

Ephore a tort, & ceux qui admettent seulement les pieds ïambiques se trompent aussi; car rejeter le péan, c'est se priver d'un nombre plein de douceur & de majesté. Aristote trouve le nombre héroïque trop élevé pour un Orateur, & l'ïambe trop conforme au langage ordinaire. Ce Philosophe veut que la prose n'ait rien de rampant ou d'emphatique, mais qu'elle attire l'admiration des Auditeurs par une diction grave & majestueuse.

Il n'estime pas non plus le trochée, dont la mesure est la même que celle du chorée; il trouve qu'il manque de dignité, & il lui donne le nom de *cordax*, c'est-à-dire de sautillant (*a*). Le

(*a*) Les Latins donnoient à une de leurs danses le nom de *cordax*. Lucien, dans l'*Icaro-*



péan eſt le pied qu'il aime davantage ; il ajoute que tout le monde l'emploie ſans s'en appercevoir, qu'il tient le milieu & garde un juſte tempérament. Ainſi Ephore & les Amateurs de l'ïambe recherchent plus la facilité de la diction, que la nobleſſe du ſtyle.

L'ïambe & le dactyle convenant beaucoup aux vers, il ne faut pas en mettre pluſieurs de ſuite dans la proſe, & on doit craindre de les multiplier, comme nous craignons de rencontrer les meſures poétiques. Ce qui a l'air de la verſification, eſt tout-à-fait oppoſé à l'eſprit du Diſcours oratoire ; & ſi le péan convient à la proſe, c'eſt qu'il eſt peu propre aux Ouvrages de Poéſie.

Ephore ne voit pas que la meſure du ſpondée, qu'il déſapprouve, eſt égale à celle du dactyle, qu'il admet. Son erreur vient de ce qu'il meſure les pieds par le nombre des ſyllabes, & non par les temps. Il commet la même faute à l'égard du trochée, dont les intervalles

---

*Ménippe*, dit qu'Apollon jouoit du ſiſtre, & que Silene danſoit la *cordax*.

& les temps ſont égaux à ceux de l'ïambe : s'il produit un plus mauvais effet que l'ïambe quand il termine la période, c'eſt parce que les ſyllabes longues conviennent mieux à la fin d'une phraſe.

Théophraſte & Théodecte ont les mêmes principes qu'Ariſtote ſur le péan : pour moi, je penſe que les différens pieds doivent être entremêlés dans le tiſſu du Diſcours ; car ſi nous employons toujours les mêmes, nous nous expoſerons à la cenſure. Il ne faut pas que la proſe ſoit cadencée comme les vers, ni ſans nombre comme le langage du peuple. Les Poëtes enchaînent leurs expreſſions de maniere que l'art s'y fait trop ſentir ; & lorſque le vulgaire parle de ſuite, il eſt découſu & trivial.

Ainſi l'Orateur qui s'aſſerviroit à toutes les regles d'harmonie obſervées par les Poëtes, ne feroit point de plaiſir ; & il choqueroit, s'il mettoit dans ſa diction la négligence qu'y met le peuple. Encore une fois, que ſon ſtyle, ſans être dénué de nombre, ne ſoit pas nombreux dans toutes ſes parties : le péan, qui eſt du goût d'Ariſtote, doit y dominer ; mais les autres pieds, que ré-

prouve cet habile Philoſophe, peuvent y trouver leur place.

LVIII. Quels nombres conviennent le plus à chaque genre de ſtyle? & (ainſi que la pourpre reçoit un nouvel éclat mêlée avec d'autres couleurs), de quelle maniere doit-on les entremêler, pour les rendre plus harmonieux & plus brillans?

L'ïambe eſt tout-à-fait propre au ſtyle ſimple; ayez ſoin qu'il y domine: le péan convient au ſublime, & le dactyle convient également à l'un & à l'autre. Si vous les entremêlez, ſi vous tempérez la force des uns par la douceur des autres, l'Auditeur, livré à ſon plaiſir, ne verra pas les ſoins que vous prenez de rendre vos phraſes nombreuſes & périodiques. Plus vos penſées & vos expreſſions ſeront belles en elles-mêmes, moins il s'appercevra de vos piéges; car les hommes ne remarquent guere que la nobleſſe des idées, ou l'agrément des mots. Leur admiration s'attache à ces deux choſes; ils apperçoivent rarement toutes les combinaiſons d'harmonie que l'Orateur met dans ſon Diſcours (*a*); &

---

(*a*) J'ai encore adouci le Texte en cet en-

de belles idées énoncées d'une maniere heureuse, produiroient sur eux de l'effet, quand même la diction ne seroit pas mesurée avec tant de peine.

Au reste, la prose n'est pas soumise sur ce point à toutes les entraves de la Poésie. Dans les vers, tout est compassé, chaque mot marche en mesure & en cadence; il suffit que le Discours oratoire offre quelques traces d'harmonie, & qu'il s'avance d'un pas égal & ferme, sans broncher ni chanceler. On dit qu'un Discours est nombreux, non parce qu'il est composé de nombres, mais parce qu'il y en a beaucoup. Il est plus difficile de bien placer les nombres dans la prose, que dans les vers; les vers sont assujettis à des loix & à une mesure invariables (a) : la seule regle fixe qu'ait la prose, c'est d'éviter ce qui peut

---

droit, pour qu'il n'y ait pas de contradiction avec ce qui précede.

(a) Quintilien donne deux autres raisons de cette difficulté. 1°. Le vers est composé d'un petit nombre de mots; & la prose a souvent des périodes très-longues : 2°. le vers n'a jamais qu'une marche; & si la prose ne varioit pas la sienne, elle ennuieroit.

rendre la diction lâche ou traînante, trop longue ou trop courte. Elle ne bat point les temps comme la Musique; elle alonge ou abrege les périodes, uniquement pour plaire à l'oreille.

LIX. On a coutume de demander s'il faut répandre le nombre dans tout le corps de la phrase, ou le placer seulement à l'entrée & à la fin. Il suffit que la période ait une chute nombreuse, disent quelques Rhéteurs. Il est vrai qu'une chute nombreuse lui donne de la grace & une terminaison musicale; mais ce n'est pas assez : pour qu'elle n'ait pas l'air d'être jetée d'une maniere brusque, les expressions doivent, dès le commencement, produire une sorte de mélodie. L'oreille attend toujours la fin de la phrase; & si l'on veut que son plaisir soit parfait à ce dernier moment, il est nécessaire que les autres parties ne soient pas dépourvues de nombre; que l'harmonie se prépare dès l'entrée, & que les accords s'amassent sur la route, afin d'être complets au terme du repos.

La pratique de cette regle n'est pas difficile pour ceux qui ont eu de bons Maîtres, qui se sont exercés au méca-

nisme de la phrase, ou qui, dans le langage ordinaire, se sont habitués à donner à leurs paroles l'agrément des Discours écrits. Dès qu'on a découvert une pensée, les expressions se présentent d'elles-mêmes; ensuite l'esprit, dont les opérations se font avec une vîtesse incroyable, met chaque mot à sa place. Il s'occupe principalement de la fin de la période, qu'il termine tantôt d'une façon, tantôt d'une autre. On lui donne tour à tour un mouvement rapide ou grave, & on la commence avec impétuosité, ou d'une maniere tranquille; mais on est obligé de ne jamais perdre de vue la terminaison.

Dans l'usage du nombre, ainsi que dans celui des autres ornemens communs à la Poésie, l'Orateur a soin que sa prose ne ressemble pas au Poëme. Les Poëtes & les Orateurs emploient les mêmes matériaux, & ils semblent les mettre en œuvre à peu près de la même maniere; ils choisissent leurs termes l'un & l'autre, & ils cherchent à les combiner heureusement. Il y a de plus trois especes de mots, qui conviennent tout à la fois à la prose & à la poésie; les expressions vieillies, les expressions neuves, & les métaphori-

ques; car je ne parle pas ici des mots propres.

LX. Ils ont aussi des regles générales communes dans la combinaison des mots; ils examinent la place qu'il faut donner à chacun; ils les lient entre eux d'une maniere élégante; & ils cherchent le nombre ou la mesure. Les Poëtes ont plus de liberté que les Orateurs dans le choix & l'arrangement des termes; ils emploient des métaphores plus fréquentes & plus hardies; ils hasardent plus d'expressions neuves, & ils craignent moins de rajeunir celles qui ont vieilli; mais, soumis à des loix inviolables, ils sont plus gênés sur les nombres. Ainsi la prose oratoire & la poésie, sans être fort éloignées, se trouvent néanmoins à quelque distance. D'abord le nombre ne paroît pas être le même dans l'une & dans l'autre; & ce qui est nombreux dans la prose, ne résulte pas toujours de la mesure & de l'assemblage des pieds; il vient quelquefois de la liaison & de l'élégance des mots.

Si on me demande donc quel nombre convient à la prose, je répondrai que toute espece de nombre lui convient; mais qu'il y en a de plus ou

moins heureux : si on veut savoir où il faut placer le nombre, je dirai qu'on peut le mettre par-tout : si l'on désire connoître quelle est son origine, je répondrai qu'on l'a découverte en observant l'effet des mots sur l'oreille. Quant à l'art de dispofer & de combiner les nombres, je renvoie cet article à l'usage du nombre, qui est la quatrieme & la derniere partie de ma division. Si on s'informe quel est le but des nombres; c'est de plaire à l'oreille: mais dans quelles circonstances faut-il les employer? dans toutes : à quelles parties de la période doit-on les appliquer? à toutes. Quelle est la cause du plaisir que font les nombres prosaïques? la cause de l'enchantement que produisent les vers. Quoiqu'on ait réduit en Art la théorie de la versification, l'oreille se trouve charmée sans savoir ces regles.

Je viens de développer la nature des nombres; passons à leur usage, qui demande une explication encore plus détaillée.



## *DE l'usage du nombre oratoire.*

LXI. D'ABORD, le nombre est-il nécessaire dans toute l'étendue de ce cercle ou de ce grouppe de mots que les Grecs appellent *période* ? ou suffit-il de le placer à l'entrée, ou à la fin, ou dans l'une & dans l'autre de ces parties ?

Ce qu'on appelle *nombreux* n'est pas la même chose que le nombre proprement dit, comme je l'ai observé plus haut. Quelle est cette différence ?

Tous les membres de la période doivent-ils être égaux ? ou vaut-il mieux que les uns soient plus longs & les autres plus courts ? Sur quel principe peut-on déterminer cet arrangement ? En quelles occasions faut-il se servir de périodes simples ou de périodes composées (*a*) ? Comment faut-il disposer les

(*a*) La période simple forme un sens & un cercle complet, sans le secours des membres ou des incises; & la période composée renferme des membres ou des incises.

de ces belles périodes causeroit sûrement du dégoût, & votre affectation seroit bientôt reconnue par les hommes les moins habiles ; vous éteindriez le feu de l'action & la vivacité des sentimens qui doivent vous pénétrer ; vous ôteriez au Discours cet air de vérité qui attire la confiance, & qui est nécessaire pour persuader.

Comme il faut néanmoins faire quelque usage du nombre dans les Discours du Barreau, en quelle occasion doit-on s'en servir ? de combien de manieres peut-on le varier ? & où doit-on reprendre une diction plus simple ?

D'abord on peut l'employer, s'il s'agit de relever le mérite de quelque chose ; ainsi j'ai recherché les périodes les plus nombreuses, lorsque j'ai célébré la Sicile (*a*), ou lorsque j'ai parlé avec éloge de mon Consulat.

Il convient encore dans les narrations qui demandent une diction pompeuse, plutôt qu'un style pathétique ; & c'est de cette maniere que j'ai traité le morceau de la Cérès d'Enna, de la Diane

(*a*) Dans une des Verrines.

de

de Segeſte, & de la ſituation de Syracuſe, dans un de mes Plaidoyers (*a*) contre Verrès.

Elle convint ſouvent dans l'amplification : l'aſſemblée ne trouve point mauvais alors que l'Orateur employe une longue ſuite de tours nombreux.

Si je n'ai pas toujours atteint ce genre de beautés, je l'ai cherché pluſieurs fois dans mes péroraiſons. A la fin du Diſcours, les Orateurs doivent être maîtres des eſprits : l'Aſſemblée, inſtruite, & preſque rendue, ne cherche plus à critiquer ; loin de ſe défier de leur éloquence, elle en admire l'agrément & la force, & s'abandonne au plaiſir de les entendre.

On ne doit pas trop multiplier les nombres, & il faut les employer avec réſerve. Ce précepte regarde non la péroraiſon, que l'Orateur ordonne à ſon gré, parce que, n'ayant point de ſuite, il ne craint plus la monotonie ; mais les autres parties du Diſcours. Après un certain nombre de périodes très-

(*a*) Le quatrieme Livre de la ſeconde Action.

harmonieuſes, on eſt obligé, pour varier le ſtyle, de ſe ſervir des κόμματα & des κῶλα des Grecs, que je puis traduire par *inciſa* & *membra* (les inciſes & les membres). Les Latins font uſage de ces deux expreſſions dans un autre ſens; mais vous ſavez que la diſette de la Langue nous réduit à créer des mots nouveaux, ou à donner des acceptions nouvelles aux mots anciens.

LXIII. J'indiquerai tout à l'heure les moyens de rendre harmonieux les membres & les inciſes; voyons ici de combien de manieres on peut varier les périodes. Le nombre ne va pas toujours d'un même pas; tantôt il s'élance avec rapidité dès le commencement de la phraſe, & d'autrefois il marche avec une lenteur majeſtueuſe : les breves lui donnent de la vîteſſe, & les longues de la gravité. Les morceaux véhémens demandent des nombres vifs & rapides, & les narrations en exigent de plus tranquilles & de plus calmes.

La période finit ſur différentes meſures. Les Orateurs Aſiatiques la terminent ordinairement par un dichorée, c'eſt-à-dire par un nombre dont les quatre dernieres ſyllabes forment deux

chorées. Vous savez que le chorée est composé d'une longue & d'une breve, & que plusieurs Auteurs donnent un autre nom à ce même pied.

Le dichorée ne produit pas un mauvais effet à la fin des phrases ; mais, si on le répete trop souvent dans le corps du Discours, c'est un défaut. Plus un pied est harmonieux en lui-même, moins on doit l'employer souvent, de peur qu'à la longue il ne dégoûte l'oreille. Un exemple tiré d'une des Harangues de Carbon, Tribun du Peuple, montrera combien le dichorée est agréable, lorsqu'il est placé à propos. Voici la phrase : *O Marce Druse ! patrem appello. Tu dicere solebas sacram esse Rempublicam, quicumque eam violavissent, ab omnibus esse ei pœnas persolutas.*

*O Marce Druse ! patrem appello.* sont deux incises, dont chacune a deux pieds. Après ces incises viennent deux membres, composés chacun de trois pieds ; *Tu dicere solebas sacram esse Rempublicam* ; la suite de la période, *quicumque eam violavissent, ab omnibus esse ei pœnas persolutas*, n'est pas

combiné d'une maniere moins heureuse. Le dernier mot *persolutas* est un dichorée ; car il est indifférent que la derniere syllabe soit longue ou breve. Ecoutez le reste : *Patris dictum sapiens, temeritas filii comprobavit.* J'assistois à ce Discours, & je me souviens que ces sons harmonieux, terminés par un second dichorée, exciterent des applaudissemens universels.

Je demande si ce n'est pas le nombre qui produisit ces acclamations ? Afin de vous en convaincre, changez l'ordre des mots, & mettez, par exemple : *comprobavit filii temeritas* ; vous détruisez tout l'effet : *temeritas*, composé de trois breves & une longue, forme néanmoins un pied qui, au jugement d'Aristote, doit être préféré à tout autre, en quoi je ne suis pas de son avis. Le dernier arrangement contient les mêmes termes, & présente à l'esprit les mêmes idées ; mais l'oreille le réprouve, parce qu'il ne lui plaît pas également. Je le dis encore, il ne faut pas trop faire usage de ces combinaisons savantes : l'Auditeur les reconnoît d'abord ; il se dégoûte ensuite ; & il ne tarde point à les mépriser.

LXIV. Il y a des pieds qui rendent les chutes de la période nombreuſes & agréables ; tels ſont le crétique, composé d'une breve au milieu de deux longues ; & le péan, qui eſt de la même longueur, quoiqu'il offre une ſyllabe de plus. La proſe comporte très-bien les deux eſpeces de péans. Le premier, formé d'une longue & de trois breves, a de la vigueur au commencement de la phraſe ; & il languit, ſi on le met à la fin ; le ſecond, au contraire, dont les trois premieres ſyllabes ſont longues & la derniere breve, termine la période d'une maniere heureuſe, diſent les anciens Rhéteurs : pour moi, je ne le trouve mauvais dans aucun cas ; mais il y en a d'autres qui me plaiſent davantage.

Le ſpondée, malgré la peſanteur que lui donne ſes deux longues, ne doit pas être tout à fait banni de la fin des périodes ; car il a de la conſiſtance & une ſorte de dignité ; il eſt néanmoins mieux placé dans les inciſes & les membres, parce qu'alors ſa lenteur compenſe le petit nombre des ſyllabes. Quand je parle des pieds qui terminent

la période, je comprends le dernier & le pénultieme, & souvent l'anté-pénultieme.

L'ïambe, composé d'une breve & d'une longue, ne produit point un mauvais effet à la fin de la phrase, non plus que le tribraque, qui, avec ses trois breves, égale le chorée en longueur, mais non pas en nombre de syllabes. On peut aussi y placer le dactyle, pourvu qu'il précede immédiatement le dernier mot, & que ce dernier mot soit un chorée ou un spondée (*a*); car il est indifférent que l'un ou l'autre de ces pieds termine la période : mais l'ïambe, le trochée, & le dactyle ne finissent jamais bien une phrase : j'en excepte seulement le cas où le dactyle tient lieu de crétique. En prose ainsi qu'en vers, il importe peu, comme nous l'a-

(*a*) Cicéron semble dire, dans les Partitions Oratoires, qu'il ne faut pas terminer les périodes comme les vers; & l'on sait que le dactyle & le spondée sont les deux derniers pieds du vers hexametre. Quintilien condamne expressément cette maniere de terminer les phrases latines : *Ne dactylus quidem spondeo bene præponitur, quia finem versus damnamus in fine Orationis*. Quint, l, IX, c. 4.

vons déjà dit, que la derniere ſyllabe ſoit longue ou breve. De là je conclus qu'Ariſtote n'a pas examiné cette matiere avec aſſez d'attention, lorſqu'il a préféré le péan.

D'ailleurs, pluſieurs regardent le péan non comme un pied, mais comme un nombre, parce qu'il a plus de trois ſyllabes. Ariſtote, Théophraſte, Théodecte, Ephore, & tous les anciens Rhéteurs, le trouvent plus propre qu'aucun autre à la proſe; ils diſent qu'il convient davantage au commencement, au milieu, & même à la fin de la période. Le crétique me paroît produire un meilleur effet à la fin.

Le dochime, composé de cinq ſyllabes; ſavoir, d'une breve, de deux longues, & enſuite d'une breve & d'une longue ( *ămīcōs tĕnēs* ), ſe place où l'on veut, parce qu'on l'emploie une ſeule fois dans la phraſe : il ſe fait trop remarquer ſi on le répete. Le ſoin que vous prendrez de varier les nombres & les chutes des périodes, cachera l'art & préviendra le dégoût de l'uniformité. LXV

J'ai obſervé plus haut, que la proſe

devient nombreuſe, non ſeulement par les nombres qu'on y met, mais encore par une heureuſe ſtructure des mots, & par l'élégance des expreſſions. J'appelle ſtructure heureuſe des mots, ce tour & cet arrangement de la phraſe, qui amene le nombre d'une maniere ſi naturelle, que l'Orateur ne ſemble pas l'avoir cherché. Craſſus dit, par exemple : *Nam ubi libido dominatur, innocentiæ leve præſidium eſt.* Cette combinaiſon eſt très-ſimple : il ne paroît pas qu'on ſe ſoit occupé d'y mettre de l'harmonie, & cependant il y en a. Les nombres qu'on apperçoit dans Hérodote, Thucydide, & les Auteurs contemporains, ſont de la même eſpece. Les Ecrivains que je viens de citer ne connoiſſoient point ces ſortes de beautés, mais ils les rencontroient quelquefois par haſard.

Il y a auſſi des combinaiſons de phraſes qui plaiſent à l'oreille, & qui produiſent une ſorte d'harmonie. Si les nombres ont entr'eux une correſpondance ou une oppoſition exacte, ſi les chutes ont la même déſinence; la période, indépendamment des pieds, offre

des accords. J'ai déja traité cette matiere plus haut ; j'ai donné des exemples à la ſuite de mes remarques ; & l'on y trouve des moyens de toute eſpece de varier le ſtyle.

Au reſte, la loi qui preſcrit les nombres, n'eſt pas ſi rigoureuſe, que l'Orateur ne puiſſe l'interpréter à ſon gré. Il y a bien de la différence entre un Diſcours où l'harmonie eſt répandue avec ſageſſe, & un autre tout rempli de meſures poétiques. A force de recherches, ce dernier eſt inſupportable : mais n'oubliez pas que le ſtyle eſt vague, découſu, & ſans liaiſon, ſi on néglige d'y placer quelques-uns des pieds qui entrent dans les vers ; il faut donc garder un juſte milieu.

LXVI. Puiſque les Cauſes du Barreau comportent ſeulement un petit nombre de phraſes très-périodiques, parlons des membres & des inciſes qui doivent y ſuppléer.

La période parfaite eſt, pour l'ordinaire, compoſée de quatre membres. Lorſqu'elle eſt ainſi conſtruite, elle remplit l'oreille d'une maniere agréable ; elle ne paroît ni trop longue, ni

trop courte; mais il y a des occasions où ces quatre membres amenent des mots superflus, ou laissent quelque chose à désirer, & on est souvent obligé de resserrer la phrase, ou de lui donner plus d'étendue. Comme il ne s'agit point ici de vers, j'ai déjà dit que les regles touchant les nombres du Discours, n'imposent pas des devoirs rigoureux.

La période bien complette est à peu près de l'étendue de quatre vers hexametres : on employe entre chacun des membres, des articles & des conjonctions (a) qui servent à les réunir. Lorsque l'Orateur veut éviter les longues phrases savantes, qui le rendroient suspect d'artifice, il a recours aux membres détachés & aux incises; mais il doit travailler avec soin l'harmonie de ces petits morceaux; elle y produit d'autant plus d'effet, qu'elle est moins apperçue. En voulez-vous un exemple : *Missos faciant patronos : ipsi prodeant.* Si Crassus, en prononçant ces mots,

(a) Les conjonctions que les Anciens employoient dans leurs périodes avec tant de soin, sont, *&*, *sed*, *quamquam*, *tamen*, *non solùm*, *sed etiam*, *cùm*, *tum*, &c.

eût pas fait une pause après *patros*, il auroit vu qu'il lui échappoit un vers de six pieds. *Prodeant ipsi* vaudroit mieux.

Il ajoute : *Cur clandestinis consiliis nos oppugnant ? Cur de perfugis nostris copias comparant contra nos ? Missos faciant*, &c. offre deux incises ; *cur clandestinis consiliis nos oppugnant ?* est un membre ; & les mots *cur de perfugis nostris copias comparant contra nos ?* achevent de former une petite période, composée seulement de deux membres, & terminée par des spondées. Crassus aimoit à ordonner ses phrases de cette maniere ; elles me plaisent aussi beaucoup.

LXVII. Si on emploie ces sortes de membres ou d'incises, la chute en doit être harmonieuse ; j'ai travaillé sur ce principe le passage que voici : *Domus tibi deerat ? at habebas. Pecunia superabat ? at non egebas* (*a*). A ces qua-

(*a*) Le Plaidoyer d'où est tiré ce passage, est perdu : il y a lieu de croire qu'il faisoit partie de l'Oraison pour Scaurus. Asconius nous apprend que l'accusateur Triarius reprochoit à Scaurus d'avoir, malgré sa pauvreté, une mai-

il faut les entrelacer, mais rarement, de périodes nombreuſes. Hégéſias (*a*) refuſe de ſe ſoumettre à cette regle; mauvais imitateur de Lyſias (qui eſt preſque un autre Démoſthenes) (*b*), il coupe toutes ſes phraſes en petites parcelles, & ne marche que par ſauts & par bonds. D'ailleurs ſes penſées ne fourniſſent pas moins à la critique, que ſon ſtyle; & ſi vous cherchez un ſot Ecrivain, c'eſt lui.

En citant des morceaux de Craſſus & de mes Plaidoyers, j'ai voulu montrer, par des exemples ſenſibles, l'eſpece d'harmonie qu'on peut mettre dans

(*a*) Cicéron parle de l'Orateur Hégéſias dans le Dialogue ſur les Orateurs illuſtres. C'eſt de lui qu'eſt cette penſée ridicule, ſur l'incendie du Temple d'Ephese : *Il ne faut pas s'étonner que ce Temple conſacré à Diane ait été brûlé la nuit qu'Alexandre vint au monde; la Déeſſe étoit alors occupée aux couches d'Olympias.* On ne doit point le confondre avec le Philoſophe Hégéſias, dont il eſt fait mention dans la premiere *Tuſculane*.

(*b*) Pour la ſagacité & la fineſſe; car, dans les autres parties, Cicéron le met bien au deſſous.

exemple, tiré de mon second Plaidoyer pour Cornelius (*a*) :

*O callidos homines ! ô rem excogitatam ! ô ingenia metuenda !* Ces trois membres furent accompagnés de l'incise *diximus* (*b*) : je formai ensuite un autre membre, *testes dare volumus* ; enfin je terminai la période de la maniere la plus courte possible, c'est-à-dire avec deux membres : *Quem, quæso, nostrûm fefellit, ita vos esse facturos* (*c*) ?

Si vous attaquez votre ennemi, rien n'est plus efficace, rien ne donne plus d'impétuosité au Discours, que ces portions de phrases, composées de deux ou trois mots, & quelquefois d'un seul ;

---

(*a*) Ce Plaidoyer est perdu, ainsi que le premier, comme nous le dirons dans la suite.

(*b*) Il y a une faute dans l'édition de Barbou ; *diximus* doit être en italique.

(*c*) Les Commentateurs rapportent ce passage de cette maniere : *O callidos homines ! ô rem excogitatam ! ô ingenia metuenda ! diximus, testes dare volumus : quem, quæso, nostrûm fefellit, ita vos esse facturos ?*

*DES avantages, & de l'effet du nombre oratoire.*

LXVIII. PARLER avec éloquence, comme vous le ſavez mieux que perſonne, Brutus, c'eſt employer des idées juſtes & belles, & les revêtir d'expreſſions très-choiſies. Les penſées qui annoncent le plus de génie, ne procurent point de gloire à l'Orateur, ſi elles ne ſont exprimées d'une maniere heureuſe, & l'élocution la plus brillante a beſoin d'être placée dans tout ſon jour, pour ne rien perdre de ſon éclat : or c'eſt le nombre qui donne du luſtre aux penſées & aux mots. Je le dis encore, car on ne peut trop le répéter, dans la proſe nous devons éviter la meſure des vers, & même fuir tout ce qui en a l'apparence. Ce n'eſt pas que les pieds employés dans un Diſcours different de ceux de la Poéſie ou du langage ordinaire; mais il faut les combiner de maniere qu'ils ne reſſemblent jamais à la verſification.

Appelez cet arrangement *ſecrets de*

*la période*, *nombres*, ou donnez-lui telle autre dénomination qu'il vous plaira, on eſt obligé de s'y ſoumettre ; ſans cela le Diſcours reſſemble à un fleuve qui ſe précipite vaguement, pour me ſervir des termes d'Ariſtote & de Théophraſte ; il faut donc y ménager des pauſes qui tiennent lieu de digues, & régler ces pauſes, non ſur le beſoin de reſpirer, ou ſur la ponctuation du Copiſte, mais ſur les loix du nombre & de la cadence. Les périodes ainſi combinées font bien plus d'effet. Les Athletes & les Gladiateurs, dans l'attaque ou la défenſe, montrent toujours qu'ils ont l'habitude de leur Art : leurs mouvemens ſont tout à la fois agréables aux yeux de l'aſſemblée, & ſervent au ſuccès du combat. Il en eſt de même de l'Orateur ; pour faire de profondes bleſſures à ſon adverſaire, il doit attaquer avec adreſſe ; & l'on dit qu'il ſe défend mal, s'il ne conſerve pas de la grace en reculant ſous les coups qu'on lui porte.

Je compare les Ecrivains qui ne ſavent pas donner à leurs phraſes l'harmonie du nombre, à ces hommes groſſiers, qui ayant négligé les exercices

du corps, manquent de grace & d'adreſſe dans tous leurs mouvemens ; &, loin qu'un ſtyle meſuré énerve le Diſcours, comme le prétendent ceux qui ne peuvent y réuſſir, faute de génie, de Maître, ou de travail ; ſans cette régularité, au contraire, l'Oraiſon n'a ni impétuoſité ni vigueur.

LXIX. Mais, pour atteindre ce degré de perfection., il faut beaucoup d'exercice. Pluſieurs Ecrivains manquent l'harmonie du nombre, parce qu'ils travaillent trop leur diction : à force de tranſpoſer & d'entrelacer les mots, ils gâtent leur ſtyle, en voulant le rendre plus coulant & plus cadencé.

Cœlius Antipater déclare dans la Préface de ſon Hiſtoire de la Guerre Punique, qu'il ſe gardera bien de tranſpoſer ainſi les mots, à moins qu'il n'y ſoit obligé. Cet aveu eſt naïf : il paroît ſage ; mais il ne prouve qu'un défaut de talent. D'abord on ne juſtifie pas ſes fautes en diſant qu'elles étoient néceſſaires ; enſuite cette prétendue néceſſité qui enchaîne l'Ecrivain, n'exiſte jamais ; & quand elle exiſteroit, il ne devoit pas commencer par donner une ſi mauvaiſe opinion de ſon ſtyle. Il eſt

d'ailleurs ſingulier qu'il commette la faute pour laquelle il demande grace à Lælius (*a*) ; il emploie dans ce même endroit des tranſpoſitions forcées, ſans mieux arrondir ſes périodes (*b*).

Vous trouverez dans quelques Orateurs qui recherchent le nombre, & ſurtout dans les Aſiatiques, des mots inutiles, qui n'ajoutent rien au ſens, & ſervent ſeulement à remplir les vides de la période.

D'autres tombent dans un défaut devenu commun depuis Hégéſias ; c'eſt-à-dire qu'ils découpent leur ſtyle, & qu'ils emploient des nombres & de petites phraſes hachés ; genre d'écrire tout-à-fait mépriſable : tels ſont les Orateurs de Sicile.

Hieroclès & Meneclès, deux freres, qui, ſelon moi, ne ſont pas ſans mérite, & qui paſſent pour les meilleurs Rhéteurs de l'Aſie, introduiſirent une

(*a*) En lui dédiant ſon Ouvrage.

(*b*) Cicéron fait cependant l'éloge de Cœlius Antipater dans le Dialogue ſur les Orateurs illuſtres ; il dit même que c'eſt un bon Ecrivain ; & dans le ſecond Dialogue de l'Orateur, Antoine en parle avec encore plus d'eſtime.

troisieme maniere. Quoiqu'ils soient bien éloignés de la noble régularité & de la perfection des Athéniens, ils réparent ce défaut par leur esprit, par une grande richesse d'idées & d'expressions ; mais comme ils emploient toujours des mesures uniformes, cette continuité fatigue ; ils terminent leurs phrases de la même façon, & ils ne connoissent point le prix & les graces de la variété.

Les transpositions affectées, les termes oiseux avec lesquels on remplit les vides de la période, les nombres hachés & trop courts qui énervent & affoiblissent les pensées, l'uniformité des chutes périodiques qui frappent toujours l'oreille d'un même son, sont donc les principales fautes dans lesquelles tombe un Orateur qui veut donner de l'harmonie à son style.

LXX. Afin de mieux voir combien il importe de bien arranger les termes & de mettre chacun à la place où il produit le plus d'effet, choisissez dans un Ouvrage des phrases très-harmonieuses; vous gâtez tout, si vous changez l'ordre des mots. Prenons ce morceau de mon Plaidoyer pour Cornelius :

*Neque me divitiæ movent, quibus omnes Africanos, & Lælios, multi venalitii mercatoresque superarunt.* Cette combinaison flatte l'oreille : faites-y le moindre changement ; dites, par exemple : *Multi superarunt mercatores venalitiique* ; ce qu'il y avoit de beau s'est évanoui. Il en est de même de la suite : *Neque vestis, aut cælatum aurum & argentum, quo nostros veteres Marcellos, Maximosque multi eunuchi è Syriâ Ægyptoque vicerunt.* Substituez : *Vicerunt eunuchi è Syriâ, Ægyptoque* ; vous ne trouvez plus ni harmonie ni grace. Voici la fin de ma période : *Neque verò ornamenta ista villarum, quibus Paulum & Memmium qui rebus his urbem Italiamque omnem referserunt, ab aliquo video perfacilè Deliaco, aut Syro potuisse superari.* Lisez : *Potuisse superari ab aliquo Syro aut Deliaco*, & voyez ce que le nombre est devenu. Ainsi vous conservez en vain le fond de la pensée ; les phrases les plus heureuses deviennent communes, elles perdent leur harmonie & leur mérite, dès que vous changez l'ordre des mots.

D'un autre côté, choisissez une phrase

mal construite & mal liée, dans un Orateur qui s'embarrasse peu de l'harmonie; changez la combinaison des mots, & formez une période complette, elle prendra aussi-tôt une forme gracieuse & un tour noble & harmonieux. En voici un exemple, tiré de la Harangue que prononça Gracchus devant les Censeurs : *Abesse non potest, quin ejusdem hominis sit, probos improbare, qui improbos probet.* S'il avoit dit : *Quin ejusdem hominis sit, qui improbos probet, probos improbare*; sa phrase ne seroit-elle pas plus réguliere, plus douce & plus coulante ?

Les Orateurs ou les Ecrivains n'ont jamais négligé le nombre de propos délibéré ; chacun en fait usage dès qu'il peut le saisir ; & ceux des Modernes qui semblent le dédaigner, ne sont pas de bonne foi. Pour cacher leur impuissance, ils affectent l'atticisme, comme s'il étoit aisé à un Trallien, à un Barbare de devenir Démosthenes, dont les traits seroient moins foudroyans, s'il ne les lançoit pas avec toute la force & l'impétuosité du nombre.

LXXI. Toutefois, si quelques hommes préferent un style décousu & sans



harmonie, qu'ils l'adoptent, je le veux bien ; je trouverai dans leurs phrases estropiées des beautés de détail, mais point d'ensemble. Si vous mettez en pieces le bouclier de Minerve fait par Phidias, en détruisant l'harmonie générale, on laisse néanmoins à chaque morceau sa beauté particuliere. Leurs Ecrits ressemblent peut-être à ceux de Thucydide, où je ne désire que des tours plus périodiques.

Quant aux Ecrits de nos modernes Attiques, loin d'y appercevoir des morceaux de détail, aussi précieux que ceux du bouclier de Minerve, tout en est méprisable (*a*) ; ils n'offrent pas une seule pensée, pas une seule expression qui soit digne d'éloge.

Si l'impuissance n'est pas la cause de leur mépris pour le style harmonieux & périodique, qu'ils composent des Discours à la maniere d'Isocrate, ou dans le

(*a*) Il y a dans le Texte : *Sed ut in proverbio est* (*esti humiliùs dictum est, tamen simile est*), *scopas, ut ita dicam, mihi videntur dissolvere* : » Pour me servir d'un proverbe assez bas : Ils » semblent dénouer un balai, & en disperser » les différentes parties «.

goût d'Eſchines & de Démoſthenes, & alors je croirai que leur opinion eſt motivée. Je leur produirai, quand ils voudront, un Orateur qui écrira en grec ou en latin, dans le ſtyle qu'ils approuvent le plus; car s'il eſt difficile de former un tout régulier & complet, il eſt aiſé de raſſembler des lambeaux ſans liaiſon & ſans juſteſſe.

En peu de mots, voici quel eſt mon ſyſtême. C'eſt être fou que de compoſer un Diſcours ſonore & harmonieux, s'il eſt vide de ſens; d'un autre côté, on manque de talent pour l'élocution, ſi on ſe borne à le remplir de vûes & de penſées juſtes, ſans mettre ni ordre ni harmonie dans l'arrangement des phraſes. Ce défaut d'élocution ne doit pas néanmoins être appelé de la ſottiſe, & il peut s'allier avec l'eſprit & les connoiſſances. Se contente donc qui voudra de ce foible mérite. Je ne donne point le nom de véritable Orateur à celui qui n'obtient que l'eſtime, mais à celui qui excite l'admiration & les tranſports, à celui qui excelle tellement dans toutes les parties de l'éloquence, qu'on l'écoute & qu'on le lit avec le plus grand des plaiſirs.

CONCLUSION.

## CONCLUSION.

TELLE eſt, mon cher Brutus, l'idée que je me forme du parfait Orateur. Adoptez-la ſi elle vous ſemble vraie, ou gardez votre ſyſtême s'il eſt différent du mien. Je ne veux point avoir de conteſtation avec vous; j'ai tâché de bien prouver mon opinion; mais je ne ſoutiendrai jamais qu'elle eſt mieux fondée que la vôtre. Il eſt poſſible que nous ne voyions pas le ſujet de la même maniere; il eſt poſſible que je déſapprouve un jour ce qui me plaît actuellement; car je n'ai encore rien découvert de fixe & d'aſſuré dans les Arts. L'éloquence a pour but l'approbation de la multitude & le plaiſir de l'oreille, deux autorités bien légeres, lorſqu'il s'agit de porter un jugement ſolide. Les queſtions de la Philoſophie, qui ſont d'un intérêt plus relevé, me paroiſſent auſſi obſcures: comme la vérité ne ſe montre point, je me contente de ce qui eſt vraiſemblable.

Au reſte, ſi mon Ouvrage ne vous

ſatisfait pas entiérement, ſouvenez-vous que l'entrepriſe étoit peut-être au deſſus de mes forces; que ſi je m'en ſuis chargé, j'ai voulu montrer ma déférence pour vous, & l'empire que vous avez ſur moi; & qu'enfin j'ai plus redouté la honte de vous déſobéir, que celle de mal faire (*a*).

---

(*a*) Il y a dans le Texte: *Aut, dum tibi roganti voluerim obſequi, verecundiâ negandi, ſcribendi me impudentiam ſuſcepiſſe.* M. le Préſident Bouhier croit qu'il faut lire *imprudentiam*, & il ſe fonde ſur un paſſage du commencement de ce Traité. On peut ſoutenir la premiere leçon. La maniere dont j'ai traduit rend l'un & l'autre ſens.

*Fin du Traité de l'Orateur.*



SUR

# LA PERFECTION DE L'ELOQUENCE,

*ET*

# SUR LES ORATEURS

*Qu'on doit appeler PARFAITS.*

## *INTRODUCTION.*

CE morceau eſt appelé dans le latin : *De optimo genere Oratorum ;* & on le déſigne communément en françois ſous le titre barbare *De la meilleure forme des Orateurs.*

Cicéron, après avoir traduit les Harangues d'Eſchines & de Démoſ-

*Introduction.* thenes ſur la Couronne, mit cette Préface à la tête de ſa Verſion; elle eſt arrivée juſqu'à nous, parce que l'Orateur Romain la publia ſéparément dans ſes Livres de Rhétorique.

Manuce croit que le commencement faiſoit partie d'un Ouvrage ſur l'Atticiſme; que la ſuite eſt bien la Préface des deux Harangues ſur la Couronne, mais qu'elle n'a point de rapport avec les quatre premiers chapitres. Il en donne une preuve que le Lecteur trouvera ſéduiſante; il dit que le ſecond chapitre parle du Plaidoyer pour Milon, compoſé dans la vieilleſſe de l'Orateur, & que Cicéron étoit jeune lorſqu'il traduiſit Eſchines & Démoſthenes : mais l'Orateur a pu ajouter ce paſſage en

publiant la Collection de ses Traités de Rhétorique : d'ailleurs, au siecle de Quintilien, c'est-à-dire à une époque très-voisine de la mort de Cicéron, personne n'étoit de l'avis de Manuce.

*Introduction.*

On accusoit Cicéron de préférer l'enflure & la maniere verbeuse des Asiatiques à l'Atticisme des Grecs ; &, suivant Quintilien (*a*), il entreprit cette Traduction pour confondre ses Critiques. Il prouve d'abord que ces zélés partisans de l'Atticisme ignorent le véritable caractere des Orateurs Athéniens ; que Démosthenes & Eschines, les plus parfaits des Attiques, disent avec simplicité & avec finesse les choses

(*a*) L. X, 10.

*Introduction.* simples ; qu'ils prennent un style tempéré pour traiter des objets d'un intérêt médiocre, & qu'ils déploient toute la sublimité & toutes les richesses de l'Eloquence dans les grands sujets.

Il répete ici sur l'Atticisme & sur la perfection de l'Eloquence, ce qu'on a déjà lu dans le Traité de l'Orateur & dans ses autres Ouvrages de Rhétorique : j'ajouterai que sa marche n'est point nette ; que ses idées ne sont pas claires, & qu'elles manquent de justesse : il s'énonce avec une précision philosophique, qu'il est difficile de traduire d'une maniere élégante.

Vigenere a traduit ce morceau, il y a plus de deux siecles ; & on ne connoît pas aujourd'hui d'autre

verſion. Il traite fort mal les Traducteurs François qui avoient publié les Ouvrages de Cicéron ; il leur reproche de ne pas entendre l'Original, & de le rendre d'une maniere barbare : il a fait lui-même des contre-ſens groſſiers ; &, quoique la Langue ne fût pas encore formée, quoiqu'on n'eût point d'idée alors de l'élégance & de l'harmonie des périodes, on trouve dans les bons Ecrivains de ſon temps, une ſorte de naïveté & de grace dont il eſt bien éloigné. *Introduction.*

Quand il auroit tout le mérite d'Amiot, il ne ſeroit pas moins inſupportable. On lit la vieille Traduction de Plutarque, parce que l'Auteur Grec eſt plus célebre par la naïveté & la juſteſſe de ſes

*Introduction.* idées, que par le charme de son style; mais on ne liroit pas deux pages de Cicéron traduites par Amiot.





SUR

# LA PERFECTION DE L'ELOQUENCE,

ET

# SUR LES ORATEURS

*Qu'on doit appeler* PARFAITS.



I. ON dit que l'Art Oratoire forme plusieurs genres, comme la Poésie; on se trompe. Le Poëme Tragique, Comique, Epique, Lyrique, & même Dytirambique, plus cultivé par les Grecs que par les Latins (*a*), sont des genres

(*a*) L'édition de Barbou & tous les manuscrits disent : *Quod magis tractatum est à La-*

très-distincts les uns des autres : ainsi une tirade tragique est déplacée dans la Comédie ; & mettre dans la Tragédie une tirade comique, c'est manquer à la bienséance. Chacun de ces Poëmes exige un ton & un style particuliers ; & les Poëtes qui ont du talent ne passent jamais les bornes du genre. Parce que des Orateurs ont de la grandeur, de la noblesse ou de la magnificence, tandis que ceux-ci ont de la simplicité, de la finesse & de la précision, & que l'élocution de ceux-là est mitoyenne entre la grandeur & la simplicité ; il ne faut pas en conclure que l'Eloquence offre trois divisions générales.

Celui qui ne voit rien au dessus d'Ennius, de Pacuvius & de Cæcilius, peut donc soutenir que le premier est le modele des Poëtes Epiques ; le second, le modele des Poëtes Tragiques ; & le troisieme, le modele des Poëtes Comiques.

Mais si on demande quels sont les

---

*tinis ;* Muret pense, avec raison, que c'est une faute, & qu'on doit lire : *Quod magis est tractatum à Græcis quàm à Latinis.*

Orateurs parfaits, on ne doit pas ſuppoſer qu'il y a pluſieurs genres; il n'y a qu'une ſorte de perfection, & ceux qui en approchent plus ou moins, ne different point entr'eux, comme le genre de Térence differe de celui d'Accius (*a*); ils ont plus ou moins de diſpoſition pour un genre qui eſt le même.

Le parfait Orateur eſt celui qui éclaire ſon Auditoire, qui l'enchante, & qui l'émeut : le premier & le troiſieme de ces effets ſont indiſpenſables; & afin d'inſtruire & d'émouvoir plus ſûrement, on emploie le charme de l'élocution. Ceux qui cultivent l'Eloquence avec ſuccès, poſſedent plus ou moins ces trois qualités : ils ne s'adonnent pas pour cela à des genres divers; mais, dans le même genre, ils n'arrivent pas au même point. La perfection eſt une; ce qui en approche davantage, obtient la ſeconde place, & ce qui en eſt très-éloigné eſt abſolument mauvais.

II. Comme c'eſt le mérite des expreſſions & des idées qui forme l'éloquence, nous devons d'abord nous énoncer d'une

(*a*) Accius étoit un Poëte Tragique.

maniere pure & correcte, employer ensuite les mots propres ou métaphoriques les plus convenables & les plus justes, & toujours faire usage des termes les plus élégans.

Les pensées peuvent se réduire à trois especes, ainsi que les devoirs de l'Orateur; pour éclairer l'Auditoire, elles doivent être ingénieuses; pour l'enchanter, elles doivent être brillantes & agréables; & pour l'émouvoir, elles doivent être intéressantes & passionnées. Il faut s'occuper en outre de l'arrangement des mots, & mettre dans ses périodes de l'harmonie & de la douceur : ce n'est pas tout, il faut enchaîner ses idées, & les ordonner avec méthode; car sans la méthode on ne maîtrise pas les esprits. La mémoire est la base de l'édifice, & l'action y répand la lumiere.

L'homme qui réunira tous ces talens au suprême degré, sera un Orateur parfait. Celui qui les possédera dans un degré médiocre, sera un Orateur médiocre; & celui qui en sera dénué, sera un Orateur très-mauvais : on l'appellera pourtant Orateur, comme les Barbouilleurs portent le nom de Peintres.

Tous ceux qui cultivent l'Eloquence aspirent à ressembler à Démosthenes ; Ménandre, d'un autre côté, ne désiroit point de ressembler à Homere, car il s'adonnoit au Comique, genre différent de celui du Prince des Poëtes. Je le répete de nouveau, il n'en est pas de même des Orateurs ; si l'un d'eux vise à la grandeur & dédaigne la finesse, s'il veut paroître ingénieux plutôt qu'orné, il méconnoît l'étendue de ses devoirs ; il est estimable sur un point, mais il ne sait pas en quoi consiste la perfection.

III. J'en ai dit assez sur cette matiere, susceptible d'ailleurs de plus longs détails. Il n'y a donc qu'un genre oratoire, c'est celui que cultiverent les Athéniens : la gloire des Orateurs Attiques est connue de tout le monde, mais on ignore le secret de leur composition ; on s'apperçoit bien qu'il n'y a point de taches dans leurs Discours, mais il est difficile de remarquer toutes les beautés qu'on y trouve.

Chacun sait qu'une pensée est vicieuse, si elle est absurde ou étrangere au sujet, si elle est triviale ou folle ; que le style est mauvais, si on emploie des expressions grossieres ou ignobles, des mots impro-

pres, durs ou recherchés. Presque tous ceux qu'on a mis ou qu'on met au nombre des Auteurs Attiques, évitent ces défauts; s'ils n'ont d'autre mérite, je les comparerai à des hommes bien portans, mais d'une constitution grêle, qui peuvent s'exercer à la lutte dans les Académies, & qui ne doivent pas disputer la couronne aux Jeux Olympiques. Quoiqu'ils n'aient aucun défaut corporel, la santé ne leur suffit pas. Avant de se mesurer contre les Athletes qui paroissent à nos Spectacles, il faut qu'ils donnent de la souplesse & de la vigueur à leurs membres, qu'ils remplissent leurs veines de sang, qu'ils montrent, de la tête aux pieds, le coloris de la beauté & de la force. Je conseille aux Orateurs qui aspirent à la palme de l'Eloquence, de se former de la même maniere; s'ils ne peuvent y réussir, il vaut mieux qu'ils imitent la maniere tranquille & froide, mais saine, de quelques Attiques, que la stérile abondance des Orarateurs de l'Asie.

IV. La simplicité de Lysias, qu'il n'est pas aisé d'atteindre, peut alors vous servir de modele: il s'éleve en bien des endroits; mais comme il a fait beau-

coup de Plaidoyers ou de Discours sur des matieres peu importantes, il est sec; il semble s'être borné à polir son style & ses pensées, & à leur donner de l'élégance & de la grace. Si, après avoir saisi sa maniere, vous cherchez vainement à mettre plus de richesse ou de grandeur dans vos Ouvrages, on vous comptera parmi les Orateurs, mais parmi les Orateurs d'un ordre subalterne.

Observez qu'un habile Orateur doit être élégant & simple quand il le faut; Démosthenes prenoit un ton simple lorsqu'il le vouloit, & le ton sublime auroit peut être été au dessus de Lysias. Des Satellites remplissoient le Forum & les Temples qui l'environnent, lorsque je plaidai pour Milon; ne devois-je pas mettre plus de chaleur & d'énergie dans mon Discours, qu'on n'en met dans le Plaidoyer d'une petite Cause prononcée devant un seul Juge? Si un de nos prétendus Attiques soutient que non, je lui reprocherai d'assigner à l'Art les bornes de son talent, je lui dirai que l'Orateur est obligé d'élever son style à la hauteur de son sujet.

De petits Orateurs ne cessent de ré-

péter que leurs Diſcours ont tout l'Atticiſme des Grecs ; d'autres Ariſtarques ſoutiennent qu'aucun de nous (*a*) ne ſaiſit la maniere Attique. Il n'eſt pas beſoin de réfuter les premiers, le Public a jugé leurs talens ; car on ne les charge point des Cauſes qui ſe préſentent ; & s'ils plaident quelquefois, on ſe moque d'eux : qu'ils ſe faſſent applaudir, & je croirai qu'ils ont de l'Atticiſme.

Quant à ceux qui nous accuſent de ne pas ſaiſir la maniere Attique, qui nous condamnent avec tant de ſévérité ; s'ils ont de l'intelligence & de l'oreille, je veux bien leur répondre, quoiqu'ils ſe vantent de n'être point Orateurs : je veux bien les traiter comme on traite les hommes ignorans en peinture, à qui on demande leur avis ſur un tableau.

S'ils ſe croient des Juges habiles, parce que rien ne les charme ; ſi la grandeur & la magnificence des expreſſions ou des idées ne leur font aucun plaiſir : qu'ils affichent leur mépris pour

---

(*a*) Cicéron parle des Orateurs qui, comme lui, prononçoient ſouvent des Diſcours au Sénat, ſur la Tribune, ou au Barreau.

tout ce qui eſt noble & revêtu des ornemens du ſtyle, qu'ils avouent qu'une diction fine & polie leur paroît ſeule digne d'éloges ; mais qu'ils n'eſſaient pas de nous perſuader que l'Atticiſme conſiſte uniquement dans la délicateſſe & l'élégance des mots. Le mérite des grands Écrivains d'Athenes ne ſe borne pas à la netteté, à la fineſſe & à la grace ; ils ont de la grandeur & de la fécondité ; ils répandent ſur leurs Ouvrages toutes les richeſſes de l'Eloquence ; & dès qu'on les propoſe pour modèles, il faut exiger de leurs imitateurs les mêmes qualités. D'ailleurs, il ne s'agit pas de ſavoir en quoi conſiſte l'Atticiſme, mais en quoi conſiſte la perfection de l'Art.

Les Orateurs d'Athenes l'emporterent ſur les Orateurs Grecs, &, de l'aveu de tout le monde, Démoſthenes eſt le premier : ſi nous venons à bout de l'imiter, il eſt clair que nous aurons de l'Atticiſme, & que nous atteindrons la perfection (*a*).

On nous propoſe les Attiques pour modeles ; mais comme on ſe trompe V.

(*a*) Ce paſſage eſt en contradiction avec pluſieurs morceaux du Traité de l'Orateur.

beaucoup ſur le caractere de l'Atticiſme, j'ai cru devoir entreprendre un travail utile à nos Littérateurs. J'ai traduit du Grec, deux Harangues célebres d'Eſchines & de Démoſthenes, les plus éloquens des Orateurs Athéniens. Je ne rends pas l'Original avec l'exactitude ſcrupuleuſe d'un interprete, mais avec la liberté d'un Orateur: j'ai conſervé le fond des penſées, les mouvemens, les tournures des périodes, & les figures, en me réglant, pour l'expreſſion, ſur le génie de notre Langue. Au reſte, ſi je me ſuis dégagé des entraves d'une verſion littérale, j'ai conſervé du moins le ſens & la forme des phraſes; j'ai penſé que le Lecteur n'exigeroit pas le même nombre de mots, mais, pour ainſi dire, le même poids.

Cette verſion éclairera nos Romains ſur ce qu'ils doivent demander aux Orateurs qui ſe donnent pour Attiques. Je leur offre deux modeles qui pourront guider leur jugement.

Pluſieurs de nos Orateurs conſerveront des prétentions au véritable Atticiſme, en avouant qu'ils ne reſſemblent point à Démoſthenes & à Eſchines; admirateurs de Thucydide, ils diront qu'ils

imitent ſa maniere : ils eſtiment avec raiſon l'éloquence de cet Ecrivain ; mais elle n'a point de rapport à celle du parfait Orateur. Compoſer une Hiſtoire, & intenter ou détruire une accuſation dans un Diſcours, ce n'eſt pas la même choſe. Le ton propre aux morceaux de narration, n'eſt pas celui qu'il faut pour émouvoir une Aſſemblée & entraîner ſon jugement. Le ſtyle de Thucydide eſt fort beau ; mais eſt-il meilleur que celui de Platon ? La diction de ce Poëte Philoſophe ne convient point à l'Orateur; ce n'eſt point celle des Plaidoyers & des Harangues. Si Platon inſtruit & charme ſes Lecteurs, il n'a pas aſſez de mouvement pour les agiter.

VI. Celui donc qui ſe propoſe d'employer la maniere de Thucydide ſur la Tribune, au Sénat, & au Barreau, n'aura point de ſuccès : s'il veut écrire une Hiſtoire, qu'il l'imite, j'y conſens ; il obtiendra peut-être la célébrité de ſon modele.

Je ne place pas même au rang des véritables Orateurs, Iſocrate, contemporain de Platon, qui, de l'aveu de tous les hommes éclairés, a beaucoup d'éloquence, & dont Socrate fait un

ſi bel éloge dans le Dialogue de Phedre : il ne ſe préſente point au milieu de l'arene, le fer à la main ; il manie la baguette de nos jeunes gens qui prennent des leçons d'eſcrime. S'il eſt permis de comparer les petites choſes aux grandes, Eſchines & Démoſthenes ſont deux Gladiateurs qui combattent avec de la bravoure & de l'adreſſe, & qui ſe portent des coups ſanglans. Le premier eſt *l'ardent Æſerninus, le plus habile des Athletes, qui meſure ſes forces contre Placidéjanus* (*a*) ; je ne crois pas qu'on puiſſe imaginer rien de plus ingénieux que ſes moyens (*b*).

On fera deux critiques de ma verſion ; on dira qu'Eſchines & Démoſthenes s'énoncent plus mal en latin qu'en grec ; mais je ſuppoſe que ces deux Orateurs parlent notre Langue, & je demande s'ils pourroient mieux

---

(*a*) Alluſion à deux vers de Lucilius. Placidéjanus étoit un Gladiateur.

(*b*) Le Texte dit : *Nihil enim illo Oratore arbitror cogitari poſſe divinius.* J'ai cru devoir adoucir ce paſſage ; car Cicéron dit dans tous ſes Ouvrages de Rhétorique, que Démoſthenes eſt le premier des Orateurs.

s'exprimer (*a*)? On ajoutera que la lecture de ces deux Ouvrages est moins agréable dans la Traduction que dans l'Original : mais alors, pourquoi ces censeurs lisent-ils en latin les Tragédies d'Andromaque, d'Antiope, & d'Epigone ? pourquoi préferent-ils la lecture d'Ennius, de Pacuvius, & d'Accius, à celle d'Eurypide & de Sophocles? pourquoi ne lisent-ils pas l'Andrienne & les Synéphebes dans l'Original ? & pourquoi Terence & Cæcilius se trouvent-ils entre leurs mains aussi souvent que Menandre ? pourquoi enfin la Traduction d'un Orateur leur donneroit-elle de l'ennui, si des vers grecs traduits en latin ne leur en donnent pas?

VII. Il est temps de parler du sujet de ces deux Harangues. Une Loi d'Athenes défendoit *de demander une Couronne pour un Magistrat qui n'avoit pas encore rendu ses comptes :*

---

(*a*) On lit dans l'Original : *A quo quaratur, ecquid possint ipsi meliùs latinè.* Ce passage est obscur ; il signifie peut-être : » Je demande » aux Critiques s'ils pourroient mieux rendre » en latin ces deux Ouvrages d'Eschines & de » Démosthenes «.

une feconde Loi prefcrivoit *de diftribuer dans une affemblée du Forum les Couronnes décernées par le Peuple ; & dans le Sénat, les Couronnes décernées par les Sénateurs*. Démofthenes, chargé de réparer les murs d'Athenes, venoit de les réparer à fes frais (*a*) ; mais il n'avoit pas rendu fes comptes. Ctéfiphon propofa de lui décerner une Couronne, de le couronner en plein théatre & devant le Peuple affemblé ; il vouloit de plus que le Héraut, en donnant la Couronne, dît à Démofthenes : *VOICI LA RÉCOMPENSE DE VOTRE VERTU ET DE VOS BIENFAITS ENVERS LES ATHÉNIENS.*

Efchines accufa Ctéfiphon de violer les Loix, en demandant une Couronne pour un Magiftrat qui n'avoit pas rendu fes comptes, en propofant de le couronner fur le théatre ; il le dénonça comme un menteur, qui vantoit la

---

(*a*) Cette affertion n'eft pas exactement vraie : les dix talens, ou dix mille écus deftinés à la réparation des murs, ne fuffirent pas, & Démofthenes en donna trois cents. Voyez la Harangue d'Efchines, & celle de Démofthenes fur la Couronne.

vertu & les bienfaits de Démosthenes, Citoyen sans probité, à qui la République ne devoit aucune reconnoissance.

Cette Cause est étrangere à nos usages ; mais elle est importante. Les deux Orateurs discutent les Loix avec beaucoup de sagacité & d'adresse : Eschines attaque vivement la conduite & l'administration de Démosthenes, qui rappelle ses services d'une maniere très-éloquente.

Eschines, accusé jadis par Démosthenes d'avoir trahi la République dans son ambassade, voulut se venger. Ce fut pour soumettre au jugement du Peuple les actions & la renommée de son ennemi, qu'il dénonça Ctésiphon : il dit peu de chose sur les premiers griefs ; le but de sa Harangue est de prouver que Démosthenes est un Citoyen très-corrompu, & que son Panégyriste ne devoit pas le louer comme un homme de bien.

Cette accusation précéda de quatre ans la mort de Philippe de Macédoine ; mais l'affaire s'instruisit plusieurs années après, lorsqu'Alexandre étoit déjà maître de l'Asie. On dit qu'elle attira dans Athenes des hommes de tous les

pays de la Grece. Deux Orateurs célebres, ennemis l'un de l'autre, devoient déployer tous leurs talens ; & jamais ſpectacle ne fut plus digne de la curioſité des Grecs.

Je le dis encore une fois, ma verſion n'eſt pas toujours littérale ; le génie de la Langue Latine ne le permet point : mais, lorſque je me ſuis écarté de la tournure Grecque, j'ai tâché du moins de ſaiſir l'eſprit des deux Orateurs ; & ſi, comme je l'eſpere, ma Traduction eſt exacte, ſi j'ai rendu toutes les beautés de l'Original, ſi j'ai conſervé les idées, les mouvemens, les figures & l'enchaînement du Diſcours, ces Harangues pourront ſervir de modeles à ceux qui aſpirent à l'Atticiſme.

C'eſt trop m'étendre ſur ce qui me regarde ; écoutons Eſchines dans notre idiome.

*Fin du ſecond Volume.*

TABLE



# TABLE
## DES
# MATIERES
*Contenues dans ce second Volume.*

## LES TROIS DIALOGUES DE L'ORATEUR.

TRAITÉ DE L'ORATEUR.

SUR LA PERFECTION DE L'ÉLOQUENCE, ET SUR LES ORATEURS QU'ON DOIT APPELER *PARFAITS.*



Fin de la Table du second Volume.

